00100678

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

A AMSTERDAM,
Chez JAQUES LE JEUNE 1671.

LES ENTRETIENS D'ARISTE ET D'EUGENE.

DERNIERE EDITION.

100678

A AMSTERDAM,
Chez JAQUES LE JEUNE.
CIↃ IↃC LXXI.
Sur la Copie imprimée à Paris.

00100678

A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR LE MARQUIS DE SEIGNELAY SECRETAIRE D'ETAT.

MONSEIGNEUR,

Je crains bien que vous ne preniez pas trop de plaisir à lire l'Ouvrage que je vous presente. Un esprit aussi délicat que le vostre trouve peu de choses qui le satisfassent; & il faudroit parler comme vous, pour vous entretenir agréablement. Du moins, MONSEIGNEUR, *si vous n'avez pas sujet d'estre fort content de mes Entretiens, j'ose dire que vous devez l'estre un peu de*

moy. Vous sçavez combien je suis touché de vostre merite; & que depuis que j'ay l'honneur de vous connoistre, j'admire en vous des qualitez qui ne se rencontrent guere ensemble: un genie propre pour les sciences & pour les affaires; un esprit également vif & solide, une memoire prodigieuse, avec un discernement fort juste, beaucoup de feu, & en mesme temps beaucoup de discretion, soit qu'il faille parler ou se traire. Je ne dis rien de ce zele ardent que vous avez pour la gloire du Roy, & pour le bien de l'Etat: il vous est commun avec tous ceux de vostre Maison.

Ce sont ces qualitez extraordinaires, MONSEIGNEUR, *qui ont obligé Sa Majesté à vous donner dans un âge peu avancé une des*

Char-

*Charges du Royaume qui deman-
dent le plus de capacité & de pru-
dence. Ce ſage Prince a jugé, qu'é-
tant auſſi éclairé, & auſſi habile
que vous eſtes, vous n'aviez pas be-
ſoin d'eſtre conſommé dans les affai-
res pour y reüſſir; & que vos pro-
pres lumiéres vous pouvoient tenir
lieu d'une longue experience. Auſſi
quelque bonté qu'il ait pour Mon-
ſeigneur voſtre Pere, il a conſideré
voſtre perſonne en vous faiſant Se-
cretaire d'Etat. Dans les autres
occaſions il a recompenſé les ſervi-
ces que ce fidelle Miniſtre luy a ren-
dus: mais en cellecy il a eû égard
particuliérement aux ſervices que
vous pouviez vous-meſme luy ren-
dre.*

Je ne m'étonne pas aprés cela, MONSEIGNEUR, *de l'appli-*

cation avec laquelle vous travaillez, pour remplir tous les devoirs de vostre Charge; ni du soin que vous prenez de vous instruire tous les jours, de tout ce qui peut vous en rendre plus capable. Que ne doit-on point faire, quand on a à soutenir le jugement du plus grand Monarque du monde?

Au reste, MONSEIGNEUR, *en vous demandant audience pour Ariste & pour Eugene, je n'ay pas dessein d'obtenir des graces de la Cour, comme la plusspart des gens qui vous approchent: tout ce que je prétens est de contribuer quelque chose à vostre divertissement dans les heures où vous prenez un peu de relasche; & de vous marquer le profond respect avec lequel je suis,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant serviteur B. J..

AVERTISSEMENT.

DAns cette ſeconde Edition l'Auteur a corrigé divers endroits qu'il n'a pas trouvez tout-à-fait à ſon gré en les reliſant : il en a meſme changé quelques-uns qui ne luy ſembloient pas mal, & où des perſonnes fort raiſonnables ne vouloient pas qu'il touchaſt ; & il l'a fait, parce qu'on l'a aſſeuré que ces endroits ne plaiſoient pas à tout le monde.

Il a ajoûté quelque choſe à l'Entretien de la Mer, pour le rendre plus curieux & plus agreable ; mais comme l'Entretien des Deviſes eſtoit beaucoup plus long que les autres, il l'a abregé autant que le ſujet le peut permettre.

TABLE DES ENTRETIENS.

I. ENTRETIEN.

La Mer. Page 1.

II. ENTRETIEN.

La Langue Françoise. 42

III. ENTRETIEN.

Le Secret. 171

IV. ENTRETIEN.

Le bel Esprit. 208

V. ENTRETIEN.

Le je ne sçay quoy. 257

VI. ENTRETIEN.

Les Devises. 278

LES

LES

ENTRETIENS D'ARISTE ET D'EUGENE.

LA MER.

PREMIER ENTRETIEN.

IL y a quelques mois qu'Ariſte & Eugene ſe rencontrerent en Flandres dans une ville maritime, durant la plus belle ſaiſon de l'année. Comme la fortune les avoit preſque toûjours ſeparez depuis qu'ils ſont liez d'amitié ; ils furent fort aiſes de ſe retrouver aprés une ſi longue abſence, & d'avoir occaſion de joüir un peu à loiſir de l'entretien l'un de l'autre. Ils reſolurent pour cela de ſe voir tous les jours : & afin de le faire avec plus de liberté, ils choiſirent pour le lieu de leur entreveûë un endroit commode & agreable, au bord

de la mer. Car outre qu'en cet endroit le ſable eſt ferme & uni, ce qui rend la promenade aiſée : on voit d'un coſté une citadelle fort bien baſtie ; & de l'autre des dunes d'une figure fort bizarre, qui regnent le long de la coſte, & qui repreſentent dans la perſpective quelque choſe de ſemblable à de vieux palais tombez en ruine.

C'eſt là qu'Ariſte & Eugene eurent quelque temps de ces converſations libres & familieres, qu'ont les honneſtes gens, quand ils ſont amis ; & qui ne laiſſent pas d'eſtre quelquefois ſpirituelles, & même ſçavantes, quoyqu'on ne ſonge pas à y avoir de l'eſprit, & que l'étude n'y ait point de part.

La premiere fois qu'ils vinrent ſur le rivage pour ſe promener, Eugene s'attacha d'abord à conſiderer la mer, qui eſtoit alors pleine, & qui n'eſtoit point trop émuë. Puis tout d'un coup ſe tournant vers ſon ami, N'eſt-ce pas là, mon cher Ariſte, luy dit-il, un admirable ſpectacle ? & n'en eſtes-vous pas touché comme moy ? Il faudroit eſtre aveugle ou ſtupide, répondit Ariſte, pour n'en eſtre pas charmé ; & je trouve cette petite réverie où vous vous eſtes laiſſé aller, la plus raiſonnable du monde. Il y a long-temps que j'admire la mer, pourſuivit-il : je fis dans

ma

ma jeunesse un voyage exprés pour la voir, & je ne fus pas moins surpris en la voyant la premiere fois, que vous l'estes. La merveille est que je l'ay admirée toutes les fois que je l'ay veûë depuis, & que je l'admire encore aujourd'huy comme si je ne l'avois jamais veûë.

A ce que je voy, dit Eugene, vous y trouvez quelque chose de bien merveilleux. Ouy sans doute, reprit Ariste. Cette immense étenduë d'eaux; ce flux & ce reflux; le bruit, la couleur, les figures differentes de ces flots qui se poussent regulierement les uns les autres, ont je ne sçay quoy de si surprenant & de si étrange, que je ne sçache rien qui en approche. A force de voir les autres objets on cesse de les admirer; on s'y accoûtume, & s'y apprivoise pour parler ainsi. On ne regarde presque plus le soleil que quand il s'éclipse, parce qu'on le voit tous les jours, & qu'aprés l'avoir une fois veû, on n'y découvre plus rien de nouveau. Il n'en est pas de mesme de la mer; elle paroist toûjours nouvelle, parce qu'elle n'est jamais en un mesme état. Tantost elle est tout-à-fait tranquille, & ses ondes sont si unies qu'on la prendroit pour une eau dormante: tantost elle est un peu émuë,

comme la voila maintenant. Il y a des heures qu'elle eſt étrangement agitée. Elle eſt haute en un temps, & baſſe en un autre. Quelquefois elle s'avance, & quelquefois elle ſe retire. Elle change de couleur preſqu'à tous momens : aprés une grande agitation elle eſt toute blanche d'écume ; quand le ſoleil ſe leve ou ſe couche, il ſemble qu'elle ſoit toute en feu. Tantoſt elle paroiſt de couleur de pourpre ; tantoſt elle paroiſt verte ou bleuë. Ces couleurs differentes ſe meſlent quelquefois enſemble, & ce mélange fait une peinture naturelle, que l'art ne peut imiter. Le bruit de ſes flots n'eſt quelquefois qu'un doux murmure, qui invite à réver agreablement ; mais c'eſt auſſi quelquefois un mugiſſement épouventable, qu'on ne peut oüir ſans frayeur. Vous ſçavez ce qu'en a dit un de nos Poëtes :

Tantoſt l'onde broüillant l'arene,
Murmure & fremit de courroux,
En ſe roulant ſur les cailloux
Qu'elle apporte, & qu'elle rentraine.

En un mot il y a tant de varietez dans le meſme objet, que les yeux ne ſe laſſent jamais de le voir, & que l'eſprit y trouve toûjours dequoy admirer.

Tout cela eſt fort bien remarqué, dit Euge-

Eugene, & je demeure d'accord avec vous, qu'en quelque état que ſoit la mer, elle eſt toûjours admirable. Mais dites-moy, je vous prie, en quel état elle vous plaiſt davantage; l'aimez-vous plus dans le calme que dans l'agitation? A vous dire le vray, répondit Ariſte, je n'ay encore rien decidé là-deſſus; mais pour peu que je me demande à moy-même ce que j'en penſe, je prendray mon parti aiſément: & ſans deliberer davantage, je ſens bien déja que la mer me plaiſt beaucoup plus quand elle eſt tranquille, que quand elle eſt agitée.

Je ne ſuis pas tout-à-fait de vôtre gouſt, reprit Eugene. Il me ſemble que la mer n'eſt jamais ſi belle que dans ſa colere; lorſqu'elle s'enfle, qu'elle s'agite, qu'elle mugit d'une maniere effroyable, & qu'il ſe fait une eſpece de guerre entre les vents & les flots. Ces vagues qui s'entre-choquent avec tant d'impetuoſité; ces montagnes d'eau & d'écume qui s'élevent & qui s'abaiſſent tout d'un coup; ce bruit, ce deſordre, ce fracas, tout cela inſpire je ne ſçay quelle horreur accompagnée de plaiſir, & fait un ſpectacle également terrible & agreable.

Bello in ſi bella viſta anco è l'horrore,
Et di mezo la tema eſce il diletto.

Mais dans le calme il n'y a rien qui ne plaiſe, dit Ariſte ; tout y eſt doux, tout y eſt beau. C'eſt une douceur bien fade, repliqua Eugene, que ce calme qui vous plaiſt tant ; & la beauté de la mer en cet état reſſemble tout au plus à celle de ces perſonnes qui n'ont ni vivacité, ni eſprit. Je ne comprens pas, dit Ariſte en ſoûriant, qu'un emportement de colere puiſſe donner de la grace. Je pourrois vous répondre, repartit Eugene, qu'il y a des perſonnes à qui un peu de colere ne ſied pas mal. Mais quoyqu'il en ſoit, je ſoûtiens toûjours que la mer n'eſt jamais plus belle que quand elle eſt irritée: c'eſt alors qu'elle frappe les yeux, & qu'elle ſe fait regarder avec admiration.

Eh quoy, interrompit Ariſte, n'eſt-ce pas un beau ſpectacle que cet element, quand une profonde paix y regne ſous un ciel ſerain ? Et n'y a-t-il pas beaucoup de plaiſir à promener ſes regards ſur une étenduë ſi vaſte & ſi unie ? n'eſt-ce pas encore une choſe tres-agreable, que de voir un navire bien équipé aller pompeuſement ſur les eaux, comme un grand corps qui ſemble ſe mouvoir de ſoy-meſme ? mais auſſi, dit Eugene, y a-t-il rien qui touche, & qui divertiſſe meſme davantage, que de voir un navire ſervir de joüet aux

aux vents & aux vagues ? Vous en parlez bien à voſtre aiſe, interrompit Ariſte : ſi vous-vous eſtiez rencontré comme moy dans un naufrage, je ſuis ſeûr que de l'humeur dont vous eſtes, vous ne trouveriez pas la mer fort belle dans ſa colere ; ou du moins vous en trouveriez le portrait plus beau que l'original. Il faut aprés tout que vous confeſſiez, pourſuivit-il, qu'il a fallu eſtre bien hardi, pour s'expoſer la premiere fois à un ſi furieux element. Je l'avouë, dit Eugene, & je ſuis meſme d'avis, que ſans nous piquer mal-à-propos de hardieſſe, nous nous contentions de voir de loin les tempêtes. Peut-eſtre que la mer courroucée ſera encore plus belle dans l'éloignement & en perſpective : joint qu'on n'a pas, ce me ſemble, l'eſprit aſſez libre au fort de l'orage, pour bien remarquer ce qu'elle a de beau dans ſa fureur ; & ſi je ne me trompe, on a un peu trop d'affaires, quand on craint à tous momens de perir, pour prendre ce divertiſſement à ſon aiſe.

Comme ils s'entretenoient de la ſorte, ils aperçeûrent un grand vaiſſeau, qui ne faiſoit que de ſortir du port, & qui cingloit à pleines voiles en haute mer. Ils s'arrêterent quelque temps à le regarder, & lorſqu'il commença à s'éloigner,

Ariste reprit aussi-tost la parole. Sans cet homme audacieux, qui s'abandonna le premier à la merci des flots, & qui ne craignit ni les tempestes, ni les écueils, ni les monstres de la mer; sans cet homme, dis-je, à qui Horace donne un cœur de bronze, on n'auroit pas la commodité de faire de longs voyages en peu de temps, & d'aller aux extremitez de la terre par des chemins si courts, qu'à la mesurer par là, elle ne paroist pas bien grande. C'est à l'heureuse temerité de cet homme intrepide, que nous sommes redevables des avantages qui nous reviennent du commerce des mers: c'est luy qui par son exemple a encouragé ceux qui l'ont suivi, à aller découvrir au travers de mille dangers des terres autrefois inconnuës: c'est par cet art qu'il a inventé, & que les autres ont perfectionné, qu'on a trouvé le secret de reünir ce que la nature a separé par des espaces infinis. Car la navigation fait aujourd'huy la liaison de tous les peuples: les mesmes eaux qui divisent le monde nouveau de l'ancien, servent à la communication de l'un & de l'autre, depuis que l'avarice a rendu les hommes assez habiles, pour gouverner un navire parmi les plus horribles tempestes; & assez hardis, pour mé-

Illi robur & æs triplex Circa pectus erat, qui fragilem truci Commisit pelago ratem. *Horat. Lib. 1. od. 3.*

priser tout ce que la mort a d'affreux dans un naufrage.

Pour moy, dit Eugene en riant, quelques biens que la navigation nous apporte, je ne trouve pas fort bon, qu'un homme ait appris aux autres à se briser contre les rochers; à mourir sans sepulture, & à chercher une nouvelle espece de mort sur la mer, comme s'il n'y en avoit pas assez sur la terre. Si vous me croyez, continua-t-il, nous ne nous exposerons point à ces dangers-là; & quoyque les coquilles que la mer jette sur le rivage, ne soient pas si precieuses que les perles qu'elle renferme dans son sein, nous nous contenterons de nous promener le long de ses costes: aussi-bien l'état de nostre fortune n'a pas besoin des tresors du nouveau monde; & apparemment nostre interest particulier ne nous fera jamais faire de vœux pour les navires qui viennent des Indes.

Eugene ayant achevé ces paroles, Ariste & luy s'amuserent quelque temps à ramasser des coquilles, ne jugeant pas que le divertissement de Scipion & de Lelius fût indigne d'eux. Ces coquilles qui parent si bien le bord de la mer, & où l'on voit une varieté infinie de figures & de couleurs, dit Ariste, ne sont-ce pas des

Satis non fuit hominem mori, nisi periret & insepultus. *Plin. hist. nat. lib. 19. proœm.*

Non est meum, si mugiat Africis Malus procellis, ad miseras preces Decurrere, & votis pacisci, Ne Cypriæ Tyriæque merces Addant avaro divitias mari. *Hor. epod. 2.*

productions de la nature fort jolies & fort bizarres ? S'il en faut croire l'homme du monde qui a le plus étudié la nature, repliqua Eugene, il n'y a rien où elle se jouë, ni où elle s'égaye davantage.

Concharum genus, & in iis mira naturæ ludentis varietas. *Plin. hist. nat. lib. 9. c. 33.*

Ne diriez-vous pas, reprit Ariste, que ce sont des ouvrages de l'art, tant elles sont regulierement travaillées. Je dirois presque avec un Poëte Italien, répondit Eugene, que la nature pour se divertir, imite quelquefois celuy qui fait toûjours gloire de l'imiter.

Di natura arte par, che per diletto
L'imitatrice sua scherzando imiti.

Mais que dites-vous, poursuivit Ariste, quand vous voyez que la mer apporte ces bagatelles sur le rivage avec tant de pompe & tant de bruit, elle qui cache une infinité de richesses dans ses abysmes ? Je me souviens, dit Eugene, de ces avares qui veulent faire les magnifiques, & qui donnent avec profusion de petites choses, tandis qu'ils gardent avec beaucoup de soin ce qu'ils ont de plus precieux.

Alors Eugene & Ariste s'estant assis auprés des dunes pour considerer la mer qui se retiroit doucement, & qui laissoit sur le sable en se retirant la trace & la figure de ses ondes, avec de l'écume, du gravier, & des coquilles ; ils furent quelque

temps

temps à réver l'un & l'autre, ſans ſe dire preſque rien : & leur converſation auroit peut-eſtre langui plus long-temps, ſi Eugene ne l'eût réveillée en demandant bruſquement à ſon ami, quel eſtoit le ſujet de ſa réverie.

Peut-on voir ces flots retourner au terme d'où ils ſont venus, répondit Ariſte, ſans ſonger à la cauſe d'un ſi admirable mouvement ? Mais c'eſt en vain que j'y ſonge, ajoûta-t-il ; comme je ne ſuis point Philoſophe, je n'y comprens rien. Quand vous ſeriez auſſi philoſophe qu'Ariſtote, dit Eugene, vous ne ſeriez pas plus éclairé que vous eſtes. Ne ſçavez-vous pas ce que diſent quelques-uns de ce Genie de la nature, que n'ayant pû comprendre le flux & le reflux aprés une meditation profonde, il ſe precipita dans l'Euripe ; comme pour nous apprendre par ſa mort que cette queſtion eſtoit l'écueil de la Philoſophie, & l'abyſme où ſe perd l'eſprit humain. On n'a pas laiſſé de raiſonner beaucoup ſur le flux & le reflux depuis la mort d'Ariſtote, repartit Ariſte ; & je meurs d'envie de ſçavoir ce que les ſçavans en ont dit, quand ce ne ſeroit que pour m'en divertir : car ils ont coûtume de dire de plaiſantes choſes ſur les matieres qu'ils n'entendent pas. Mais avec toute ma

curiosité j'ay bien la mine de ne sçavoir jamais rien de ce qu'ils pensent là-dessus, si vous ne m'épargnez la peine de lire leurs livres, en me disant leurs pensées ; dites-les moy, je vous prie, & ayez la bonté de m'apprendre tout ce que vous sçavez sur le chapitre du flux & du reflux. En verité, repliqua Eugene, je n'y suis pas si sçavant que vous pensez ; & je ne sçay que vous en dire. Mais puisque vous le voulez absolument, je vous diray ce que j'en ay leû autrefois.

Il me semble que Platon s'est imaginé qu'il y a de grands gouffres au fond de la mer ; & que les eaux, qui sortent impetueusement de ces gouffres, & qui y rentrent avec la mesme impetuosité qu'elles en sortent, produisent le mouvement que nous appellons flux & reflux.

Le fameux Apollonius de Tyane a creû que cela venoit de je ne sçay quels esprits qui souflent sous l'ocean, & qui ébranlent les flots par leur souffle.

D'autres Philosophes se sont persuadez, que des feux soûterrains faisoient boüillonner la mer, en s'allumant ; que ce boüillon se répandoit peu à peu, & cessoit enfin, quand ces feux venoient à s'éteindre.

Quelques-uns disent que l'air enfermé

au

au dessous des eaux, pousse la mer, la soûleve, l'étend vers ses bords : que la mer aprés avoir cedé quelque temps, repousse l'air avec d'autant plus de violence, qu'elle a souffert plus de contrainte.

Il y en a qui croyent, que le fond de la mer estant inégal, & plus creux au milieu qu'aux bords, les eaux de tous les rivages se precipitent dans les endroits les plus bas ; mais que venant à se rencontrer toutes ensemble, elles se choquent & se chassent les unes les autres, de sorte qu'elles remontent aux lieux d'où elles sont tombées.

Plusieurs pensent que les rivieres qui arrosent la terre, sont la cause du flux & du reflux : comme si en sortant de la mer, elles la faisoient couler avec elles ; & qu'en y revenant elles la fissent rebrousser, & se replier sur elle-mesme.

Si les rivieres font cet effet-là, interrompit Ariste, ne pourroit-on pas dire de chaque fleuve ce que le Tasse a dit du Po, qu'il semble porter la guerre à la mer, au lieu d'y porter un tribut :

—— e pare
Che guerra porti, e non tributo al mare.

Ouy, repartit Eugene en riant, dans la pensée de ces Philosophes tous les fleuves, même les moins rapides, sont des seditieux

qui troublent le repos de l'ocean, par le mouvement qu'ils y excitent. Mais pour parler plus ſerieuſement, continua-t-il, & pour vous dire tout ce que je ſçay ſur le flux & le reflux; quelques Docteurs Arabes l'attribuent à la revolution journaliere du premier mobile, comme ſi le ciel en tournant donnoit le branle aux eaux auſſi-bien qu'aux aſtres.

Galilée explique ce mouvement de la mer par celuy qu'il imagine dans la terre. Ce grand Aſtronome pretend, ſi je ne me trompe, qu'à meſure que la terre eſt emportée vers l'orient par un mouvement inégal; les eaux de la mer, qui ſont contenuës dans les concavitez de la terre, ſe retirent vers l'occident, juſques à ce que le meſme mouvement de la terre venant à ſe rallentir, elles retournent par leur propre poids au lieu d'où elles ſont ſorties.

Un Mathematicien de noſtre temps penſe que le flux & le reflux vient du balancement que le globe de la terre a ſur ſon axe: comme ſi la terre s'inclinant deux fois le jour du midi au ſeptentrion, & puis ſe relevant du ſeptentrion au midi, faiſoit aller & revenir les eaux ſelon la diverſité de ces mouvemens.

Ceux qui n'y entendent point de fineſ-

ſe,

se, decident la chose par une voye plus courte & plus aisée : ils disent sans tant de façon que la mer a d'elle-mesme cette agitation periodique ; ou qu'un Ange n'a point d'autre affaire que de balancer ainsi les flots.

Les plus fins ont recours aux astres. Les uns veulent que le soleil dilate les eaux par sa chaleur : que les eaux estant dilatées, & demandant un plus grand espace, elles se répandent sur le rivage, & qu'aprés elles reviennent dans leur lit par l'inclination naturelle qu'elles ont à se resserrer.

Les autres rapportent tout à la lune, comme à l'astre qui domine sur les corps humides, & qui a une telle sympathie avec la mer, que l'une change regulierement comme l'autre : ce qui a donné lieu à une devise, laquelle a pour Corps une Mer sous une lune, & pour Ame ces paroles,

con sus mudanças me mudo.

Ces Philosophes qui s'attachent à la lune, expliquent leur opinion en diverses manieres. Il y en a qui donnent aux influences de cet astre une vertu à peu prés semblable à celle de l'aimant : ils disent que la lune attire les eaux à soy par une vertu secrette ; & qu'elle en forme une bosse, qui venant à s'ouvrir, se répand de part & d'au-

d'autre sur les bords, d'où ces eaux se retirent ensuite, pour se rétablir en leur état naturel.

Quelques-uns soûtiennent que la lune passant sur la mer, presse l'air entre son globe & cet élement : que l'air pressé enfonce l'eau, & la fait renfler des deux côtez, ce qui fait le flux : que l'eau se desenfle, & se remet peu à peu en sa premiere situation, à mesure que la lune passe, ce qui fait le reflux.

Mais de tous les Philosophes les plus plaisans à mon gré sur ce sujet, sont ceux qui tiennent que ce mouvement est une fievre, laquelle a ses accés, ses redoublemens, & ses symptomes. Ils font de grands raisonnemens pour établir leur doctrine; & ils disent entr'autres choses, que comme la fievre se forme par l'amas de quelques humeurs, dont il se fait une espece de levain, qui aidé d'un agent exterieur, ce sont leurs termes, s'échauffe peu à peu, se pourrit, s'enfle, & corrompt toute la masse du sang; ainsi le mouvement dont nous parlons, s'excite par le moyen des vapeurs que la lune tire du fond de la mer, lesquelles estant élevées se [illegible]ent, se pourrissent, & se fermentent par l'impression de cet astre, jusques à ce qu'il s'en fasse un levain, qui altere, & qui gonfle toute la mer.

Au

Au reſte ils trouvent des convenances admirables entre cette fievre & les noſtres. Ils penſent expliquer fort bien ſelon leurs principes, d'où vient le friſſonnement & tremblement des flots : pourquoy l'eau croiſt & décroiſt peu à peu, & à des heures reglées. Ils diſent que la mer ſe purge de temps en temps, comme les malades ont coûtume de faire ; & que tous ſes excremens ne ſont pas de la nature de l'ambre-gris : car ils ajoûtent que prés de Meſſine elle ſe décharge reglément de certaines matieres fort puantes, & qu'à Veniſe elle exhale aprés ſon reflux une tres-mauvaiſe odeur. Ils diſent même qu'elle n'eſt pas exempte des ſueurs de la fiévre, & que les écumes ſalées, qu'elle jette durant ſes grandes tempeſtes & ſes grands flux, ſont les ſueurs de ſes grands accés.

A ce que je voy, dit Ariſte en riant, ces purgations & ces ſueurs luy ſont aſſez inutiles : car enfin elle eſt toûjours agitée de ſa fievre, & il ne s'en faut rien que je ne la compare à ces fiers animaux, que la fievre ne quitte jamais, & dont elle imite ſi bien les rugiſſemens quand elle eſt irritée. Pourquoy ne le feriez-vous pas, répondit Eugene ; les Pythagoriciens, les Platoniciens, & les Stoïciens, qui eſtoient pour le moins auſſi raiſonnables, & auſſi ſages que

vous,

vous, ont bien creû que la mer estoit un grand animal, qui faisoit le flux en poussant son haleine, & le reflux en la retirant. Il n'y a rien de mieux imaginé, dit Aristo; & c'est dommage, ajoûta-t-il, que quelqu'un de ces Philosophes n'ait vécu jusques au siecle passé : il n'auroit pas eû de peine à rendre raison, pourquoy l'an 1550. le flux & le reflux cessa un jour entier aux costes de Flandres, & parut trois fois en neuf heures à l'embouchcûre de la Tamise; car il n'auroit eû qu'à dire, que le premier accident estoit une pâmoison, & le second une toux de cet animal.

Sander. l. 2. de Schism.

Mais si la mer est un animal, continua-t-il, c'est sans difficulté de toutes les bestes de charge la plus forte; les chameaux & les elephans ne sont rien en comparaison d'elle : on luy a vû porter autrefois des villes entieres dans des vaisseaux d'une grandeur prodigieuse; & elle porte tous les jours des navires qui valent presque des villes.

C'est aussi, reprit Eugene, de toutes les bestes farouches, la plus affamée & la plus furieuse; elle devore non seulement les hommes & les navires, mais les villes & les Royaumes :

——— ocean vorace;
Ocean, che non pur le merci, e i legni;
Mà

Ma intere inghiotte le cittadi, e i regni.
Ce Prince qui foüetta la mer, & qui y fit jetter des chaiſnes pour la reduire ſous ſon obeïſſance, eſtoit ſans doute de l'opinion de ceux qui en ont fait un animal; & il la regardoit apparemment comme une de ces beſtes feroces, que l'on chaſtie & que l'on enchaiſne, quand on veut les apprivoiſer & les adoucir.

Mais dites-moy, mon cher Ariſte, de tant d'opinions differentes laquelle eſt-ce qui vous plaiſt le plus? A vous parler ſincerement, repartit Ariſte, elles ne me plaiſent guere toutes. Cela vient peut-eſtre de ce que n'eſtant ni Philoſophe, ni Aſtronome, ni Medecin, je n'ay pas l'eſprit de les bien comprendre. Vous avez raiſon, reprit Eugene, de n'en eſtre pas fort content. Les unes ſont evidemment fauſſes; les autres ne ſont pas trop raiſonnables; pas une n'explique tout ce qu'il y a de ſingulier dans le flux & le reflux. Car ceux qui ne font point agir les aſtres ne peuvent dire pourquoy la mer commence à monter quand la lune ſe leve ſur noſtre horizon, ou ſur celuy de nos antipodes: pourquoy le fort du flux, que les Italiens appellent *il vivo dell' aqua*, eſt preciſément quand la lune eſt à ſon midi: pourquoy les marées ſont plus vio-

lentes aux nouvelles & aux pleines lunes : pourquoy elles s'augmentent aux ſolſtices & aux equinoxes ; & beaucoup plus à l'equinoxe de l'automne qu'à celuy du printemps : pourquoy le flux & le reflux ſe fait deux fois en vingt-quatre heures : pourquoy la mer eſt regulierement ſix heures à monter, & ſix heures à deſcendre : & pourquoy enfin elle retarde preſque d'une heure tous les jours.

Mais auſſi les opinions qui attribuent tout aux aſtres, n'expliquent pas toutes les inégalitez de ce mouvement : d'où vient, par exemple, qu'il n'y a point de flux & de reflux dans toute la coſte d'Italie, ni preſque dans toute la mer mediterranée, excepté à Veniſe : qu'il n'y en a point dans la mer Baltique, ni dans la coſte ſeptentrionale de la mer pacifique, quoy-qu'il ſoit aſſez grand dans les coſtes meridionales de cette mer : d'où vient que ſous la zone torride il eſt fort remarquable en quelques lieux, comme dans toute la mer Rouge ; & preſque inſenſible en d'autres, comme dans le Golphe du Mexique, à l'Iſle de S.Thomas, & aux Molucques : pourquoy dans la Nouvelle France la mer monte en cinq heures, & deſcend en ſept ; qu'au contraire à la coſte de Bourdeaux le flux eſt de ſept heures, le reflux de cinq : pour-

pourquoy dans la Guinée d'Afrique le flux dure quatre heures & le reflux huit : pourquoy l'un & l'autre ne dure chacun que deux heures aux rivages de Cambaya : pourquoy dans une certaine mer des Indes l'eau est quinze jours à monter, & quinze jours à descendre : pourquoy vers le pole arctique le flux & le reflux se fait reglément deux fois le jour, sans qu'il se fasse jamais la nuit : pourquoy il ne se fait que la nuit dans la mer Persique, & qu'il ne se fait que le jour dans la mer Indienne. Ils ne peuvent encore rendre raison, d'où vient que dans les ports de Cambaya les grands flux ne sont qu'à la pleine lune; & qu'aux ports du Royaume de Calecut, qui n'en est pas fort éloigné, ils n'arrivent qu'à la nouvelle lune : d'où vient que dans la mer Adriatique les marées sont plus fortes en hiver qu'en esté, & plus foibles la nuit que le jour : pourquoy en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées sont deux ou trois jours aprés les nouvelles & les pleines lunes : pourquoy les marées croissent à la nouvelle lune, lorsque cet astre a le moins de force, & qu'elles diminuënt quand il commence à se fortifier : Enfin pourquoy le flux se fait aussi reglément à nos rivages, quand la lune est sous nostre horison, que quand elle

est

est sur nos testes, & qu'elle bat à plomb sur la mer.

Ces bizarreries du flux & du reflux, si j'ose parler de la sorte, sont encore plus étranges que celles de la lune; & je ne voy pas que cet astre tout changeant qu'il est, puisse estre la cause de tant de diverses agitations. En voici d'autres qui ne sont pas moins irregulieres, ni moins surprenantes.

En de certains ports tres-éloignez les uns des autres, & situez sous des climats differens, le flux de chaque jour est le mesme; & dans quelques ports voisins il est inégal. Ainsi, par exemple, l'eau est encore haute à Amsterdam, quand elle baisse aux costes de Frise.

En quelques lieu, la mer s'enfle jusques à la hauteur de quatrevingts coudées, comme on voit aux ports de Bretagne; en d'autres endroits, elle s'eleve à peine d'un pied, ou d'un demi-pied, comme à Marseille, à Ancone, & aux Isles de l'Amerique.

Le flux & le reflux ne se fait pas peu à peu par tout: il y a des costes où la mer vient avec tant de precipitation & tant de violence qu'elle couvre en un instant tout le rivage; & d'où elle se retire si viste, qu'elle semble disparoistre tout d'un coup. Il

y en

y en a aussi où le reflux se fait avec beaucoup de vistesse, quoy que le flux s'y fasse tres-lentement.

En quelques rivages, les eaux s'étendent sur la terre plus qu'en d'autres. Dans la pluspart des costes de Flandres, la mer se répand jusques à neuf mille pas : en Angleterre, elle fait remonter la Tamise jusques à cinquante mille pas. A Cambaya, elle occupe environ trente lieuës: elle n'en occupe que deux proche la ville de Panama. Dans l'Amerique, elle repousse la riviere des Amazones jusques à cent lieuës : elle repousse encore plus loin le fleuve de S. Laurens dans le Canada ; quoy que ces deux rivieres soient plus larges dans leur embouchure, que n'est la mer mediterranée en quelques endroits.

Tout cela est fort bizarre, comme vous voyez ; & pour bien démesler un mouvement si regulier & si irregulier tout ensemble, il faudroit trouver une cause, qui en expliquât tous les accidens, & toute l'histoire. C'est ce que les Philosophes n'ont point encore fait, & ce qu'ils ne feront jamais.

Aprés tout, je leur pardonne, dit Ariste, de n'estre pas plus éclairez dans une matiere aussi obscure que celle-là. Et moy, re-

At mihi semper, Tu quæcunque moves tam crebros causa meatus, Ut superi voluere, late. *Lucan. l.* 1.

reprit Eugene, je ne leur pardonne pas, de vouloir connoistre ce que Dieu veut qu'ils ignorent. Il y a des mysteres dans la nature, comme dans la grace, incomprehensibles à l'esprit humain : la sagesse ne consiste pas à en avoir l'intelligence ; mais à sçavoir que les plus intelligens ne sont pas capables de les comprendre. Ainsi le meilleur parti pour nous est de confesser nostre ignorance, & d'adorer humblement la sagesse de Dieu, qui a voulu que ce secret fust caché aux hommes.

Vous le prenez bien, répondit Ariste, & assurément nous ne sçaurions mieux faire vous & moy, que d'entrer dans les pensées d'un grand Prophete, en nous écriant avec luy à la veuë de cet element: *Les élevations de la mer sont admirables. Le Seigneur est admirable dans les eaux.* On peut sans doute y admirer Dieu comme dans sa parfaite image, dit Eugene : car enfin la mer represente non seulement sa grandeur, son immensité, les abysmes de sa providence & de sa sagesse ; mais encore sa misericorde, & sa justice, la pureté, & la plenitude de son estre. C'est ce qu'un de mes amis a exprimé assez heureusement en ces vers :

Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus. *Psal. 92.*

Son calme nous fait voir un Dieu plein de douceur.

Sa

Sa colere, d'un Dieu le courroux formidable ;
Et son affreuse profondeur,
Des desseins eternels l'abysme impenetrable.
Comme Dieu, dans son sein, parmi ses flots d'azur
Elle ne souffre rien d'impur.
Immense comme luy, toûjours pleine, & feconde
Elle donne toûjours sans jamais s'épuiser;
Et sans jamais se diviser
Elle répand par tout les tresors de son onde.

Mais ne remarquez-vous pas, poursuivit Ariste, que la mer a plusieurs faces ; & que si d'un costé elle est l'image de Dieu, de l'autre elle est l'image du monde, & de la vanité des choses humaines. Ces calmes, & ces tempestes, qui se succedent à toute heure ; ces flots, qui se poussent & qui se choquent sans cesse ; ces vents favorables, & ces vents contraires ; ces navigations heureuses, & ces naufrages, qui se font souvent jusques dans le port ; tout cela n'est-il pas une fidelle peinture de ce qui se passe dans la vie ? Y a-t-il une mer plus inconstante que la cour des Princes ? Y en a-t-il même une plus perilleuse? De quelque cô-

té qu'on se tourne, ce ne sont qu'écueils, d'autant plus dangereux qu'ils sont couverts. Le vent le plus favorable est quelquefois le plus contraire; & si nous en croyons un saint Pere, qui regardoit le monde, comme nous, dans le rapport qu'il a avec la mer; il en faut tout craindre, jusqu'à la bonace. *Ne vous y fiez point*, dit-il, *ne soyez point en asseurance. Quoy que cette mer soit plus tranquille & plus unie que l'eau d'un étang; quoy qu'il n'y souffle qu'un doux zephyre; il y a des montagnes cachées sous une surface si égale. L'ennemi, le peril est au dedans, ce grand calme est une tempeste.* Et de là vient aussi, poursuivit Ariste, que ceux qui se fient à ces belles apparences, sont toûjours trompez.

Nolite credere, nolite esse securi, licèt in modum stagni fusum æquor arrideat; licèt vix summa jacentis elementi tergà spiritu crispentur: magnos hic campus montes habet. Intus inclusum est periculum; intus est hostis. Tranquillitas ista tempestas est. *S. Hieron. Ep. ad Heliodor.*

Misero nochiero
Ch'al luzinghiero
Venticel prest a fede.
L'abandonato pino
Al fin affonda
Dentro aquell' onda,
Onde scherzò il matino.

Puisque le monde est une mer, dit Eugene, je ne m'étonne pas que tous les plaisirs qu'on y gouste, soient detrempez d'amertume, & que les biens qu'on y possede, soient de la nature de ces eaux saléés,

lées, qui allument la soif au lieu de l'éteindre.

Ce qui m'étonne, dit Ariste, c'est que la pluspart des hommes trouvent de la douceur dans cette amertume, & qu'ils boivent l'eau de la mer comme du lait, pour user d'un mot de l'Ecriture sainte. Inundationem maris quasi lac sugent. Deut. 33. Mais puisque nous voila sur la morale, continua-t-il, quel moyen de voir, qu'un peu de sable dompte toute la fureur de la mer; sans nous faire des reproches à nous-mesmes du déreglement de nos passions, que rien ne peut vaincre?

Il est vray, reprit Eugene, que cette obeïssance de la mer a quelque chose d'étonnant : car on diroit que quand elle est courroucée, elle va inonder toute la terre; cependant elle s'arreste tout court à son rivage, & ces montagnes d'eau, qui menacent le monde d'un second deluge, se brisent à un grain de sable. Un Pere Grec a dit, ce me semble, que quelque furieuse que soit la mer, en approchant de ses bords, elle y voit écrit un ordre de Dieu, qui luy défend de passer outre: & qu'alors elle se retire par respect en courbant ses flots, comme pour adorer le Seigneur, qui luy a marqué des bornes. S. Basil. Seleuc. orat. 1.

Cet ordre de Dieu, dit Ariste, est

conceu en des termes bien precis dans les saintes Ecritures. *Vous viendrez jusqu'icy, & vous n'irez pas plus avant.* Ouy, reprit Eugene; & ces paroles sont si bien marquées sur le rivage, que rien ne les sçauroit effacer : ce que Dieu écrit sur la poussiere est immuable ; ce que les hommes écrivent sur le marbre & sur le bronze ne l'est pas. Le temps qui consume tout, qui ruine peu à peu les arcs de triomphe, les obelisques & les mausolées, abolit tous les jours les noms & les titres qui sont gravez sur ces magnifiques monumens.

Usque huc venies & non procedes amplius. *Job c.38.*

La mer & son sable, interrompit Ariste, me font souvenir d'une assez jolie avanture. Une femme se promenant un jour au bord de la mer, écrivit avec son doigt ces mots sur le sable :

Antes muerta que mudada.

Celuy pour qui ces paroles estoient écrites, vint un peu aprés. Ayant reconnu la main de la personne qu'il aimoit, il fut d'abord fort touché de voir des marques de sa fidelité & de sa constance. Mais comme il prenoit plaisir à relire ces paroles, un flot de la mer les couvrit, & les effaça en mesme temps. Cela le fit rentrer en luy-mesme ; & quelque violente que fust sa passion, il reconnut sur le champ qu'il n'estoit

n'estoit pas trop sage, d'ajoûter foy à des choses dites par une femme, & écrites sur du sable.

Mirà el amor lo que ordena,
Que os viene a hazer creer
Cosas dichas por muger,
Y escritas en el arena.

George de Monte-Major.

Mais pour revenir à ce que je vous disois du monde, & de ses plaisirs, reprit Eugene; si nous en croyons les naturalistes, l'eau de la mer est douce au fond, & salée seulement au dessus. Au-contraire, les douceurs du monde ne sont que superficielles; pour peu qu'on entre dans le fond des choses humaines, on n'y trouve que des amertumes; & on s'en dégoûte bientost.

Aristot. sect. 23. Problem. quaest. 30. & 31.

Je comprens assez, dit Ariste, pourquoy les plaisirs du monde sont pleins d'amertume; mais je ne comprens pas, pourquoy les eaux de l'ocean sont ameres. C'est aussi une chose assez difficile à comprendre, repliqua Eugene, & les sçavans y sont à peu prés aussi empeschez qu'au flux & au reflux: ils se sauvent par où ils peuvent. Les uns disent que certaines montagnes de sel qui sont sous la mer rendent l'eau salée. Les autres soûtiennent que cette salure est un effet des exhalaisons seches & brûlées, que le soleil éleve de la

terre, & que les vents portent dans la mer: & de là vient, disent-ils, que la mer est plus salée en sa surface, que dans son fond. Quelques-uns ajoûtent, que le soleil tire continuellement des eaux ce qu'elles ont de plus subtil ; & que ce qui reste de grossier, estant cuit par sa chaleur, contracte peu à peu la salure. Il y en a qui croyent, que la mer est naturellement salée ; que Dieu luy a communiqué cette qualité dés le commencement du monde ; non seulement pour empescher qu'elle ne vinst à se corrompre avec le temps ; mais aussi afin que ses eaux estant plus pesantes, & plus fortes, elle pût porter de plus grands fardeaux. Toutes ces raisons ne sont pas convainquantes, comme vous voyez ; & il reste toûjours à sçavoir pourquoy le mouvement seul, qui empesche l'eau des rivieres de se corrompre, ne suffit pas pour preserver de corruption celle de la mer : pourquoy le soleil ne produit pas le même effet dans les rivieres, que dans l'ocean : pourquoy tant de rivieres, & tant de pluyes ne l'adoucissent point : & pourquoy enfin tout ce qui naist dans la mer ne se sent point de son amertume.

Ce sont des secrets, qu'il faut adorer, & qu'il ne faut point aprofondir. Disons-le encore une fois ; c'est proprement dans la mer,

mer, que Dieu est admirable, & incomprehensible. C'est là aussi, poursuivit Ariste, qu'il prend plaisir à faire paroistre ses merveilles, & ses chef-d'œuvres. Il semble que ce vaste element soit le theatre de la puissance divine; non seulement parce qu'on y voit tout ce qui se rencontre ailleurs: mais encore parce que les choses qui y naissent, sont plus parfaites, que celles que la nature produit en tous les autres endroits du monde.

Mirabilia ejus in profundo. Psal. 106.

Je sçay bien, dit Eugene, que pour ce qui regarde les animaux, il y en a dans la mer de toutes les especes qui sont sur la terre: car il y a des chiens, des loups, des sangliers, des renards, des bœufs, des chevaux, des lions mesme, des licornes, des elephans, & des singes. Ce qui me paroist plus étrange, c'est que les bestes, qui sont affreuses & cruelles sur la terre, sont belles & douces dans la mer; & qu'outre toutes ces especes d'animaux, la mer en a une infinité de particulieres, dont la plus-part nous sont inconnuës.

Leo terribilis in terris, dulcis in fluctibus. Rana horrens in paludibus, decora in aquis. S. Ambros. Hexaëm. c. 2.

Je sçay encore qu'il y a des oiseaux de toutes les façons, jusqu'à des aigles & à des phenix. Mais sçavez-vous bien, dit Ariste, qu'il y a des poissons qui volent; & qu'un entre autres s'appelle *le poisson volant*? Que ce poisson oiseau ne se

Oviedo hist. de las Indias lib. 13. c. 5

ſe peut ſervir de ſes aîles ſi elles ne ſont mouïllées, & qu'il retombe dans l'eau dés qu'elles ſont ſeches. Sçavez-vous que la mer a ſes étoilles, comme le ciel a les ſiennes, & que les étoilles marines ſont non ſeulement vivantes & animées ; mais encore ſi chaudes de leur nature, qu'elles conſument tout ce qu'elles touchent ? Sçavez-vous enfin, qu'il naiſt toutes ſortes d'herbes & de plantes dans l'ocean ; qu'il y a des mers ſemées de tant de fleurs, que les navires n'y peuvent paſſer ; qu'en quelques endroits on trouve des jardins, des vergers, des foreſts, & des prairies ſous les eaux ? Il ne reſte qu'à y trouver des villes & des peuples, ajoûta Eugene en riant. Pour des villes, reprit Ariſte, il ne ſeroit pas difficile de vous y en faire voir : on pourroit du moins vous monſtrer les reſtes des villes inondées & engloutics par la mer. Car Dieu luy a permis quelquefois de paſſer ſes bornes, & de faire des courſes ſur la terre, pour punir les crimes des hommes, comme il arriva autrefois dans la Friſe, & dans la Hollande. On auroit à la verité un peu plus de peine à trouver des peuples dans la mer, ſi ce n'eſt que les hommes marins, & les femmes marines, dont les hiſtoires font mention, ne ſoient les

Ariſtot. hiſt. animal. lib. 5. c. 15.

Plin. lib. 13. c. 25.

Oviedo hiſt. de las Ind. lib. 2. c. 5.

Majol. dier. Canic. Collo. 10.

Majol. ib.

les peuples qui habitent ces villes dont nous parlons.

Mais pour ne nous point arrêter à des choses fabuleuses ou incertaines, & pour nous en tenir aux veritables peuples de la mer, il faut avoüer que les poissons ont quelque chose de bien merveilleux. Outre qu'ils sont en plus grand nombre, sans comparaison, que les animaux de la terre, ils les surpassent infiniment en toutes sortes de qualitez. Les viandes les plus savoureuses & les plus exquises, n'ont pas le goust ni la delicatesse de certains poissons. Il y en a un qui porte le nom de fleur, & qui a l'odeur, aussi-bien que la beauté des fleurs les plus agreables. La grandeur des elephans n'approche pas de celle des baleines, & des autres monstres de l'ocean. Les plus forts lions n'ont pas la force d'un des plus petits poissons de la mer, qui arrête les navires. Les cancres marins, qui semblent les plus stupides des poissons, ont une adresse merveilleuse à surprendre les meres-perles, quand elles s'entr'ouvrent pour recevoir la rosée du ciel. Où trouvera-t-on un animal terrestre aussi industrieux que cette sirene qui parut en Hollande sur la fin du siecle passé, & qui apprit en peu de temps à filer? Car les sirenes ne sont pas de pures fables:

S. Ambrois. Hexaëm. lib. 5. c. 2. de Thymallo.

Corn. à Lapide in Isai. 13. 22. Sirenes in delubris voluptatis.

Gesner. hist. animal. lib. 4. de sirenibus.

on en a veu en divers païs, & u[illegible]s plus fameuses est celle que Philippe Archiduc d'Autriche amena à Gennes l'an 1548.

Les dauphins sont plus agiles, & plus vistes que les oiseaux, ils ne s'arrêtent jamais, non pas mesme quand ils dorment; ce qui a fait dire à un Poëte Italien,

E dormendo riposo ancor non have.

Et ce qui a fondé aussi plusieurs devises, dont l'une a pour Ame,

In motu quietem.

Quelque tendre que soit l'amitié de toutes les bestes pour leurs petits, elle n'égale point celle, que le dauphin a pour les siens : il les nourrit de son lait, & il les porte sur son dos; il les reçoit dans sa bouche, & il les enferme dans son ventre, quand ils sont poursuivis par les pescheurs. On dit mesme, que quand ils sont pris, il les suit par-tout, & qu'il ne leur survit pas long-temps. Les dauphins s'entr'aiment les uns les autres; jusques-là qu'un dauphin ayant esté pris un jour, & amené sur le rivage, d'autres dauphins accoururent en foule à son secours, & remenerent le prisonnier en triomphe, aprés avoir mis les pescheurs en fuite. Ils aiment naturellement les hommes. Ils sont touchez de la beauté Ils se plaisent à la mu[illegible]que, & il ne faut point d'autre appast

Aristot. hist. anim. lib. 9. c. 48

pour

pour les prendre, qu'une belle voix. Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous dire tout ce qui regarde les dauphins, & ce qu'il y a de singulier dans chaque poisson. Ce sont de ces sujets qui menent trop loin, & dont on ne sçauroit sortir, pour peu qu'on y entre. Aussi-bien, dit Eugene, ce ne sont pas là les plus grandes richesses de la Mer. Les perles, toutes petites qu'elles sont, valent encore mieux que les baleines, & que les dauphins.

Elles ne vaudroient pas tant, repartit Ariste, si le luxe & l'opinion n'en relevoient tous les jours le prix. On les estime beaucoup, parce qu'elles viennent d'un autre monde ; & qu'elles coustent souvent la vie à ceux qui les peschent. Elles ont dans elles-mesmes, dit Eugene, ce qui les fait estimer. Se peut-il rien voir de plus riche, & de plus beau que de grosses perles, fort rondes, fort blanches & fort polies? Ce sont, à les bien définir, des chef-d'œuvres de la nature, où l'art n'a rien à ajoûter. Les autres pierres precieuses, sont toutes brutes, quand on les tire de leurs rochers; & elles n'ont leur lustre, que de l'industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher ; il faut que l'art les acheve en les polissant. Mais pour les perles, elles naissent avec cette eau nette, & écla-

tante, qui les fait tant estimer. On les trouve toutes polies dans les abysmes de la mer ; & la nature y met la derniere main, avant qu'on les arrache de leurs nacres.

Il me semble, dit Ariste, que la dureté fait une partie de leur prix : cependant, si
Solin. c. 55 nous en croyons de bons Auteurs, elles sont molles dans leurs nacres, & elles ne durcissent que quand elles sentent l'air. A la verité, repliqua Eugene, elles ne sont pas dures dans le moment qu'elles se forment ; elles ne le deviennent qu'avec le temps, & il se peut faire que l'air contribuë quelque chose à leur dureté. C'est peut-estre pour cela que les conques où elles sont enfermées s'élevent quelquefois au dessus de l'eau & entr'ouvrent leurs écailles.

Plin. hist. nat. lib. 32. c. 2. Quoy qu'il en soit, ajoûta-t-il, si les perles ne sont dures qu'aprés avoir esté exposées à l'air, elles ont cela de commun avec le coral. Car vous sçavez que le coral est une plante fort tendre tandis qu'il demeure dans l'eau, & qu'il ne se change en pierre que quand il en est dehors. Cette proprieté, dit Ariste, pour estre connuë de tout le monde, n'en est pas moins merveilleuse. L'experience nous fait voir tous les jours que plusieurs choses qui nais-

naissent à l'air, comme du bois, des herbes, & les champignons se petrifient dans les eaux, mais nous ne voyons que le coral qui estant né dans les eaux se petrifie à l'air.

Ce qui me paroist encore assez bizarre, continua Eugene, c'est qu'il ne devient rouge que quand il a esté tiré du fond de la mer; il prend alors cette teinture de sang qui luy est naturelle, & en quoy consiste sa principale beauté.

Il y a du coral qui n'est point rouge, dit Ariste; on en voit de blanc, de noir, de vert, de jaune, de cendré, & d'une certaine espece ou toutes ces couleurs sont meslées ensemble: on en rencontre mesme quelquefois des branches dont une seule a trois couleurs distinctes l'une de l'autre.

A ce que je voy, dit Eugene, la nature s'égaye & se jouë dans la production du coral aussi-bien que dans celle des coquilles. Ouy sans doute, reprit Ariste: & de là vient que les diverses sortes de coral ne servent pas moins à orner les cabinets des curieux que les differentes especes de coquillage. J'ay veû un collier de l'Ordre du saint Esprit fait d'une seule piece de coral. Il n'y a rien de mieux travaillé ni de plus rare, & les connoisseurs admirent cet

ouvrage comme un chef-d'œuvre de la nature & de l'art tout ensemble.

Plin. hist. nat. lib. 32. c. 2.

Les Indiens, poursuivit Eugene, estiment le coral autant que les perles, & le comptent entre les pierres precieuses: leurs femmes en font des colliers dont elles se parent dans les réjoüissances publiques; & comme le guy de chesne estoit sacré parmi nos Druides, les grains de coral ont quelque chose de divin parmi les sages des Indes: Selon eux, c'est assez de porter ces grains pour estre preservé de tout malheur. Si vous en croyez les historiens de la nature, dit Ariste, le coral defend les maisons de la foudre, & en écarte les mauvais genies: il dissipe les enchantemens & les sortileges: Il arrête du moins le sang, reprit Eugene, & sa cendre beuë avec de l'eau est un remede souveraïn contre plusieurs maladies: elle fortifie les yeux; elle réjoüit le cœur & la teste; elle guerit des piqueûres de l'aspic & du scorpion; elle chasse la fievre, l'epilepsie, & la peste.

Excrementa suo & nostro miracula mundo. *Garass. de Ambare.*

Les perles mises en poudre ont à peu prés la mesme vertu, dit Ariste; mais de toutes les productions de la mer, la plus salutaire est l'ambre-gris: Il rajeunit les vieillards, & il rend presque la vie aux morts. Cependant ce n'est que l'écume & la bave de la mer courroucée. On ne sçait pas

trop

Non ce que c'eſt, interrompit Eugene, & on ne le connoiſt guere que par les effets qu'il produit.

Les uns diſent que c'eſt une eſpece de trufe ou de champignon marin, que la tempeſte arrache du fond de la mer, & qu'elle pouſſe au rivage; car l'ambre-gris ne s'y trouve qu'aprés une grande agitation des flots; & c'eſt un preſent que la mer ne fait aux hommes que dans ſa colere.

Les autres penſent que c'eſt un ſouffre qui de quelques fontaines où il ſe forme, coule dans la mer; s'y durcit & y prend cette odeur & cette vertu qui le rendent ſi pretieux.

Il y en a qui ſe perſuadent que c'eſt quelque choſe de la Baleine, par la raiſon que l'ambre-gris s'appelle baleine dans les Royaumes de Maroc & de Fez; & qu'il y en a en abondance ſur ces coſtes de l'Afrique, quand les baleines y ſont jettées par la violence des tempeſtes.

Quelques-uns enfin s'imaginent que l'ambre-gris eſt la cire & le miel que les mouches font dans le creux des rochers qui ſont au bord de la mer des Indes: ils diſent que ces ruches eſtant cuittes par la chaleur du ſoleil, ſe détachent par leur propre poids, & qu'elles tombent dans la mer,

Journal des Voyages de M. de Monconys. 2. partie.

mer qui par son agitation [illegible] les purifie & les achève : ils soutiennent mesme, qu'une grosse piece d'ambre encore imparfaite, ayant esté rompuë, on avoit trouvé dans le milieu de sa substance, le rayon de cire & de miel ensemble & que quand on fait la dissolution de l'ambre-gris avec de l'esprit de vin passé par le tartre, il reste à la fin une matiere toute semblable au miel. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Pour moy, il m'importe peu que l'ambre-gris soit un champignon, une ruche à miel, ou quelqu'autre chose.

De quelque nature que soient toutes ces riches productions de l'ocean, dit Ariste, il faut avoüer qu'elles causent mille maux parmi les hommes : elles sont la matiere de la vanité, de la delicatesse, & de la corruption des mœurs ; de sorte qu'au sentiment d'un philosophe fort éclairé, il n'y a rien au monde de plus pernicieux que la mer.

Populatio morum atque luxuria non aliunde major quam è concharum genere. *Plin. hist. nat. lib. 9. cap. 34.*

Elle est d'elle-mesme tres-utile, repliqua Eugene ; & les choses qu'elle produit ne deviennent pernicieuses que par le mauvais usage que nous en faisons. Le Createur l'a renduë feconde pour l'utilité

Ex tota rerum natura damnosissimum mare est; tot modis, tot mensis, tot piscium saporibus, quibus pretia capientium periculo fiunt. *Ibid.*

de tous les peuples ; & il a voulu qu'elle eût plusieurs bras & plusieurs golphes, afin que s'entremeslant dans les terres fermes, elle nous apportast ses richesses jusques dans nos villes. C'est nostre faute si nous abusons des biens qu'elle nous fait.

Aprés ces paroles, Ariste & Eugene se leverent ; & voyant la mer retirée, ils tournerent leurs pas vers le port dans le dessein d'y voir un vaisseau nouvellement arrivé des Indes. En achevant leur promenade, ils s'entretinrent des lieux où l'on trouve l'ambre-gris ; où l'on pesche les perles & le coral. Ils parlerent des Isles que la providence conserve au milieu de ces vastes & profonds abysmes, pour la commodité des voyageurs. Ils parlerent aussi de l'ocean & de la mer mediterranée; des noms differens qu'on donne à l'un & à l'autre, selon la diversité de leurs costes ou de leurs eaux. Ils n'oublierent pas la mer Glaciale, la mer Rouge, la mer Morte, la mer Pacifique ; & aprés avoir dit de tout cela ce qu'on a accoûtumé d'en dire, ils conclurent qu'il n'y avoit rien de plus admirable dans la mer, que la mer mesme.

LA LANGUE FRANÇOISE.

II. Entretien.

Ariste & Eugene se trouverent si bien de leur premiere conversation, qu'ils retournerent dés le lendemain au bord de la mer. Aprés qu'ils se furent un peu écartez d'une compagnie que le beau temps avoit attirée à la promenade, & qui estoit composée des plus honnestes gens de la ville : Si nous sçavions bien la langue du païs, dit Ariste, nous ne serions pas si solitaires que nous sommes. Un ami de vostre sorte, repliqua Eugene, vaut toutes les compagnies du monde ; & pour moy depuis que nous sommes ensemble, je ne me suis point encore avisé de faire reflexion sur la langue du païs, ni sur nôtre solitude.

Ce que vous dites est fort obligeant, repartit Ariste : mais aprés tout, ajoûta-t-il, c'est une chose assez fascheuse, que de ne sçavoir point la langue d'un païs, où l'on doit vivre quelque temps. Car outre qu'on ne peut entrer dans les societez agreables, ni estre d'aucune partie de diver-

avertissement, on se trouve à toute heure dans d'étranges embarras, faute de se faire bien entendre, & d'entendre bien les autres. Les truchemens, dit Eugene, peuvent nous servir en ces rencontres. Ne me parlez point de truchemens, répondit Ariste; ils ne sont pas d'un si grand secours que vous pensez: la plusspart de ces truchemens de profession ne sçavent presque pas la langue des étrangers ausquels ils servent d'interpretes: c'est pitié de voir comme ils alterent, & comme ils estropient, si j'ose parler ainsi, les choses qu'ils veulent faire entendre, & qu'ils n'entendent pas quelquefois eux-mesmes. De plus, c'est ce me semble une grande sujettion, que de ne parler jamais que par la bouche d'autruy; car si vous perdez un moment vostre interprete, il vaudroit autant que vous devinssiez tout d'un coup sourd & muet. Enfin pour moy, comme je suis toûjours dans le dessein de voyager, si j'avois quelque chose à demander à Dieu pour la commodité de la vie, je croy que je luy demanderois le don des langues, ou du moins un peu du genie de ce Postel si renommé au siecle passé par la connoissance des langues, & qui se vanta un jour en presence de Charles IX. de pouvoir aller sans truchement jusqu'au bout du monde.

Toutes vos raisons, dit Eugene, ne me donneront pas l'envie d'apprendre le Flamand : je laisse à vostre Docteur ces connoissances infinies, qui l'ont fait passer de son temps pour un prodige. Je craindrois, poursuivit-il en riant, que si je venois à parler tant de sortes de langues, on ne me prist dans le monde pour un possedé. Au-moins vous seriez bien-aise, dit Ariste, que toutes les langues fussent reduites à une seule, & que tous les peuples s'entendissent comme nous nous entendons, & comme ils s'entendoient autrefois. Je n'en serois pas fasché, repliqua Eugene, pourveû que nostre langue fust cette langue universelle, & que toute la terre parlast François. Vous avez raison de prendre ce parti-là, répondit Ariste, car parlant aussi-bien que vous faites, vous perdriez trop, si l'on ne parloit plus qu'Allemand ou bas Breton. Mais vous n'avez rien à craindre de ce costé-là, ajoûta-t-il, vous devez plûtost esperer que vos souhaits seront un jour accomplis. On parle déja François dans toutes les Cours de l'Europe. Tous les Etrangers qui ont de l'esprit, se piquent de sçavoir le François : ceux qui haïssent le plus nostre nation, aiment nostre langue : dans le païs où nous sommes, les per

personnes de qualité en font une étude particuliere, jusqu'à negliger tout à fait leur langue naturelle, & a se faire honneur de ne l'avoir jamais apprise. Les dames de Bruxelles ne sont pas moins curieuses de nos livres que de nos modes; le peuple mesme tout peuple qu'il est, est en cela du goust des honnestes gens: il apprend nostre langue presque aussi-tost que la sienne, comme par un instinct secret qui l'avertit malgré luy, qu'il doit un jour obeïr au Roy de France comme à son maistre legitime.

C'est une chose fort glorieuse à nostre nation, dit Eugene, que la langue Françoise soit en vogue dans la capitale des Païs-bas, avant que la domination Françoise y soit établie. La langue Latine a suivi les conquestes des Romains; mais je ne voy pas qu'elle les aït jamais precedées. Les nations que ces conquerans avoient vaincuës, apprenoient le Latin malgré elles; au lieu que les peuples qui ne sont pas encore soûmis à la France, apprennent volontairement le François. La gloire du Roy y contribuë peut-estre autant que celle de ses predecesseurs. Les langues suivent d'ordinaire la fortune & la reputation des Princes. Les heureux succés de Charles-Quint, firent que *Bernardini Parthenii orat. pro lingua Latina.*

de

de son temps les beaux esprits d'Italie apprirent l'Espagnol ; & les grandes qualitez de François I. rendirent celebre la langue Françoise, lorsqu'elle estoit encore à demi barbare. Que doit faire presentement pour une langue polie & parfaite, la grandeur d'un Monarque comme le nostre, qui reünit en sa personne le bonheur de Charles-quint, & le merite de François I.

Mais pour revenir à ce que je disois, reprit Ariste, il n'y a gueres de païs dans l'Europe où l'on n'entende le François ; & il ne s'en faut rien que je ne vous avouë maintenant, que la connoissance des langues étrangeres n'est pas beaucoup necessaire à un François qui voyage. Où ne va-t-on point avec nostre langue ? C'est luy donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans l'Europe, dit Eugene ; elle a cours parmi les sauvages de l'Amerique, & parmi les nations de l'Asie les plus civilisées. Une lettre écritte d'Ispahan porte en termes exprés que la proposition qui a esté faite depuis peu au Roy de Perse par les ambassadeurs de nostre incomparable Monarque pour l'établissement du commerce entre ce Royaume-là, & la France, fait que les Persans étudient le François avec une ardeur incroya-

Lettre des païs étrangers. pag. 80.

croyable. Je ne sçay mesme si les Chinois, & les Japonois ne l'étudient pas aussi, depuis qu'il y a des François parmi eux. Quoy qu'il en soit, si la langue Françoise n'est pas encore la langue de tous les peuples du monde, il me semble qu'elle merite de l'estre. Car à la bien considerer dans la perfection où elle est depuis plusieurs années, ne faut-il pas avoüer qu'elle a quelque chose de noble & d'auguste, qui l'égale presque à la langue Latine, & la releve infiniment au dessus de l'Italienne & de l'Espagnole, les seules langues vivantes qui peuvent raisonnablement entrer en concurrence avec elle.

J'avois creû jusques à cette heure, interrompit Ariste, que la majesté estoit le caractere de la langue Castillane. Croyez-moy, reprit Eugene, il y a bien à dire entre la majesté & le faste, entre la fausse & la veritable grandeur. Je tombe d'accord avec vous qu'il n'y a rien de plus pompeux que le Castillan: il n'a presque pas un mot qui n'enfle la bouche, & qui ne remplisse les oreilles: il donne de grands noms aux petites choses: témoin ses *Maravedis*, ses *Pimpollos*, ses *Gusarapas*, ses *Relampagos*, ses *Palanquines*, & mille autres mots de cette nature. Il semble que les Espagnols parlent moins pour se faire enten-

entendre que pour se faire admirer ; tant leurs manieres de parler sont hautes & magnifiques ! Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour estre persuadé de ce que je dis. J'en lisois un l'autre jour qui debute par une expression merveilleuse. *Que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal.* Cet *incomprehensibilidades* sonne bien haut : cela signifie en bon François qu'un sage prince doit se conduire de sorte, que personne ne le penetre. L'Auteur Espagnol poursuit sur le mesme ton ; & pour dire que c'est une grande habileté de se faire connoistre sans se laisser comprendre, il s'exprime ainsi. *Gran treta en el arte de entendidos ostentarse al conocimiento, pero no a la comprehension.* Y a-t-il à vostre avis de la grandeur, & de la majesté à tout cela ? La noblesse d'une langue dépend-elle precisement du nombre des syllabes, & de l'enflure des paroles ? est-on de plus belle taille pour estre monté sur des échasses ? a-t-on meilleure mine quand on a le visage bouffi ? Pour moy je n'entends jamais ces mots & ces expressions de la langue Castillanne, que je ne me souvienne du Mançanares. On diroit à entendre ce grand mot que la riviere de Madrid est le plus grand fleuve du monde : & cependant ce n'est qu'un petit ruisseau, qui est

El Heroe de Lorenzo Gracian.

est le plus souvent à sec ; & qui, si nous en croyons un Poëte Castillan, ne merite pas d'avoir un pont. Je me souviens des vers Espagnols, & vous ne serez peut-estre pas fasché de les apprendre en passant. Luis de Gongora.

Duelete de essa puente Mançanares,
Mira que dize por ai la gente,
Que no eres rio para media puente,
Y que ella es puente para treinta mares.

Voila ce que c'est que le Mançanares, & voila aussi à peu prés ce que c'est que la langue Castillane. Des termes vastes, & resonnans ; des expressions hautaines & fanfaronnes ; de la pompe, & de l'ostentation par tout. Il n'en est pas de mesme de nostre langue : ses mots sont d'une grandeur raisonnable, comme ceux de la langue Latine ; ses expressions sont nobles & modestes tout ensemble ; elle fuit les façons de parler basses & les proverbes jusques dans le discours familier: mais elle abhorre aussi les termes empoullez, & le Phebus jusque dans le stile sublime. Elle a dequoy soûtenir les matieres les plus fortes, & dequoy élever les plus foibles : le bon sens & la bienseance l'accompagnent par tout. Enfin je trouve presque autant de difference entre elle & la langue Espagnole, qu'il y en a entre une reine de

theatre, qui doit toute sa Majesté à la magnificence de ses habits; & une veritable reine, laquelle a dans toute sa personne je ne sçay quel air majestueux, qui la fait toûjours paroistre ce qu'elle est, quelque habit qu'elle porte, & quelque action qu'elle fasse. Vous sçavez ce que dit le Tasse de son Herminie habillée en bergere & occupée aux exercices de la vie champestre.

Non copre habito vil la nobil luce,
E quanto è in lei d'altero e di gentile:
E fuor la maestà règia traluce
Per gli atti ancor de l'essercitio humile

Mais la langue Italienne, dit Ariste, n'a rien de cette vaine grandeur, & de cet orgueil que vous reprochez à la langue Espagnole. Je l'avouë, reprit Eugene, mais avoüez aussi qu'elle va dans une autre extremité; & qu'elle tombe dans l'enjoüement en s'éloignant de la gravité & du faste. Y a-t-il rien de moins serieux que ces diminutifs qui luy sont si familiers? ne diroit-on pas qu'elle ait dessein de faire rire avec ces *fanciulletto, fanciullino; bambino, bambinello, bambinellucio; huometto, huomicino, huomicello; dottoretto, dottorino, dottorello, dottoruzzo; vecchino, vecchietto, vecchietino, vecchiuzzo, vecchiarello.* Ajoûtez à cela les mesmes termi-

terminaisons, qui reviennent si souvent, & qui font une rime perpetuelle dans la prose. Le discours est quelquefois tout en *A*, & quelquefois tout en O : ou du moins les O, & les *A* se suivent de si prés, qu'ils étouffent le son des *I*, & des *E*, qui de leur costé font aussi en quelques autres endroits une musique assez malplaisante.

De plus la langue Italienne aime extremement les jeux de paroles, les antitheses, & les descriptions : Elle s'égaye ; elle badine mesme quelquefois dans les matieres les plus graves & les plus solides : Je parle de l'Italien & de l'Espagnol, tels qu'ils sont presentement dans les Auteurs modernes qui ont de la reputation en Italie & en Espagne. Le François est exempt de tous ces defauts, il garde un juste temperament entre ces deux langues, comme il n'a rien de l'esprit orgueilleux de l'une, il n'a rien aussi du genie enjoüé de l'autre. Les *fontelette*, *montagnette*, *oyselet*, *ruisselet*, qui estoient des delicatesses dans le stile de nos vieux Auteurs, ne se peuvent supporter dans le langage d'aujourd'huy : on se mocqueroit bien maintenant d'un Poëte qui diroit avec Belleau,

Le gentil Rossignolet
Doucelet,

Découpe dessous l'ombrage
Mille fredons babillards
Fretillars
Aux doux chant de son ramage.

De tous les diminutifs adjectifs, qui ont esté si en vogue autrefois, je n'en sçay pas un qui soit demeuré dans le bel usage. Nous avons horreur de *mignardelette*, *blondelette*. Pour les substantifs, outre *cuvette*, *clochette*, & quelqu'autre terme de cette sorte, je ne sçache gueres qu'*amourette*, que nous ayons retenu. Car quoy que *tablette*, *lancette*, & plusieurs autres mots de cette rime ayent le caractere de diminutifs, ils n'en ont pas la signification, non plus que *bassinet* & *mantelet*. Ainsi on ne dit pas une *tablette*, pour dire une petite table, ni une *lancette*, pour dire une petite lance. A la verité à prendre ces mots dans leur premiere origine, ils sont des diminutifs de *table* & de *lance*, mais à regarder ce qu'ils signifient maintenant, selon l'usage, ils ne passent point pour des diminutifs dans la langue, non plus que *fleurette*, qui a perdu sa signification propre, & qui n'a plus que celle que la galanterie luy a donnée. Je dis le mesme de *bassinet*, & de *mantelet*: on dit le *bassinet* d'un fusil, & le *mantelet* d'un carrosse; mais on ne dit

pas

pas *bassinet* pour dire un petit bassin : ni *mantelet* pour dire un petit manteau, si ce n'est en parlant de celuy que les Evesques portent en des jours de ceremonie. Enfin si nous avons quelques diminutifs d'une autre espece, comme *aiglon*, *becassine*, *pigeonneau*, nous en avons peu, & nous n'avons pas la liberté d'en faire selon nôtre caprice, comme les Italiens qui en font autant qu'il leur plaist, & qui se plaisent tant à en faire.

Pour les rimes, nostre langue ne les peut souffrir dans la prose ; & elle n'a pas de peine à les eviter, parce que les terminaisons de ses mots sont fort differentes. Au reste elle ne les évite pas seulement dans la chute des periodes, & dans la fin des membres qui composent les periodes ; elle les évite encore dans le commencement, & dans la suite du discours : & Vaugelas a fort bien remarqué qu'il ne faut que deux ou trois mots qui ayent un mesme son, pour rendre une periode vicieuse. Mais la langue Françoise ne se contente pas dans la perfection où elle est, de rejetter les terminaisons tout-à-fait semblables, elle se garde mesme de tout ce qui approche de la rime, & de ce qu'on appelle consonances, comme *amertume* & *fortune*, *soleil* & *immortel*.

En quoy elle a peu de rapport, non seulement avec la langue Italienne; mais encore avec la langue Latine qui affecte quelquefois ces sortes de rimes, jusqu'à s'en faire une espece d'ornement, qu'elle met au nombre de ses figures. Nostre langue est encore ennemie du jeu des paroles & de ces petites allusions que la langue Italienne aime tant.

A ce que je voy, dit Ariste, nostre langue est bien plus serieuse que je ne pensois. Elle l'est autant qu'elle le doit estre, reprit Eugene; avec toute sa majesté elle est gaye & enjoüée en de certaines rencontres: mais il y a toûjours de l'honnesteté, & mesme de la sagesse, dans sa gayeté & dans son enjouëment. Ses plaisanteries & ses débauches, si j'ose parler de la sorte, sont comme celles de ces personnes raisonnables qui ne s'oublient jamais, & à qui rien n'échappe contre la bien-seance, quelque liberté qu'elles se donnent. Dans nos bagatelles, dans nos folies ingenieuses, dans tout ce qu'on appelle jolies choses, que de noblesse, que d'élevation, que de bon sens! Nostre langue y est en quelque façon plus admirable, que dans les grands ouvrages où la matiere la soûtient; où les choses donnent de la force & de la dignité aux paroles.

Mais

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux en nostre langue, ajoûta-t-il, c'est qu'estant si noble & si majestueuse, elle ne laisse pas d'estre la plus simple & la plus naïve langue du monde.

Vous voulez bien que pour vous faire mieux entendre ma pensée, je vous fasse souvenir que les langues n'ont esté inventées que pour exprimer les conceptions de nostre esprit : & que chaque langue est un art particulier de rendre ces conceptions sensibles, de les faire voir, & de les peindre : de sorte que comme les talens des peintres sont divers, les genies des langues le sont aussi. Il y a des peintres qui excellent en portraits, & qui expriment jusqu'aux mœurs & aux sentimens des personnes qu'ils peignent. Il y en a d'autres qui quelque habiles qu'ils soient, ont de la peine à attraper cet air qui distingue un visage de l'autre : Leurs couleurs sont éclatantes; leurs traits sont hardis ; il y a de l'esprit, & une grande beauté d'imagination en tout leur dessein : mais ils n'observent pas exactement toutes les proportions que la portraiture demande, & leurs portraits ne sont pas fort ressemblans. Il en est de mesme à peu-prés des langues : il y en a quelques-unes qui ne sont pas heureuses à peindre les pensées

au naturel. Telle eſt entre autres la langue Eſpagnolle. Elle fait pour l'ordinaire les objets plus grands qu'ils ne ſont, & va plus loin que la nature : car elle ne garde nulle meſure en ſes metaphores ; elle aime paſſionnément l'hyperbole, & la porte juſqu'à l'excés. De ſorte qu'on pourroit dire que cette figure eſt la favorite des Caſtillans, comme on a dit que l'ironie eſtoit la favorite de Socrate. Leurs livres ſont pleins de ces metaphores hardies, & de ces hyperboles exceſſives. Un de leurs plus celebres Auteurs appelle un grand cœur, *un cœur geant, coraçon gigante.* Et celuy d'Alexandre, *archicœur*, dans le coin duquel le monde que nous habitons eſtoit ſi à l'aiſe, qu'il y reſtoit encore de la place pour ſix autres. *Archicoraçon, pues cupo en un rincon del, todo eſte mundo holgadamente, dexando lugar para otros ſeis.*

Lorenzo Gracian.

Pedro Padilla.

Un bon poëte de ce païs-là, dit froidement, qu'il ne veut plus ſoûpirer, parce qu'il craint que ſes ſoûpirs eſtant tout de feu n'embraſent le ciel, la terre, & la mer.

Dexo de ſoſpirar por que recelo
Que ſiendo mis ſoſpiros eſparcidos,
Como del pecho ſalen encendidos
Abraſaran la tierra, mar, y cielo.

Voila le genie Eſpagnol. La langue Italienne ne reüſſit gueres mieux à copier les penſées. Elle n'enfle peut-eſtre pas tant les choſes ; mais elle les embellit davantage. Elle ſonge plus à faire de belles peintures que de bons portraits ; & pourveû que ſes tableaux plaiſent, elle ne ſe ſoucie pas trop qu'ils reſſemblent. Elle eſt de l'humeur de ces peintres fantaſques qui ſuivent bien plus leur caprice qu'ils n'imitent la nature : ou pour mieux dire, ne pouvant parvenir à cette imitation, en quoy conſiſte la perfection des langues, auſſi-bien que celle de la peinture, elle a recours à l'artifice, & fait à peu prés comme cet apprentif, qui ne pouvant exprimer les charmes, & les traits d'Helene, s'aviſa de mettre beaucoup d'or à ſon tableau : ce qui fit dire à ſon maiſtre qu'il l'avoit fait riche, ne l'ayant pû faire belle. Car cette langue ne pouvant donner aux choſes un certain air qui leur eſt propre, elle les orne, & les enrichit autant qu'elle peut. Mais ces ornemens, & ces enrichiſſemens ne ſont pas de veritables beautez. Toutes ces expreſſions Italiennes ſi fleuries, & ſi brillantes, ſont comme ces viſages fardez qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont rien de naturel. Il eſt vray que ces belles expreſſions

ont dequoy surprendre, & mesme quelquefois dequoy plaire; mais aprés tout, ce sont de fausses beautez: & pour peu qu'on ait les yeux bons, on ne s'en laisse pas ébloüir.

Il y a d'autres langues qui representent naïvement tout ce qui se passe dans l'esprit: Et entre celles qui ont ce talent, il me semble que la langue Françoise tient le premier rang, sans en excepter la Grecque & la Latine. Il n'y a qu'elle à mon gré qui sçache bien peindre d'aprés nature, & qui exprime les choses precisément comme elles sont. Elle n'aime point les exagerations, parce qu'elles alterent la verité; & c'est pour cela sans doute qu'elle n'a point de ces termes qu'on appelle *superlatifs*, non plus que la langue Hebraïque. Car *Grandissime*, *Bellissime*, *Habilissime*, dont les Provinciaux, & mesme quelques gens de la Cour se servent, ne sont point François: & pour *Illustrissime*, *Serenissime*, *Reverendissime*, *Generalissime*; ce sont des termes établis, pour marquer les qualitez des personnes; & non pas pour exagerer les choses.

Nostre langue n'use aussi que fort sobrement des hyperboles, parce que ce sont des figures ennemies de la verité: en quoy elle tient de nostre humeur fra[nche]

& sincere, qui ne peut souffrir la fausseté & le mensonge.

Pour la metaphore, elle ne s'en sert que quand elle ne peut s'en passer ; ou que les mots metaphoriques sont devenus propres par l'usage. Sur tout elle ne peut supporter les metaphores trop hardies : & nous ne sommes plus au temps du *zenit* de la vertu, du *solstice* de l'honneur, & de l'*apogée* de la gloire. Comme les jeunes personnes quelque bien-faites qu'elles soient ne plaisent point aux honnestes gens, si elles n'ont de la retenuë & de la pudeur ; les metaphores les plus agreables ne sont point au gré de nostre langue, si elles ne sont fort modestes. Elle choisit bien celles dont elle use : elle ne les tire pas de trop loin, & ne les pousse pas trop loin aussi : elle les conduit jusqu'à un terme raisonnable : en quoy elle est encore bien differente de ses voisines qui portent toûjours les choses à l'extremité. Car par exemple, si elles s'embarquent une fois en amour, elles ne manquent pas de prendre aussi-tost pour phare, le flambeau de l'Amour mesme ; & pour étoille polaire, les yeux de la Beauté dont elles parlent : elles font voler les delais à pleines voiles à la faveur du vent de son esperance : elles agitent le navire de l'ame

des tourbillons de la crainte: & c'est grand hazard si elles ne le font échoüer à la fin, contre le rocher d'un cœur insensible.

Ces metaphores continuées de la sorte, ou ces allegories, dont les Espagnols & les Italiens font leurs delices, sont des figures extravagantes parmi nous. Au reste nostre langue est si reservée dans l'usage des metaphores, qu'elle n'ose employer celles qui sont un peu fortes, si elle ne les adoucit, par *si j'ose dire*; *pour parler ainsi*; *pour user de ce terme*; *s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte.*

Ce qu'il y a de remarquable en cecy, & ce qui fait voir plus que tout le reste la simplicité de la langue Françoise, c'est que sa poësie n'est guere moins éloignée que sa prose, de ces façons de parler figurées & metaphoriques. Les vers ne nous plaisent point s'ils ne sont naturels. Nous avons fort peu de mots poëtiques; & le langage des poëtes François n'est pas comme celuy des autres poëtes fort different du commun langage. Nos Muses bien loin d'estre libres, & emportées comme celles d'Italie & d'Espagne, sans parler icy ni des Grecs, ni des Latins, nos Muses, dis-je, sont si sages & si retenuës, qu'elles ne se permettent aucun excés. Elles n'ont garde de s'abandonner à cette

fureur,

fureur, qui toute divine qu'elle est, fait dire aux autres assez souvent bien des folies. Ne seroit-ce point pour cela, dit Ariste, que les poëmes epiques ne reüssissent pas tant en nostre langue ; car comme ces sortes d'ouvrages demandent beaucoup de feu & d'enthousiasme ; des imaginations hardies ; des expressions poëtiques, & fort élevées au dessus de la prose ; il se peut bien faire que le genie de la langue Françoise, ne s'accordant gueres avec tout cela, nos plus excellens poëtes ne peuvent parvenir en ce genre de poësie, à la perfection où les Grecs, les Latins, & les Italiens mesmes sont parvenus. Quoy qu'il en soit, reprit Eugene, il est certain que le stile metaphorique n'est bon parmi nous ni en prose, ni en vers.

Si cela est, dit Ariste, ceux qui n'appellent jamais les choses par leur nom, & qui ne parlent que par metaphore, ne parlent pas trop bien François. Ils sont aussi éloignez du caractere de nostre langue, repliqua Eugene, que les masques, qui courent les rües pendant le carnaval avec des habillemens bizarres, sont éloignez de nos modes.

Mais comme la langue Françoise aime fort la naïveté, poursuivit-il, elle ne hait rien tant que l'affectation. Les termes trop

recherchez, les phrases trop élegantes, les periodes mesme trop compassées luy sont insupportables. Tout ce qui sent l'étude, tout ce qui a l'air de contrainte la choque ; & un stile affeté ne luy déplaist gueres moins, que les fausses Precieuses déplaisent aux gens de bon goust, avec toutes leurs façons, & toutes leurs mines. Elle n'affecte jamais rien ; & si elle estoit capable d'affecter quelque chose, ce seroit un peu de negligence; mais une negligence de la nature de celle qui sied bien aux personnes propres, & qui les pare quelquefois davantage que ne font les pierreries, & tous les autres ajustemens.

Bella ancor ch' incolta.

Sçavez-vous bien que nostre langue souffriroit plûtost des barbarismes que des afeteries ; & qu'un Allemand qui écorche le François nous fait moins de peine, qu'un faux bel esprit qui ne dit que de beaux mots.

A ce compte, repartit Ariste, ceux qui rafinent eternellement sur le langage, sont bien ridicules. Ils le sont encore plus que vous ne pénsez, repliqua Eugene : & pour moy je ne sçache rien qui dégouste davantage les personnes raisonnables, que le jargon de certaines femmes qui se servent à toute heure d'expressions extraordinaires

naires ; & qui dans une converſation diſent cent fois un mot qui ne ſera que de naiſtre.

Pour plaire, ajoûta-t-il, il ne faut point avoir trop envie de plaire ; & pour parler bien François, il ne faut point vouloir trop bien parler. Le beau langage reſſemble à une eau pure & nette qui n'a point de gouſt, qui coule de ſource, qui va où ſa pente naturelle la porte ; & non pas à ces eaux artificielles qu'on fait venir avec violence dans les jardins des grands, & qui y font mille differentes figures. Car la langue Françoiſe hait encore tous les ornemens exceſſifs : elle voudroit preſque que ſes paroles fuſſent toutes nuës, pour s'exprimer plus ſimplement ; elle ne ſe pare qu'autant que la neceſſité & la bienſeance le demandent.

D'alta beltà, mà ſua beltà non cura ;
O tanto ſol quant' honeſtà s'infregi.

Cette ſimplicité qu'elle cherche luy fait haïr la compoſition des mots. Elle ne ſçait ce que c'eſt que de faire un mot d'un nom & d'un verbe, ou de deux noms joints enſemble. Le ſommeil *charme-ſoucy*, le Ciel *porte-flambeaux*, le vent *chaſſe-nuë*, l'abeille *ſuce-fleurs*, les fleurs *ſoueſve-flairantes*, les Dieux *chevre-pieds*, ſont des fictions monſtrueuſes dans le langage moderne. Il y a longtemps que nous avons ban-

banni toutes ces sortes d'adjectifs de nôtre prose, & de nos vers. Et pour les substantifs, il n'est demeuré ce me semble que *crevecœur*, *boutefeu*, & quelques autres en petit nombre qu'on a jugez necessaires. Que si nostre langue n'a rien en cela du genie de la langue Grecque, qui doit ses principales beautez à la composition; elle a beaucoup du genie de la langue Hebraïque, qui n'a presque point de composez.

Sa simplicité paroist aussi en ce qu'elle fuit avec beaucoup de soin ce qu'on appelle communément *phrases*. Les expressions simples & communes luy sont les plus agreables: & pour les phrases dont elle use, elle veut que les termes qui les composent soient propres & bien choisis; qu'il y ait de la proportion entre eux; qu'ils soient faits en quelque façon l'un pour l'autre, & que leur alliance soit autorisée par l'usage. De sorte qu'il n'y a rien de plus contraire à la pureté du langage, que de ne pas bien assembler ces termes; ni rien de plus aisé, que de faire une méchante phrase de deux bons mots.

Ce que vous dites me fait souvenir, dit Ariste, d'une illustre Personne, à qui nôtre siecle doit une partie de sa politesse, & qui n'a pas peu contribué à l'embellissement de nostre langue, On luy montra

un

un jour je ne sçay quelle piece Françoise, où les regles de la pureté, dont nous parlons, n'estoient pas fort bien observées; & on luy demanda son sentiment sur quelques phrases particulieres. *Ces mots-là,* dit-elle en soûriant, *sont je croy bien étonnez de se voir ensemble, car apparemment ils ne s'y sont jamais veûs.*

Mais pour vous dire tout ce que je pense de la naïveté de nostre langue, continua Eugene, il faut que je vous dise une remarque, que j'ay faite il y a long-temps, & qu'un Homme de merite a faite aussi dans ses belles dissertations des *Avantages de la langue Fançoise sur la langue Latine.* C'est que la langue Françoise est peut-estre la seule, qui suive exactement l'ordre naturel, & qui exprime les pensées en la maniere qu'elles naissent dans l'esprit. Je vous prie de m'entendre. Les Grecs & les Latins ont un tour irregulier; pour trouver le nombre & la cadence, qu'ils cherchent avec tant de soin, ils renversent l'ordre dans lequel nous imaginons les choses: ils finissent le plus souvent leurs periodes, par où la raison veut qu'on les commence. Le nominatif qui doit estre à la teste du discours selon la regle du bon sens, se trouve presque toûjours au milieu ou à la fin.

Les

Les Italiens & les Espagnols sont à peu prés le mesme : l'elegance de ces langues consiste en partie dans cet arrangement bizarre ; ou plûtost, dans ce desordre, & cette transposition étrange de mots. Il n'y a que la langue Françoise qui suive la nature pas à pas, pour parler ainsi ; & elle n'a qu'à la suivre fidellement, pour trouver le nombre & l'harmonie, que les autres langues ne rencontrent que dans le renversement de l'ordre naturel.

La merveille est, que dans la poësie mesme où toutes les langues ont plus de liberté, elle garde cet ordre autant qu'elle peut. Elle ne condamne pas à la verité dans un poëme heroïque, les transpositions legeres qui donnent aux vers de la grace, & de la force : mais elle condamne dans toutes sortes de poësies, les transpositions violentes, qui rendent les vers rudes & obscurs.

Vostre remarque est judicieuse, & bien fondée, répondit Ariste. Mais n'avez-vous point aussi remarqué, poursuivit-il, que de toutes les prononciations, la nostre est la plus naturelle, & la plus unie. Les Chinois, & presque tous les Peuples de l'Asie chantent ; les Allemans rallent ; les Espagnols declament ; les Italiens soûpirent ; les Anglois sifflent. Il n'y a proprement que les François qui parlent : & cela vient

vient en partie de ce que nous ne mettons point d'accents sur les syllabes qui precedent la penultiéme: car ce sont ces sortes d'accents, qui empeschent que le discours ne soit continué d'un mesme ton.

Mais d'où vient, pensez-vous, dit Eugene, que les femmes en France parlent si bien? N'est-ce pas parce qu'elles parlent naturellement & sans nulle étude? Il est vray, reprit Ariste, qu'il n'y a rien de plus juste, de plus propre, & de plus naturel, que le langage de la pluspart des femmes Françoises. Les mots dont elles se servent, semblent tous neufs, & faits exprés pour ce qu'elles disent, quoy qu'ils soient communs: & si la nature elle-mesme vouloit parler, je croy qu'elle emprunteroit leur langue pour parler naïvement.

Disons encore, ajoûta Eugene, que la langue Françoise a un talent particulier, pour exprimer les plus tendres sentimens du cœur: cela paroist jusques dans nos chansons qui sont si passionnées & si touchantes; & où le cœur a bien plus de part que l'esprit, quoy qu'elles soient infiniment spirituelles; au lieu que la pluspart des Italiennes & des Espagnoles, sont pleines de galimatias, & de Phebus: le soleil, & les étoilles ne manquent gueres d'y entrer. Je disois presque que nostre langue est la lan-

langue du cœur ; & que les autres sont plus propres à exprimer ce qui se passe dans l'imagination, que ce qui se passe dans l'ame. Le cœur ne sent point ce qu'elles disent, & elles ne disent point ce que le cœur sent.

Cette naïveté, qui est le propre caractere de nostre langue, est accompagnée d'une certaine clarté, que les autres langues n'ont point. Il n'y a rien de plus opposé au langage d'aujourd'huy, que les phrases embarassées ; les façons de parler ambiguës ; toutes les paroles qui ont un double sens ; ces longues paréntheses, qui rompent la liaison des choses ; le mauvais arrangement des mots, lorsqu'on ne garde pas bien l'ordre naturel dont nous parlions tout à l'heure, & qu'on met quelques termes entre ceux qui se suivent naturellement.

Il faut avoüer, dit Ariste, que les transpositions font un étrange embarras dans les autres langues. L'obscurité de leurs Auteurs vient de là en partie: on a souvent de la peine à en démesler le sens, parce que le sens & les paroles ne s'accordent pas. Ainsi je comprends aisément, que nôtre construction reguliere ne contribuë pas peu à la netteté du stile, & à la clarté du discours. C'est aussi pour l'amour de

cette

cette clarté & de cette netteté, que nostre langue repete quelquefois les mesmes mots; qu'elle n'oublie jamais les articles qui ostent l'equivoque, & qui determinent le sens.

Mais ce que j'admire le plus en elle, dit Eugene, c'est qu'elle est claire sans estre trop étenduë. Il n'y a peut-estre rien qui soit moins à son goust que le stile Asiatique. Elle prend plaisir à renfermer beaucoup de sens en peu de mots. La brieveté luy plaist; & c'est pour cela qu'elle ne peut supporter les periodes qui sont trop longues, les epithetes qui ne sont point necessaires, les purs synonymes qui n'ajoûtent rien au sens, & qui ne servent qu'à remplir le nombre. En quoy elle me semble plus exacte que la langue Latine mesme, qui ne hait pas les synonymes, ni les longues periodes: & en cela elle est aussi-bien differente de la langue Grecque, qui outre les synonymes & les longues periodes, a tant d'epithetes inutiles, & tant de particules superfluës. Le premier soin de nostre langue est de contenter l'esprit, & non pas de chatouïller l'oreille. Elle a plus égard au bon sens, qu'à la belle cadence. Je vous le dis encore une fois, rien ne luy est plus naturel qu'une brieveté raisonnable. Et cela est fondé en quelque façon sur nostre hu-

humeur. Car le langage suit d'ordinaire la disposition des esprits ; & chaque nation a toûjours parlé selon son genie. Les Grecs, qui estoient gens polis & voluptueux, avoient un langage delicat, & plein de douceur. Les Romains, qui n'aspiroient qu'à la gloire, & qui sembloient n'estre nez que pour gouverner, avoient un langage noble, & auguste ; ce qui a fait dire à un Pere de l'Eglise, que la langue Latine est une langue fiere & imperieuse, qui commande plûtost, qu'elle ne persuade. Le langage des Espagnols se sent de leur gravité, & de cet air superbe qui est commun à toute la nation. Les Allemans ont une langue rude & grossiere ; les Italiens en ont une molle & effeminée, selon le temperament & les mœurs de leur païs. Il faut donc que les François, qui sont naturellement brusques, & qui ont beaucoup de vivacité & de feu, ayent un langage court & animé, qui n'ait rien de languissant. Aussi nos Anceftres, qui estoient plus prompts que les Romains, accourcirent presque tous les mots qu'ils prirent de la langue Latine ; & pour les monosyllabes, qui ne peuvent estre abregez, ou ils n'y changerent rien du tout, ou ils les changerent en d'autres monosyllabes: ainsi ils conserverent, *si*, *non*, *plus*,

tu,

tu, *es*, *eſt*; & ils firent de *me*, *te*, *vos*, *nos*, *moy*, *toy*, *vous*, *nous*.

Au reste, nous avons trouvé le ſecret de joindre la brieveté, non ſeulement avec la clarté, mais encore avec la pureté & la politeſſe. Les autres langues ne s'accommodent gueres d'un ſtile coupé. Seneque & Tacite, qui donnent dans ce ſtile-là, & qui abandonnent tout-à-fait celuy de Ciceron, & de Tite-Live, n'ont pas toute la pureté, ni toutes les graces de leur langue. Thucydide, qui eſt de tous les Hiſtoriens Grecs le plus ſerré & le plus precis, n'eſt pas ſeulement obſcur d'ordinaire; mais encore, ſi nous nous en rapportons à Denys d'Halicarnaſſe, il ſe ſert quelquefois de façons de parler aſſez vicieuſes. *In judicio de Thucyd.* Parmi les Italiens, le Malvezzi, qui a une maniere d'écrire conciſe & ſententieuſe, n'écrit pas ſelon les regles de l'Academie *della Cruſca*. Pour les Eſpagnols, vous ſçavez que tous leurs Auteurs ſont diffus; & que leur langue demande une grande étenduë de penſées & de paroles. Mais parmi nous, ceux qui écrivent le mieux, ont un ſtile également ſerré & poli: ils joignent dans le François, la pureté de Ceſar & la fermeté de Tacite. Leurs paroles tiennent quelque choſe de celles des Oracles; ſans en avoir l'obſcurité ni l'em-

l'embarras, elles en ont la brieveté ; & la force. Ce caractere paroist admirablement dans quelques ouvrages de Balzac, de Voiture, de Sarasin & de Costar. Voilà un des plus considerables avantages de nôtre langue sur toutes les autres, & particulierement sur la langue Castillane.

Vrayment, dit alors Ariste, si Charles-Quint revenoit au monde, il ne trouveroit pas bon que vous missiez le François au dessus du Castillan, luy qui disoit, que s'il vouloit parler aux Dames, il parleroit Italien ; que s'il vouloit parler aux hommes, il parleroit François ; que s'il vouloit parler à son cheval, il parleroit Allemand ; mais que s'il vouloit parler à Dieu, il parleroit Espagnol. Il devoit dire sans façon, reprit Eugene, que le Castillan estoit la langue naturelle de Dieu, comme le dit un jour un sçavant Cavalier de ce païs-là, qui soûtint hautement dans une bonne compagnie, qu'au Paradis terrestre le serpent parloit Anglois ; que la femme parloit Italien ; que l'homme parloit François ; mais que Dieu parloit Espagnol. Pleûst à Dieu, repartit Ariste, que les choses se fussent passées de la sorte : Car enfin si le serpent & Eve eussent parlé deux langages differens, peut-estre qu'ils ne se seroient pas entendus : mais par mal-

heur

heur pour nous, ils ne s'entendirent que trop bien ; & c'eſt ce qui me fait un peu douter de la verité de l'hiſtoire.

Aprés tout, continua Eugene, Charles-Quint avoit une grande idée de noſtre langue: il la croyoit propre pour les grandes affaires, & il l'appelloit *langue d'Eſtat*, *Perroniana.* ſelon le témoignage du Cardinal du Perron. C'eſt peut-eſtre pour cela, qu'il luy fit l'honneur de ſe ſervir d'elle dans la plus celebre action de ſa vie. L'Hiſtoire des *Strada de Bello Belgico lib. 1.* guerres de Flandres nous apprend, qu'il parla François aux Etats de Bruxelles, en remettant tous ſes Royaumes entre les mains de Philippes II. Mais accordons à l'Empereur, & au Cavalier Caſtillan, repartit Ariſte, que leur langage eſt le langage des Dieux ; pourveû qu'ils nous accordent, que le noſtre eſt le langage des hommes raiſonnables qui n'ont rien de groſſier, & de barbare.

Voila en deux mots le portrait de nôtre langue, repliqua Eugene ; j'ajoûte ſeulement pour expliquer voſtre penſée, que le François eſt infiniment éloigné de la rudeſſe de toutes les langues du Nort, dont la pluſpart des mots écorchent le gozier de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui écoutent. Ces doubles *VV*, ces doubles *ff*, ces doubles *KK*, qui regnent dans tou-

tes ces langues-là ; toutes ces consonnes entassées les unes sur les autres, sont horribles à prononcer, & ont un son qui fait peur. Le mélange des voyelles, & des consonnes dans le François fait un effet tout contraire. Nous n'avons point d'aspiration forte, ny aucune de ces lettres que les doctes nomment *Gutturales*. Il n'y a rien de plus agreable à l'oreille que nôtre *E* muet, que toutes les autres langues n'ont point, & qui finit la plusspart de nos mots. Il fait les rimes feminines, qui donnent une grace singuliere à nostre poësie. Nous prononçons l'*u*, doucement, & comme une simple voyelle, au lieu que les étrangers le prononcent comme *ou*, qui a un son bien plus rude. Nous avons de la peine à souffrir la rencontre des voyelles qui ne se mangent point, quand elle a quelque chose de choquant ; & nous avons mieux aimé établir un solecisme, en disant *mon ame*, *mon épée*, que de dire selon les regles de la Grammaire, *ma ame*, *ma épée*. En prononçant plusieurs mots, nous changeons, *oi* en *e*, pour en rendre la prononciation plus aisée & plus coulante. Ainsi quoy-que nous écrivions, *paroistre*, *faisoit*, *croyance*, nous prononçons *parestre*, *faiset*, *creance*.

Ajoûtez à cette douceur des lettres & des

des mots, le nombre & la cadence des periodes. Car quoy que nostre langue ait plus égard au sens qu'à la cadence, comme je disois tout à l'heure, elle ne laisse pas d'estre aussi nombreuse que les langues anciennes. Il y a dans le stile de nos bons Auteurs, je ne sçay quoy d'harmonieux qui flatte l'esprit & l'oreille en mesme temps, si bien que la langue Françoise a tout ensemble la majesté de la langue Latine, & la douceur de la langue Grecque.

Mais parce que les musiques trop douces ne plaisent gueres; & que les grandes delicatesses sont insipides: nostre langue a soin d'éviter dans la prose les cadences trop mesurées; les vers ou les demi-vers qui se suivent; les chutes molles, & languissantes à la fin des periodes. Ses paroles ne sont pas toutes de soye, comme celles dont un sage politique vouloit qu'on se servist en parlant aux Princes, ni toutes de miel, comme celles d'un Auteur Grec, qui a esté appellé pour cela, *voix de miel*, & *langue de miel*. Ce qu'elle a de doux & de delicat est soûtenu par ce qu'elle a de fort & de masle. Ainsi elle n'a ni la dureté de la langue Allemande, ni la molesse de la langue Italienne: & on peut la comparer à ces anciennes Heroïnes, qui avoient toute la douceur de leur

ſexe, & toute la force du noſtre ; & qui de plus n'eſtoient pas moins chaſtes que vaillantes. Car c'eſt encore par là que noſtre langue leur reſſemble.

Quoy que nos mœurs ne ſoient peut-eſtre pas plus pures que celles de nos voiſins, noſtre langue eſt beaucoup plus chaſte que les leurs ; à prendre ce mot dans ſa propre ſignification ; elle rejette non ſeulement toutes les expreſſions qui bleſſent la pudeur, & qui ſaliſſent tant ſoit peu l'imagination; mais encore celles qui peuvent eſtre mal interpretées : ſa pureté va juſques au ſcrupule, comme celle des perſonnes qui ont la conſcience tendre, & auſquelles l'ombre meſme du mal fait horreur ; de ſorte qu'un mot ceſſe d'eſtre du bel uſage, & devient barbare parmi nous, dés qu'on luy peut donner un mauvais ſens. L'Italien & l'Eſpagnol n'ont garde d'eſtre ſi ſeveres, ni ſi ſcrupuleux.

Je conclus de tout ce que nous avons dit juſqu'à cette heure, pourſuivit Ariſte, que les trois langues modernes qui ont le plus de vogue dans le monde, n'ont gueres de rapport l'une avec l'autre. Il eſt vray, dit Eugene, que leurs caracteres ſont auſſi differens, que ſi elles n'avoient pas la meſme origine. Car pour vous dire encore un mot là-deſſus, & pour vous expri-

mer par des comparaiſons ſenſibles tout ce que je penſe de ces trois langues, qui viennent toutes trois du Latin, comme de leur ſource : l'Eſpagnol, à mon avis, reſſemble à ces fleuves, dont les eaux ſont toûjours groſſes & agitées ; qui ne demeurent gueres renfermez dans leur lict ; qui ſe débordent ſouvent, & dont les débordemens font un grand bruit, & un grand fracas. L'Italien eſt ſemblable à ces ruiſſeaux qui gazoüillent agreablement parmi les cailloux ; qui ſerpentent dans des prairies pleines de fleurs ; qui s'enflent neanmoins quelquefois, juſqu'à inonder toute la campagne. Mais la langue Françoiſe eſt comme ces belles rivieres, qui enrichiſſent tous les lieux par où elles paſſent ; qui ſans eſtre ni lentes, ni rapides roullent majeſtueuſement leurs eaux, & ont un cours toûjours égal.

Mais puiſque la langue Latine, reprit Ariſte, eſt la mere de ces trois langues ; ne pouvons-nous pas dire, que ce ſont trois ſœurs qui ne ſe reſſemblent point, & qui ont des inclinations fort contraires, comme il arrive ſouvent dans les familles. Je ne vous diray pas preciſément laquelle des trois eſt l'aiſnée, car le droit d'aiſneſſe n'y fait rien, & nous voyons tous les jours des cadettes qui valent bien leurs aiſnées.

Ainsi pour ne parler que de leurs genies sans rien decider de leur naissance, il me semble que la langue Espagnole est une orgueilleuse qui le porte haut ; qui se pique de grandeur ; qui aime le faste, & l'excés en toutes choses. La langue Italienne est une coquette toûjours parée & toûjours fardée, qui ne cherche qu'à plaire, & qui se plaist beaucoup à la bagatelle. La langue Françoise est une prude ; mais une prude agreable, qui toute sage & toute modeste qu'elle est, n'a rien de rude ni de farouche. C'est une fille qui a beaucoup de traits de sa mere, je veux dire de la langue Latine. Je n'entends pas par la langue Latine, la langue qu'on parloit au temps de Neron, & sous les autres Empereurs qui le suivirent : j'entends celle qu'on parloit au temps d'Auguste, dans le siecle de la belle Latinité : & je dis que nostre langue dans la perfection où elle est, a beaucoup de rapport avec la langue Latine de ce temps-là. Pour peu qu'on les examine toutes deux, on verra qu'elles ont le mesme genie & le mesme goust : & que rien ne leur plaist tant qu'un discours noble & poli ; mais pur, simple, naturel, & raisonnable.

Je croyois, dit Ariste, que la langue Italienne eust plus de conformité avec la

langue Latine que la noſtre. Car outre qu'elle a retenu la pluſpart des terminaiſons Latines, elle a ſuccedé dans toute l'Italie à la langue des anciens Romains. Si j'oſois vous dire ma penſée là-deſſus, répondit Eugene, je vous dirois qu'il n'y peut eſtre rien de plus oppoſé au langage de Ceſar & de Ciceron, que celuy qu'on parle maintenant à Rome; & que comme les Italiens ſont un peu differents de ces illuſtres Romains, qui eſtoient autrefois les maiſtres du monde, l'Italien n'a pas trop de convenance avec cette fameuſe langue Romaine, qui eſtoit la langue de l'Empire ſous le regne des premiers Ceſars. La langue qu'on parle preſentement en Italie eſt d'autant moins ſemblable à celle de l'ancienne Rome, qu'elle en eſt une corruption plus ſenſible; & ſi elle luy reſſemble en quelque choſe, ce n'eſt pas tant, comme une fille reſſemble à ſa mere, que comme les ſinges reſſemblent à l'homme, ſans avoir rien de ſes qualitez ni de ſa nature. Cette ombre de reſſemblance eſt un defaut plûtoſt qu'une perfection. Les ſinges ſeroient moins difformes & moins ridicules, s'ils ne nous reſſembloient point du tout. Ce n'eſt pas dans les terminaiſons, & preciſément dans les mots, que la langue Françoiſe eſt

conforme à langue du ſiecle d'Auguſte; c'eſt particulierement dans le ſtile, & dans ce caractere de majeſté, de politeſſe, de pureté, & de bon ſons qui ſe remarque aux Auteurs de ce temps-là, & aux bons écrivains de celuy-cy.

Je pourrois ajoûter que noſtre l[illegible] eſt capable de toutes choſes, auſſi-bien que la Latine, & la Grecque. Nous avons non ſeulement des Lettres, des Pieces de Theatre, & des Satyres, qui valent bien celles des Grecs & des Romains ; mais auſſi des Harangues, des Panegyriques, & des Plaidoyers qui approchent aſſez de l'eloquence d'Athenes & de Rome : & ſi nous n'avons point encore d'Hiſtoire generale, qui vaille celle de Tite-Live ; ni de poëme Epique, qui ſoit de la force de l'Eneïde; j'oſe dire, quoy que vous en penſiez, que ce n'eſt pas tant la faute de la langue, que celle des Hiſtoriens, & des Poëtes. Si tel que je connois avoit entrepris d'écrire l'hiſtoire de France, & de compoſer un poëme heroïque ; peut-eſtre que nous égalerions les Anciens, & que nous aurions en un meſme Auteur noſtre Tite-Live, & noſtre Virgile.

Eraſme n'avoit pas ſi bonne opinion de noſtre langue que vous, dit Ariſte, luy qui diſoit que quand il vouloit parler d'une matie-

matiere solide, il parloit Latin ; mais que quand il vouloit parler de bagatelles, il parloit François ou Hollandois. Je pourrois vous répondre, reprit Eugene, que nostre langue n'estoit pas dans la perfection où elle est, lors-qu'Erasme a dit cela ; mais j'aime mieux dire, qu'un étranger n'est pas un bon juge de ces sortes de choses ; qu'un Hollandois a bien la mine de confondre le François avec le Wallón ; & qu'un homme qui a fait le procés au maistre de la langue Latine, ne doit pas estre écouté, quand il parle mal de la nôtre.

Ad gariendum de quibuslibet nugis, sufficit mihi sermo Gallicus, aut Batavicus. Erasm. in Ciceroniano.

Aprés tout, repartit Ariste, nostre langue estant aussi pauvre qu'elle est, je ne sçay comment vous osez la faire tant valoir, & la mettre en parallele avec la Latine, que Ciceron estime plus riche que la Grecque. Croyez-moy, repliqua Eugene, la langue Françoise n'est pas si pauvre que l'on pense. Ceux qui se plaignent de sa pauvreté, devroient peut-estre se plaindre de leur ignorance, ou de la sterilité de leur esprit. Car enfin elle est abondante en toutes sortes de termes, & de façons de parler : elle en a pour le discours familier, & pour l'eloquence ; pour le stile mediocre, & pour le stile sublime ; pour le serieux, & pour le burlesque ; pour la

Ita sentio, ac sæpe disserui, Latinam linguam non modo non inopem, sed locupletiorem esse quàm Græcam. Cic. 1. de finib.

chicane mesme, & pour les affaires. On ne demeure jamais court, on exprime tout ce qu'on veut en nostre langue quand on la sçait bien.

Il n'y a point d'art dont nous n'ayons les mots propres: mais il y en a deux dont les François seuls semblent avoir une connoissance parfaite, selon la remarque d'un sçavant homme du siecle passé. Ces deux arts sont la Venerie, & la Fauconnerie. Comme les François s'y sont adonnez de tout temps plus que les autres nations, & que nos Rois y ont toûjours pris plaisir, parce que ce sont des divertissemens nobles, & des exercices qui servent d'apprentissage à la Guerre; la langue Françoise a des mots singuliers, pour exprimer tout ce qui regarde l'un & l'autre. Les anciennes langues ont fort peu de termes de venerie, en comparaison de la nostre: les Italiens & les Espagnols ne font que begayer au prix de nous, quand ils parlent de la chasse des bestes fauves. Pour la fauconnerie, elle a esté inconnuë aux Grecs & aux Latins, de la maniere dont nous la pratiquons. Tous leurs livres ne peuvent pas seulement fournir un mot propre pour la nommer; bien loin de nous en apprendre tous les termes. La plus-part des langues étrangeres sont assez pau-

pauvres en ces sortes de mots. Il n'y a proprement que la langue Françoise qui ait dequoy parler à fond d'un exercice si divertissant & si noble ; & cela vient aparemment, de ce que les François ont inventé, ou du moins perfectionné cet art, a p[illegible]it en vogue dans la France dés le temps de Chilperic, au rapport de Gregoire de Tours ; & dont la noblesse Françoise a toûjours fait une profession particuliere, témoin le proverbe ancien,

D'oiseaux, de chiens, d'armes, d'amours,
Pour un plaisir mille doulours.

Témoin encore le vieux *Roman des Oiseaux*, composé par Gaces de la Vigne, Gentilhomme de merite qui florissoit sous le regne de Philippes de Valois ; sans parler du livre de Gaston Phebus, où toutes les choses, qui appartiennent à la chasse de l'oiseau, sont décrites si exactement. Nôtre langue a profité plus que vous ne pensez de ces exercices. Car certains termes propres de la Venerie, & de la Fauconnerie, ont esté transportez ailleurs fort elegamment, comme *suivre les traces*, *estre aux abois*, *rendre les derniers abois*, *prendre l'essor*, *leurre*, *leurrer*, *prendre le change*, *reclamer*. Sçavez-vous bien que le mot de *niais*, se dit proprement du faucon, ou d'un au-

tre oiseau de proye, qui n'a point encore volé, & qui a esté pris au nid. *Hagard* est opposé à *niais* en langage de chasse, quoy que dans le langage ordinaire il signifie quelque autre chose que *déniaisé*. Sçavez-vous bien encore que *debonnaire*, c'est un mot tiré de cet art, & qu'il vient, selon Henri Estienne, de *Bonne* & d'*Aire*, qui signifie le nid de l'oiseau, comme qui diroit de bon lieu, de bonne naissance, & de bon naturel. Je ne vous dis rien d'*emerillonné*, & de *hobreau*: car ces mots-là ne sont pas trop du bel usage; & l'on ne s'en sert qu'en plaisantant dans le discours familier, pour marquer un esprit éveillé; & un petit gentilhomme de campagne.

Mais outre les termes de ces deux beaux arts dont nous venons de parler; il n'y a peut-estre que nostre langue, qui ait des termes pour signifier tout ce qui appartient à la monnoye: & si je ne craignois de vous fatiguer, je vous ferois un détail dont vous seriez surpris: car j'ay eu autrefois la curiosité de lire les livres, & de consulter les experts sur cette matiere. Quand je n'aurois jamais oüi parler de *grenaille*, ni de *flaon*, dit Ariste, je vous en croirois sur vostre parole. Mais avec tout cela, ajoûta-t-il, il vaudroit mieux que nostre langue ne fust pas si riche en

ter-

termes de classe, & de monnoye; & qu'elle le soit un peu plus en d'autres termes essentiels, & necessaires au commerce de la vie. Car, à ne nous point flatter, il y a bien des choses que nous ne sçaurions dire qu'avec plusieurs paroles, parce que le mot propre nous manque.

A la verité, reprit Eugene, il nous manque quelques mots propres; mais nostre langue ne merite pas pour cela le reproche que vous luy faites. Autrement la langue Latine seroit une langue pauvre; toute riche qu'elle est, elle manque de beaucoup de termes que nous avons, & qui sont assez communs. Elle ne peut exprimer en un mot, *reconnoissance*, *ingratitude*, *remerciment*, *indifference*, & *froideur* à l'égard d'une personne, *fraischeur*, *frais*, *interessé*, *desinteressé*, *desinteressement*, *preference*, *préseance*, *conquerant*, *conquestes*, *intrigues*, *compliment*, *possible*, *impossible*, *indépendant*, *insolvable*. Je parle toûjours de la langue du siecle d'Auguste, avec laquelle j'ay comparé la nostre. Je pourrois neanmoins étendre ce que je dis au Latin des siecles suivans, non-obstant la corruption qui commença à s'introduire alors dans la langue. Car si vous y avez fait reflexion, l'abondance n'est pas toûjours la marque de la perfection des lan-

langues. Elles s'enrichissent à mesure qu'elles se corrompent, & leur richesse consiste precisément dans la multitude des mots. Ce qui arrive par le peu de soin qu'on apporte à choisir les termes propres, & usitez; & par la liberté qu'on se donne, de dire tout ce qu'on veut, sans avoir égard à l'usage, ni au genie de la langue. Ainsi à mesurer la richesse de la langue Latine par le nombre des locutions, elle estoit plus riche sous Domitien & sous Trajan, que sous les premiers Empereurs. Suetone, Tacite, Pline le Jeune ont des termes, & des phrases qui ne se trouvent point dans Ciceron, ni mesme dans Seneque. *Impossibilis*, dont Quintilien se sert sans façon, n'estoit pas un mot Latin dans le temps que la langue Latine estoit florissante; de sorte que pour dire en ce temps-là qu'une chose estoit impossible, il faloit prendre un tour, & exprimer avec une phrase ce que nous disons en un mot.

Mais ces termes, *possible, impossible, independant*, *reconnoissance*, *ingratitude*, viennent du Latin, dit Ariste: nostre langue ne les a pas de son fonds; ce sont les biens étrangers qui ne luy appartiennent pas. Quand cela seroit, repartit Eugene, il ne s'ensuit pas que nostre langue soit aussi pauvre que vous dites. Un Prince qui a beau-

beaucoup d'or & d'argent dans ses coffres, ne laisse pas d'estre riche, quoy que cet or, & cet argent ne naissent pas dans les terres de son Estat. Ceux qui volent le bien d'autruy, s'enrichissent à la verité par des voyes injustes, mais ils s'enrichissent neantmoins; & je n'ay jamais oüi dire, que les partisans fussent moins à leur aise aprés avoir beaucoup pillé. Mais nous n'en sommes pas en ces termes-là. Nous parlons d'une fille qui joüit de la succession de sa mere; c'est à dire de la langue Françoise qui tient sa naissance & ses richesses de la langue Latine. Que si cette fille a fait valoir par son industrie, & par son travail, le bien que sa mere luy a laissé en partage: si un champ qui ne rapportoit rien, est devenu fertile entre ses mains: si elle a trouvé dans une mine, des veines qu'on n'y avoit pas encore découvertes: je ne voy pas, à vous dire le vray, qu'elle en soit plus pauvre ni plus miserable.

Au reste, les mots que nous n'avons pas, sont remplacez par des expressions si belles, & si heureuses, qu'on n'a pas sujet de regreter ce qui nous manque. Mais parce que pour estre riche, ce n'est pas assez d'avoir precisément ce que la necessité demande; & qu'il faut avec cela avoir quantité de choses dont on puisse se passer: outre

outre les termes communs & necessaires, nous en avons de rares & d'exquis, qui comme des habits precieux servent non seulement à revestir, mais encore à orner les pensées : nous avons de plus, mille tours, & mille manieres pour exprimer une mesme chose.

Cependant, dit Ariste, on a retranché de nostre langue une infinité de mots, & de phrases ; & apparemment cela ne l'a pas enrichie. Ne pensez pas vous en moquer, repliqua Eugene : c'est par ce retranchement qu'on l'a perfectionée, & qu'on en a fait une langue également noble & delicate. La nature ne donne pas la delicatesse, & la derniere perfection aux choses qu'elle produit, elle laisse faire cela aux arts. C'est à l'industrie des hommes à purifier les metaux, à polir les marbres, & les pierres precieuses. Cela ne se fait qu'en retranchant ce qu'il y a de grossier dans ces mineraux. On demesle l'or de la terre, & on luy oste sa crasse pour le rendre pur : on donne mille coups de cizeau à une piece de marbre, pour en faire une belle statuë : il faut tailler & nettoyer un diamant, afin qu'il ait cette pureté & ce feu qui fait tout son prix. Ainsi pour polir, pour épurer, pour embellir nostre langue, il a fallu necessairement en re-

trancher tout ce qu'elle avoit de rude & de barbare. Nous devons un si utile retranchement aux soins de l'Academie Françoise, qui se proposa pour but dés sa naissance, de nettoyer la langue des ordures qu'elle avoit contractées dans la bouche du peuple, & des courtisans ignorans ou peu [illegible]. C'est ce qu'elle dit elle-mesme, dans le discours de son projet qu'elle presenta au Cardinal de Richelieu un peu avant son établissement : & c'est aussi ce qu'elle fit ensuite avec tant de succés ; qu'on peut dire de cette illustre Compagnie, qu'en retranchant de nostre langue de vieux mots, & de vieilles phrases, elle y a ajoûté de nouvelles beautez, & de nouveaux ornemens : ce qui a esté assez bien exprimé par une devise qui a pour Corps une lime, & pour Ame ces paroles,

Addo dum detraho.

Si le bon-homme Henri Estienne vivoit encore, dit Ariste en riant, il sçauroit mauvais gré à Messieurs de l'Academie d'avoir fait le procés à *iceluy*, & à *icelle* ; & d'avoir condamné absolument, *ains*, *jaçoit*, *comme*, *ainsi soit que*, luy qui pour faire valoir l'abondance de la langue, fait une liste des mots François qui signifient *avare*, & en compte jusqu'à onze ou douze, qui sont si je m'en souviens bien,

avari-

De la precellence du langage François.

avaricieux, *échars*, *taquin*, *tenant*, *trop tenant*, *chiche*, *chiche-vilain*, *pinse-maille*, *racle-denare*, *serre denier*, *pleure-pain*, *serre-miette.* Eh mon Dieu, interrompit Eugene, que dites vous là ? Si la langue Françoise n'estoit riche qu'en ces sortes de mots, ce seroit en verité une pauvre langue : cela s'appelle étaller des haillons, & non pas faire montre de ses richesses. Ce n'est pas avoir appauvri la langue, que d'en avoir retranché ces vilains mots. On n'est pas moins riche pour avoir tout son bien en pierreries ; &, à mon avis, ce n'est pas une marque d'indigence, que de s'estre défait d'une infinité de choses inutiles, & embarrassantes.

Mais comme les langues ressemblent non seulement aux statuës, dont l'on retranche toûjours quelque chose pour les achever ; mais encore aux tableaux, où l'on ajoûte toûjours quelque chose pour les finir ; on a beaucoup enrichi la langue Françoise depuis quelques années, soit en faisant des mots nouveaux & de nouvelles phrases : soit en renouvellant quelques termes & quelques phrases, qui n'estoient pas fort en usage.

Vous me feriez plaisir, dit Aristide, de m'apprendre quelques-unes de ces expressions nouvelles ; car ayant demeuré assez long-

long-temps dans les Provinces, & mesme hors du Royaume, elles ne seront peut-estre pas venuës jusqu'à moy. Si vous n'en avez rien appris, repliqua Eugene, ni par le commerce des honnestes gens de Province, qui vont à Paris presque tous les ans, & qui en rapportent toutes les [illegible]ez ; ni par la rencontre des personnes de condition qui ont passé par ce païs en voyageant ; ni par les lettres de vos amis ; vous les avez asseurément inventées vous-mesme, ou bien elles vous ont esté inspirées. Car vous vous en servez tous les jours en parlant, & en écrivant, comme si vous n'estiez jamais sorti de Paris. Comme je m'en sers, reprit Ariste, sans m'en appercevoir, & sans y entendre finesse, vous m'obligerez de me les faire connoistre, & de me dire precisément quelles sont ces façons de parler qui ont cours parmi les personnes polies. Celle dont vous venez de vous servir en est une, repartit Eugene : on dit à cette heure elegamment, je n'y entends point *finesse* ; il y entend *finesse*. On dit encore il m'en a fait *finesse*, pour dire il ne m'en a point parlé, il m'en a fait un mystere. Le mot de *finesse* a une signification plus étenduë qu'il n'avoit au temps passé. Il ne signifioit autrefois, qu'*artifice*, *subtilité*, *fausse prudence* ;

dence, il signifie maintenant *delicatesse*, & *perfection*. Ainsi l'on dit *finesse* d'esprit, *finesse* de l'art : cet ouvrage a toute la *finesse* de l'art. Ce mot au pluriel n'a, ce me semble, que son ancienne signification, de méchantes *finesses* : toutes ses *finesses* ont esté découvertes.

Fin s'étend encore plus loin que *finesse*. Il n'y a rien de plus commun que de dire, il en fait le *fin*; vous avez beau en faire le *fin*. Un esprit *fin*, un goust *fin*, un discernement *fin*, une raillerie *fine*, un soûrire *fin*, des yeux *fins*, une taille *fine*, un cheval *fin*. Ajoûtez à cela le neutre *fin*, & l'adverbe *finement*. Il pense *finement* les choses : il entend tout *finement*. Il sçait le *fin* de la langue; voila le *fin* de l'affaire; peu de gens sçavent le *fin* du Cabinet.

Vous sçavez qu'*exactitude*, *emportement*, *habileté*, *plaisanterie*, *pruderie*, *brusquerie*, *connoisseur*, *desinteressement*, *contretemps*, *intrepide*, *intrepidité*, *ferocité*, *feliciter*, *pester*, *disculper*, *insoûtenable*, *incontestable*, *insurmontable*, sont des termes assez nouveaux.

Il y a plusieurs mots anciens, ausquels on a donné des significations toutes nouvelles. Je ne sçay si je pourray m'en souvenir; en voicy quelques-uns qui me viennent.

C

On a toûjours dit, avoir *égard* à son honneur; avoir *égard* à toutes les circonstances d'une affaire. Mais on ne dit que depuis peu, avoir des *égards:* il a de grands *égards* pour elle. *Egard* se prend encore en un autre sens; nous jugeons des choses, non par ce qu'elles sont en elles-mesmes, mais par ce qu'elles sont à nostre *égard*; il est civil à mon *égard*; à cet *égard* je ne croy pas tout ce qu'on dit.

On, se dit à toute heure dans un sens nouveau. Car pour dire, je vous en seray obligé, je feray mon devoir; n'oubliez pas au moins ce que je fais pour vous: nous disons en parlant & en écrivant familierement aux personnes qui nous sont égales ou inferieures, *on* vous en sera obligé; *on* fera son devoir; n'oubliez pas au moins ce qu'*on* fait pour vous: ce ne seroit pas estre juste dans le langage que d'user de cette expression à l'égard des personnes qui sont aut dessus de nous.

On ne disoit pas au temps de Coëffeteau, & de Malherbe parler *juste*, raisonner *juste*, chanter *juste*, un esprit *juste*, un discours *juste*.

Quoyque *delicat*, *delicatesse*, *delicatement* ayent toûjours esté en usage, on ne s'en est pas toûjours servi comme l'on s'en sert. Un esprit *delicat*, une raillerie

deli-

delicate, une pensée *delicate*; c'est une affaire *delicate*; tenir une conduite *delicate* avec quelqu'un. Il a beaucoup de *delicatesse* dans l'esprit; il sçait toutes les *delicatesses* de la langue. A raisonner un peu *delicatement*.

Ménager est un des mots que nous avons le plus fait valoir. On ne dit pas seulement *ménager* les esprits du peuple; *ménager* les bonnes graces du Prince; *ménager* les interests de ses amis; *ménager* une affaire; *ménager* une entreveuë; *ménager* son feu dans la poësie; *ménager* sa santé, sa fortune, son credit: mais on dit encore *se ménager*, pour dire user avec reserve de son credit; se *ménager* avec quelqu'un; *ménager* ses amis, pour dire, ne leur estre pas importun; *ménager* la foiblesse d'une personne, ne *ménager* personne, pour dire, n'avoir de la complaisance pour personne, traiter tout le monde rudement; il n'y a plus rien à *ménager* avec luy. Un de nos meilleurs Ecrivains dit, en parlant d'une belle peinture, jamais la lumiere & l'ombre n'ont esté plus judicieusement *ménagées*. Un autre dit, en parlant d'un discours fort eloquent, & fort poli: les figures y sont merveilleusement *ménagées*. Je trouve, interrompit Ariste, que merveilleusement *bien ménagées*, seroit

mieux

mieux que merveilleusement *ménagées*. L'un est sans doute plus François & plus elegant que l'autre, dit Eugene.

On dit aussi, ajoûta-t-il, avoir des *ménagemens* pour quelqu'un : il a de grands *ménagemens* pour elle. Cette façon de parler est de la Cour ; mais elle n'est pas fort establie, & les plus sçavans dans la langue ne la peuvent oüir qu'avec peine. Cela me fait croire qu'elle ne durera pas, non plus qu'avoir *de la consideration* dans le monde, & s'attirer *de la consideration* : quoy-que mille gens parlent de la sorte. Car enfin ces phrases à les bien examiner ne sont pas trop Françoises. On dit bien estre en grande *consideration* dans le monde, pour dire estre estimé & consideré ; mais avoir *de la consideration*, signifie proprement considerer les choses, & non pas estre consideré des autres. Un homme qui a *de la consideration*, c'est un homme qui prend garde à ce qu'il fait.

Tourner & *tour* estoient inconnus il y a quelques années dans la signification qu'ils ont maintenant. *Tour* de visage, *tour* de vers, *tour* d'esprit : il a un *tour* d'esprit fort agreable; il donne un beau *tour* à ce qu'il dit ; le *tour* de l'expression ; le *tour* de la langue Françoise est bien different de celuy de la langue Latine; il écrit en prose

d'un

d'un *tour* galant, & naturel. Un esprit bien *tourné*, mal *tourné* : il a l'esprit *tourné* à la bagatelle ; quand on est *tourné* de la sorte. *Tourner* bien un vers ; *tourner* toutes ses pensées du côté de la guerre ; les choses ont *tourné* heureusement ; *tourner* la conversation du côté qu'on veut ; la conversation *tourna* sur le serieux ; *tourner* ses imaginations plaisamment ; *tourner* une chose en raillerie ; *tourner* une personne en *ridicule*. Ce dernier mot n'est pas fort ancien, non plus que *serieux*, dans un genre neutre : on n'a pas toûjours dit, traiter quelqu'un d'un grand *serieux* ; prendre son serieux ; trouver le *ridicule* d'une chose.

Le mot de *fonds* est fort en usage. J'ay un grand *fonds* de paresse ; je fais un grand *fonds* sur vostre parole ; faites *fonds* sur moy ; je connois son *fonds* ; des gens qui ne sont pas seûrs de leur *fonds*.

Ce mot de *gens* tout seul est un vieux mot que nous avons renouvellé. Je me connois un peu en *gens* ; vous n'avez point de charité pour les *gens*.

Seûr & *seûreté* se disent fort. C'est un coup *seûr* ; c'est joüer à jeû *seûr* ; c'est un homme *seûr* ; il est *seûr* de son fait ; prendre ses *seûretez*. On dit encore prendre ses *precautions* ; se *precautionner*. On ne sçau-

ſçauroit prendre trop de *precautions*, dans une affaire auſſi importante que celle-là ; les gens ſages doivent ſe *precautionner* contre les accidens de la fortune, contre la mort.

Le mot de *meſures* eſt à peu-prés de meſme âge. Prendre ſes *meſures* pour reüſſir dans une affaire ; prendre bien ſes *meſures*; prendre de fauſſes *meſures*; il n'y a point de *meſures* à prendre avec des eſprits fourbes ; il a rompu toutes mes *meſures* ; garder des *meſures* ; il ne garde point de *meſures* : on dit auſſi garder toutes les *bienſeances*.

Honneur, *honneſteté*, *honneſtetez*, *honneſte*, *mal-honneſte*, *honneſtement*, regnent dans le langage d'aujourd'huy. Il a de l'*honneur*, il a beaucoup d'*honneur*; il a bien de l'*honneſteté*; il m'a fait bien des *honneſtetez*; cela eſt bien *honneſte*, pour dire, cela eſt tres-obligeant, tres-genereux, tres-civil ; cela eſt *mal-honneſte*, pour dire le contraire; c'eſt un *mal-honneſte-homme*; un procedé *honneſte* ; c'eſt une perſonne avec qui il faut prendre une conduite plus *honneſte* ; des ſentimens *honneſtes*; il a agi en cela *honneſtement*.

Comme il n'y a pas bien long-temps qu'on dit faire des *honneſtetez*; il n'y a pas auſſi long-temps qu'on dit faire des

amitiez. Il m'a fait mille *amitiez*; faites-luy bien des *amitiez* de ma part; on dit aussi faites-moy une *amitié*, pour dire faites-moy une grace. Neanmoins on n'employe gueres ces façons de parler hors de la conversation; & elles ont lieu tout au plus dans les billets. Peut-estre qu'avec le temps elles seront receuës dans toutes sortes de stiles: car vous devez remarquer en passant, que comme c'est dans la conversation que naissent d'ordinaire les termes nouveaux, ils y demeurent, quand ils ne perissent pas un peu aprés leur naissance, ce qui leur arrive assez souvent; ils y demeurent, dis-je, jusques à ce qu'un long usage leur fasse perdre entierement le caractere de la nouveauté. Vous devez encore remarquer, qu'il faut user avec beaucoup de reserve dans la conversation même, des termes qui ne sont que de naistre; & qu'on doit s'abstenir presque également des locutions trop vieilles, & des locutions trop nouvelles: les mots & les phrases d'une langue estant à peu-prés comme les fruits, qui ne valent rien ni pourris, ni verds; & qui ne sont point de bon goust, s'ils ne sont meûrs.

Compte, & *compter* sont usitez dans un certain sens. Je vous tiendray *compte* de ce que vous ferez pour luy; je mets tou-

tes

tes ses obligations sur mon *compte*; j'ay lû son livre, je n'y ay pas trouvé mon *compte*; je fais mon *compte* de partir demain. Je *compte* pour rien la faveur des Grands; quand on aime bien une personne, on *compte* pour rien tout le reste; vous pouvez *compter* sur moy; je *compte* sur vostre amitié.

Soûtenir n'a pas toûjours eû une signification aussi ample que celle qu'il a. On dit fort aujourd'huy *soûtenir* une negociation importante; *soûtenir* son caractere, son personnage; *soûtenir* la conversation; *soûtenir* ses paroles par ses actions; *se soûtenir*; dans les grandes afflictions on a besoin de toute sa force pour *se soûtenir*; les vers de Desportes *se soûtiennent* encore, pour dire, ils sont encore beaux à present. Ce qui paroistroit en un autre une entreprise hardie, & inconsiderée, est *soûtenu* en luy par sa probité; sa harangue estoit *soûtenuë* de la vigueur de son zele & de la reputation de sa vertu, dit un bon Auteur; un discours *soûtenu*.

Détruire, *gaster*, *empoisonner*, *envenimer* sont devenus de beaux mots en devenant metaphoriques. Des gens qui se *détruisent* eux-mesmes par leur mauvaise conduite; *détruire* une personne dans l'esprit d'un autre; l'absence ne m'a-t-elle point *dé-*

truit dans voſtre cœur ? A ce que je voy je ne ſuis pas encore *détruit* dans voſtre eſprit ; cette moderation qu'ils affectoient dans leurs paroles, eſtoit *détruite* par leurs actions.

Ses reflexions *gaſtent* ſes premieres penſées ; la Cour ne l'a point *gaſté*, il eſt *gaſté* ; vous le *gaſtez*, en parlant d'une perſonne pour qui on a beaucoup de bonté ; laiſſez-moy faire, je ne *gaſteray* rien ; cela ne *gaſtera* rien.

Les médiſans *empoiſonnent*, *enveniment* tout, juſqu'aux actions les plus innocentes ; des loüanges *empoiſonnées* ; un cœur *envenimé*.

Air, eſt tout-à-fait du bel uſage ; il a l'*air* d'un homme de qualité, il a l'*air* noble ; il a bon *air*, il a méchant *air* ; cela a méchant *air* ; il s'habille, il danſe de bon *air* ; il y a dans tous ſes ouvrages un *air* de politeſſe qui le diſtingue des autres ; de l'*air* dont il s'y prend, il reüſſira. Vous oubliez le *bel air*, dit Ariſte : je connois des gens qui l'ont inceſſamment à la bouche ; & qui pretendent parler à la mode, en diſant, il a le *bel air* ; il chante, il danſe, il s'habille du *bel air* ; il [illegible]ut du *bel air* ; il a l'eſprit tout-à-fait du *bel air* ; il le porte du *bel air*. Ces gens-là ſont bien ridicules avec leur *bel air*, repartit

Euge-

Eugene : cette façon de parler est décriée parmi ceux qui parlent bien ; ils ne s'en servent qu'en riant pour se mocquer des gens du *bel air*.

Façonner, *façonnier*, *façon*, sont d'autres mots à la mode. C'est trop *façonner*. C'est une grande *façonniere*. Elle a mille petites *façons* qui luy sient bien ; faire des *façons*, je ne fais point de *façons* avec vous ; agir sans *façons* ; il se met sans *façon* au nombre des beaux esprits.

Vous pourriez, ce me semble, ajoûter *maniere* à *façon*, interrompit Ariste, car ce mot est aussi en vogue. Il y a esté beaucoup plus qu'il n'y est, repliqua Eugene : [illegible]ce de dire à toute heure *de la belle maniere*, il m'a obligé *de la belle maniere* ; il danse *de la belle maniere* ; je l'ay grondé *de la belle maniere* ; on s'est lassé de cette *belle maniere*, & on l'a abandonné au peuple qui le dit encore comme une belle frase. On dit à la Cour & dans le beau monde, il a des *manieres* agreables ; il affecte des *manieres* d'agir tout-à-fait bizarres ; il a quelque chose de rude dans sa *maniere* ; on se fait à la Cour une *maniere* d'esprit qui juge plus finement des choses ; il a de l'esprit à sa *maniere* ; il a assez l'esprit de la *maniere* d'un tel.

Cet *assez*, est du nouvel usage. Cela est

100678

eſt *aſſez* de mon gouſt ; j'entre *aſſez* dans ſon ſentiment. *Trop* en eſt auſſi. Je ne vous ſuis pas *trop* obligé de voſtre procedé ; je ne ſuis pas *trop* d'avis.

Entrer a pluſieurs ſignifications fines. *Entrer* dans le ſens de quelqu'un ; *entrer* dans la penſée d'un Auteur ; *entrer* dans le monde, un jeune homme qui *entre* bien dans le monde ; entrer en confidence avec une perſonne ; *entrer* dans les ſecrets, dans les plaiſirs, dans les intereſts de quelqu'un ; *entrer* dans une affaire, pour dire s'y engager ; *entrer* dans les conſiderations de l'avenir ; je ne veux *entrer* dans aucun détail avec vous ; le Latin n'*entre* guere dans le commerce du grand monde ; on a beau luy repreſenter que... il n'*entre* point là dedans ; en parlant d'une choſe qui a contribué à la diſgrace d'une perſonne, on dit bien, il y *entre* un peu de cela ; en parlant d'un homme qui ne dit mot en compagnie, on dit, il n'*entre* point dans la converſation, il n'*entre* dans rien.

S'*embarquer* a beaucoup de grace, & eſt de la Cour dans un ſens metaphorique. S'*embarquer* dans une affaire, il s'eſt *embarqué* un peu legerement, pour dire il s'eſt engagé ; *embarquer* quelqu'un dans une entrepriſe perilleuſe. On dit auſſi depuis peu *embarquer* quelque choſe, j'ay *embar-*

embarqué l'affaire, l'affaire est *embarquée*; mais cette derniere phrase n'est pas encore établie.

Les *engagemens* du monde, prendre des *engagemens* avec quelqu'un, sont des termes de nouvelle creation, aussi-bien que *parti*, & prendre le *parti*. Le meilleur *parti* pour moy est de faire une honneste retraite; j'ay pris le *parti* de me taire; quel *parti* prenez-vous? j'ay pris mon *parti*, mon *parti* est pris, pour dire, quelle resolution prenez-vous, j'ay pris ma resolution, ma resolution est prise; vous prenez le mauvais *parti*; il n'y a point d'autre *parti* à prendre que de pousser les choses à l'extremité.

Pousser est nouveau dans une certaine signification. *Pousser* les gens à bout; ne me *poussez* pas; *pousser* une matiere, cela est trop *poussé*; on dit aussi cela est *outré*.

Sacrifier & *sacrifice* sont à la mode. *Sacrifier* ses amis; il m'a *sacrifié*; *sacrifier* une personne à une autre. J'ay veû toutes vos lettres, il m'en a fait un *sacrifice*; je luy ay fait un grand *sacrifice*, pour dire, j'ay renoncé en sa consideration à quelque chose de fort agreable ou de fort utile.

Donner, se dit depuis quelque temps en plusieurs façons elegantes. *Donner*

dans le ſens de quelqu'un ; *donner* dans le galimatias ; l'Apoſtrophe eſt une admirable figure quand on s'en ſert à propos, tous les jeunes eſprits y *donnent* d'abord, dit un bon Auteur; *donner* un méchant jour aux actions d'une perſonne ; *donner* dans le panneau ; il a *donné* dedans ; il y a *donné* de tout ſon cœur, en parlant d'une perſonne qui croit legerement; je ne *donne* pas là dedans, pour dire, je ne crois pas cela ; *donner* à tout ; *donner* aux apparences ; cette derniere phraſe a deux ſignifications, l'une garder les dehors, & l'autre ſe laiſſer perſuader par les apparences.

Je ne vous dis rien de *duppe*, de *chapitre*, de *fort*, & de *force*. Vous n'ignorez pas qu'on dit communément, je n'en ſuis pas la *duppe* ; ne croyez pas que je ſois voſtre *duppe*, il a eſté pris pour *duppe*.

Il m'a parlé long-temps ſur voſtre *chapitre* ; il eſt ſçavant ſur le *chapitre* de la guerre ; je ne vous dis rien ſur ce *chapitre*.

Je luy ay dit des choſes un peu *fortes* ; ce que vous dites eſt un peu *fort* ; cela eſt *fort*. On voit peu d'amis de ſa *force* ; il n'y a point d'homme au Palais de ſa *force* ; deux diſcours d'une meſme *force*.

Voicy encore d'autres façons de parler aſſez nouvelles. *Briller* dans la converſation. Il y a des gens qui ont beaucoup

d'eſprit,

d'eſprit, & qui ne *brillent* point dans la converſation.

Eſtre *content* de ſoy. Je ne ſerois pas *content* de moy, ſi je ne vous avois ſervi en cette rencontre ; elle eſt fort *contente* d'elle-meſme ; en parlant d'une femme qui a bonne opinion d'elle ; je n'ay pas mal reüſſi dans cette affaire, je ſuis aſſez *content* de moy.

Se ſçavoir *bon gré* de quelque choſe. Je me ſçay *bon gré* de vous avoir dit mes ſentimens ; vous devez vous ſçavoir *bon gré*, de n'avoir point répondu à ſes injures.

Rendre *des ſoins*, *des aſſiduitez*, *de bons offices* à une perſonne. *Bon office* vaut mieux que *ſervice* en quelques endroits ; par exemple, pour parler honneſtement à une perſonne d'autorité de qui l'on a beſoin, il faut luy demander un *bon office*, & non pas un *ſervice*.

Il me ſemble, interrompit Ariſte, avoir oüi dire à des gens qui venoient de Paris, demander *excuſe* ; je vous demande *excuſe*. C'eſt une méchante phraſe, repliqua Eugene : tout le peuple s'en ſert ; mais les honneſtes gens demandent toûjours *pardon*, & jamais *excuſe*.

On dit elegamment, continua-t-il, ſe *deſaccoûtumer* d'une perſonne. Quand on

 aime

aimé bien les gens, on ne sçauroit s'en *des-accoûtumer*.

Aller, venir, *à ses fins*. C'est un homme qui va *à ses fins*; il n'y a rien qu'il ne fasse pour venir *à ses fins*.

Se démesler d'une affaire; *démesler* une intrigue; on ne sçait comment *démesler* cela; je n'ay pas encore bien *demeslé* les sentimens que j'ay pour vous; je n'ay pû vous *démesler* dans la foule.

Distinguer les personnes de merite; en faire *distinction*. On est bienaise d'estre *distingué*; des gens de basse naissance, qui se *distinguent* par leur esprit, & par leur sçavoir.

S'attirer de l'estime, des reproches, de méchantes affaires. Je luy ay dit des choses fascheuses, mais il se les est *attirées*.

Se déchaisner, *déchaisnement*. Les peuples se *déchaisnent*, sont *déchaisnez* contre les favoris. C'est un *déchaisnement* horrible contre luy, en parlant d'une personne dont on parle mal dans toutes les compagnies.

Rafiner, *rafinement*. Il *rafine* trop; il ne faut pas tant *rafiner* sur le langage. Les *rafinemens* de l'amour propre, de la politique; ce sont des *rafinemens* ridicules.

S'entester, *entestement*. Les honnestes gens

gens ne *s'enteſtent* point; nous autres gens de livres, dit un de nos bons Auteurs, nous ſommes ſujets à nous *enteſter* de ce que nous ſouhaitons. Un homme *enteſté* de ſon merite. C'eſt un furieux *enteſtement*.

Etudier le gouſt, l'humeur des gens; *étudier* un homme.

Sçavoir *ſon monde*; ſçavoir *vivre*. C'eſt un homme qui ſçait *ſon monde*, qui ſçait *vivre*.

Le *ſçavoir faire*, eſt encore plus nouveau. Un homme qui a du *ſçavoir faire*; il en eſt venu à bout, par ſon *ſçavoir faire*. Quoy que ce terme exprime aſſez bien, les perſonnes qui parlent le mieux ne peuvent s'y accoûtumer: il n'y a pas d'apparence qu'il ſubſiſte, & je ne ſçay meſme s'il n'eſt point déja paſſé. Auſſi eſt-il tres-irregulier, & meſme contre le genie de noſtre langue, qui n'a point de ſubſtantifs de cette nature.

On dit depuis quelques années, *c'eſt un homme tout d'une piece*, en parlant d'un homme qui n'a point d'adreſſe, ni de complaiſance; & qui ne ſçait point s'accommoder au temps, ni aux perſonnes. C'eſt un homme *naturel*, pour dire un homme trop franc, & un peu ſimple.

Je ne ſçay quand je *parviendray* à eſtre

de vos amis ; il est enfin *parvenu* à luy plaire.

Il en *use* bien ; il en *use* mal avec moy ; il en *use* le mieux du monde.

Cela me *passe*, pour dire, je n'entends rien à cela. On ne vous *passera* rien, pour dire, on ne vous pardonnera rien.

Je sçay bien à quoy m'en *tenir* ; je m'en *tiens* à ce que vous dites. On ne peut pas *tenir* contre tant d'honnesteté, contre de si bonnes raisons.

Quand on est sur ce *pied* là ; quand on s'est mis sur ce *pied* là, on ne craint rien ; les choses sont sur ce *pied* là ; je ne le regarde pas sur le *pied* de bel esprit ; il est à la Cour sur un bon *pied*.

J'ay esté bien *mortifié* de ne vous point dire adieu ; il a receû une *mortification* sensible ; donner une *mortification* à quelqu'un. Un ambitieux *mortifié*.

Ses services passez vous doivent *répondre* de luy ; ce que vous venez de faire pour moy me *répond* de vostre cœur.

Je ne puis me *defendre* de l'aimer, de le servir.

Se reprocher quelque chose. On doit estre content quand on n'a rien à *se reprocher*.

Cela m'est *revenu* de plusieurs endroits, pour dire, j'ay appris cela de plusieurs personnes. Ceux qui ont le plus étudié la

lan-

langue, trouvent quelque choſe à dire à cette phraſe ; mais elle ne laiſſe pas d'avoir cours.

Quand on a une fois perdu ſon credit, on n'en *revient* pas, . on a de la peine à en *revenir ;* je n'en *reviens* pas, pour dire, je ſuis fort étonné : quand on m'a fait de ces tours-là, je n'en *reviens* pas aiſément, pour dire, j'ay de la peine à pardonner.

Elle a eſté *défaite* au premier mot qu'on luy a dit, en parlant d'une perſonne qui a perdu contenance. Il ne faut rien pour le *défaire*, c'eſt à dire pour l'embarraſſer. Des perſonnes dont l'une *défait* l'autre, pour dire, dont l'une obſcurcit le merite de l'autre ; on dit auſſi dont l'une *efface* l'autre.

Vous ne ſçauriez *ſauver* voſtre conduite, pour dire juſtifier. Quand elle n'a pas autant d'eſprit dans la converſation, qu'elle a coûtume d'y en avoir, elle ſe *ſauve* ſur les vapeurs, ſur le mal de teſte ; pour dire elle s'excuſe ſur les vapeurs, ſur le mal de teſte, de ce qu'elle n'a pas ſon eſprit ordinaire. *Sauver* les dehors, les apparences. Il *ſauve* du moins les apparences, en parlant d'un libertin qui ne donne point de ſcandale.

Les *apparences* ſont contre vous. C'eſt *ap-*

apparemment ce qu'il pretendoit ; *apparemment* il fera tous ses efforts pour en venir à bout.

Il est mal-aisé de vous dire à combien d'usages on a mis le verbe *faire*.

On dit tous les jours, faire des *avances* ; aprés les *avances* qu'il a faites, je ne puis luy refuser mon amitié ; *faire* toutes les avances.

Faire une *malice* à quelqu'un ; elle fait mille *malices* agreables à ses amis.

Faire un *contre-temps* ; il a fait un étrange *contre-temps*.

Faire les premiers *pas*, faire les premieres *démarches* ; ce n'est pas à moy à faire les premiers *pas* ; j'ay fait la premiere *démarche*. Faire un faux *pas*, une fausse *démarche*.

Dit-on toûjours faire *figure*, poursuivit Ariste? Faire à la cour & dans le monde une grande, une petite, une bonne, une méchante, une belle & une pauvre *figure*. Tout cela se dit encore par quelques gens, repliqua Eugene ; mais les personnes intelligentes l'évitent jusques dans la conversation, ou ne le disent que par raillerie.

Tout le monde dit, se faire *honneur* ; se faire un *merite* de quelque chose. Il se fait *honneur* de l'amitié d'un tel ; il se fait *honneur* d'avoir parlé hardiment. Je ne pretens

tons pas me faire un *merite* de cela auprés de vous.

Se faire des *plaisirs*, des *chagrins*. Je me fais de grands *plaisirs* de peu de chose; il se fait des *chagrins* de tout.

Se faire des *affaires*, pour dire, se causer de l'embarras, s'attirer des déplaisirs. Il y a des gens qui se font des *affaires* de gayeté de cœur. Vous vous estes fait une *affaire*; je me suis fait sans y penser une méchante *affaire*. On dit dans la conversation, c'est une *affaire*, pour dire c'est une chose difficile; ce n'est pas une *affaire*, pour dire, c'est une chose aisée.

Vous voyez que je vous dis confusément, & sans aucun ordre tout ce que ma memoire me presente. Comme toutes ces façons de parler n'ont nulle liaison entre elles, répondit Ariste, il importe peu quel ordre on leur donne. Cette façon de parler, *n'ont nulle liaison*, est usitée, & digne de remarque, continua Eugene.

On dit dans le discours familier, & on écrit dans le beau stile, je n'ay *nulle* affaire; il n'a *nulle* fidelité; il n'a *nulle* application. Ces deux negatives, qui n'affirment pas comme en Latin, ont de la grace, & s'accommodent à nostre langue, qui aime deux negatives ensemble, selon une des remarques de Vaugelas. Ainsi nous

nous disons elegamment, je *ne* nie pas que je *ne* l'aye dit.

Ces mots *fascheux, miserable, aisé, regulier, comedien, flatté, touché, touchant, entendu, habile*, sont nouveaux dans le sens, & dans le tour qu'on leur donne quelquefois.

C'est un *fascheux*; le monde est plein de *fascheux*; les *fascheux*.

C'est un *miserable*, pour dire, c'est un homme sans merite; cela est *miserable*, en parlant d'un ouvrage qui ne vaut rien.

Un esprit *aisé*; des vers *aisez*; une taille *aisée*.

Traits du visage *reguliers*; les civilitez les plus *regulieres* ne sont pas les plus obligeantes; un ami *regulier*; une femme *reguliere*. Ecrire à quelqu'un *regulierement* toutes les semaines.

C'est un grand *comedien*, en parlant d'un homme dissimulé qui jouë plusieurs personnages. L'on dit aussi joüer la *comedie*, pour dire, n'agir pas sincerement.

Portrait *flatté*; *touché* hardiment. Il y a dans cet ouvrage des endroits delicatement *touchez*.

Une lettre tendre & *touchante*; une personne qui a quelque chose de *touchant* des manieres *touchantes*.

Un bastiment bien *entendu*; cela est mal *entendu*, en parlant d'une chose fait

san

ſans art & contre les regles, tout y eſtoit merveilleuſement bien *entendu*, en parlant d'un feſtin. Une perſonne *entenduë*, pour dire, intelligente & habile.

Habile, a preſque changé de ſignification. On ne le dit plus gueres, pour dire docte & ſçavant ; & on entend par un homme *habile*, un homme adroit & qui a de la conduite. *Mal-habile* eſt un mot nouveau, qui ſignifie le contraire.

Ajoûtez à cela, *ſolide*, *eſſentiel*, *réel*. Un ami *ſolide* ; un homme *eſſentiel* ; des empéchemens *réels*, pour dire veritables.

Penetration, *naiſſance*, *naturel*, *ouverture*, *ſocieté*, *attachement*, *feſte*, ſont de noſtre temps, de la maniere dont on s'en ſert.

Homme d'une grande *penetration* ; il a beaucoup de *penetration*.

Il n'y a perſonne qui ait une plus belle *naiſſance* pour les affaires ; il a une heureuſe *naiſſance*, pour dire, il eſt bien né, il a de bonnes inclinations.

Il a beaucoup de *naturel* pour l'eloquence ; c'eſt un beau *naturel*, pour dire, c'eſt un beau genie ; Ciceron a plus de *naturel*, que Demoſthene.

Donner des *ouvertures* à quelqu'un dans une affaire ; il a de grandes *ouvertures* pour les ſciences.

Une

Une *societé* de personnes agreables ; il est de nostre *societé* ; ils sont de mesme *societé*, en parlant de personnes qui se voyent souvent.

Il a un *attachement*, pour dire, il aime une personne ; il a vescu jusqu'à cette heure sans *attachement*, pour dire, sans rien aimer.

La *Feste* de Versailles;donner une *Feste*. Ce mot est devenu profane, comme vous voyez. Voila jusqu'où va le caprice & la tyrannie de l'usage. Il ne se contente pas de choquer souvent les regles de la Grammaire, & de la raison : il ose mesme violer quelquefois celles de la pieté.. Aprés tout, je ne m'étonne pas trop de ce qu'un mot consacré à la religion a esté profané de la sorte. Nous faisons bien d'autres profanations que celle-là. Mais je m'étonne fort de ce que trois ou quatre mots hyberboliques ont cours dans le langage ordinaire, nonobstant l'aversion que nous avons pour l'hyperbole. *Je meurs* d'envie, *je meurs* de peur, *J'enrage*, se disent à toute heure, pour je desire, je crains fort, je suis fasché. *Je meurs* d'envie de le voir ; *je mourois* d'envie de sçavoir de vos nouvelles ; *je meurs* de peur qu'il n'ait pas receû mon billet ; *je mourois* de peur qu'il ne fust parti. *J'enrage* d'avoir esté pris

pris pour duppe ; *j'enrage* de voir des ignorans qui decident.

Infiniment & *eternellement* sont communs. Il a de l'esprit *infiniment*. Ils sont *eternellement* ensemble. A quoy on peut ajoûter *étrangement* & *admirablement*. Je suis *étrangement* en peine. Cela vous sied *admirablement*.

Il y a bien d'autres expressions nouvelles, dont je ne puis pas me souvenir ; sans parler de celles qu'on nomme *precieuses*, & qui ne sont pas tant de nostre langue, que de quelques femmes, qui pour se distinguer du commun, se sont fait un jargon particulier.

[...] outre les richesses que nostre langue a de son fonds, elle en a encore d'ailleurs. Elle emprunte tous les jours plusieurs mots des langues étrangeres, comme les langues étrangeres en empruntent d'elle. Car il y a eû de tout temps une espece de trafic entre les langues, de mesme qu'il y en a entre les peuples ; & la nostre ressemble en quelque façon à ces Gentils-hommes de certaines Provinces privilegiées, lesquels estant fort à leur aise ne laissent pas d'augmenter leur revenu par la voye du commerce ; sans que cela déroge en rien à leur noblesse, ny à leur honneur.

Au

Au reste la langue Françoise est riche non seulement en paroles, mais aussi en choses : c'est-à-dire, qu'on trouve dans ses livres, ce qu'il y a de plus excellent dans les sciences. Les traductions qu'on a faites en nostre langue depuis quelques années, nous rendent propres toutes les richesses des Grecs & des Latins. Les grands maistres à qui nous devons ces traductions, ont esté si heureux à copier les Anciens, qu'on peut dire que les copies ne cedent point aux originaux : & pour moy, si je ne craignois de scandalizer les doctes, je ne ferois nulle difficulté de preferer l'*Alexandre* de Vaugelas à celuy de Quinte-Curce. L'*Apologetique* de Tertullien a dans le François une pureté & des graces qu'il n'a pas dans le Latin. *Thucydide*, *Lucien*, & *Tatite* ne sont gueres plus beaux en leurs langues qu'en la nostre : vous sçavez ce qu'un honneste homme a dit de celuy qui les a fait parler François.

L'illustre d'Ablancourt repose en ce tombeau :
Son genie à son siecle a servi de flambeau ;
Dans ses fameux écrits toute la France admire,
Des Grecs & des Romains les precieux tresors ;

A sa perte, on ne sçauroit dire,
Qui perd le plus, des vivans ou des
morts.

Je ne vous dis rien de la *Cyropedie* ou l'*Histoire de Cyrus*, de l'*Eloge d'Agesilaus*, des *Choses memorables de Socrate.* Je passe aussi sous silence *les Vies des Hommes Illustres Grecs & Romains* traduites nouvellement. Les Traducteurs de Xenophon & de Plutarque sont connus de tous les François qui ont quelque connoissance des Lettres.

Ajoûtez à toutes nos traductions tant d'ouvrages composez par nos meilleures plumes, sur les matieres les plus solides & les plus sublimes ; tant de livres où la Philosophie n'a rien de barbare, où tout est fleuri jusqu'aux questions les plus épineuses.

Les *Caracteres des passions*, l'*Art de connoistre les hommes*, les traitez de *la Lumiere*, de *l'Iris*, du *Débordement du Nil*, de l'*Amour d'inclination*, du *Raisonnement des bestes*, nous découvrent des secrets qui ont esté cachez à Platon, & à Aristote. L'Auteur de ces traitez a étudié la nature à fond, ou plûtost on diroit que la nature luy a revelé elle-mesme tous ses mysteres. Le *Journal des Sçavans* est un abregé de toutes les sciences, & comme une

une Bibliotheque en petit qui contient l'essence & la fleur des livres. L'Auteur de ce *Journal* est un esprit universel, qui parle en mesme temps d'histoire, de jurisprudence, de philosophie, de medecine, & de mathematiques. *Le Discernement de l'Ame, & du Corps*; le *Discours physique de la Parole*, sont curieux & bien écrits : celuy qui a donné ces deux livres au public, a beaucoup de penetration & de politesse.

Outre les traitez sçavans qui paroissent tous les jours en nostre langue, il se fait en plusieurs endroits des conferences, & des assemblées sçavantes, où l'on traite de toutes sortes de matieres : si bien qu'un François peut aisément aquerir toutes les belles connoissances, sans autre secours que celuy de sa langue naturelle. Ainsi comme la France est si abondante en toutes choses, que nous n'avons que faire des autres nations pour vivre ; la langue Françoise est si riche en toutes sortes de livres, que nous n'avons pas besoin des autres langues, pour estre sçavans. Dites aprés cela, que c'est une pauvre langue que la nostre.

Vous ne sçauriez au moins nier, dit Ariste, que ce ne soit une langue fort changeante ; puisque nous changeons de lan-

langage presque aussi souvent que de modes. Non seulement nous ne parlons pas comme parloient Hugues Capet, & saint Louis; mais nous ne parlons pas mesme comme parloient François I. & Henri le Grand. Si nos ancestres revenoient au monde, nous ne les entendrions pas: il leur faudroit des truchemens pour s'expliquer; & le mal est qu'ils auroient de la peine à en trouver parmi nous. Ils seroient plus étrangers en France, que ne le sont les Polonois, & les Moscovites.

Les Auteurs les plus polis des derniers regnes nous font pitié. Les ouvrages qui ont esté les delices, & l'admiration de la vieille Cour, sont le rebut des provinces, & du peuple. Les mots & les phrases de ce temps-là, sont comme ces habits antiques, dont on ne se sert que dans les mascarades, & dans les balets. Il se fait à toute heure des changemens dans la prononciation, dans l'orthographe, & dans le stile. L'usage, qui est le roy, ou le tyran des langues vivantes, est en France le maistre du monde le plus imperieux, & le plus bizarre. Il abolit souvent de bons mots sans raison; il en établit quelquefois de mauvais contre la raison mesme; il autorise jusqu'à des solecismes, selon la remarque de Vaugelas. En un mot la langue Fran-

Françoise tient beaucoup de la legereté de l'humeur Françoise; & c'est un reproche que les étrangers nous font avec beaucoup de justice. Il n'en est pas de mesme de la langue Italienne, & de la langue Espagnole. Elles se sentent en quelque maniere de la constance, & du flegme de leurs nations : elles ne sçavent ce que c'est que de changer.

Je ne nie pas, répondit Eugene, que nostre langue n'ait beaucoup changé depuis sa naissance. J'avouë mesme que l'ancien François a peu de rapport avec le François moderne, sinon en un point essentiel, à quoy vous n'avez peut-estre pas pris garde : c'est que le langage de nos ancestres, a beaucoup de la naïveté du nostre; comme l'or chargé de crasse & de terre, a l'essence de l'or le plus pur, & le plus fin. Et cela paroist visiblement dans nos vieux Auteurs, qui avec toute leur negligence ont une naïveté admirable: de sorte qu'on prend autant de plaisir à les lire, qu'à entendre un villageois de bon sens, qui parle mal à la verité; mais qui parle naturellement. J'avouëray encore qu'au siecle passé, le langage estoit si informe, qu'il n'y avoit ni choix, ni ordre, ni cadence dans les paroles : neanmoins je ne puis avoüer que le changement qui

s'est

s'est fait dans nostre langue, soit un effet de la legereté dont on nous accuse. Cela vient à mon avis d'un autre principe. Ce que les étrangers appellent un défaut de la langue Françoise, est la marque ou plûtost la cause de la perfection où elle est parvenuë.

Pour entendre ma pensée, il faut remonter à la source des choses dont nous parlons. Les langues ont leur naissance, leur progrés, leur perfection, & mesme leur decadence, comme les Empires. Vous sçavez que la langue Grecque a eû ses differens âges; qu'elle a esté dans les foiblesses de l'enfance, avant que d'étre dans sa maturité, & dans sa force; qu'elle n'est arrivée à la perfection, où elle estoit du temps d'Aristote, d'Isocrate, & de Demosthene, qu'aprés avoir souffert mille changemens dans ses mots, & dans ses phrases. La langue Latine, qui a esté si long-temps la langue souveraine & universelle, a eû de foibles commencemens, aussi-bien que l'Empire Romain. Ce n'estoit d'abord qu'un meslange de la langue Grecque, & de celle du païs où les Romains s'établirent; ou plûtost ce n'estoit qu'une corruption de ces deux langues. Il n'y avoit rien de plus barbare, de plus rampant, & de plus pauvre qu'elle, sous la

domination des Rois. Elle s'épura un peu dans les premiers temps de la Republique ; elle s'enrichit en suite par le commerce qu'eûrent les Romains avec les nations étrangeres ; elle changea tout-à-fait, & se polit fort du temps de Terence, de Scipion, & de Lelius, qui la cultiverent avec beaucoup de soin. Mais son estat florissant fut au temps de Ciceron, & sous le regne d'Auguste.

Voila à peu-prés le destin de nostre langue. Ce n'estoit dans son origine qu'un miserable jargon, demi-Gaulois, demi-Latin, & demi-Thudesque. Dés que les Romains se furent rendus maistres des Gaules, la langue Romaine commença à y avoir cours, non seulement parmi les honnestes gens ; mais aussi parmi le peuple : soit que cela vint de la complaisance des vaincus, qui creûrent ne pouvoir se rendre agreables aux victorieux, qu'en taschant de parler leur langage : soit que ce fut un effet de la necessité, & de l'interest, les sujets ne pouvant avoir d'accés auprés de leurs maistres, sans quelque usage de la langue Latine : soit enfin que les Ordonnances Romaines, qui obligeoient à faire tous les actes publics en Latin, fissent peu à peu cet effet-là.

Quoy qu'il en soit, les Gaulois oublie-

rent

rent insensiblement leur propre langage ; ou plustost ils le corrompirent en le meslant avec celuy des Romains. Car ne pouvant se défaire tout-à-fait de l'un, ni apprendre tout-à-fait l'autre, ils les confondirent tous deux ; & de cette confusion il resulta je ne sçay quel jargon, qu'ils appellerent Roman, pour le distinguer du Latin. Les Francs qui vinrent ensuite, & qui chasserent les Romains des Gaules ; au lieu d'abolir ce langage barbare, s'y accommoderent eux-mesmes, par une politique toute contraire à celle des Romains, qui imposoient le joug de leur langue aux nations vaincuës, avec celuy de la servitude, comme parle saint Augustin. Ces nouveaux Conquerans voulurent apparemment faire voir par là aux Gaulois, qu'ils estoient bien éloignez de rien entreprendre sur la liberté de ceux qu'ils venoient de delivrer de la domination Romaine. Cependant pour marquer qu'ils estoient les maistres, ils donnerent avec le temps le tour de leur langue à ce Latin corrompu, en l'assujettissant à l'usage des verbes auxiliaires, *estre* & *avoir*, qui sont propres à l'Allemand, & qui regnent par tout dans le François. Il ne faut pas douter qu'il ne se meslast alors beaucoup de mots Allemands à ce La-

Opera data est ut imperiosa civitas non solùm jugum, verùm etiam linguam suam domitis gentibus imponeret. *Aug. de civit. Dei lib. 19. c. 7.*

tin Gaulois, ou rustique, comme quelques-uns l'ont appellé. Il y a bien de l'apparence aussi, que les Goths, & les Bourguignons qui firent une irruption dans les Gaules devant les Francs; que les Huns & les Vandales qui vinrent aprés, ajoûterent les uns & les autres au langage des païs où ils s'établirent, plusieurs termes, que le commerce porta en suite de ville en ville, & de province en province.

A dire vray, interrompit Ariste, voilà une étrange origine pour une langue aussi noble que la nostre. Je ne trouvois pas bon, poursuivit-il, qu'un sçavant Critique l'eûst appellée un avorton de la langue Latine. Mais à ce que je voy, il n'a rien dit qui ne soit bien fondé; & il auroit pû dire mesme, que dans sa naissance c'estoit un horrible monstre. La merveille est, reprit Eugene, que ce monstre dura long-temps; la barbarie du langage ayant subsisté avec celle des mœurs pendant des siecles entiers. Les Rois de la premiere race tascherent de polir un peu ce langage brut, qu'ils parloient eux-mesmes. Car outre le Thudesque, qui estoit la langue naturelle de nos premiers Rois, le Roman estoit en usage à la Cour; mais cette entreprise fut assez inu-

An ignoras linguam Gallicam, Italicam, & Hispanicam linguæ Latinæ abortum esse? *Jul. Cæs. Scalig.*

inutile; & tout ce que put faire Chilperic, qui se piquoit d'esprit de doctrine & d'eloquence; fut d'ajoûter à l'alphabet, je ne sçay quels caracteres que le temps effaça bien-tost.

A dire les choses comme elles sont, le langage de ce siecle-là n'estoit qu'une pure barbarie, aussi-bien que celuy des siecles suivans; témoin le Serment de Loüis Roy de Germanie, fait en langue Romance, & presque aussi mal-aisé à entendre que le Serment de Charles son frere Roy de France, fait en langue Thudesque. *Nithard. hist. lib. 3.* On ne se soucia guere alors de bien parler. Outre que les François estoient encore assez barbares, ils furent si occupez dans les guerres qu'ils entreprirent, & dans celles qu'ils soûtinrent; qu'ils n'eurent pas le loisir de cultiver les sciences : ils songerent plus à faire de belles actions que de beaux discours.

Le langage ne commença proprement à changer que vers la fin de la seconde race de nos Rois, aprés que l'Empire fut separé de la maison de France. Ce fut environ ce temps-là, comme l'a remarqué un de nos historiens, que le Roman l'emporta tout-à-fait sur le Thudesque, & qu'il devint la langue dominante depuis la Meuse, jusques aux Alpes, & aux Pyre-

 nées.

nées. Ce Roman qui se répandit par tout, prit alors une nouvelle forme : j'entends par cette forme nouvelle, premierement les articles dont on n'usoit point sous le regne de Charles le Chauve, ainsi qu'il paroist par le serment de Louïs son frere, qui doit estre nostre regle en ce qui regarde le vieux Roman, comme estant la seule piece, qui nous en soit demeurée. Outre *li* qui se dit d'abord, & qu'on fit servir aux deux genres, & aux deux nombres ; on dit aussi *le*, *la*, *les*, selon la difference du masculin & du feminin, du singulier & du pluriel. Cela se voit dans le Code de Guillaume le Conquerant, qui est, aprés le Serment de Loüis, le plus ancien monument de nostre langue. Le seul titre de ce Code fait foy de ce que je dis ; le voicy, si ma memoire ne me trompe. *Ce sont les leis & le custumes* * *que li Reis William grantut a tut le peuple de Engleterre, apres le conquest de la terre.* Où vous voyez *le*, *la*, *les* en usage, aussi-bien que *li*.

* Que le Roy Guillaume accorda par grace.

I. Selden. ad Eadm. Not.

Au reste, si vous me demandez pourquoy nostre langage n'eût point d'articles au commencement, & qu'il en eût dans la suite ; je n'ay point d'autre raison à vous en rendre, sinon que le Roman estant un Latin corrompu, il suivit d'abord

le genie de la langue Latine qui n'a point d'articles; & qu'estant devenu le langage d'un peuple sorti de Franconie, il prit peu à peu les articles à l'imitation de la langue Thudesque, qui en a de propres, aussi-bien que la langue Grecque, & que la langue Hebraïque.

J'entends de plus par cette nouvelle forme du langage, les terminaisons qui sont differentes du Latin. Ce qui se fit en retranchant, en ajoûtant, en transposant quelque lettre dans les mots. Ainsi, par exemple, au lieu de *Deus* & d'*amor*, on vint à dire *Deu*, *Diex*, *Dieux*; *amur*, *amors*, *amours*. Comme il n'y avoit rien de reglé, ni de bien étably dans la langue, ces mots se dirent indifferemment pendant plusieurs regnes, & se conserverent mesme avec *Dieu* & *amour* qui vinrent aprés. On fit de *mori*, *morir*, & ensuite *mourir*: d'*occidere*, *occir*, qui a duré si long-temps. Les autres mots se formerent à peu prés de mesme. *Temps*, *nom*, *fin*, *an*, *mort*, *corps*, *gens*, & la pluspart de nos monosyllabes, tels que nous les avons aujourd'huy, sont de ce temps-là; car les mots d'une syllabe ont esté faits plûtost que les autres, & n'ont pas changé comme les autres dans les diverses revolutions de la langue; si ce n'est en ce qui regarde l'ortho-

thographe, qui n'a pas toujours esté la mesme.

Ce fut aussi, ce me semble, alors qu'on inventa nostre E feminin, ou du moins qu'on l'ajoûta à plusieurs mots, pour en rendre le son plus doux, & plus agreable; de sorte qu'au lieu d'*hom*, & d'*occir*, qu'on disoit dans les premiers temps, on dit *home*, & *occire* dans la suite.

Vous voyez qu'en retenant les mots Latins, nous nous sommes défaits de la terminaison Latine, qui est demeurée aux Italiens, & aux Espagnols: en quoy ils sont comme des esclaves, qui portent toujours la marque, & les livrées de leur maistre; au-lieu que nous sommes comme des personnes qui jouïssent d'une entiere liberté. En ostant à nostre langue cette ressemblance sensible que ses voisines ont avec le Latin, nous nous sommes fait en quelque façon une langue, qui a plus l'air d'avoir esté formée par un peuple libre, que d'estre née dans la servitude. C'est-à-dire, interrompit Ariste en riant, que nous avons fait comme ces hommes de fortune, qui cachent aux autres, & à eux-mesmes ce qu'ils sont, en déguisant le nom de leur famille; parce qu'il leur reproche la bassesse de leur naissance.

Je m'imagine encore, dit Eugene, que dans les premiers voyages d'outre-mer, les François prirent des Grecs plusieurs mots qu'ils accommoderent à leur langage; & qu'ils imiterent en quelque chose le tour, & l'œconomie de la langue Grecque; & de là vient probablement la conformité qu'a nostre langue avec le Grec; plustost que des colonies que les Phocenses planterent à Marseille, avant que les Romains se rendissent maistres des Gaules. Je vous dis mes conjectures, & je ne pretens pas vous obliger à me croire sur ma parole. Si vos conjectures ne sont vrayes, dit Ariste, elles sont au-moins vraysemblables; & c'est beaucoup que de deviner raisonnablement, dans des choses aussi obscures que sont celles-là.

Quoy-qu'il en soit, reprit Eugene, il est certain que sous le regne de Louïs le Jeune, la langue estoit formée selon les regles de la Grammaire: car on commença dés-lors à écrire en Roman, au rapport de Fauchet, & de du Verdier; & vous sçavez que la premiere marque d'une langue faite, est d'estre capable de stile, & de sortir des bornes du discours familier; où toutes les langues sont renfermées dans leur naissance.

Au reste, cette langue qui avoit ses

mots, ses articles, les inflexions de ses noms, & de ses verbes, ses phrases, & sa syntaxe, estoit comme un enfant au berceau, qui n'a pas la force de se soûtenir, & qui ne fait que begayer. Elle se fortifia un peu, & elle prit l'essor, pour parler ainsi, sous le regne de Philippe Auguste. Comme ce Prince veritablement auguste par la grandeur de son courage, & par celle de son genie, n'aimoit pas moins les lettres que les armes; on s'appliqua plus aux sciences sous son regne, qu'on n'avoit fait sous les regnes de ses predecesseurs; & ensuite on prit plus de soin du langage. Les Poëtes, qui parurent alors sous le nom de *Trouverés*, & de *Jongleurs*, furent les premiers qui osterent à l'ancien Roman ce qu'il avoit de plus grossier, & de plus barbare. Car les Poëtes en tout païs ont toûjours le plus contribué à polir les langues.

Les Auteurs qui vinrent aprés sous S. Louïs, & sous Philippe le Bel, commencerent à orner un peu la langue; vous jugez bien que ces premiers ornemens furent fort simples, dans un siecle où regnoit la simplicité. Mais enfin tout simples qu'ils estoient, ils ne laissoient pas d'estre des ornemens. Le plus celebre d'entre ces Auteurs, & celuy à qui nostre langue doit ses premieres beautez, fut Jean de Meun,

sur-

surnommé le pere, & l'inventeur de l'Eloquence Françoise. Le *Roman de la Rose* qu'il continua aprés la mort de Guillaume de Lorris, est le premier livre François qui a eû quelque reputation. Il fut estimé non seulement pour l'elegance du stile, mais aussi pour le fonds de la doctrine; car on y a cherché des mysteres qui passent la galanterie, & à quoy probablement l'Auteur ne pensa jamais: mais il en toûjours des chercheurs d'allegories, comme des chercheurs de pierre philosophale.

La langue se purifia beaucoup vers le milieu du regne de Philippe de Valois, témoin les registres de la Chambre des Comptes de Paris, où l'on voit une construction & une pureté qui approche de nostre âge, ou du moins de l'âge de nos peres.

Ces heureux commencemens eurent une suite encore plus heureuse, sous le regne de Charles VII. Alain Chartier son Secretaire, qui estoit un laid homme, & un bel esprit, ajoûta de nouvelles graces à la langue: ce qui le fit surnommer à son tour le pere de l'eloquence Françoise. C'est luy que * Marguerite d'Escosse baisa un jour en passant par une salle où il estoit endormi : vous sçavez l'histoire

* Elle estoit femme du Dauphin qui fut depuis Louïs XI.

stoire & ce que répondit la Princesse aux Dames de sa suite, qui trouvoient étrange qu'elle eûst baisé un homme si laid. *Je n'ay pas baisé l'homme*, dit-elle ; *j'ay baisé seulement la bouche d'où il est sorti tant de belles paroles.*

Depuis ce temps-là, la pureté de la langue augmenta toûjours de plus en plus avec la politesse des mœurs. On vit peu à peu disparoistre la barbarie des premiers siecles. Le langage perdit mesme à la fin son nom de Roman, comme les fleuves perdent quelquefois leur premier nom, quand ils sont éloignez de leur source.

A regarder les langues de ce costé-là, dit Ariste, elles ont beaucoup de rapport avec les rivieres qui changent à mesure qu'elles coulent, & qui sont en quelque façon differentes d'elles-mesmes, bien qu'elles ayent toûjours le mesme rivage & le mesme lit. Les langues, reprit Eugene, ressemblent encore assez aux eaux minerales, qui prennent la teinture, & les qualitez des lieux par où elles passent: & de là vient, que comme dans les guerres du Levant nostre langue prit beaucoup de la langue Grecque; elle prit aussi quelque chose de la langue Italienne dans les guerres d'Italie. Les affaires que les François eûrent au-delà

là des monts, sous Charles VIII. sous François I. & sous Henri II. firent qu'il [illegible]esla à nostre langage quelques locu[illegible] estrangeres.

Au reste les choses changerent beaucoup sous les regnes de ces deux derniers Rois. Les beaux esprits qui se rencontrerent en foule à la Cour, depuis que François I. eût rétabli les belles Lettres, & les beaux arts, entreprirent tout de nouveau de p[illegible] la langue. Ils commencerent par reformer plusieurs mots vulgaires, qui estoient demeurez Latins avec une simple terminaison Françoise: Ils les accommoderent à l'air de nostre nation, où ils les abandonnerent tout-à-fait; ils abolirent aussi les termes qui leur semblerent trop rudes, où ils y passerent la lime pour les adoucir. Ils firent mesme des mots nouveaux en la place de ceux qu'ils avoient ostez. Enfin ils donnerent à la langue un caractere d'elegance, & de doctrine qu'elle n'avoit point auparavant, en l'enrichissant des dépoüilles de la Grece, & de l'Italie. Amyot, Joachim du Bellay, & Ronsard eûrent le plus de part à ce changement: mais tout ce que firent ces grands maistres ne [illegible]'une ébauche, dont les traits fu[illegible] effacez ou corrigez dans les regnes suivans. Desportes, du Perron, Malherbe,

Coëffeteau reformerent le langage d'Amyot, de du Bellay & de Ronsard, comme Amyot, du Bellay & Ronsard avoient reformé le langage de ceux qui les avoient precedez. Coëffeteau tient le premier rang parmi ces derniers reformateurs : il embellit fort la langue ; & le stile de son *Histoire Romaine* sembloit si pur à Vaugelas, qu'il ne pouvoit presque recevoir de phrase qui n'y fust employée ; & qu'à son jugement, si nous en croyons Balzac, *il n'y avoit point de salut hors de l'histoire Romaine, non plus que hors de l'Eglise Romaine.*

Aprés tant de reformations la langue ne laissa pas de changer encore vers le milieu du dernier regne. Balzac fut le principal auteur de ce changement, en donnant à nostre langue un tour & un nombre qu'elle n'avoit point auparavant. Il fit à peu-prés comme ces habiles architectes, qui changent & qui ajoûtent quelque chose à un superbe bastiment pour le rendre regulier : nous devons à ce grand homme le bel arrangement de nos mots, & la belle cadence de nos periodes.

Celuy qu'on a accusé si injustement d'avoir voulu bannir *Car* de nostre langue, contribua peut-estre autant que Balzac à la rendre non seulement nombreuse & magnifique, mais exacte & raisonnable.

C'est

C'est à ce pretendu ennemi de *Car*, que nous devons en partie le bannissement du galimatias, & du Phebus que Nerveze & des Escuteaux avoient autrefois introduits à la Cour. Il fut le premier qui se declara pour la pureté, & qui enseigna comment il falloit accorder le beau stile avec le bon sens. Entre les autres Academiciens qui travaillerent sur le mesme plan, Vaugelas s'attacha particulierement à établir la netteté du stile, & à regler la langue selon la façon de parler des meilleurs écrivains du temps, & des plus honnestes gens de la Cour. Enfin les changemens qui se sont faits depuis trente ans, ont servi de dernieres dispositions à cette perfection, où la langue Françoise devoit parvenir sous le regne du plus grand Monarque de la terre.

Vous voyez bien que le changement n'a rien gasté; & qu'on a tort de nous reprocher nostre inconstance sur le chapitre du langage. C'est là le cours ordinaire des choses humaines, & particulierement des langues vivantes. L'Italien & l'Espagnol ont changé à leur tour, nonobstant toute la fermeté dont se piquent les Italiens & les Espagnols. L'un & l'autre n'estoit à sa naissance qu'un jargon qui faisoit pitié; & ce ne fut qu'en changeant qu'ils de-

devinrent ce qu'ils sont aujourd'huy. Il est vray que ces deux langues ont esté plûtost faites que la langue Françoise; mais cela ne leur donne aucun avantage sur elle. Les ouvrages qui sont le plûtost achevez, ne sont pas les plus parfaits: la nature est des siecles entiers à former l'or, & les pierres precieuses.

Quoy qu'il en soit, la langue Espagnole, & la langue Italienne, lesquelles sont nées de la confusion des peuples qui se sont rendus maistres de l'Espagne, & de l'Italie, ne languirent pas long-temps dans les foiblesses de l'enfance: elles devinrent capables de quelque chose presque aussitost qu'elles furent nées, pareilles en cela à ces rivieres qui sont navigables à leur source. En un mot, elles parvinrent en assez peu de temps au comble de leur perfection: mais aussi bien loin de se purifier toûjours de plus en plus comme la nostre, elles se sont gastées peu à peu; ou du moins elles sont décheuës de leur premiere pureté: de sorte qu'elles ne sont pas si pures presentement, qu'elles estoient aux siecles passez. Pour ce qui regarde l'Espagnol, les *lettres* de Guevarre, l'*histoire* de Mariana, toutes les *œuvres* de Sainte Therese, de Ribadeneira, & de Grenade, ont une netteté, & une elegance que les

livres

livres nouveaux n'ont point. Et pour ce qui est de l'Italien, je connois peu d'Au[illegible]s modernes de delà les monts qui vai[illegible] les Villani, les Petrarques, & les Boccaces. Cela vient apparemment de ce que les choses qui aquierent bientost leur perfection, tombent bientost en decadence. Ainsi les fruits avancez ne sont pas de garde, & les femmes vieillissent plûtost que les hommes. Au contraire ce qui se fait avec beaucoup de temps, dure aussi beaucoup de temps; & c'est ce qui m'asseure en quelque façon de la durée de nôtre langue.

Si elle est dans sa perfection, dit Ariste, je meurs de peur qu'elle ne se corrompe bien-tost; car il me semble que les choses ne sont jamais plus prés de leur ruïne, que quand elles sont arrivées au plus haut point où elles peuvent monter. Je pourrois vous citer là-dessus un aphorisme d'Hippocrate, & plus d'une sentence de Seneque; mais je me contente de vous citer l'exemple de la langue Latine. Ne degenera-t-elle pas en moins de rien de sa premiere noblesse? N'eût-elle pas la mesme fortune que la grandeur de l'Empire Romain, qui s'affoiblît toujours depuis le siecle d'Auguste? Dés le regne de Neron le stile changea tout-à-fait.

Quin-

Quintilien avouë que de son temps il n'y avoit presque nulles traces de l'ancienne pureté : & vous sçavez que Tertullien reprocha aux Romains dans l'Apologie qu'il presenta à l'Empereur Severe, qu'ils n'avoient rien retenu de leurs ancestres, non pas mesme le langage.

Ipso denique sermone proavis renunciastis. Tertull. Apol. c. 6.

Je sçay tout cela, reprit Eugene, & je sçay de plus que la belle Latinité se seroit perduë entierement aprés la destruction de l'Empire Romain, si elle n'avoit esté conservée dans les bibliotheques des Curieux. Neanmoins je ne puis m'imaginer que nostre langue ait jamais de si funestes avantures ; je croirois plustost, s'il m'estoit permis de faire son horoscope, qu'elle sera toûjours florissante.

Ce n'est pas, continua-t-il, que ces sortes de revolutions ne soient assez naturelles ; mais c'est que la langue Françoise a quelque chose de singulier & d'extraordinaire, qui doit la preserver de la corruption, à laquelle les autres langues sont sujettes. Nous sçavons que la langue Latine fut alterée d'abord, par le mélange de tant de nations diverses, qui estoient tributaires ou sujettes des Romains ; & que la curiosité, le commerce, ou d'autres raisons attiroient souvent à Rome :

Rome ; qu'ensuite elle se corrompit tout-à-fait par les invasions des Goths, & des autres peuples du Nort : & qu'enfin l'usage s'en perdit insensiblement, aprés que les Lombards se furent emparez de l'Italie.

Voila les veritables causes de la decadence, & de la perte entiere de la langue Latine. Mais pour peu que vous y fassiez de reflexion, la langue Françoise n'a rien de pareil à craindre. Car en premier lieu, la passion que tous les autres peuples ont pour elle, nous peut presque asseûrer qu'ils n'y donneront aucune atteinte ; & l'experience nous fait voir que les nations differentes qui abordent de tous costez dans la Capitale du Royaume, oublient plûtost leur langue naturelle, qu'ils ne corrompent la nostre. D'ailleurs, il n'y a pas d'apparence qu'une monarchie qui n'a point changé depuis son établissement, devienne jamais la conqueste des étrangers. L'étoille de nostre Grand Monarque promet à la France une fortune toute contraire; & je ne sçay quelle inspiration me dit que les Lis qui viennent du Ciel, bien loin de se flestrir dans le champ où ils sont plantez, fleuriront un jour par toute la terre.

Quand vos propheties seroient vrayes, dit

dit Ariste, il ne s'ensuit pas que nostre langue demeure toûjours dans l'état où elle est presentement. Vous avez raison repliqua Eugene : car encore que nous n'ayons rien à craindre du costé des causes étrangeres, le seul caprice des hommes est capable de faire quelques changemens dans le langage. C'est la nature des choses vivantes de changer de temps en temps ; & s'il y a quelques langues modernes qui ne changent point, elles doivent estre comptées entre celles qui sont mortes. Je ne pretends donc pas que la nostre ne change point du tout ; mais je pretends que les changemens qui s'y feront dans la suite des siecles, ne seront pas plus essentiels ni plus remarquables, que ceux qui s'y sont faits depuis trente ans : je veux dire qu'ils n'altereront point le fonds de la langue. Il y aura toûjours la mesme naïveté, la mesme clarté, le mesme ordre, & le mesme tour dans le stile. Quelques mots & quelques façons de parler pourront s'établir ou s'abolir, selon la bizarrerie de l'usage ; mais ce changement sera tout au plus comme une legere maladie, qui arrive dans la force de l'âge, & qui ne change ni le temperament, ni l'humeur ; ou plûtost il sera de nostre langage, comme de nos modes.

A la verité nos modes changent de temps en temps : mais avez-vous pris garde que ces changemens ne vont pas tant à l'essentiel des habits, qu'aux ajustemens, & à la petite oye ? Depuis que les vieilles modes ont esté bannies avec le vieux langage, on a porté en France des étoffes, & des rubans de toutes façons, & de toutes couleurs; on a resserré ou élargi les chausses, selon que la fantaisie en a pris; on a donné mille formes aux collets, & aux chapeaux : mais on ne s'est point encore avisé de porter des robes à la Romaine, ou des vestes à la Persane; on n'a point quitté le chapeau pour prendre le turban des Turcs, ou le bonnet des Polonois; les fraises mesme, les collets montez, les vertugadins ne sont point revenus, & apparemment ils ne reviendront jamais, parce qu'ils sont contraires à cet air libre, propre, & galant, dont on s'habille depuis plusieurs années, & qu'on a soin de conserver avec toutes sortes d'habillemens. Disons aussi pour ce qui regarde la langue, que le Nerveze, le galimatias, & le Phebus ne reviendront point, par la raison qu'il n'y a rien de plus opposé à cet air libre, naturel, & raisonnable, qui est le caractere de nostre nation, & comme l'ame de nostre langue.

Il seroit inutile, dit Ariste, de vous contester une chose qui ne peut estre decidée que quand nous ne serons plus au monde, & dont la posterité seule sera juge: Il vaut mieux, continua-t-il, vous en croire sur vostre parole, que de vous contredire mal-à-propos. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, repartit Eugene: je pourrois bien me tromper dans mes conjectures; & aprés tout je ne voy pas assez clair dans l'avenir, pour répondre de ce qui arrivera dans mille ans.

Pour moy, dit Ariste, je suis d'avis que sans nous mettre en peine de ce que deviendra un jour nostre langue, nous taschions de la bien sçavoir, telle qu'elle est presentement. Ce n'est pas une petite entreprise, repliqua Eugene: on a mis les choses à un tel point, que plus on étudie le François, plus il y a en quelque façon à apprendre: la pureté, la netteté, l'exactitude, & le beau tour coustent infiniment; tout cela demande une grande étude, & un grand travail.

J'en demeure d'accord, dit Ariste: mais une langue aussi belle que la nostre, ajoûta-t-il, merite bien quelque application, & quelque soin. Je pardonne aux Italiens, & aux Espagnols de ne l'étudier pas à fond; mais je ne puis le pardonner

ner aux François, sur tout à ceux qui ont de la disposition, & du naturel pour les langues. N'est-ce pas une chose ridicule de cultiver soigneusement les langues étrangeres, & de negliger sa langue naturelle ; d'entendre parfaitement le Grec, le Latin, l'Italien, l'Espagnol ; & de ne sçavoir ni parler, ni écrire poliment en François ?

Que faut-il faire, dit Eugene, pour bien parler, & pour bien écrire ? Vous le sçavez mieux que moy, répondit Ariste, & c'est à vous à m'apprendre ce que vous avez fait pour cela. A vous dire la verité, repartit Eugene, je dois le peu que je sçay au commerce des honnestes gens, & à la lecture des bons livres. Ce sont à parler en general, les deux voyes qu'il faut tenir, ce me semble, pour sçavoir bien la langue Françoise : l'une ne suffit pas sans l'autre. En frequentant les personnes polies, on prend insensiblement je ne sçay quelle teinture de politesse, que les livres ne donnent point : ce n'est gueres que dans les belles conversations qu'on apprend à parler noblement, & naturellement tout ensemble. Mais aussi ce n'est gueres que dans les bons livres qu'on apprend à parler juste, & selon toutes les regles de l'art. Ceux qui ne font que lire, &

& qui ne voyent point le beau monde, ne sont pas assez polis, & n'ont pas pour l'ordinaire cet air aisé & naturel, qui est si fort à la mode; & ceux qui ne lisent point du tout, ou qui lisent sans nulle reflexion, comme quelques gens de la Cour qui passent toute leur vie dans les cercles, & dans les ruelles, ne sont pas fort exacts: à peine peuvent-ils écrire un billet, qu'ils ne fassent quelque faute contre la pureté ou contre la netteté du stile.

Mais puisque la lecture est si necessaire, reprit Ariste, que faut-il lire pour bien sçavoir nostre langue? Je voudrois, répondit Eugene, qu'on leût d'abord Vaugelas: ses *Remarques* sont pleines de mille reflexions qui donnent une veritable idée de la langue? elles contiennent presque toutes les regles, qui peuvent servir pour bien parler, & pour bien écrire. Son *Quinte-Curce* est un modele sur lequel on peut se former seûrement.

Il faut lire Balzac, car il a de grandes beautez, & on apprend beaucoup en le lisant; mais il ne faut pas trop l'imiter. Il est aisé de parler mal, en voulant parler aussi-bien que luy.

Quoy-que le stile de Voiture ne soit pas toûjours fort chastié, parce qu'il n'a jamais reveû ses ouvrages, & que ce n'est

pas

pas luy qui les a fait imprimer; la lecture de ses Lettres ne laisse pas d'estre fort utile. Si on n'y trouve pas la derniere pureté du langage, on y trouve une naïveté & une delicatesse, qui ne se rencontre point par tout ailleurs.

La *Défense de Voiture* est le chef-d'œuvre de Costar : ses autres livres ne sont pas si fins ni si corrects que celuy-là.

Tout ce que La Chambre & d'Ablancourt ont mis en lumiere, merite fort d'estre leû. Il seroit à souhaiter que nous eussions les Lettres du Secretaire de l'Academie : car il ne sort rien de ses mains qui ne soit fini; & il y a dans tout ce qu'il fait un certain air d'honneste homme, qui me plaist infiniment.

Nous avons attendu long-temps les *œuvres* d'un Academicien, que les plus sçavans dans la langue consultent comme leur oracle : elles paroissent enfin; & il ne faudroit presque que ce livre-là pour apprendre à bien écrire. Les *Plaidoyers*, qui en font la principale partie, ont les vrayes beautez de l'eloquence Françoise; & quand l'Auteur ne donneroit point au public la Rhetorique qu'il a promise, nous n'aurions rien à luy demander aprés le present qu'ils nous a fait.

Que pensez-vous, dit Ariste, des *Sentimens de l'Academie sur le Cid*. C'est à mon avis, repliqua Eugene, un ouvrage achevé en son genre; le nom que ce livre porte, & les mains par lesquelles il a passé avant que de voir le jour, le doivent faire estimer de tout le monde.

L'Histoire de l'Academie Françoise est un des livres François que j'estime le plus. Outre le bon sens, & la politesse qui y regnent par tout; l'Auteur y a joint ensemble la facilité & l'exactitude. Le *Discours* que le mesme Auteur a composé sur les œuvres de Sarazin, est une tres-belle chose. Je l'ay leû plusieurs fois, & je l'ay toûjours leû avec plaisir.

La *Preface* qui a esté depuis peu au commencement des œuvres de Balzac est sçavante, & tres-bien écrite. Je serois d'avis qu'on la leût avant que de lire les Lettres & les Discours qui la suivent. A propos de Preface, dit Ariste, il ne se peut rien voir de plus sensé ny de plus juste que celle de la nouvelle Traduction de l'Eneïde.

Mais puisque nous sommes sur les Prefaces, dit Eugene, nous ne devons pas oublier celle qu'un de nos amis a faite sur de fort beaux *Panegyriques*. Elle est digne de l'approbation qu'elle a eûë dans le monde.

monde. Je ne sçay, dit Ariste; si la lecture de cette *Preface* ne m'a point causé plus de douleur que de plaisir; car je n'ay pû la lire sans pleurer celuy dont elle parle. Comme j'avois pour ce cher Ami une grande tendresse, & toute l'estime qu'on peut avoir pour un homme extraordinaire; sa perte m'a sensiblement touché; & je ne pourrois m'en consoler de ma vie, si je ne retrouvois cet illustre mort dans ses freres, comme dans d'autres luy-mesme. Celuy qui a suivi une jeune Reine dans un païs étranger, est un homme de grand merite, habile, modeste, secret, desinteressé, & infatigable dans le travail. Il écrit en sa langue d'une maniere à faire juger qu'il n'en auroit jamais étudié aucune autre. Cependant outre la connoissance qu'il a des langues Grecque & Latine, il parle celles de nos voisins, presque aussi facilement, & aussi poliment que la sienne.

Pour revenir aux bons livres & aux bons Ecrivains dont nous parlions, reprit Eugene; l'Auteur des *Reflexions ou Maximes morales* a un caractere tres-noble, & je ne sçay quelle finesse que tous les bons Auteurs n'ont pas. Le *Discours* qui a esté mis à la teste de ces *Reflexions*, est de la main d'un grand maistre, qui sçait le

 monde,

monde, aussi-bien que la langue, & qui n'a pas moins d'honnesteté que d'esprit. L'Auteur des *Conversations*, qui parurent l'an passé; & celuy des *Observations sur les Poëmes d'Homere & de Virgile*, écrivent d'une maniere judicieuse & delicate.

Que vous semble, dit Ariste, des *Observations* qu'un sçavant Homme a faites sur les Poësies de Malherbe? elles sont curieuses, repliqua Eugene, aussi-bien que ses *Origines de la langue Françoise*; & aprés les *Remarques* de Vaugelas je ne sçache rien en ce genre qui puisse instruire davantage.

Je vous ay déja parlé des *Avantages de la langue Françoise sur la langue Latine*; quelque doctes que soient ces *Dissertations*, elles ne sont pas moins agreables que *la Promenade de Saint-Germain*. Je l'ay leüë depuis peu, dit Ariste & j'en ay esté charmé: Vous ne l'auriez pas moins esté, ajoûta Eugene, des *Promenades de Versailles & de Saint-Cloud*, si vous les aviez leües, elles ont quelque chose qui enchante.

La Vie de Socrate, reprit Ariste, que le Traducteur de Xenophon a composée me tomba l'autre jour entre les mains, & j'en suis bien content: Elle est tres-exacte

répon

répondit Eugene, quoy-qu'elle ne soit pas fort nouvelle.

L'Histoire de la Vie du Duc d'Espernon composée par Girard, *La Guide des Pecheurs de Grenade* traduite par le mesme; Les *Paraphrases sur les Epistres de saint Paul*; les *Actions publiques* d'un Predicateur celebre, sont d'assez bons livres. L'*Histoire Sainte du Nouveau Testament* est également pure, & fleurie. Il n'y a rien de plus net, ni de plus elegant, que la *Morale du Sage*: on y trouve dequoy former ses mœurs, & son stile en mesme temps. Il n'appartenoit qu'à une Personne considerable par sa naissance, & par son merite d'estre l'interprete de Salomon; & il falloit sçavoir nostre langue aussi-bien que cette illustre Solitaire la sçait, pour le bien faire parler François.

Mais que pensez-vous, dit Ariste, de ces Solitaires qui ont tant écrit depuis vingt ans? Je leur fais justice, repliqua Eugene; & j'avouë de bonne foy qu'ils ont beaucoup contribué à la perfection de nostre langue. Avez-vous veû, dit Ariste, la traduction qu'ils ont faite de l'*Imitation de Jesus-Christ*? J'ay oüi dire que c'est un de leurs chef-d'œuvres; & qu'ils la proposent eux-mesmes pour un modele de la pureté du langage. Je la lis

depuis quelques jours ; repartit Eugene ; & je l'estime pour le moins autant que *les Confessions de Saint Augustin*, & que *la Vie de D. Barthelemy des martyrs*, où les longues periodes fatiguent un peu le lecteur.

Il est vray, dit Ariste, que ces Ecrivains si fameux ne peuvent pas estre accusez de Laconisme : ils aiment naturellement les discours vastes ; les longues parentheses leur plaisent beaucoup ; les grandes periodes, & sur tout celles qui par leur grandeur excessive suffoquent ceux qui les prononcent, comme parle un Auteur Grec, sont tout-à-fait de leur goust. La belle Vie de l'Archevesque de Brague commence par une periode démesurée : il faut avoir de bons poulmons pour la lire tout d'une haleine ; & une grande attention pour la comprendre la premiere fois qu'on la lit.

περίοδοι μακρῶκαι ἀποπνίγουσι τὰς λέγοντας. *Dion. Halicarn.*

Cela s'appelle se lasser dés le commencement du voyage, dit Eugene. Mais que voulez-vous, ajoûta-t-il ? ces Messieurs ont pris ce train-là il y a long-temps : ils y sont accoûtumez, & apparemment ils auront de la peine à le quitter. Aprés tout, il ne faut pas les chicaner sur un defaut qui ne vient que d'abondance : si c'est un vice que de faire des gran-

grandes periodes, c'est le vice des grands orateurs ; & c'est ce qui me fait croire que ces Messieurs ne s'en corrigeront pas.

Pourquoy ne se corrigeroient-ils pas de leurs longues periodes, repartit Ariste ; ils se sont bien corrigez avec le temps de leurs exagerations. Il n'y avoit rien de plus commun dans leurs premiers livres que des expressions excessives, comme *la plus grande & la plus punissable de toutes les hardiesses ; la plus sanglante de toutes les invectives ; la plus étrange temerité, & la plus grossiere ignorance qui fut jamais.* On y voyoit jusques dans les titres, & dans les narrations qui doivent estre simples & modestes, *une audace qui n'eut jamais de pareille, une ignorance insupportable, une insolence punissable, la plus insigne de toutes les fourberies, la plus lache prevarication qui fut jamais.* C'est ce que leur a reproché autrefois un des plus judicieux Critiques de nostre temps. *Franc. Vavassor. de Libell. supposit.*

Ils ne se sont pas défaits entierement de ces sortes d'expressions, dit Eugene. Ils mettent encore *le plus* en bien des endroits où il n'a que faire, ou s'ils ne se servent pas de ce terme pour exagerer ce qu'ils disent, ils employent de grands mots, & de grandes epithetes, qui font à peu prés le mesme effet. Témoin *une imperti-*

Refutation de la Lettre à un Seigneur de la Cour.

nence signalée, un égarement prodigieux, un attentat insupportable, un emportement diabolique, un effroyable excés de malice, & de folie. Pour ce qui regarde l'étenduë des periodes, bien loin de les accourcir, ils y ajoûtent des queuës qui rendent le discours extremement long. Par exemple, aprés de grandes periodes qui lassent déja assez d'elles-mesmes, ils mettent d'ordinaire quelque participe, comme, *estant certain que... rien n'estant plus avantageux que...* ce qui ne sert pas trop à délasser les esprits, & à faire reprendre haleine aux lecteurs.

A la verité, je ne trouve dans l'*Imitation de Jesus-Christ* ni des expressions hyperboliques, ni des periodes démesurées: cependant à ne vous rien déguiser, j'y trouve je ne sçay quoy qui me fait de la peine. Ce sont peut-estre de scrupules; vous en jugerez, s'il vous plaist: j'ay le livre sur moy, & j'ay marqué les endroits qui m'ont arresté. Je commence par l'*Epître* dedicatoire.

Tant s'en faut que ce glorieux rabaissement soit indigne du courage des personnes de vostre naissance.

Je vous avoüe que *ce glorieux rabaissement*, ne me plaist gueres. Il ne me plaist point du tout, dit Ariste, & je doute que

que *rabaissement* soit François. J'ay bien oüi dire *le rabais des monnoyes*, & on pourroit dire peut-estre *le rabaissement* d'une personne, à qui on fait perdre sa dignité, & son rang ; mais je ne croy pas qu'on dise *rabaissement* pour *humilité*, & ce *glorieux* n'y revient point trop selon mon sens.

Il y a dans *l'Avertissement* au lecteur un mot qui m'a surpris, continua Eugene, la voicy. *Il égale la hautesse & la magnificence des ouvrages des saints Peres.* Que dites-vous de *hautesse* ? J'avois creû jusqu'à cette heure, dit Ariste, que la *hautesse* estoit affectée au Grand Seigneur, & je ne croyois pas qu'on deust jamais donner de la *hautesse* aux saints Peres. J'aimerois autant leur donner de l'*altesse*, & je trouverois aussi-bon l'*altesse* de leurs ouvrages, que la *hautesse*. Raillerie à part, *la hautesse* me choque encore plus que *le rabaissement*. Mais voyons le reste. Eugene lût alors les endroits suivans.

L'œil est insatiable de voir. Ils travaillent plus à acquerir de l'éclat qu'à se L.1.c.1
fonder dans l'humilité. D'où viennent tous c.3.
vos troubles, sinon des affections immortifiées de vostre cœur ?

Je trouve vos premiers doutes assez bien fondez, dit Ariste. *Insatiable* est de

ces mots qui n'ont point de queuë, & qui ne regissent rien. On dit, une avarice *insatiable*, un cœur *insatiable*: mais on ne dit point *insatiable de manger*, ni *insatiable de voir*. A la verité on peut dire un desir *insatiable d'apprendre*: mais alors, *d'apprendre*, est regi par *desir*, & non pas par *insatiable*.

Se fonder dans l'humilité, ne me semble pas trop bon; mais *acquerir de l'éclat*, ne me semble pas François. On dit bien *aimer l'éclat*, *faire de l'éclat*; mais on ne dit pas que je sçache *acquerir de l'éclat* en quelque sens que ce soit.

Pour *immortifié*, c'est un mot de la façon de ces Messieurs, aussi-bien qu'*inexperimenté*, *irreligieux*, *inallié*, *inalliable*, *incorrumpu*, *inconvertible*, *intollerance*, *clair-voyance*, *inobservation*, *inattention*, *desoccupation*, *desoccuper*, *desaveugler*, *coronateur*, *insidiateur*: à quoy l'on peut ajoûter *élevement*, *abregement*, *brisement*, *déchirement*, *resserrement*, *attiedissement*; & ces adverbes, *[illegible]larément*, *inexplicablement*; *[illegible] [illegible]ment*. Car ils ne font point de difficulté de faire des mots nouveaux, & ils pretendent mesme avoir ce droit-là; comme si des particuliers, & des solitaires avoient une autorité que les Rois mesmes n'ont pas.

C'est

C'est apparemment en vertu de cette autorité pretenduë, dit Eugene, que le Traducteur de l'*Imitation* a fait un mot dont nous n'avions jamais oüi parler: c'est *indisposer* avec une signification active; en voicy des exemples.

Celuy qui aprés m'avoir receû, se répand aussi-tost en des satisfactions exterieures, s'indispose beaucoup pour me recevoir.

Ainsi vous pourriez differer long-temps de communier, & vous y trouver plus indisposé dans la suite.

Cet *indisposer* est gaillard, répondit Ariste; & je suis bien trompé, si ce mot-là fait fortune; car il est des mots à peu prés, comme des hommes; il y en a qui ont une étoille heureuse, pour parler ainsi, & qui sont receûs dés qu'ils se presentent: mais il y en a de malheureux qu'on ne peut souffrir, & ausquels on ne s'accoûtume jamais. *Indisposer* est du nombre de ces mal-heureux, aussi-bien qu'*élevement*, que ces Messieurs mettent par tout, & dont personne qu'eux ne se sert.

Que voulez-vous, dit Eugene: ils aiment les mots nouveaux, & ils se plaisent à en faire. Mais passons outre. Aimez-vous *se trouver dans l'obscurcissement, dans l'enyvrement, & dans le resserrement?*

L.3.c.7. *Lorsque vous vous trouverez dans l'obscurcissement.*

c.9. *Quand ma grace entre une fois dans un cœur, il ne se trouve plus dans le resserrement.*

L.3.c.12. *L'aveuglement, & l'enyvrement où ils se trouvent, ne leur permet pas de discerner ce qu'ils sont.*

Aimez-vous *l'enyvrement* des divertissemens du monde? *Complaire* à Dieu au lieu de *plaire?*

L.3.c.20. *L'enyvrement de l'amour, & des divertissemens du monde l'emporte en l'ame de plusieurs.*

L.3.c.34. *N'ayez qu'une fin unique, qui est de me complaire.*

A ne vous rien déguiser, dit Ariste, je n'aime point tout cela. Je ne sçay, reprit Eugene, si vous aimerez davantage ce qui me reste à vous lire. Il leût alors les autres endroits qu'il avoit marquez, & Ariste luy dit son sentiment sur chaque endroit dans l'ordre qui suit.

L.3.c.33. *Vous serez sujet malgré vous à la mutabilité & au changement.*

L.2.c.3. *Celuy qui est encore assujéti au trouble de ses passions.*

Ces deux phrases ne me plaisent point. On est sujet au changement, mais on n'est point sujet à la *mutabilité*: qui dit *muta-*

mutabilité, dit une disposition au changement ; estre muable, c'est estre sujet à changer ; de sorte qu'estre sujet à la *mutabilité*, vaut autant qu'estre sujet à la disposition au changement, & au pouvoir de changer : ce qui ne me semble pas trop raisonnable.

Je dis le mesme d'*assujéti au trouble de ses passions*. On est *assujéti à ses passions* ; *on est esclave de ses passions* : mais on n'est point *assujéti au trouble*, ni *esclave du trouble de ses passions*. Cela n'est ni selon la raison, ni selon l'usage.

Qu'il est triste au contraire, & penible de voir des personnes sans ordre, & sans regle ! L. 1. c. 26.

Il est *triste* de voir, il est *penible* de voir, me fait de la peine.

Celuy-là est vrayment sage qui ne preste point l'oreille aux amorces & aux enchantemens de ces sirenes qui tuënt en caressant. L. 5. c. 27.

Je pardonnerois ce *prester l'oreille aux amorces*, à de petits Ecrivains qui ne sont pas obligez d'estre si exacts ; mais je ne puis le pardonner à de grands Auteurs qui ne se doivent rien pardonner à eux-mesmes. *Amorces* est de ces mots metaphoriques, ausquels il reste toujours quelque chose de leur signification propre : on dit bien *les amorces* du vice, on diroit bien

se laisser prendre aux *amorces* des sirenes ; mais je doute qu'on puisse dire, *prester l'oreille aux amorces*. Il me semble que ces deux mots *oreille* & *amorces*, ne sont pas faits l'un pour l'autre.

L. 3. *Que cette vie est mal-heureuse, puisqu'el-*
c. 20. *le est toujours assiegée de pieges & de filets, & pleine d'une infinité d'ennemis qui l'environnent de toutes parts !*

Ce mot d'*assiegée* ne s'accorde pas trop bien avec *pieges* & *filets* : ils s'accorderoient mieux avec *ennemis*, & cet endroit seroit plus juste de la sorte. Que cette vie est mal-heureuse, puisqu'elle est toujours assiegée d'ennemis, & pleine d'une infinité de pieges & de filets qui l'environnent de toutes parts !

L. 3. *Afin que vous soyez le dominateur de*
c. 38. *vos actions.*

Bon Dieu, quelle façon de parler ! j'aimerois autant dire, *le Seigneur & le Roy de vos actions* : ce n'est pas que *dominateur* ne soit François; mais c'est que *dominateur* & *actions* ne s'accommodent pas ensemble.

M. 3. *Il faut que vous conserviez vostre ame*
c. 53. *dans une privation de toutes les douceurs.*

L. 3. *Abaissez mon cou & ma teste superbe,*
c. 50. *afin de faire plier ma volonté dereglée & inflexible sous la rectitude & la sainteté de la vostre.*

Voila

Voila ce qui s'appelle des phrases. *Conserver son ame dans la privation de toutes les douceurs : faire plier sa volonté sous la rectitude de la volonté de Dieu* ; ou je ne m'y connois pas, ou cela est un peu Nerveze.

Je suis dans une défaillance generale de toutes choses. Ce n'est pas bien parler, pour dire, toutes choses me manquent : défaillance ne signifie pas *manquement & défaut*, en ce sens-là. On dit *défaillance* de cœur, *défaillance* d'esprits, *défaillance* des astres ; mais on ne dit pas *défaillance* d'argent, *défaillance* d'habits, *défaillance* de choses necessaires à la vie. L. 3. c. 40.

L'impuissance où je me trouve d'estre consolé par aucun homme. L. 3. c. 40.

Estre dans l'impuissance, s'accommode bien à un verbe actif, mais non pas à un verbe passif : on dit *je suis dans l'impuissance de vous assister, de vous servir* : mais je ne croy pas qu'on puisse dire, *je suis dans l'impuissance d'estre assisté de mes amis, d'estre consolé par aucun homme.*

Si impuissant à vous taire ; si facile pour la dissipation, & le ris ; si fecond à former de bonnes resolutions, & si sterile à en produire les effets. L. 4. c. 7.

Ces phrases-là ne sont point Françoises. Quel langage ! *je suis impuissant à parler*

parler, je suis impuissant à me taire, pour dire, je ne puis parler, je ne puis me taire. Les Etrangers qui commencent à apprendre le François, parlent de la sorte: il falloit dire, *si peu maistre de vostre langue*, au lieu de *si impuissant à vous taire*. *Facile* n'est pas bien avec *pour*, ni avec un *nom*: ou il ne veut rien aprés soy, ou il veut *à*, & un *verbe*. C'est un esprit *facile*; c'est une chose *facile à faire*.

Pour *fecond* & *sterile*, on ne les joint pas avec des *verbes*. La terre est *feconde*, un champ est *sterile*; mais la terre n'est point *feconde à former* des metaux dans ses entrailles, un champ n'est point *sterile à produire* du bled: tout au plus la terre est *feconde en metaux*, un champ est *sterile en bled*. Le Traducteur auroit pu dire: *si fecond en bonnes resolutions, & si sterile en bons effets.*

L.4.c.3. *De peur que m'abstenant plus long-temps de vostre sacré corps, je ne me refroidisse peu à peu de mes saints desirs.*

Se refroidir de ses saints desirs, c'est une phrase nouvelle que je n'ay point encore entenduë. J'ay toujours oui dire, se refroidir dans ses exercices de pieté, dans une entreprise où l'on s'est engagé avec chaleur.

O état

O état sacré de la vie religieuse, qui rend l'homme cheri de Dieu! L.3.c.1.

Si vous aviez soin de rendre vostre ame vuide de l'affection de toutes les creatures. L.2.c.7.

Je suis seûr que les gens un peu delicats dans la langue n'aimeront pas ces façons de parler ; *rendre cheri, rendre vuide. Rendre* ne s'accorde pas avec les participes, ni avec toutes sortes d'adjectifs. On ne dit point il *se rend aimé*, quoy qu'on dise *il se rend aimable*. On ne dit point aussi *rendre vuide*, non plus que *rendre plein*, pour dire *vuider* & *remplir*. Ces locutions sont comme *rendre connu*, que Balzac a condamné absolument dans le *Sonnet de Job*.

Comme ils n'ont pas en moy une pleine confiance, ils s'entremettent encore du soin d'eux-mesmes. L.3.c.3.

Cela n'est pas François. On dit bien s'entremettre d'une affaire ; mais on ne dit pas *s'entremettre du soin d'une affaire*, ni *du soin d'une personne*.

Tous mes desirs soûpirent vers vous. L.3.c.48.

C'est le cœur, c'est la personne qui soûpire : mais les yeux ne *soûpirent* point, ce sont eux qui font soûpirer. *Soûpirent vers vous*, n'est pas bien ; il faut dire *soûpirent aprés vous*, ou *pour vous*.

Je ne trouve du repos en aucune creature, mais en vous seul, ô mon Dieu. L.4.c.11.

Cet-

Cette construction n'est pas reguliere. *Je ne trouve du repos*, ne se rapporte pas bien à *mais en vous seul.* Il falloit tourner autrement la phrase, ou du moins il falloit dire, *mais j'en trouve en vous seul.* Les verbes ne doivent point estre sous-entendus en ces rencontres; ils doivent estre toujours exprimez, & on ne doit point craindre de repeter le mesme mot: la repetition ne choque point, quand elle contribuë à la regularité de la construction, & à la netteté du stile.

L.3.c.15. *Vous vous aimez trop par un amour dereglé.*

L.3.c.27. *Considerer tout par un œil si pur, & si éclairé.*

Dés qu'on s'aime trop, on s'aime avec déreglement; ainsi *par un amour dereglé*, est inutile aprés *trop.* D'ailleurs *s'aimer par un amour dereglé*, n'est pas bien dit, non plus que *considerer par un œil si pur & si éclairé*; il faut dire *s'aimer d'un amour dereglé: considerer tout d'un œil si pur & si éclairé.*

L.3.c.53. *Il y en a peu qui sortent entierement de leurs inclinations, & de leur humeur.*

Ce n'est pas bien parler François, pour dire, qui renoncent entierement à leurs inclinations, & à leur humeur. On dit d'un homme que la passion emporte, il est hors

hors de ſoy, il eſt rentré en ſoy-meſme, mais on ne dit point il eſt ſorti de ſoy-même : ainſi on dit ſortir de ſon peché, ſortir de ſon caractere ; mais on ne dit point *ſortir de ſes inclinations, & de ſon humeur*, pour dire, renoncer à ſes inclinations, & à ſon humeur.

L'ancien ſerpent s'armera contre vous de toute ſa malice, & ſa violence. L.3.c.12.

Elle s'attache à vous par toutes ſes puiſſances, & ſes mouvemens. L.3.c.34.

L'exactitude demande qu'on diſe, *de toute ſa malice, & de toute ſa violence : par toutes ſes puiſſances, & par tous ſes mouvemens.* Ces omiſſions ſont des negligences qu'on doit éviter.

A moins que Dieu ne leur faſſe la grace de renoncer à cette attache à leur ſentiment. L.3.c.7.

C'eſt ſe negliger beaucoup que d'écrire de la ſorte. *A cette attache à leur ſentiment*, fait un fort mauvais effet. Il y a une negligence qui ne gaſte rien, qui plaiſt meſme, & qui pare quelquefois le diſcours ; & c'eſt celle qui eſt oppoſée à l'affectation : mais il y en a une autre qui ſied mal, qui choque toûjours, bien loin de plaire ; & c'eſt celle qui eſt oppoſée à l'exactitude. La negligence du Traducteur dans l'endroit que vous venez de lire, eſt de cette derniere eſpece.

Ne

Ne pourroit-on pas compter, dit Eugene, entre les negligences vicieuses, une construction qui est fort familiere au Traducteur ? En voicy des exemples.

L.2.c.12. *Nostre merite ne consiste pas dans les joyes, & les gousts spirituels.*

L.4.c.15. *Remettant à Dieu le temps, & la maniere en laquelle il luy plaira de vous visiter.*

L.4.c.6. *Qui peut seul luy donner un secours, & une consolation parfaite.*

L.3.c.40. *Toute la hautesse, & l'éclat du monde estant comparé à vostre eternelle gloire, n'est que folie, & que vanité.*

A ce que je vois, dit Ariste, le Traducteur a bien en teste *la hautesse*; & il ne tiendra pas à luy que toutes les Grandeurs de l'Univers ne partagent avec le Grand Turc un titre qui luy est propre, & que personne ne luy a encore disputé. Si le Traducteur en est creû, on dira bien-tost *la hautesse* des Rois, *la hautesse* des Papes, *la hautesse* des Anges, *la hautesse* de Dieu, comme il dit *la hautesse* du monde, & *la hautesse* des Saints Peres.

Mais pour vous dire mon sentiment sur ce que vous me demandez : quand deux substantifs de different genre se rencontrent, comme *joyes* & *gousts*, *temps* & *maniere*, *secours* & *consolation*, *hautesse* & *éclat*,

ce n'est pas absolument une faute de faire rapporter l'adjectif au dernier substantif, & de dire *les joyes & les gousts spirituels* ; *le temps & la maniere en laquelle* ; *un secours & une consolation parfaite*; *la hautesse, & l'éclat du monde estant comparé.* Quoy que ces constructions soient irregulieres à l'égard du premier substantif, & que *spirituels*, *en laquelle*, *parfaite*, *comparé*, ne s'accordent pas avec *joyes*, *temps*, *secours*, *hautesse*; on ne laisse pas de parler, & d'écrire ainsi communément, comme a remarqué Vaugelas. A la verité ceux qui se piquent d'une grande justesse, doivent éviter cela comme un écueil, selon l'avis de Malherbe, & de Vaugelas mesme ; & je m'étonne que le Traducteur de *l'Imitation* au lieu d'éviter cet écueil, y donne à toute heure, & de tout son cœur.

Ce qui m'étonne le plus, dit Eugene, c'est qu'il donne quelquefois dans le galimatias. Ecoutez les endroits suivans.

A la veuë de l'abysme de vos jugemens, dans lesquels je ne trouve en moy autre chose que le peché & le neant. L.3.c.14

Le remede à ce mal est de n'avoir aucun égard à ces phantosmes qu'il nous presente; mais d'en rejetter au contraire contre luy-mesme toute l'abomination, & toute l'horreur. L.4.c.10

Les

l.3.c.8. *Les moindres étincelles de cette estime presomptueuse de moy-même seront comme éteintes, & étouffées dans cet abysme de mon neant sans qu'elles en puissent ressortir jamais.*

Vrayment, dit Ariste, si ce n'est là du galimatias, c'est quelque chose qui en approche. *Vos jugemens dans lesquels je ne trouve en moy: En rejetter contre luy-même toute l'abomination, & toute l'horreur: Les étincelles de l'estime de moy-mesme éteintes & étouffées dans l'abysme de mon neant, sans qu'elles en puissent ressortir jamais*; ce sont des façons de parler si particulieres & si mysterieuses, que j'ay bien de la peine à les comprendre. Aprés tout, si le Traducteur est obscur, & guindé en quelques endroits, ce n'est pas la faute de l'Auteur qui est par tout clair, & simple, comme vous sçavez. Mais peut-estre que ce qui vous reste à lire, est plus net & plus aisé à entendre.

Nous ne finirions jamais, dit Eugene, si je vous lisois tous les endroits que j'ay marquez. Il n'y a pas un chapitre sur lequel je n'aye plusieurs doutes. Cependant, ajoûta-t-il, *l'Imitation de Jesus-Christ* est le plus petit livre de ces Messieurs, & de tous leurs livres c'est celuy qui a eû le plus de cours: on en a fait jusqu'à treize editions, & mon *Imitation* est de la derniere; comme vous

vous voyez. Je concluſ de tout cela, dit Ariſte, que les plus grands maiſtres ſont capables de ſe méprendre quelquefois ; & que les dernieres editions ne ſont pas toûjours correctes, quoy qu'elles ſoient reveûës & corrigées. *Il s'eſt fait trois editions depuis celle-là.*

Je penſe pour moy, reprit Eugene, que ſi l'on voit peu de livres François où l'on ne puiſſe trouver quelque choſe à dire, il faut s'en prendre à la delicateſſe du ſiecle, & à la perfection de la langue, plûtoſt qu'aux Auteurs des livres. Car enfin on veut aujourd'huy dans le langage des qualitez qu'il eſt aſſez difficile d'allier enſemble : une grande facilité, & une grande exactitude ; des paroles harmonieuſes, mais pleines de ſens ; de la brieveté, & de la clarté ; une expreſſion tres-ſimple, & en meſme temps tres-noble ; une extréme pureté, une naïveté admirable, & avec cela je ne ſçay quoy de fin, & de piquant. Il n'appartient pas à toutes ſortes de gens de parvenir juſques-là. On a beau lire les bons livres, & voir le grand monde ; on ne fait rien, ſi la nature ne s'en meſle. Pour bien profiter de la lecture & de la converſation, il faut avoir du naturel pour la langue, beaucoup d'eſprit, beaucoup de jugement, & meſme beaucoup d'honneſteté : je prens ce mot dans un ſens qu'on luy a donné de-

depuis peu ; & j'entens par honnesteté une certaine politesse naturelle, qui fait que les honnestes gens ne gardent pas moins de bienseances dans ce qu'ils disent, que dans ce qu'ils font. Ceux qui ont ces avantages, n'ont pas besoin comme les autres d'une longue étude, pour avoir une connoissance parfaite de nostre langue : leur genie leur tient lieu de tout ; ils n'ont qu'à le suivre pour bien parler. Il se voit à la Cour plusieurs personnes de ce caractere, qui sans avoir jamais beaucoup étudié la langue, parlent comme les maistres, & peut-estre mieux que les maistres ; avec le seul secours de la nature ils gardent exactement toutes les regles de l'art. Mais sçavez-vous bien que nostre grand Monarque tient le premier rang parmi ces heureux genies, & qu'il n'y a personne dans le Royaume qui sçache le François comme il le sçait. Les personnes qui ont l'honneur de l'approcher, admirent avec quelle netteté, & avec quelle justesse il s'exprime. Cet air libre & facile dont nous avons tant parlé, entre dans tout ce qu'il dit ; tous ses termes sont propres, & bien choisis, quoy qu'ils ne soient point recherchez ; toutes ses expressions sont simples, & naturelles : mais le tour qu'il leur donne est le plus delicat, & le plus noble du

monde.

monde. Dans ses discours les plus familiers, il ne luy échape pas un qui ne soit digne de luy, & qui ne se sente de la majesté qui l'accompagne par tout: il agit & il parle toûjours en Roy, mais en Roy sage, & éclairé, qui observe en toutes rencontres les bienseances, que chaque chose demande. Il n'y a pas jusqu'au ton de sa voix qui n'ait de la dignité, & je ne sçay quoy d'auguste qui imprime du respect & de la veneration. Comme le bon sens est la principale regle qu'il suit en parlant, il ne dit jamais rien que de raisonnable; il ne dit rien d'inutile; il dit en quelque façon plus de choses que de paroles: cela paroist tous les jours dans ces réponses si sensées, & si precises, qu'il fait sur le champ aux Ambassadeurs des Princes, & à ses sujets. Enfin pour tout dire en un mot, il parle si bien, que son langage peut donner une veritable idée de la perfection de nostre langue. Les Rois doivent apprendre de luy à regner; mais les peuples doivent apprendre de luy à parler. Si la langue Françoise est sous son regne ce qu'estoit la langue Latine sous celuy d'Auguste, il est luy-mesme dans son siecle ce qu'Auguste estoit dans le sien: entre les grandes qualitez qui luy sont communes avec cet Empereur si celebre, il a l'avantage d'é-

Augusto prompta ac profluens, quæ deceret principem, eloquentia fuit. *Tacit. Ann. lib.* 13.

tre né eloquent, comme il faut qu'un Prince le soit.

Il ne ressemble pas seulement a Auguste, dit Ariste, il ressemble aussi à Cesar. Le Roy de France parle sa langue, comme le Conquerant des Gaules parloit la sienne; c'est à dire qu'il la parle tres-purement, & sans nulle affectation: de sorte que si nostre Prince se donnoit la peine d'écrire luy-mesme son histoire, les commentaires de Loüis vaudroient bien ceux de Cesar.

Quoy que le Soleil fût déja couché quand Ariste, & Eugene commencerent à parler du Roy, ils ne laisserent pas de faire encore deux ou trois tours de promenade: & les autres vertus de ce grand Monarque les occuperent si agreablement, que leur entretien dura jusques à la nuit, qui les obligea enfin de se retirer.

LE SECRET.

III. ENTRETIEN.

COmme les entretiens d'Ariste & d'Eugene n'estoient point étudiez, & que l'occasion seule en faisoit naître les sujets ; une confidence que fit Eugene à son Ami au commencement de leur promenade, donna lieu à la conversation.

Vous voyez bien, mon cher Ariste, luy dit-il, aprés luy avoir communiqué une affaire tres-importante ; que je ne m'ouvrirois pas à vous comme je fais, si je n'estois persuadé qu'on ne risque rien en vous confiant un secret. Vous me faites justice, repartit Ariste, d'avoir un peu de confiance en moy ; car outre que je suis à vous il y a long-temps, je sçay assez bien me taire quand je ne dois point parler.

Vous ne sçauriez gueres vous loüer davantage, repliqua Eugene. Il est si aisé de ne dire mot, répondit Ariste, que je ne crois pas me loüer beaucoup, en me vantant de sçavoir assez bien garder le silence.

Aristote n'estoit pas de vostre avis, re-

prit Eugene ; il croyoit que rien n'estoit plus difficile, que de taire ce qu'on ne devoit pas dire ; & je suis de son sentiment ; car il faut pour cela estre toûjours sur ses gardes, & avoir beaucoup d'empire sur soy-mesme. Les habiles gens ont tant de lumieres pour découvrir nos pensées ; & tant d'artifices pour nous faire parler, qu'il est presque impossible de leur rien cacher. Il n'y a point de secrets un peu importans, que l'utilité ou la gloire ne solicitent de reveler. Enfin c'est à mon avis un des plus grands efforts de l'esprit humain, que de se taire en quelques rencontres ; & Socrate avoit raison de dire qu'il estoit plus mal-aisé de garder un secret, que de tenir dans sa bouche un charbon ardent.

Pour moy, dit Ariste, soit que je ne sois pas né grand parleur, ou que je me sois fait une habitude de ne dire que ce que je veux ; j'ay si peu de peine à ne point parler de ce qu'on me dit, que je ne puis croire que ce soit une chose aussi difficile, que vous pensez. Je ne pretends pas aussi me faire honneur de mon silence. Je sçay bien que c'est une action infame, que de violer le secret d'un ami ; mais je ne crois pas que ce soit une action glorieuse, que de le garder fidelement. L'obligation que nous

nous avons à cet égard est si étroite & si naturelle, qu'il ne faut qu'estre un peu raisonnable pour ne s'en dispenser jamais; & je ne voy pas qu'il y ait plus de merite à ne pas publier un secret, qu'à conserver un depost.

A la verité, repliqua Eugene, on ne fait en cela que ce qu'on doit; mais il y a souvent de la gloire à s'aquiter de son devoir: quoy que toutes les femmes soient obligées d'estre modestes & regulieres; celles qui le sont ne laissent pas d'estre estimées dans le monde.

Mais il faut avoir le cœur bien malfait pour abuser d'une confidence, dit Ariste; & pour moy je ne sçay point de plus noire trahison. Comme la confiance est le gage le plus essentiel d'une sincere amitié, c'est la derniere lâcheté que de faire un mauvais usage des choses qu'on nous confie; & c'est en quelque façon violer ce qu'il y a de plus sacré dans la societé civile. Pythagore faisoit une Religion du secret. Le Chancelier Bacon, que je n'estime gueres moins que Pythagore, le compte entre les mysteres les plus saints: de sorte que selon la morale de ces deux grands hommes, on ne peut reveler un secret sans commettre en mesme temps une espece de sacrilege.

Secretis etiam mysteria debentur. Baco de Augment. Scient.

Si cela est ainsi, dit Eugene, il se commet bien des sacrileges tous les jours, car il y a peu de gens qui ne revelent les secrets dont ils sont depositaires. La pluspart des hommes ressemblent à ce Valet de Terence, qui ne pouvoit rien retenir, non plus qu'un tonneau percé; ou plûtost un secret dans la pluspart des hommes est semblable au vin nouveau, qui ne cherche qu'à s'échapper & qu'à se répandre. Les plus fidelles ne sont pas toûjours discrets; & les plus discrets ne sont pas toûjours maistres d'eux-mesmes, il y a des momens où leur discretion les abandonne: & cela vient à mon avis de l'inclination naturelle que nous avons à parler, & du plaisir que nous prenons à apprendre aux autres ce qu'ils ignorent. En parlant, il est aisé de parler trop: quand la langue est une fois déliée, elle a de la peine à se renfermer dans les bornes que la prudence luy prescrit. Le plaisir qu'on trouve à se faire écouter est d'autant plus sensible, que l'attention qu'on nous donne est plus grande; & l'attention est d'autant plus grande, que ce que nous disons est plus surprenant & plus nouveau. La vanité se mesle un peu là-dedans; en declarant à une personne ce qu'une autre nous a confié, nous luy faisons

Plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo. Terent. in Eunuch.

.ons entendre que l'on a creance en nous; que l'on nous estime, & que l'on nous consulte. Enfin c'est quelque chose de si doux, de faire une confidence, qu'il ne faut pas s'étonner qu'on en fasse tant dans le monde, aux dépens de la discretion & de la fidelité mesme.

Mais si les hommes ne peuvent retenir leur langue, que sera-ce des femmes, qui ont naturellement tant de babil?

Femina cosa garrula e loquace.

Il semble que la pluspart d'elles ayent beû des eaux de ce Lac d'Ethiopie, dont Diodore de Sicile fait mention, qui trouble tellement l'esprit de ceux qui en boivent, qu'ils ne peuvent rien cacher de ce qu'ils sçavent : car elles n'ont pas la force de se taire; & le silence leur est un fardeau insupportable, pour user des termes d'un Poëte Grec. Dés qu'on leur a dit un mot à l'oreille, elles ont une furieuse demangeaison de causer; elles étouffent, elles crevent si elles ne parlent. Mais elles n'ont garde d'étouffer, ni de crever, ajouta-t-il; il y en a peu qui ne se soulagent bien-tost: les plus retenuës ne celent rien à leurs confidentes, & chaque femme a la sienne. Enfin elles sont presque toutes de la nature des echos, qui redisent tout ce qu'on leur dit; & je connois peu de

Biblioth. histeric. lib. 2. c. 5.

femmes, à qui l'on ne puisse appliquer l'epitaphe d'une Dame Espagnole.

Aqui yaze sepultada
Una muy noble señora,
Qu'en su vida, punto ni hora
Tuvò la boca serrada.
Y tanto fue lo que hablò,
Que aunque no aya mas que hablar,
Nunca llegarà el callar
A donde su hablar llegò.

Cette femme Espagnole, dit Ariste, n'avoit rien du caractere & de l'humeur de sa nation : car les Espagnols parlent peu, & ils sont si fidelles en ce qui regarde le secret, qu'au rapport d'un Ancien, il s'en est veû plusieurs qui ont mieux aimé souffrir toutes sortes de tourmens, & mourir même ; que de reveler les choses qu'on leur avoit confiées.

Sæpe tormentis pro silentio rerum creditarum immortui : adeo illis fortior taciturnitatis cura quàm vitæ. *Justin. lib. ult.*

Au reste, toutes les femmes ne sont pas si indiscrettes, ni si causeuses que celle-là. Je vous en pourrois citer qui sçavent fort bien se taire : & si on examine l'histoire des siecles passez, on trouvera mille exemples fameux de la fidelité & de la discretion des Dames. On en verra qui ont eû autant de constance que ces Espagnols dont je viens de parler ; & qu'on pourroit appeller les martyres du secret. Ne sçavez-vous pas ce que fit une femme d'Athenes,

henes, pour ne pas declarer le secret de ses amis? Aprés avoir enduré les gesnes & les tortures avec une fermeté incroyable, sans qu'on put jamais rien tirer de sa bouche, elle se coupa la langue avec les dents, & la cracha au visage du tyran, qui vouloit sçavoir ce qu'elle ne vouloit pas dire. Ne sçavez-vous pas aussi que les Atheniens luy dresserent une statuë conforme à son nom & à son courage? C'estoit une Lionne sans langue, selon Pline, ou avec une langue d'or, selon quelques autres.

Cette femme, dit Eugene, avoit raison de craindre que sa langue ne luy joüast un mauvais tour; & elle fit sagement de s'en defaire. Toutes les autres, continua-t-il, ne feroient pas mal de se couper la langue pour estre secrettes; encore ne sçay-je si aprés cela il ne faudroit point s'en défier: car je ne voudrois pas jurer qu'elles ne parlassent sans langue. Je suis asseûré du moins que si les paroles leur manquoient, elles auroient recours aux signes & aux gestes, pour faire entendre à tout le monde ce qu'elles ne pourroient dire. Serieusement elles ne peuvent se taire; & deux ou trois exemples contraires sont des miracles qui ne sont point de consequence. * Une cigale muette est un prodige, selon

* Muta cicada pro miraculo est.

lon le mot de Pline ; & les Atheniens mirent sur la base de la statuë, qu'ils éleverent à cette femme qui se coupa la langue, *La vertu a triomphé du sexe* : pour marquer que son silence estoit au dessus de la nature, & qu'en devenant muette, elle avoit presque cessé d'estre femme.

Aprés tout, repartit Ariste, les femmes ont beaucoup d'avantage pour estre secrettes. Elles sont naturellement artificieuses & dissimulées ; il ne tient qu'à elles de se déguiser. Les vertus de leur sexe, la retenuë, la modestie & la pudeur, sont de grands secours contre les indiscretions de la langue : joint qu'elles n'ont pas tant de part que les hommes dans le commerce du monde, & qu'elles sont moins exposées à la curiosité des habiles gens.

Quoy qu'il en soit, dit Eugene, c'est une vilaine chose que de n'estre point secret. C'est la marque d'une ame foible, aussi-bien que d'un estomac debile, de ne pouvoir rien retenir : mais aussi c'est le caractere d'une ame noble, d'estre reservé en ses paroles, & de sçavoir bien garder le silence. Ce sont les hommes, dit un sage Payen, qui nous apprennent à parler ; *Plutar. de Garrul.* mais ce sont les Dieux qui nous apprennent à nous taire, en nous recommandant

le

le silence dans tous les mysteres de la Religion. Pour moy je regarde les personnes secrettes comme ces grandes rivieres, dont on ne voit point le fond, & qui ne font point de bruit ; ou comme ces grandes forêts, dont le silence remplit l'ame de je ne sçay quelle horreur religieuse. J'ay pour ces sortes de personnes, ajoûta-t-il, la mesme admiration qu'on a pour les oracles qui ne se laissent jamais découvrir qu'aprés l'evenement des choses.

Sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri. *Prov.* c. 20.

Lucos, & in iis silentia ipsa adoramus. *Plin. hist. nat. lib.* 12. *proœm.*

C'est cette vertu admirable qui fait les grands hommes & les grandes reputations. C'est par là qu'on merite la confidence des Princes ; qu'on a part aux intrigues du cabinet ; qu'on se rend digne d'estre favori, & d'entrer dans le ministere. Quelque talent qu'ait un homme, il n'est bon à rien s'il ne peut se taire ; il est mesme à charge à toutes les personnes raisonnables ; il n'y a point d'affaire qu'il ne gaste, ni de conversation qu'il ne trouble. On est dans une perpetuelle contrainte, & comme à la torture, parmi les gens indiscrets : il faut toûjours penser à ne dire que ce qu'on veut qu'ils publient à tout le monde. En verité il n'y a rien qui rende les hommes plus méprisables que ce defaut : au contraire rien ne leur attire tant l'estime publique que d'estre secrets.

Nec magnam rem sustineri posse credunt ab eo, cui tacere grave sit. *Quint. Curt. de Persis lib.* 4.

Ce que vous dites, poursuivit Ariste, regarde particulierement les Princes. Le secret fait une partie de leur autorité, & de leur grandeur, non seulement parce qu'il contribuë à faire reüssir leurs entreprises; mais aussi parce que c'est une espece de souveraineté, selon le mot d'un Politique Espagnol, que de tenir ses pensées & ses resolutions fort secretes : *Si todo excesso en secreto, lo es en caudal; sacramentar una voluntad sera soberania.* Et selon la pensée du mesme Auteur, il n'appartient qu'à un genie sublime & fait pour commander; de penetrer les desseins des autres, & de sçavoir cacher les siens. *Arguye eminencia de caudal penetrar toda voluntad agena; y concluye superioridad saber celar la propria.*

Ainsi les Rois & les Princes pour estre estimez de leurs sujets, & pour soûtenir leur caractere, doivent estre discrets & tout-à-fait maistres de leur langue. Et c'est pour cela sans doute que le Roy Numa rendoit un culte particulier à la muse qu'il appelloit la *Secrette* & la *Taciturne*; qu'Auguste avoit fait graver sur son cachet un Sphinx, qui estoit un animal adoré des Egyptiens, & reconnu pour Dieu du secret & des enigmes; que nostre Loüis XI. vouloit que son fils ne sceût que

que ces mots de Latin, *qui nescit dissimulare, nescit regnare.* En effet, dit Eugene, que sert à un Prince d'estre éclairé & prudent, s'il ne sçait dissimuler? Quelques lumieres qu'il ait, & quelques mesures qu'il prenne, il ne peut rien faire sans le secret; c'est le ressort qui fait joüer la machine de l'Etat. Les conseils les plus sages, deviennent inutiles dés qu'on les découvre. Aussi les Romains qui estoient si sçavans en l'art de regner, bastissoient les temples du Dieu des conseils dans le fond des bois les plus solitaires, & les plus sombres; ils luy dressoient mesme des autels sous terre, pour faire entendre que les resolutions du Senat devoient estre ensevelies dans un profond silence.

Taciturnitatem optimum ac tutissimum administrandarum rerum vinculum. *Valer. Max. lib.2.c.2.*
Silentiosè geritur publicum bonum. *Cassiodor. lib.11.c.2.*
Consus sub terra delitescit. *Tertull. de spectac. c.8.*

Comme le Prince est la plus vive image de Dieu sur la terre, reprit Ariste, il doit estre semblable à Dieu, qui gouverne le monde par des voyes inconnuës aux hommes, & qui nous fait tous les jours sentir les effets de sa bonté & de sa justice, sans nous découvrir les desseins de sa sagesse.

Vias illius quis intelligit. *Ecclesi. c.16.*

Mais ceux à qui le Prince se confie, ne doivent pas estre moins secrets que luy; & pour cela qu'Alexandre lisant un jour des lettres de consequence, & s'estant apperceû qu'Ephestion les lisoit en mesme

temps, il prit l'anneau qui luy servoit de cachet, & le mit sur les levres de son favori pour luy recommander le silence.

Ainsi les Ministres, les Secretaires d'Estat, tous ceux qui entrent dans le Conseil des Rois, & qui ont part au gouvernement, sont indispensablement obligez de se taire. Dans le Droit, les gens que le Prince employoit dans des commissions importantes sont appellez *Silentiaires* : & en Espagne, les personnes publiques avant que de prendre possession de leurs charges, font un serment particulier de garder inviolablement le secret. Le Roy Alphonse surnommé le Sage, ne recommande rien tant dans ses Lois : & le dernier Roy d'Espagne ne manquoit jamais d'ajoûter aux ordres qu'il envoyoit à t[illegible] Ministres, *tambien os mando que se tenga gran cuydado en el secreto, porque sin el no se puede governar como se debe.*

Il seroit à souhaiter, dit Eugene, que ces lois & ces maximes fussent aussi-bien observées dans tous les Conseils des Princes, qu'elles l'estoient anciennement à Athenes, & à Rome. Les Juges de l'Areopage estoient les gens du monde les plus muets ; & pour les Senateurs Romai[illegible] parloient si peu, que les choses dont [illegible] traittoient dans leurs assemblées, demeuroient

Isocrat. in Areopag.

roient secrettes pendant des années entieres. Jusques-là qu'à voir leur conduite, il sembloit que personne ne sçeût, ce que tant de gens sçavoient : témoin l'affaire d'Eumene Roy d'Asie. Ce Prince ayant averti le peuple Romain d'une entreprise de Persée Roy de Macedoine, & estant venu luy-mesme à Rome pour faire conclure la guerre contre luy ; on ne put sçavoir ce qu'il avoit proposé aux Senateurs, ni ce qu'ils luy avoient répondu, qu'aprés la défaite & la prise de Persée. Mais cette discretion admirable estoit soûtenuë dans les occasions d'une force vrayment Romaine. On a veû un Pompée prisonnier du Roy des Illyriens, mais tout-à-fait maistre de soy-mesme, se brûler le doigt à un flambeau allumé, pour ne pas découvrir les desseins de la Republique.

Non dicam unum, sed neminem audisse crederes, quod tam multorum auribus fuerat commissum. Val. Max. lib. 2. c. 2.

Valer. Maxim. lib. 3. c. 3.

Les Lois Romaines, ajoûta-t-il, ordonnent que ceux qui revelent les secrets de l'Estat, soient brûlez tout vifs. Les autres nations n'ont esté guere moins rigoureuses à cet égard, interrompit Ariste : les Egyptiens leur faisoient couper la langue, & je trouve qu'ils avoient raison d'en user ainsi ; car ceux qui ne sçavent pas se taire, ne meritent point de parler. Ils ne meritent pas mesme de vivre, reprit

L. si quis. ff. de pœnis.

Vocavitque omnes majores natu, omnesque duces & bellatores suos, & habuit cum eis mysterium consilii sui. *Judith c. 2.*

reprit Eugene ; & les Perses faisoient bien de les condamner à la mort: car enfin c'est non seulement une foiblesse, une imprudence, une infidelité, & une injustice ; mais c'est un crime de Leze-Majesté, que de violer le secret du Prince. C'est se declarer l'ennemi du bien public, que de découvrir les mysteres de ses conseils, pour parler le langage de l'Ecriture Sainte, qui marque par ce mot de mystere, combien les secrets de l'Etat doivent estre religieusement gardez.

Fidùm erat & altum Reip. pectus Curia, silentiique salubritate munitum & vallatum undique. *Valer. Max. l. 2. c. 2.*

Ils ne l'ont peut-estre jamais esté en aucun Royaume, comme ils le sont maintenant en France, dit Ariste ; le Roy est admirablement secret, & ses Ministres le sont pas moins que l'estoient les Senateurs de la Republique Romaine : de sorte qu'on pourroit dire veritablement du Conseil d'Etat, ce qu'un Historien a dit du Senat de Rome ; qu'il est *le cœur de l'empire, mais un cœur fidelle, impenetrable, & muni de tous costez du silence.*

Il n'y a peut-estre point de Conseil en Europe, où le secret se garde mieux que dans le Conseil de la Republique de Venise, ajoûta Eugene ; & c'est peut-estre pour cela qu'elle subsiste depuis ta[illegible] siecles. Si ces Messieurs les Senateurs, [illegible] Ariste, sont toûjours aussi secrets qu'ils le furent

furent à l'occasion de Charles VIII. ils ne cedent guere à ceux de l'ancienne Rome. Philippes de Comines, tout éclairé & tout habile qu'il estoit, eût assez de peine à découvrir le motif qui attiroit de tous les endroits de l'Europe tant d'Ambassadeurs à Venise, où il estoit Ambassadeur luy-mesme; & il fut frappé comme d'un coup de foudre, au rapport du Cardinal Bembo, lorsqu'il apprit du Duc, la ligue qui avoit esté concluë contre le Roy son maistre, entre la Seigneurie, le Pape, l'Empereur, le Roy de Castille, le Roy de Naples, le Marquis de Mantouë, & Ludovic mesme, qui avoit appellé les François en Italie. Le profond secret de cette confederation déconcerta toute la politique, & renversa tous les desseins de la France, jusques-là que le jeune Conquerant fut contraint de faire une retraite un peu prompte, & d'abandonner sa conqueste pour songer à sa seûreté.

Bemb. histor. Venet. lib. 2.

Ce seul exemple, continua Eugene, fait voir clairement que le secret est l'ame des grandes affaires, comme le disoit souvent le Cardinal de Richelieu.

Histoire du Cardinal de Richelieu.

Les histoires des siecles passez, & celles de nostre temps, repartit Ariste, sont pleines de pareils exemples: mais je n'en

sçay

sçay point de plus illustre que la grande revolution du Portugal. Car enfin le rétablissement des Rois legitimes en la personne du Duc de Bragance, fut à proprement parler l'ouvrage & le miracle du secret. C'estoit l'affaire du monde la plus difficile, & la plus delicate : les Chefs s'étonnoient eux-mesmes de leur resolution: non seulement toutes les apparences estoient contre eux ; mais il leur estoit impossible de reüssir par les voyes ordinaires & naturelles, qui servent à l'execution de ces sortes d'entreprises. La domination Espagnole estoit établie partout, les Castillans estoient maistres de toutes les places. Il n'y avoit ni forces, ni argent dans le Royaume. Le peuple commençoit à s'accoûtumer à la servitude. La Noblesse, qui estoit d'autant plus maltraitée, qu'elle estoit plus suspecte à l'Espagne, ne pouvoit faire que des vœux pour la liberté publique. Il n'y avoit rien à esperer du costé des Princes étrangers, qui estoient tous ou trop foibles, ou trop attachez à l'Espagne, ou trop occupez chez eux. De sorte que les principaux de la conjuration estant allé consulter D. Gondisal Couttinho, que son extréme vieillesse obligeoit de garder le lit, & qui avoit [illegible] les plus importantes affaires de l'Etat, ils

Sousa Lusitan. liberat. l. 3. c. 2. 3.

ils n'eûrent point d'autre réponse de luy, sinon qu'il loüoit leur zele, mais qu'il jugeoit la chose impossible. D. Rodrigo de Cunha, Archevesque de Lisbonne, homme d'un grand sens & d'une grande experience, fut effrayé de la proposition qu'ils luy firent, & tâcha de leur faire quitter ce dessein, que la difficulté de l'execution luy faisoit paroistre chimerique.

Cependant tous ces obstacles ne les empescherent pas de poursuivre leur entreprise. Ils s'assemblerent en divers lieux, & firent plusieurs conferences; ils engagerent peu à peu toute la fleur de la Noblesse; ils s'ouvrirent à quelques artisans qui avoient le plus de credit parmy le peuple; ils firent provision d'armes, & leverent quelques soldats, sous pretexte de la revolte des Catelans; sans que la Duchesse de Mantouë, qui exerçoit la charge de Vice-Roy, se doutast de rien. Le moindre soupçon eust fait échoüer cette grande affaire; il n'y avoit rien de plus aisé aux Espagnols, que de rompre toutes les mesures des Portugais: mais toute l'intrigue fut conduite si secretement & avec tant d'habileté, que le Secretaire d'Etat, par le meurtre duquel on avoit resolu de commencer, bien loin de se dé-

défier de quelque choſe, revint de la Campagne la veille du jour que l'entrepriſe ſe devoit executer. Jamais ſecret n'a eſté communiqué à tant de gens, & jamais ſecret n'a eſté plus inviolablement gardé : pas un des conjurez ne fit ſemblant de rien ſçavoir. Les jeunes gens eurent une diſcretion étonnante ; D. Antonio, & D. Rodrigues de Meneſes, fils du Comte de Cantanhede, auquel on n'avoit pas jugé à propos de confier le ſecret, n'en dirent pas un mot à leur pere : il n'y eût pas meſme juſqu'aux femmes qui ne ſe teuſſent en cette rencontre ; car pluſieurs Dames de qualité furent de l'intrigue, entre autres D. Philippa de Vilhena, & D. Antonia de Silva, qui le jour de l'execution armerent leurs fils elles-meſmes, & les exhorterent à bien faire leur devoir.

A ce que je vois, dit Eugene, les Dames Portugaiſes ſont plus ſecretes que ne l'eſtoient autrefois les Dames Romaines ; je dis meſme, les femmes de ces Senateurs ſi fameux par leur ſilence. Vous ſçavez l'hiſtoire du jeune Papirius. Je ne m'en ſouviens pas, répondit Ariſte, & vous me ferez plaiſir de me la dire. Elle eſt plaiſante, repliqua Eugene.

Aulus Gel. lib. 1. c. 23.

Ce jeune Enfant alloit tous les jours au

au Senat avec son pere; car c'estoit la coustume des Senateurs d'y mener leurs enfans pour les former de bonne heure aux affaires, & les accoûtumer au secret. La femme de Papirius pressa un jour son fils de luy conter ce qui s'estoit fait au Senat. Le sage Enfant luy dit qu'on avoit fait une défense expresse d'en parler. Cela ne fit qu'augmenter la curiosité de sa mere, elle le conjura mille fois de luy dire ce qu'il sçavoit, elle ajoûta les caresses aux prieres, elle n'épargna rien pour tirer de luy ce secret. L'Enfant s'en défendit autant qu'il put; mais enfin pour se delivrer de solicitations si pressantes, il luy dit qu'il luy declareroit tout, pourveû que son pere n'en sçeust rien, & qu'elle n'en parlast jamais à personne, ce qu'elle luy promit avec serment. Eh bien, ma mere, luy dit-il, puisque vous le voulez sçavoir, on a mis ce matin en deliberation, s'il estoit plus à propos pour le bien de la Republique qu'une femme eûst deux maris, ou qu'un homme eûst deux femmes.

Cette nouvelle surprit étrangement la mere du jeune Papirius. Elle sortit aussitost du logis toute effrayée, & alla avertir ses amies de ce qu'elle venoit d'apprendre. Toutes les femmes de la ville le sceû-

sceûrent un peu aprés ; & le lendemain s'estant toutes assemblées, elles vinrent en foule aut Senat pleurant, & disant tout haut, qu'on ne devoit rien conclure sans les ouïr. Les Senateurs furent fort étonnez de ce spectacle, & ils n'eussent jamais pu comprendre ce que ces femmes vouloient, si le jeune Papirius ne leur eûst racônté toute l'affaire. Ils admirerent sa discretion & son adresse : pour l'en recompenser, & pour éviter à l'avenir un pareil inconvenient, ils ordonnerent qu'excepté luy seul les enfans ne viendroient plus au Senat.

On ne pouvoit en user plus sagement, dit Ariste, car on ne sçauroit trop prendre de seûretez pour les secrets de l'Etat : ils ne peuvent estre trop cachez ; & un sçavant Cavalier a raison de vouloir, que les Cabinets des Princes soient comme les ruches des abeilles, impenetrables aux plus curieux & aux plus clair-voyans.

Didac. Saavedra Empres. moral. y polit.

Quoy-que toutes les affaires qui regardent le bien public, doivent estre fort secretes, poursuivit Eugene, celles de la guerre demandent un secret particulier. Elles ne reüssissent jamais sans cela ; les mines dont on use dans l'attaque des places fortes, ne servent de rien, si elles ne sont cachées aux ennemis. Dés qu'ils découvrent

couvrent l'endroit de la mine, ou ils en empeschent l'effet en l'éventant par une contremine, ou ils la font joüer contre ceux mesmes qui l'ont faite. Ainsi quelque grandes que soient les forces d'un Prince qui medite une expedition militaire, elles ne font pas un grand effet, quand on sçait de quel costé il tourne ses armes ; car ceux que la tempeste menace, ne manquent pas de se precautionner par des alliances secrettes, & par des levées de gens de guerre, qui leur donnent lieu de soûtenir, & mesme de prevenir un ennemi redoutable : le secret seul fait qu'on les surprend, & qu'on les accable avant qu'ils ayent le loisir de se reconnoistre.

Il faut pour cela cacher quelquefois un dessein de guerre sous des apparences de divertissemens ou de voyages à l'exemple de nostre sage Monarque. Car s'il vous en souvient, les Reveuës de Vincennes servirent de preparatifs à la guerre de Flandres : l'Entreprise de la Franche-Comté n'avoit l'air que d'un voyage de Bourgogne. Je m'en souviens, dit Ariste, & je me souviens aussi d'une belle devise que fit un galant homme sur ce sujet. C'est un Soleil couvert d'une nuée avec ces paroles :

Tegiturque, parat dum fulmina.

Mais

Mais c'eſt particulierement dans le fort de la guerre, reprit Eugene, que le ſecret eſt neceſſaire. Quand l'ennemi ne peut ſçavoir à quelle ville ni à quelle place on en veut, il eſt obligé de les tenir toutes en état de ſe défendre, & rien ne l'affoiblit tant que le partage de ſes forces. Les maiſtres de la ſcience militaire diſent que les meilleures reſolutions ſont celles qui ne viennent point à la connoiſſance des ennemis, & que la premiere qualité d'un Capitaine c'eſt d'eſtre ſecret. Les Chefs des armées Romaines eſtoient tous de ce ſentiment. Auſſi portoient-ils dans leurs drapeaux la figure du Minotaure; & ils vouloient faire entendre par ce monſtre enfermé dans le labyrinte, que perſonne ne pouvoit découvrir leurs deſſeins.

Nulla ſunt meliora conſilia, quàm quæ ignoraverit adverſarius antequam facias. *Veget. de Re milit. lib.* 3. *cap.* 26.

Metellus a eſté un des plus remarquables parmi ces ſages Capitaines: c'eſt luy qui eſtant interrogé quel jour il combattroit les ennemis, fit cette réponſe celebre, que Pierre III, Roy d'Arragon fit en une autre rencontre. *Si ma chemiſe ſçavoit mon deſſein, je la brûlerois.*

Si nous en croyons Tite-live, il n'y eut jamais un homme plus ſecret que Scipion: ſa conduite eſtoit toute myſterieuſe; & pour mieux tromper l'ennemi, il trompoit ſouvent ſes ſoldats, en chan-

Præter opinionem deſtinatam ſuorum hoſtiumque. *Tit. Liv. lib.* 28.

geant

geant tout d'un coup l'ordre des choses, sur le point de donner bataille, comme il fit avant que de combattre Asdrubal.

Les Carthaginois s'accordoient en cela avec les Romains : Annibal n'estoit pas moins reservé que Scipion ; le mesme Historien remarque, qu'ayant resolu d'aller assieger Tarente, il fit partir devant luy dix mille hommes, sans leur declarer sa pensée, & qu'ayant campé ensuite à cinq ou six lieuës de la ville avec toutes ses troupes, il ne s'ouvrit pas mesme là de ce qu'il avoit dessein de faire.

Ne ibi quidem nuntiato quò pergerent. Tit. Liv. lib. 25.

Si nous voulions examiner la conduite des plus celebres Capitaines de l'Europe, dit Ariste ; nous trouverions que les Italiens, les Espagnols, les Suedois, les Allemands, & les François sont de l'humeur des Carthaginois & des Romains : & que le Duc d'Albe, le Marquis de Spinola, le grand Gustave, le Comte de Tilly, Monsieur le Prince, & Monsieur de Turenne, ont suivi en mille rencontres l'exemple d'Annibal & de Scipion.

Il s'ensuit de tout ce que nous venons de dire, ajoûta-t-il, que toute la vie civile roule sur le secret : & que comme les particuliers ne peuvent estre bons amis,

amis, ni honnestes gens, s'ils ne sçavent garder le silence; les personnes publiques ne peuvent s'acquitter de leurs fonctions, s'ils ne sont maistres de leur langue.

Tout le monde est persuadé, repliqua Eugene, qu'il faut estre secret; mais peu de gens sçavent comment il faut l'estre. On connoist assez la necessité & l'excellence de cette vertu; mais on ignore fort la methode & la maniere de la pratiquer. C'est un grand art que celuy de se bien taire, il a ses principes & ses regles, comme l'art de bien parler. Voicy, selon moy, le premier principe de l'art du secret.

Il ne faut jamais dire à personne ce qui vous a esté dit en confidence. Eh quoy, interrompit Ariste, ne peut-on pas dire à un ami intime tout ce qu'on sçait? Non, repartit Eugene, nous sommes maistres de nos propres secrets; mais nous ne sommes pas maistres de ceux d'autruy: ce sont des deposts dont nous ne pouvons pas disposer. Et si les Jurisconsultes condamnent de larcin un homme qui employe un depost d'argent, contre la volonté de la personne qui le luy a mis entre les mains, on doit condamner d'infidelité celuy qui découvre le se-

cret

cret d'un autre, sans sa permission, quoyque les gens à qui il le découvre, soient fidelles. Ce qu'on nous confie n'est que pour nous, & ne doit point nous passer: ceux que nous aimons le plus, n'y ont point de droit, & nous n'y en avons point nous-mesmes. L'exemple de S. Ambroise, & de Satyrus son frere, devroit estre la regle de tous le monde. *Nous n'avions, mon frere & moy*, dit ce Pere, *qu'un esprit, & qu'une volonté: tout estoit commun entre nous, hors le secret de nos amis.* Ainsi il faut ensevelir profondément dans nôtre cœur, ce qu'on nous a dit en confidence. Il faut qu'un secret non seulement meure en nous, mais qu'il y pourrisse, selon le mot d'Euripede, qui pour se sauver du reproche qu'on luy faisoit, que sa bouche sentoit mauvais, dit un jour qu'il ne falloit pas s'en étonner, parce que plusieurs secrets y avoient pourri.

Cùm omnia nobis essent nostra communia, individuus spiritus, individuus affectus; solum tamen commune non erat secretum amicorum. *De Obit. Satyr. Fratr.*

Mais si celuy dont vous sçavez le secret, vous rend de mauvais offices; si de vostre confident estant devenu vostre ennemi, il se sert de la confiance que vous avez euë en luy, pour vous nuire & pour vous perdre; en un mot s'il publie vos secrets les plus importans, luy devez-vous une fidelité si exacte? Ouy, repliqua

Eugene ; ou du moins je me la dois à moy-mesme ; je la dois à l'amitié qui a esté, quoy-qu'elle ne soit plus. Ce que cet homme m'a confié lorsqu'il m'aimoit, est un depost de son cœur. Sa haine ne me donne point de pouvoir sur ce depost ; elle n'en change pas la nature : son secret n'est pas moins à luy, qu'il estoit auparavant. Qu'il soit perfide, ingrat, dénaturé, & tout ce qu'il vous plaira ; c'est à moy d'estre fidelle & genereux. Nous ne sommes jamais en droit de reveler ce qu'on nous a dit confidemment, quelque avantage que nous en devions retirer, en quelque necessité qui semble nous y contraindre. Cela s'entend, ajoûta-t-il, supposé que l'interest du Prince & de la Patrie ne nous oblige point de parler ; car en ces rencontres toutes les considerations particulieres doivent ceder au bien public.

Au reste cette loy qui défend de dire à qui que ce soit le secret d'autruy, oblige toute sorte de personnes : ceux qui semblent estre audessus des lois, n'en sont point exempts ; & une grande Reine a dit sagement, que les Princes doivent garder le mesme silence, & avoir la mesme discretion que les Confesseurs. Selon la morale de cette Princesse, il ne faut pas

Henriette de France Reine d'Angleterre.

pas se vanter de la confidence qu'on vous a faite; & mesme, lorsque la chose, qu'on vous a confiée, est publique. Il faut oublier ce qui vous a esté dit, ou du moins le sçavoir, comme si vous ne le sçaviez pas, & n'en dire jamais rien. Si sapis, quod scis nescias. Terent.

Voila une morale bien severe, & qui est peu suivie dans le monde, dit Ariste; car aprés qu'une chose a éclaté, bien loin de faire scrupule d'avoüer qu'on la sçavoit auparavant, on se fait honneur de l'avoir sceuë des premiers : & ceux qui ont mieux gardé le silence sur quelque affaire mysterieuse; lorsqu'elle devient publique, ne manquent pas de dire aux gens qui la leur racontent, qu'ils ne leur apprennent rien de nouveau. Les personnes delicates sur le secret, repartit Eugene, écoutent une nouvelle, qu'elles sçavent par la confidence qu'on leur en a faite, comme si elles n'en avoient jamais oüi parler.

Mais pour bien faire son devoir à l'égard des autres, il faut commencer par le bien faire à l'égard de soy-mesme. Un homme qui garde mal ses propres secrets, ne gardera pas bien ceux de ses amis.

Selon vos principes, dit Ariste, nous avons droit sur nos secrets, & nous

en pouvons faire ce qu'il nous plaira. Le plus seûr, repliqua Eugene, est de ne pas user de nostre droit. Un ancien Poëte a dit : *Ce que vous voulez que les autres taisent, ne le dites pas.* Et je dis moy : Ce que vous ne voulez pas que plusieurs sçachent, ne le découvrez à personne. Car comment les autres vous seront-ils fidelles, si vous ne l'estes pas à vous-mesme ? & comment pourrez-vous vous plaindre, qu'on ait revelé ce que vous n'avez pas eû la force de cacher ? On ne fait en cela que nous suivre ; & je serois fou de pretendre que mon secret fust en seûreté dans le cœur des autres, quand il n'est pas en seûreté dans le mien.

Alium silere quod velis, primus sile. *Senec. in Hippol.*

Il y a des occasions, dit Ariste, où l'on est obligé de faire des confidences, quand ce ne seroit que pour demander conseil. D'ailleurs l'amitié ne s'entretient, & ne s'augmente que par la communication des secrets ; & ce seroit la détruire, que de n'avoir point de confiance en ses amis.

Il est vray, repartit Eugene, qu'on ne peut quelquefois se dispenser de communiquer son secret ; soit pour prendre conseil dans une affaire importante, soit pour quelqu'autre raison particulie-

re; mais alors il faut bien choisir, & ne nous ouvrir qu'à une personne seûre & éprouvée. Il faut s'addresser en ces rencontres, non pas precisément à celle qui nous est la plus agreable & la plus chere, mais à la plus fidelle & à la plus sage. Samson ne se trouva pas bien d'avoir dit son secret à Dalila : & il en coûta la vie à l'Empereur Maxime, pour avoir revelé le sien à sa femme. Il y a des amis tendres, commodes, officieux, à qui il ne faut rien dire d'important, parce qu'ils ne sont pas secrets. Ce n'est pas violer les regles de l'amitié, que d'en user de la sorte : ce seroit pecher contre celles de la prudence, que d'en user autrement.

Mais quand on a un ami intime qui est fort secret, dit Ariste, ne doit-on pas luy découvrir ce qu'on cele aux autres ? Ouy sans doute, repliqua Eugene, il ne luy faut rien cacher ; & c'est le plus doux plaisir de la vie d'avoir un autre soy-mesme, dans le sein duquel on puisse verser, pour dire ainsi, ses plus secrettes pensées. Je dis un autre soy-mesme, car un suffit ; & quoy-qu'on ait plusieurs amis, on ne doit point avoir plusieurs confidens dans les choses de la derniere consequence. Le secret d'un honneste homme doit estre comme le cœur d'une hon-

Secretum si tribus est manifestatum, omnibus est divulgatum. *S. Aug.*

neste femme, pour un seul. Ce que trois personnes sçavent, est public, ou ne tarde guere à le devenir. Dés qu'une chose a passé par plus d'une bouche, elle se répand à peu prés comme l'eau des cascades, qui va de bassin en bassin ; ou plustost, les secrets sont comme ces fontaines conduites sous terre, qui coulent dans les ruës, dés qu'elles commencent à se produire. Enfin il n'y a rien de plus vray que ce que disoit Emanuël Philibert, Duc de Savoye: *Les choses qu'un homme renferme dans son cœur, ne peuvent jamais estre découvertes ; & celles qu'il confie à un autre, ne peuvent pas demeurer long-temps cachées.* Ce que je dis regarde proprement les choses qui sont, pour dire ainsi, de simples secrets, sur lesquelles il n'y a point à deliberer ; & non pas celles qui demandent une grande deliberation, & sur lesquelles il est necessaire d'avoir l'avis de beaucoup de gens.

Il est vray, dit Ariste, que les secrets d'Etat, par exemple, doivent estre necessairement communiquez à plusieurs personnes: car quelque sage que soit un Prince, il a besoin de quelques ministres qui le secondent: & on a eû raison de blâmer Louïs XI. de ce qu'il faisoit tout de sa teste. C'est ce que Brezay, grand Seneschal

neschal de Normandie, luy reprocha un jour, à la chasse, d'une maniere assez plaisante. Le Roy estoit monté sur une petite haquenée : *Sire*, luy dit-il, *je ne* [illegible] *pas qu'il se puisse voir un cheval de* [illegible] *grande force que cette haquenée. Comment cela*, dit le Roy ? *C'est*, repartit le Seneschal, *qu'elle porte vostre Majesté, & tout son Conseil.* Ce bon mot fut perdu, il fit seulement rire le Roy ; mais il ne luy fit point changer de conduite.

Il seroit à desirer, continua Eugene, que le Prince gouvernast tout seul, & qu'il fust luy-mesme tout son Conseil. Mais comme la foiblesse humaine ne le souffre pas, & que Louïs X I. avec toute sa politique a fait des fautes énormes ; il faut que la prudence des Rois soit soûtenuë par celle de leurs Ministres : mais il ne faut pas que la prudence des Ministres soit la regle de celle des Roys. Le Prince doit écouter les avis de son Conseil, sans dire le sien : aprés qu'une affaire a esté examinée meûrement en sa presence, c'est à luy à decider ; & il doit quelquefois cacher à son Conseil mesme, la resolution qu'il prend, à l'exemple de Tibere.

D'ailleurs le Conseil des Rois doit estre de peu de personnes. C'est assez de

deux ou trois hommes sages & fidelles: car le secret ne peut pas subsister long-temps dans la multitude; & de là vient qu'à parler en general, il ne se garde jamais bien dans les Republiques. La conjuration de Portugal, & la ligue de Ve[illegible] dont nous parlions tout à l'heure, ne so[illegible] pas des exemples sur quoy il faille se [illegible]gler: ce sont des miracles, comme vous les avez appellez vous-même. De sorte que les secrets du Prince doivent estre renfermez dans ce petit nombre, avec lequel il delibere.

Ceux qui executent, n'y doivent-ils pas avoir part, dit Ariste? Quand le Prince peut s'empécher de leur en donner connoissance, repliqua Eugene, il faut qu'il les fasse agir, sans leur declarer pourquoy ils agissent. Les gens qui sont employez dans l'execution, ne doivent sçavoir précisément que ce qu'ils doivent faire. Ainsi Philippe II. Roy d'Espagne, qui a merité par sa conduite le nom de Prudent, ne communiquoit jamais entierement ses desseins à ceux dont il se servoit pour les faire reüssir; il cachoit mesme quelquefois à ses Ambassadeurs le fin de leur Ambassade, pour conduire ses affaires plus seurement, & pour moins exposer sa reputation, en cas que l'evenement ne répondît pas à ses projets.

Didac. Saavedra Empres. moral. y polit.

Les

Les Generaux d'armée ne doivent découvrir leurs resolutions à personne. Il [illegible] qu'ils conferent avec plusieurs de ce [illegible]i se peut entreprendre : mais il ne faut [illegible] qu'ils declarent à qui que ce soit, [illegible]u'ils veulent executer, à moins d'une necessité indispensable ; & Scipion [illegible] estre en cela leur modele, comme en tout le reste. Tite-Live a remarqué, que quand ce brave & sage Romain alla assieger la nouvelle Carthage, personne ne sçavoit où alloient les troupes, hors Lelius; & que Lelius n'en auroit rien sceû luy-mesme, si ayant le commandement de l'armée navale, il n'eûst dû sçavoir où il falloit joindre Scipion. C'est suivant cette maxime, que l'Empereur Othon dit dans Tacite, qu'il y a des choses que les soldats doivent ignorer, & qu'il y en a aussi qu'ils doivent sçavoir. Car à la guerre comme ailleurs, il ne faut tenir caché que ce qui doit l'estre.

Nemo omnium quò iretur sciebat præter C. Lælium. Lib. 26.

Tam nescire quædam milites, quàm scire oportet. Tacit. hist. lib. 1.

Je connois des hommes qui font mystere de tout, dit Ariste : bien loin de dire ce qu'il faut taire, ils taisent souvent ce qu'il faut dire, ils ne parlent guere qu'à l'oreille, & ils donnent sous un grand secret tout ce qu'ils disent, jusqu'aux bagatelles, & aux bruits qui courent.

Ces hommes-là ne sont pas tròp sages, reprit Eugenie ; car il y a mille choses qui ne sont point matiere de secret, & dont la connoissance appartient à tout le monde, parce qu'elles sont communes & indifferentes : en faire finesse, ou confidence, c'est agir contre le bon sens ; c'est choquer la societé civile, qui consiste dans la communication de toutes ces choses ; c'est pecher contre la sincerité & la franchise, qui est le lien du commerce que les hommes ont entre eux ou de vive voix, ou par lettres. Les choses qu'on peut celer, doivent estre d'une nature particuliere ; & c'est à la prudence à les distinguer des autres, à les choisir & à les mettre à part, selon l'etymologie du mot de *secret*. Ce qui a fait juger à Platon, que le devoir de l'homme prudent est de connoistre quelles sont precisément les choses qu'il faut taire, & qu'il faut dire. De sorte qu'il y a également de l'imprudence, & à publier ce qui se doit taire, & à taire ce qui se doit publier.

Au reste pour bien garder son secret, il ne suffit pas de ne le point dire : il faut se posseder tellement soy-mesme, qu'il n'échappe pas une parole qui fasse deviner aux autres ce qu'on cache, ou

qui donne mesme à connoistre qu'on a un secret.

Aprés tout, interrompit Ariste, tout l'art du secret se reduit à garder parfaitement le silence. Ce n'est pas assez, reprit Eugene, de bien retenir sa langue. Il y a des gens qui ne parlent point; mais pour peu qu'on les observe, on s'apperçoit qu'ils meurent d'envie de parler; & ces gens-là me font souvenir de Pasquin, à qui un jour on mit un baillon sur lequel ce mot estoit écrit, *io crepo.* Il y a des personnes discretes, qui font paroistre sur leur visage tout ce qu'elles ont dans le cœur, semblables en cela à la montre d'une horloge, laquelle marque au dehors ce qu'elle cache au dedans.

Quel che cela nel sen, scopre nel volto. L'Horivolo di Girolamo Preti.

Tels sont ces Ministres timides & peu experimentez, dont un Sage de nostre temps a dit *qu'on apprend toutes les affaires dans leurs yeux; qu'on y lit l'aprésdinée les dépesches qu'ils ont receuës le matin.*

Quelquefois un silence affecté nous trahit; un signe de teste, un clin d'œil peut quelquefois découvrir une affaire fort secrete: quoy que le cœur soit bien caché, le seul mouvement des arteres

fait connoistre sa disposition. Ainsi pour se bien couvrir, il faut sauver toutes les apparences & tous les dehors ; il ne faut point avoir l'air mysterieux ; il faut avoir la bouche fermée, & le visage ouvert ; il faut en quelques rencontres parler beaucoup, bien loin d'affecter de ne dire mot ; enfin il faut agir comme si n'avoit point de secret.

Ceux qui sçavent les secrets des Princes, doivent particulierement observer cette maxime, par la raison qu'ils sont environnez de mille personnes qui les étudient, & qui taschent de les penetrer. Et c'est aussi ce que le Roy [a] Theodoric recommandoit sur toutes choses à ses Ministres. C'est à dire, poursuivit Ariste, que pour estre bien secret, il faut estre fort habile ; je crois mesme que selon vos principes, il faudroit n'avoir aucun vice, ni aucune passion violente. Il faut du moins estre sobre, & maistre de ses passions, repartit Eugene : car tout ce qui trouble la raison, délie la langue ; & c'est un oracle du [b] Sage, que le vin & le secret sont incompatibles.

[c] Horace est en cela de l'avis de Salomon,

[a] Totum autem dissimulare debent quasi nescient scientes ; nam sollicitis inquisitoribus, sæpe & vultu proditur quod tacetur. *Cass. l. 6. 26.*

[b] Noli regibus dare vinum, quia nullum secretum est, ubi regnat ebrietas. *Prov. c. 31.*

[c] Tu lene tormentum ingenio admoves Plerumque duro : tu sapientium Curas, & arcanum jocoso Consilium retegis Lyæo. *Lib. 3. od. 21.*

mon, poursuivit Ariste, il dit que le vin est une espece de torture douce & agreable, qui fait parler les personnes les plus secretes & les plus sages; qu'il découvre leurs plus profondes pensées & leurs desseins les plus cachez. L'usage du vin estoit pour cela défendu anciennement aux Rois & aux Magistrats, dit Eugene. Si cette loy estoit encore en vigueur, reprit Ariste en riant, il y a peu d'Allemands qui ne renonçassent de bon cœur à la Royauté & à la Magistrature. Comme il achevoit ces paroles, Eugene & luy furent interrompus par un fascheux, dont ils ne purent se défaire : car comme il avoit l'air d'un homme de condition, & que par malheur il sçavoit assez de François pour se faire entendre ; ils furent contraints de l'écouter, & d'achever leur promenade avec luy.

LE BEL ESPRIT
IV. ENTRETIEN.

EUgene & Ariſte commencerent leur promenade par la lecture d'un ouvrage meſlé de proſe & de vers, qu'un de leurs amis avoit compoſé depuis peu. Ils le leûrent attentivement, comme on lit toûjours les pieces nouvelles ; & aprés l'avoir examiné à loiſir, ils jugerent tous deux que de long-temps il ne s'eſtoit rien fait de plus raiſonnable, ni de plus ſpirituel.

Il faut avoir bien de l'eſprit, dit Eugene, pour faire de ces ſortes d'ouvrages, où l'eſprit brille par tout ; & où il n'y a point de faux brillans. Il ne ſuffit pas pour cela d'avoir beaucoup d'eſprit, répondit Ariſte, il faut en avoir d'une eſpece particuliere. Il n'y a que le bel eſprit qui ſoit capable de ces chef-d'œuvres : c'eſt luy proprement qui donne aux pieces excellentes ce tour qui les diſtingue des pieces communes, & ce caractere de perfection, qui fait qu'on y découvre toûjours de nouvelles graces. Mais tout le monde n'a pas de ce bel eſprit dont je parle,

ajoûta-t-il ; & tel qui fait le bel esprit, en a peut-estre moins qu'un autre. Car il y a [illegible] de la difference entre estre bel esprit [illegible] profession, & avoir l'esprit beau d'une [illegible]ine beauté que je me figure.

[illegible] cette beauté d'esprit que vous vous [ima]ginez, est une chose fort rare, dit Eu-[illegible], la reputation de bel esprit est assez commune : il n'y a point de loüange qu'on donne plus aisément dans le monde. Il me semble mesme qu'il n'y a point de qualité qui couste moins à acquerir. On en est quitte pour sçavoir l'art de faire agreablement un conte, ou de bien tourner un vers ; une folie dite de bonne grace, un madrigal, un couplet de chanson, est assez souvent le merite par lequel on s'erige en bel esprit ; & vous m'avoüerez que ce n'est gueres que de ces diseurs & de ces faiseurs de jolies choses, dont on a coûtume de dire, *Il est bel esprit.*

J'avouë, repartit Ariste, qu'on a usurpé ce titre dans nostre siecle avec autant de liberté & d'injustice, que celuy de Gentilhomme & de Marquis ; & si les usurpateurs estoient punis dans l'empire des lettres, aussi severement qu'ils le sont depuis quelques années dans la France, il y auroit bien des gens degradez de bel e-

sprit.

ſprit, comme il y en a beaucoup qui ſont degradez de nobleſſe. Ces Meſſieurs les beaux eſprits auroient beau faire v[illegible] leurs madrigaux, leurs bouts-rimez, [illegible] leurs in-promptus, pour ſe maint[illegible] dans la poſſeſſion où ils ſont; je m'aſſ[illegible] qu'ils ne trouveroient pas dans leurs [illegible] piers dequoy juſtifier leur qualité pr[illegible] duë. Tous leurs titres ne ſont pas meilleurs que ceux des faux nobles; le nom qu'ils portent eſt un nom en l'air, qui n'eſt ſoûtenu de rien; ils ont la reputation de bel eſprit ſans en avoir le merite ni le caractere.

C'eſt un caractere ridicule, que celuy de bel eſprit, dit Eugene; & je ne ſçay ſi je n'aimerois point mieux eſtre un peu beſte, que de paſſer pour ce qu'on appelle communément bel eſprit. Toutes les perſonnes raiſonnables ſont de voſtre gouſt, reprit Ariſte. Le bel eſprit eſt ſi fort décrié depuis la profanation qu'on en a faite en le rendant trop commun, que les plus ſpirituels s'en défendent, & s'en cachent comme d'un crime. Ceux qui s'en font le plus d'honneur, ne ſont pas les plus honneſtes gens du monde; ils ne ſont pas meſme ce qu'ils penſent eſtre; ils ne ſont rien moins que de beaux eſprits. Car la veritable beauté de l'eſprit con-

consiste dans un discernement juste & delicat, que ces Messieurs-là n'ont pas. Ce discernement fait connoistre les choses telles qu'elles sont en elles-mesmes, sans qu'on demeure court, comme le peuple, qui s'arreste à la superficie; ni aussi sans qu'on aille trop loin, comme ces esprits rafinez, qui à force de subtilizer, s'évaporent en des imaginations vaines & chimeriques.

Il me semble, interrompit Eugene, que ce discernement exquis appartient plus au bon sens, qu'au bel esprit. Le vray bel esprit, repartit Ariste, est inseparable du bon sens; & c'est se méprendre, que de le confondre avec je ne sçay quelle vivacité qui n'a rien de solide. Le jugement est comme le fonds de la beauté de l'esprit: ou plûtost le bel esprit est de la nature de ces pierres precieuses, qui n'ont pas moins de solidité, que d'éclat. Il n'y a rien de plus beau qu'un diamant bien poli & bien net; il éclate de tous costez, & dans toutes ses parties.

Quanta sodezza, tanto ha splendore.

C'est un corps solide qui brille; c'est un brillant qui a de la consistence & du corps. L'union, le mélange, l'assortiment de ce qu'il a d'éclatant & de solide, fait tout son agrément & tout son prix. Voila le sym-

ſymbole du bel eſprit, tel que je me l'imagine. Il a du ſolide & du brillant dans un égal degré : c'eſt à le bien definir le bon ſens qui brille. Car il y a une eſpece de bon ſens ſombre & morne, qui n'eſt gueres moins oppoſé à la beauté de l'eſprit, que le faux brillant. Le bon ſens dont je parle, eſt d'une eſpece toute differente ; il eſt gay, vif, plein de feu, comme celuy qui paroiſt dans les Eſſais de Montagne, & dans le Teſtament de la Hoguette ; il vient d'une intelligence droite & lumineuſe, d'une imagination nette & agreable.

Ce juſte temperament de la vivacité & du bon ſens, fait que l'eſprit eſt ſubtil, & qu'il n'eſt point évaporé ; qu'il brille, mais qu'il ne brille point trop ; qu'il conçoit promptement tout, & qu'il juge ſainement de tout. Quand on a de cette ſorte d'eſprit, on penſe bien les choſes, & on les exprime auſſi-bien qu'on les a penſées. On ramaſſe beaucoup de ſens en peu de paroles : on dit tout ce qu'il faut dire, & on ne dit preciſément que ce qu'il faut dire. Un vray bel eſprit ſonge plus aux choſes qu'aux mots : cependant il ne mépriſe pas les ornemens du langage ; mais il ne les recherche pas auſſi : la politeſſe de ſon ſtile n'en diminuë pas la force ;

&

& on pourroit le comparer à ces soldats de Cesar, qui tout propres & tout parfumez qu'ils estoient, ne laissoient pas d'estre vaillans & de bien combattre.

De la maniere dont vous en parlez, dit Eugene, il n'y a pas beaucoup de difference entre un bel esprit & un esprit fort. Il n'y en a point du tout, répondit Ariste, à prendre l'esprit fort dans sa vraye signification. La beauté de l'esprit est une beauté masle & genereuse, qui n'a rien de mol, ni d'effeminé.

Jactare solitus milites suos etiam unguentatos bene pugnare. *Suet. in Cæsar.*

Mais cette force ne consiste pas à douter de tout, à ne croire rien, & à se roidir contre des veritez établies. Selon la pensée d'un Pere de l'Eglise, c'est estre fort comme le sont les phrenetiques, que de l'estre de la sorte. Elle consiste donc à raisonner bien, à penetrer les principes des sciences, & à découvrir les veritez les plus cachées. C'est le propre d'un esprit fort d'approfondir les sujets qu'il traitte, & de ne se laisser pas surprendre par les apparences : les raisons qui contentent les esprits foibles, ne sont pas des raisons pour luy : il va toûjours droit au but, en quelque matiere que ce soit, sans s'écarter, ni sans s'amuser en chemin. Son principal caractere est d'entraîner les autres esprits où il veut, & de s'en rendre

Fortitudo ista non sanitatis est sed insaniæ: nam & phreneticis nihil fortius. *Aug. in Psal.* 58.

maistre

maistre quand il luy plaist. C'estoit une des qualitez du dernier Mareschal de Schomberg : on a dit de luy aussi-bien que de Cesar, qu'il parloit avec autant de courage qu'il combattoit, & que ses armes n'estoient pas plus invincibles que ses raisons.

Mais ne pensez pas qu'un bel esprit, pour avoir beaucoup de force, en ait moins de delicatesse: il ressemble à l'Achille d'Homere, & au Renaud du Tasse, qui avoient des nerfs, & des muscles extremement forts, sous une peau blanche & delicate. Sa solidité & sa penetration ne l'empeschent pas de concevoir finement les choses, & de donner un tour delicat à tout ce qu'il pense. Les images sous lesquelles il exprime ses pensées, sont comme ces peintures qui ont toute la finesse de l'art, & je ne sçay quel air tendre & *gracieux* qui charme les connoisseurs.

Il y a d'excellens esprits qui n'ont point de delicatesse, & qui font mesme gloire de n'en point avoir; comme si la delicatesse estoit incompatible avec la force. Leur maniere de penser & de dire les choses n'a nulle douceur, ni nul agrément. Avec toute leur lumiere & toute leur subtilité, ils ont quelque chose de sombre & de grossier dans l'imagination ; comme ce

peintre

peintre Espagnol, qui ne pouvoit faire que de gros traits, & qui répondit un jour fierement à des gens qui y trouvoient à redire, qu'il aimoit mieux estre *primero en aquella grosseria, que segundo en en la delicadeza.*

Mais ces esprits, quelque bons qu'ils soient, ne sont pas si heureux dans leurs ouvrages, que ce peintre le fut dans les siens. Les pieces les plus sçavantes, & mesme les plus ingenieuses, ne sont point estimées dans nostre siecle si elles ne sont touchées delicatement. Outre ce qu'elles ont de solide & de fort, il faut qu'elles ayent je ne sçay quoy d'agreable & de fleuri, pour plaire aux gens de bon goust; & c'est ce qui fait le caractere des belles choses. Pour entendre ma pensée, souvenez-vous de ce que dit Platon, que la beauté est comme la fleur de la bonté. Selon l'idée de ce Philosophe, les bonnes choses qui n'ont point cette fleur, sont simplement bonnes; & celles qui l'ont, sont veritablement belles. C'est à dire, ajoûta Eugene, que le bel esprit, à le definir en Platonicien, est un bon esprit fleuri, semblable à ces arbres qui portent des fruits & des fleurs tout ensemble, & où l'on voit la maturité de l'automne avec la beauté du printemps.

Col

Col fior, maturo ha sempre il frutto.

Ces fleurs & ces fruits, reprit Ariste, marquent encore cette heureuse fecondité, qui est si propre à un beau genie. Car pour moy je trouve qu'il n'y a pas moins de difference entre les esprits fertiles, & ceux qui ne le sont pas; qu'il y en a entre de beaux orangers, & de meschans arbres qui ne rapportent rien.

Je ne sçay, interrompit Eugene, si la fertilité est une bonne marque de la beauté de l'esprit. Il me semble que les esprits les plus feconds ne sont pas toûjours les plus raisonnables, ni les plus fins. Cette grande fecondité degenere le plus souvent en une abondance vicieuse, en une profusion de pensées fausses ou inutiles; & si vous y prenez garde, ce que vous appellez une proprieté du bel esprit, n'est pour l'ordinaire que l'effet d'une imagination dereglée.

Je sçay bien, repartit Ariste, qu'il y a une fertilité d'esprit pareille à celle de ces arbres, qui pour estre trop chargez de fruits, en portent fort peu de bons. La fecondité dont je parle, n'est pas de cette nature. C'est une fecondité heureuse, comme je l'ay appellée: c'est non seulement un fonds de bonnes choses; mais c'est un fonds ménagé par le bon sens.

Un

Un vray bel esprit est comme ces gens riches & sages, qui sont magnifiques en tout, & qui neanmoins ne font jamais de folles dépenses.

A ce compte-là, dit Eugene, ce ne seroit pas un bel esprit que le Cavalier Marin. Car il ne s'est jamais veû une imagination plus fertile, ni moins reglée que la sienne. Vous le sçavez mieux que moy. S'il parle d'un rossignol, ou d'une rose, il en dit tout ce qu'on en peut imaginer ; bien loin de rejetter ce qui se presente, il va chercher ce qui ne se presente pas ; il épuise toûjours son sujet. J'en tombe d'accord, répondit Ariste ; & je vous confesse aussi, ajoûta-t-il en riant, que si l'on donnoit des lettres de bel esprit, comme on en donne de noblesse, je ne serois jamais d'avis qu'on en donnast à ces sortes d'Auteurs, qui ne ménagent ni leurs pensées, ni leurs paroles ; & qui ne laissent rien à penser, ni à dire sur les matieres qu'ils traittent. Mais tous les Poëtes ne sont pas si fous, ni si emportez que le Marin. Il y en a de sages & de moderez, mesme parmi les Italiens, quand il n'y auroit que le Tasse.

Je vous assure, dit Eugene, que le Tasse n'est pas toûjours le plus raisonnable du monde. A la verité on ne peut pas avoir

plus de genie qu'il en a. Ses imaginations sont nobles & agreables ; ses sentimens sont forts ou delicats, selon que le sujet le demande ; ses passions sont bien touchées & bien conduites ; toutes ses comparaisons sont justes ; toutes ses descriptions sont merveilleuses : mais son genie l'emporte quelquefois trop loin ; il est trop fleuri en quelques endroits ; il badine dans des rencontres assez serieuses ; il ne garde pas aussi exactement que Virgile, toutes les bienseances des mœurs. Il a de si grandes beautez, repartit Ariste, qu'on peut bien luy pardonner ces petites taches. S'il manque un peu de ce bon sens, qui distingue Virgile des autres Poëtes ; il a beaucoup de ce beau feu qui fait les Poëtes. Aprés tout, quelque liberté qu'il se donne, il ne s'égare pas comme le Marin, ni comme l'Arioste.

Mais pour reprendre nostre discours, continua-t-il, un bel esprit est riche de son fond : il trouve dans ses propres lumieres ce que les esprits communs ne trouvent que dans les livres. Il s'étudie & s'instruit luy-mesme, comme a dit un sçavant homme d'un des plus beaux genies que la France ait jamais portez. Sur tout il ne s'approprie point les pensées des au-

Felix ac fecundum ingenium, quod in se uno invenit & doctorem & discipulum. *Ludov. Vives de Budæo.*

autres : Il ne dérobe point aux Anciens, ni aux Eſtrangers les ouvrages qu'il donne au public. Cependant, dit Eugene, c'eſt ce que font la pluſpart de nos beaux Eſprits. Ils pillent continuellement les Grecs & les Latins, les Italiens & les Eſpagnols : & ſi l'on vouloit ſe donner la peine de bien examiner leurs ouvrages, on trouveroit que le païs des belles Lettres eſt plein de larrons ; & que Mercure qui preſide aux arts & aux ſciences, n'eſt pas ſans raiſon le Dieu des voleurs comme a remarqué ingenieuſement Bartoli dan ſon *Huomo di Lettere*. Car en blaſmant ceux qui volent les penſées d'autruy, je n'ay garde de voler celle-là à ſon Auteur.

En défendant le larcin à un bel eſprit, pourſuivit Ariſte, je ne pretends pas luy interdire la lecture des bons livres : je ne pretends pas meſme que ſes lectures luy ſoient inutiles. Je veux bien qu'il imite les grands modeles de l'Antiquité, pourveû qu'il taſche de les ſurpaſſer en les imitant : mais je ne puis ſouffrir qu'il faſſe comme ces petits peintres qui ſe bornent à copier des originaux, & qui ne feroient rien de beau, ſi les maiſtres de l'art n'avoient rien fait avant eux.

Je veux bien auſſi qu'il ſe ſerve dans les rencontres des penſées des bons Au-

teurs, pourveû qu'il y ajoûte des beautez nouvelles ; & qu'à l'exemple des abeilles, qui changent en miel ce qu'elles prennent sur les fleurs, non seulement il choisisse ce qu'il y a de bon dans les livres ; mais encore qu'il se fasse propre ce qu'il choisit, & qu'il le rende meilleur par l'usage qu'il en fait. C'est un des grands talens de Voiture. En imitant les autres, il s'est rendu inimitable. Il sçavoit admirablement l'art de mettre en œuvre, & de faire valoir les pensées des Auteurs : les traits qu'il emprunte quelquefois de Terence & d'Horace, semblent faits pour son sujet, & sont bien plus beaux dans les endroits où il les met, que dans ceux d'où il les a pris : de mesme que les pierres precieuses sont plus belles dans les bagues où on les enchasse, que dans les rochers d'où on les tire.

Mais ne vous imaginez pas que toute la beauté de l'esprit se reduise là. Outre ce que je viens de dire, elle demande un genie capable de toutes les belles connoissances ; une intelligence élevée & étenduë, que rien ne surpasse, & que rien ne borne. Car il est de la beauté de l'esprit à peu-prés comme de celle du corps : les petits hommes quelque bien faits qu'ils soient, ne sont point beaux selon le senti-

ment

ment d'Ariſtote ; ils ne ſont tout au plus que jolis, parce que l'avantage de la taille eſt une partie eſſentielle de la beauté. Ainſi les petits genies qui ſont bornez à une ſeule choſe, les faiſeurs de jolis vers, qui ne peuvent faire que cela, quelque agrément & quelque politeſſe qu'ils ayent, ne ſont pas, quoy qu'on en die, de beaux eſprits : ce ne ſont que de jolis eſprits à le bien prendre ; & ce ſeroit bien aſſez pour eux d'eſtre regardez ſur ce pied-là dans le monde.

Au reſte il ne ſuffit pas pour avoir l'eſprit beau, de l'avoir ſolide, penetrant, delicat, fertile, juſte, univerſel ; il faut encore y avoir une certaine clarté que tous les grands genies n'ont pas. Car il y en a qui ſont naturellement obſcurs, & qui affectent meſme de l'eſtre : la pluſpart de leurs penſées ſont autant d'enigmes & de myſteres ; leur langage eſt une eſpece de chiffre, on n'y comprend preſque rien qu'à force de deviner. Graçian eſt parmi les Eſpagnols modernes un de ces genies incomprehenſibles ; il a beaucoup d'élevation, de ſubtilité, de force, & meſme de bon ſens : mais on ne ſçait le plus ſouvent ce qu'il veut dire, & il ne le ſçait pas peut-eſtre luy-meſme ;

quelques-uns de ses ouvrages ne semblent estre faits que pour n'estre point entendus.

Cependant il ne doit y avoir ni obscurité, ni embarras dans tout ce qui part d'un bel esprit: ses pensées, ses expressions doivent estre si nobles & si nettes, que les plus intelligens l'admirent, & que les plus simples l'entendent. Malherbe, qui estoit sans doute un beau genie, taschoit sur tout de donner ce caractere de netteté à tout ce qu'il faisoit; & vous sçavez que quand il avoit composé un ouvrage, il le lisoit à sa servante, avant que de le montrer aux gens de la Cour, pour connoistre s'il avoit bien reüssi; croyant que les pieces d'esprit n'avoient pas leur entiere perfection, si elles n'estoient remplies d'une certaine beauté, qui se fait sentir aux personnes mesme les plus grossieres. Vous voyez bien que cette beauté doit estre simple & naïve, sans fard & sans artifice, pour faire son effet; & vous devez juger par là de ces esprits qui ne sont point naturels, qui sont toûjours guindez, & qui ne veulent jamais rien dire qui ne surprenne & qui n'éblouïsse.

Histoire de l'Academie Françoise.

Mon Dieu! que vous me faites de plaisir, dit Eugene, d'exclure du nombre des beaux

beaux eſprits ces diſcours eternels de beaux mots & de belles ſentences ; ces copiſtes & ces ſinges de Seneque, ces Mancini, ces Malvezzi, & ces Loredans, qui courent toûjours aprés les brillans & les *vivezze d'ingegnò*, comme ils les appellent en leur langue. Car, à vous dire le vray, je ne les puis ſouffrir ; & j'ay bien de la peine à ſouffrir Seneque luy-meſme, avec ſes pointes & ſes antitheſes perpetuelles.

Il n'y a rien qui choque plus le bon ſens que tout cela, dit Ariſte : & c'eſt, à mon avis, un plus grand défaut de briller trop, que de ne briller pas aſſez.

Il ne ſe peut rien voir de plus beau que l'idée que vous avez du bel eſprit, reprit Eugene ; j'ay penſé dire qu'il ne ſe peut rien voir de plus beau que voſtre portrait: car on diroit que vous vous eſtes peint vous-meſme dans le tableau que vous venez de faire, tant il vous reſſemble. Si je me ſuis peint, dit Ariſte en ſoûriant, je me ſuis tellement flatté, que je ne me reconnois pas. Mais à vous parler ſerieuſement, ajoûta-t-il, j'ay trop mauvaiſe opinion de moy, pour me croire un bon modele en matiere de bel eſprit : je ne m'en picque pas, & je ſerois ridicule d'y pretendre. Il ne faut

pas auſſi s'en picquer, dit Eugene; il ne faut pas meſme ſe ſçavoir trop bon gré d'eſtre bel eſprit, pour l'eſtre effectivement : & ſi j'oſois mettre la main à la peinture que vous avez faite, j'y ajoûterois la modeſtie pour un dernier trait. C'eſt une qualité qui releve toutes les autres, & qui ne ſied pas moins bien aux beaux eſprits, qu'aux belles perſonnes.

J'entre tout-à-fait dans voſtre ſentiment, repartit Ariſte; & je vous avouë que je ne hais rien tant que certains eſprits qui s'en font extremement accroire. Ils ont dans leur mine, dans leurs geſtes, & juſques dans le ton de leur voix, un air de fierté & de ſuffiſance, qui fait juger qu'ils ſont fort contens d'eux-meſmes. Ils font profeſſion de n'eſtimer rien, & de trouver à redire à tout. Il ne ſe fait pas un ouvrage d'eſprit qui ne leur faſſe pitié : mais en recompenſe, ils ne font rien qu'ils n'admirent. Ils prennent quelquefois un ton d'oracle, & decident de tout ſouverainement dans les compagnies. Pour leurs ouvrages ils en font un grand myſtere, ou par affectation, ou pour exciter davantage la curioſité de ceux qui ont envie de les voir, ou parce qu'ils jugent peu de perſonnes capables d'en connoiſtre le juſte prix : ce ſont des treſors

cachez,

cachez qu'ils ne communiquent qu'à trois ou quatre de leurs admirateurs.

Il est d'une autre sorte d'esprits, continua Eugene, qui sont moins mysterieux, mais qui ne sont pas moins entestez de la rimerie. Ils n'ont pas plûtost fait une bagatelle, qu'ils en regalent tout le monde. Ils sont toujours prests à reciter leurs madrigaux & leurs odes, pour s'attirer un peu de loüange ; ils se loüent sans façon, & se donnent de l'encens les premiers. Cependant les vrais beaux esprits sont de l'humeur des vrais braves, qui ne parlent jamais de ce qu'ils ont fait. Ils fuyent les applaudissemens populaires, & bien loin de se produire mal-à-propos, ils se cachent autant qu'ils peuvent.

Je ne sçay, dit Ariste, s'il n'y auroit point plus de modestie à n'affecter rien. Vous avez oüi parler de cette femme que Neron aimoit tant, & vous sçavez que ce n'estoit pas une fort honneste personne. Neanmoins, si nous en croyons Tacite, elle ne se montroit gueres, & elle ne sortoit point qu'elle ne fût voilée.

Un bel esprit doit, à mon avis, garder le temperament de la Sophronie du Tasse, qui estoit également belle & modeste.

Modestiam præferre & lascivia uti : rarus in publicum egressus, idque velatâ parte oris, ne satiaret aspectum, vel quia sic decebat. *Annal. l. 13. de Poppæa.*

Non copri sue bellezze, e non l'espose.

Il ne faut pas qu'il fasse toûjours mystere de ses ouvrages; mais il ne faut pas aussi qu'il les montre par tout: il ne doit ni se cacher par affectation, ni se produire par vanité.

Je vois bien à cette heure, dit Eugene, pourquoy les veritables beaux esprits sont si rares: des qualitez aussi opposées, que la vivacité & le bon sens, la delicatesse & la force, sans parler des autres, ne se rencontrent pas toûjours ensemble. Mais je voudrois bien sçavoir, ajoûta-t-il, d'où viennent toutes ces qualitez qui font le bel esprit. Elles viennent, répondit Ariste, d'un temperament heureux & d'une certaine disposition des organes: ce sont des effets d'une teste bien faite & bien proportionnée; d'un cerveau bien temperé, & rempli d'une substance delicate; d'une bile ardente & lumineuse, fixée par la melancolie, & adoucie par le sang. La bile donne le brillant & la penetration; la melancolie donne le bon sens & la solidité; le sang donne l'agrément & la delicatesse.

Je ne vous comprens pas, dit Eugene, avec vostre bile, vostre sang & vôtre melancolie; car enfin je ne puis croire que des esprits, qui tiennent plus

de

de l'Ange que de l'homme, doivent tout ce qu'ils sont, à ce que nous ayons de commun avec les bestes; & je ne vois pas comment les humeurs qui croupissent dans le corps, peuvent estre le principe des plus nobles operations de l'ame.

J'ay leû dans je ne sçay quel Philosophe Platonicien, reprit Ariste, que ces humeurs toutes materielles qu'elles sont, sont les beaux genies ; de mesme à peuprés que les vapeurs de la terre font les foudres & les éclairs. La pensée de ce Philosophe est subtile & ingenieuse. Il veut dire, à mon avis, que les esprits du sang & de la bile s'allument dans le cerveau, ainsi qu'une exhalaison chaude s'enflâme dans une nuë froide & humide : que les esprits allumez répandent dans la teste cette *splendeur seche*, qui rend l'ame sage & intelligente, selon Heraclite: que comme entre les choses corporelles il n'y a rien qui ait moins de matiere & plus de vertu, qui soit plus pur & plus animé que ces esprits ; la flâme qui en sort, est la plus subtile, la plus vive, & la plus ardente qui soit dans la nature: que c'est cette flâme qui éclaire la raison, & qui échauffe l'imagination en mesme temps ; que c'est elle qui rend visibles à l'ame les especes des choses, & qui luy fait voir tous les

objets dans leur jour : en un mot, que c'est à la lueur de ce beau feu, que l'entendement découvre & contemple les veritez les plus obscures ; & c'est peut-estre ce feu qui brille dans les yeux des personnes spirituelles, & qui les distingue des gens stupides, dont les yeux ternes & sombres marquent assez qu'ils n'ont dans la teste qu'un feu noir & obscur, plus propre à offusquer l'ame qu'à l'éclairer.

Voila ce qui s'appelle de belles visions, dit Eugene, & je ne sçay si les réveries des Poëtes ne meritent pas autant de creance que les idées de ces Philosophes. Quand vous devriez traiter de réveur & de visionnaire le Docteur Abaillard, reprit Ariste, il faut que je vous dise sa pensée touchant la difference des esprits. Sa chere Heloïse luy fit un jour la question que vous me faites. Il luy répondit que tous les hommes avoient un miroir dans la teste ; & sa réponse estoit fondée sur les paroles de S. Paul, qui portent que nous voyons par un miroir en cette vie : mais il luy ajoûta que les esprits grossiers avoient un miroir tout terni ; & que les esprits subtils en avoient un fort éclatant & fort net, qui leur representoit distinctement les objets. Il vouloit dire que la bile meslée avec le sang formoit dans le cerveau

Videmus nunc per speculum. 1 Cor. 13.

veau

veau une espece de glace polie & luisante, à laquelle la melancolie servoit comme de fond.

Quoy-que vous en disiez, poursuivit Eugene, & quoy-qu'en dise vostre Docteur amoureux, je ne puis me resoudre à croire que les ames empruntent toutes leurs lumieres du corps, & que la beauté de l'esprit soit une perfection étrangere à l'esprit mesme. Je croirois bien plûtost que la perfection du corps dépend de celle de l'esprit, ou du moins que l'excellence de l'esprit vient de la noblesse de l'ame.

Je sçay bien que les ames sont toutes d'une mesme espece; mais cela n'empéche pas, si nous en croyons les Philosophes les plus raisonnables, qu'elles n'ayent des perfections singulieres qui les distinguent assez les unes des autres, comme les étoilles ont des clartez & des vertus differentes, quoy-qu'elles soient toutes composées d'une mesme matiere. A la verité toutes les ames raisonnables sont des images de Dieu; elles sont toutes marquées de la lumiere de son visage, selon la parole d'un Prophete: mais il y en a, où cette lumiere est mieux peinte, & où les traits de la beauté divine sont gravez plus profondément; & ce sont

 les

les plus nobles & les plus parfaites, les plus ſenſées & les plus ingenieuſes. Car comme entre les figures faites ſur la cire avec le meſme cachet, les unes ſont plus nettes & mieux formées que les autres; ſans que cela vienne d'autre part que de la main qui a appliqué le cachet; de meſme la perfection qui ſe trouve en quelques ames, vient de ce que l'image de Dieu y eſt mieux imprimée; c'eſt cette impreſſion plus forte qui les rend en quelque façon plus ſpirituelles & plus divines.

Mais ſi cela eſt ainſi, dit Ariſte, d'où vient que l'ame eſtant incorruptible & inalterable de ſa nature, une vapeur qui monte au cerveau altere l'eſprit, & oſte quelquefois la raiſon ? C'eſt que les ames les plus nobles, repliqua Eugene, ſont comme les peintres, qui quelque habiles qu'ils ſoient, ne peuvent rien faire ſans les inſtrumens de leur art. Les organes bien diſpoſez, & les humeurs temperées d'une certaine maniere ne rendent pas preciſément les ames ſenſées & ingenieuſes; non plus que les pinceaux delicats, & les belles couleurs ne font pas les peintres excellens : mais ces organes & ces humeurs ſont des inſtrumens, dont les ames ont beſoin pour agir tandis qu'elles ſont dans les corps; dés que

que ces instrumens sont gastez, elles n'agissent plus, ou n'agissent qu'imparfaitement, quelque parfaites qu'elles soient d'elles-mesmes. Ce sont de bons peintres, qui ont de méchans pinceaux & de méchantes couleurs.

Il y a de l'esprit à ce que vous dites, interrompit Ariste; mais aprés tout, ces Philosophes que vous croyez les plus sages, ne sont pas mieux fondez en raison que les autres; & je crains fort, ajoûta-t-il, que si on examinoit bien cette noblesse des ames, à laquelle ils attribuënt l'excellence de l'esprit, toutes les preuves ne s'en trouvassent fausses. Le meilleur parti, à mon avis, est de n'en point prendre en des disputes où l'on ne peut connoistre la verité; & les plus raisonnables sont peut-estre ceux qui raisonnent le moins sur ces sortes de matieres.

Quoy-qu'il en soit, continua Eugene, il est certain que la nature ne fait pas toute seule un bel esprit. La plus heureuse naissance a besoin d'une bonne education, & de cet usage du monde, qui rafine l'intelligence, & qui subtilise le bon sens. De là vient que les sçavans de profession ne sont pas d'ordinaire de beaux esprits: comme ils sont toujours ensevelis dans l'étude, & qu'ils ont peu de

de commerce avec les honnestes gens, ils n'ont pas dans l'esprit une certaine politesse, & je ne sçay quel agrément qu'il faut y avoir. Ce n'est pas que la science soit contraire d'elle-mesme à la beauté de l'esprit; mais c'est que les grands Docteurs & ceux qui sçavent le plus de Grec & de Latin, ne sçavent pas le plus souvent bien user de leur science.

Il est certain encore, ajoûta-t-il, que de quelque principe que vienne cette beauté, il est des beaux esprits de plus d'une espece. Car outre ceux dont nous avons parlé jusqu'à cette heure, qui excellent dans les Lettres, & qui ont acquis tout ce que l'étude peut donner de belles connoissances; il y en a qui sans avoir presque étudié que le monde, ont tout ce qu'il faut pour reüssir dans la conversation.

Le caractere de ces esprits-là est de parler bien, de parler facilement, & de donner un tour plaisant à tout ce qu'ils disent; ils font dans les rencontres des reparties fort ingenieuses; ils ont toûjours quelque question subtile à proposer, & quelque joli conte à faire, pour animer la conversation, ou pour la réveiller quand elle commence à languir; pour peu qu'on les excite, ils disent mille choses

sur-

ſurprenantes ; ils ſçavent ſur tout l'art de badiner avec eſprit, & de railler finement dans les converſations enjoüées : mais ils ne laiſſent pas de ſe bien tirer des converſations ſerieuſes ; ils raiſonnent juſte ſur toutes les matieres qui ſe propoſent, & parlent toûjours de bon ſens.

Il y a encore une autre ſorte de beaux eſprits, qu'on peut appeller des eſprits de negociation & de cabinet. Ce ſont des genies éclairez, judicieux, actifs, & propres pour les affaires : d'une veuë ils en penetrent le fond, ils en découvrent toutes les circonſtances & toutes les ſuites ; ils trouvent en un inſtant tous les expediens & toutes les voyes par où l'on peut ménager & faire reüſſir les choſes les plus difficiles. Mais ils ne voyent que ce qu'il faut voir, & qu'autant qu'il faut, pour prendre un bon parti & faire un choix raiſonnable : car c'eſt quelquefois un foible dans la politique, d'avoir trop de penetration & trop de lumiere ; tant de biais & tant de jours differens diſſipent l'eſprit, & nuiſent ſouvent à l'execution : le temps d'agir ſe paſſe à deliberer.

Ces eſprits ſont nez pour le gouvernement des Etats ; auſſi ne forment-ils jamais que de grands deſſeins, utiles à leur Patrie & glorieux à leur Prince : ce qui arrive

arrive particulierement, quand le Prince persuadé de leur capacité, de leur fidelité & de leur zele, leur abandonne la direction des affaires. Comme ils ont un grand sens avec une grande experience, ils ne prennent point de fausses mesures, & ne font point de fausses démarches. Que si la fortune, qui ne s'accorde pas toûjours avec la prudence, ne favorise pas toutes leurs entreprises, ils profitent d'un mauvais succés, en imitant ces sages pilotes, qui se servent des vents contraires comme des vents favorables. Dans les negociations ils se conduisent avec beaucoup d'habileté & d'une maniere fort delicate : ils découvrent d'abord les pensées de celuy avec qui ils traittent, sans se découvrir eux-mesmes ; ils s'insinuënt dans son esprit ; ils l'engagent par ses propres interests ; ils le manient & ils le tournent si bien, qu'il pense trouver son compte à entrer dans leurs sentimens, & qu'il donne où ils veulent, sans croire mesme y donner. Tels ont esté le Cardinal de Richelieu, & le Comte d'Olivares, les deux plus celebres Ministres que la France & l'Espagne ayent jamais eûs.

Voila les divers caracteres du bel esprit. Ce sont trois sortes de beautez, qui pour estre

estre differentes, ne laissent pas de se rencontrer quelquefois en une mesme personne. Car sans parler des anciens & des estrangers, le Cardinal du Perron, & feu Monsieur d'Avaux estoient des genies universels, propres pour les lettres, pour la conversation, & pour les affaires; & il y en a encore parmi nous qui ne cedent gueres à ces grands hommes, & qui sont capables de faire également bien un ouvrage d'esprit, un conte agreable, & un traité de paix.

Neanmoins à parler en general, ces trois talens ne se trouvent ensemble que bien rarement. Les esprits de negociation ne reüssissent pas d'ordinaire aux belles lettres; mais aussi les Auteurs les plus polis & les plus exacts ne brillent pas toûjours dans la conversation. Les premiers ont plus de solidité que de delicatesse; l'étude de la politique les occupe tout entiers, ils comptent les autres sciences pour rien. Les seconds sont trop delicats & trop chagrins; ils ne se contentent presque jamais de ce qui se presente à eux; ils ne disent presque rien dans les compagnies où ils se trouvent, pour trop penser à ce qu'ils veulent dire: comme ils sont accoûtumez à réver profondément, afin de bien tourner une pensée, ils sont le

plus

plus ſouvent diſtraits; ils gardent quelquefois un ſilence morne dans une converſation enjoüée: mais auſſi, comme ils ont ſouvent la teſte pleine de leurs compoſitions, ils parlent quelquefois trop; ils attirent toute la converſation à eux, & ne laiſſent pas aux autres la liberté de parler.

Pour l'eſprit de converſation, comme c'eſt un eſprit naturel, ennemi du travail & de la contrainte; il n'y a rien de plus oppoſé à l'étude & aux affaires: auſſi nous voyons que ceux qui ont ce talent, ſont pour l'ordinaire des gens oiſifs, dont le principal employ eſt de rendre & de recevoir des viſites. De ſorte qu'à examiner les choſes à fond, il ſemble que ces divers eſprits ſoient incompatibles, & qu'ils demandent meſme des diſpoſitions naturelles tout-à-fait contraires.

Quoy-qu'il ſemble, dit alors Ariſte, que le bel eſprit ſoit different ſelon les differens caracteres que vous venez de marquer, il eſt cependant le meſme partout; car il eſt né à toutes choſes, & a en ſoy dequoy reüſſir en tout ce qu'il veut entreprendre. La diverſité qui paroiſt dans les eſprits, vient moins du fonds des eſprits, que des matieres où ils s'exercent. Les grands hommes qui excellent en de cer-

certaines choses, parce qu'ils s'y sont appliquez dans leur jeunesse, auroient peut-estre réüssi également dans les autres, s'ils y avoient apporté autant de soin & d'application.

Le hazard qui se mesle de la conduite des hommes, & qui a souvent la meilleure part à la profession qu'ils embrassent, fait pour l'ordinaire cette difference que nous voyons parmi les esprits. Les uns se trouvent engagez, je ne sçay comment, à établir leur reputation & leur fortune par la poësie; il ne faut pour cela qu'avoir reüssi dans un sonnet, qu'une passion, ou que le seul caprice aura inspiré; la loüange qui en revient, est une amorce agreable pour en faire entreprendre un second; la bonne opinion que l'on conçoit aisément de soy-mesme, anime à quelque chose de plus grand: on lit les Poëtes; on étudie les fables; on consulte les Maistres de l'Art; en un mot on se tourne tout à fait du costé de la poësie, & on devient insensiblement Poëte de profession, sans pouvoir presque estre autre chose. Que si ces excellens Poëtes n'ont pas toûjours le talent des affaires, ni celuy de la conversation; c'est qu'ils ont pris une autre route dés le commencement, & qu'au lieu d'étudier la politique, & de voir le monde, ils

ils se sont attachez à la composition & aux livres.

L'esprit de negociation, auquel on donne la préeminence & qu'on appelle ordinairement grand esprit & grand genie, ne differe cependant des autres que par la noblesse de la matiere; car on ne peut se rien proposer de plus noble, que de traitter des interests des Princes, d'entrer dans leurs desseins les plus secrets, d'accorder leurs differends, & de gouverner leurs Etats. C'est l'employ le plus sublime & le plus glorieux, où l'esprit se puisse occuper: rien ne flatte tant l'amour propre, rien ne remplit davantage l'ambition que ces titres éclatans d'Ambassadeur, de Plenipotentiaire, & de Ministre d'Etat. Ceux qui sont élevez à ces dignitez eminentes, ont un caractere de grandeur & d'autorité qui les distingue du reste des hommes; ils sont sur la terre ce que sont dans le ciel les Anges du premier ordre, qui approchent de plus prés du trône de Dieu; qui reçoivent leurs lumieres de luy immediatement, & qui sont destinez aux choses les plus importantes.

Cependant quand on y regarde de prés, on trouve que c'est la fortune qui fait ces grands hommes & ces grands esprits,

ſprits, en les conduiſant quelquefois en des païs & en des maiſons, où par des rencontres fortuites & imprevûës, ils prennent parti auprés des Ambaſſadeurs & des Miniſtres. Cet engagement fait qu'ils s'appliquent aux affaires ; l'application les y fait reüſſir, & les rend capables avec le temps des premieres charges de l'Etat. Ainſi c'eſt proprement la fortune qui fait joüer un grand rôle à un bel eſprit ſur le theatre du monde, tandis qu'elle en laiſſe d'autres dans l'obſcurité & dans la pouſſiere. Car aſſeûrément il y a de beaux eſprits, qui ſont inconnus & inutiles, faute d'un employ qui les faſſe paroître & qui les oblige à travailler.

Je confeſſe, dit Eugene, que la fortune contribuë beaucoup à former un homme d'Etat : mais elle ne fait rien ſans la nature ; & quelque favorables que ſoient les occaſions, quelque application que l'on ait, on parvient peu à la dignité de premier Miniſtre, quand on n'a pas le genie des grandes affaires. Car quoyque vous en diſiez, le genie eſt une habileté particuliere, & un talent que la nature donne à quelques hommes pour de certaines choſes. Les uns ont du genie pour la peinture ; les autres en ont pour les vers : il ne ſuffit pas d'avoir de l'eſprit

l'esprit & de l'imagination pour exceller dans la poësie ; il faut estre né Poëte, & avoir ce naturel qui ne dépend ni de l'art, ni de l'étude ; & qui tient quelque chose de l'inspiration.

Je dis le mesme de la negociation & du Ministere. Ce n'est pas assez pour y reüssir d'estre tres-éclairé & mesme tres-sage; il faut avoir un talent propre pour gouverner les autres esprits sous l'autorité du Prince, pour commander en obeïssant. Ce qui a fait dire à un Politique Espagnol, que le genie & l'esprit sont les deux causes principales de l'élevation & de la gloire d'un grand homme. *Genio y ingenio los dos exes del lucimiento de prendas : el uno sin el otro felicidad a medias ; no basta lo entendido, deseasse lo genial.*

Oraculo Manual y Arte de prudencia.

Il est vray que le genie quelque puissant qu'il soit, languit en quelque façon & demeure comme étouffé hors des emplois qui luy conviennent ; parce qu'il a besoin d'une certaine matiere pour se déveloper & pour agir : mais à le regarder en soy-mesme, il est indépendant du hazard & de la fortune : c'est un don du ciel où la terre n'a point de part ; c'est je ne sçay quoy de divin, qui rend un bel esprit, que la providence de Dieu a destiné au gouvernement d'un Empire ; qui le rend, dis-

je,

je, naturellement droit & juſte, zelé pour la gloire de ſon Prince, & pour le bien de ſa Patrie, capable des plus difficiles entrepriſes, ferme & conſtant dans les rencontres les plus fâcheuſes, impenetrable aux plus clair-voyans, inſenſible aux plaiſirs, infatigable dans le travail, libre & tranquille dans l'embarras, & en tout temps maiſtre de ſoy-meſme & des affaires, leſquelles pour grandes qu'elles ſoient ſont toûjours au deſſous de ſon genie.

Ce n'eſt pas qu'un Miniſtre tel que je me l'imagine, ſoit borné preciſément aux affaires: comme ſon eſprit a une étenduë preſque infinie, il n'y a point de ſcience dont il n'ait quelque teinture; il peut meſme, quand il luy plaiſt, faire des diſcours eloquens, & tenir ſa place dans une Academie de beaux eſprits, comme il la tient dans le Conſeil d'un puiſſant Monarque: mais aprés tout le genie de la politique eſt ſa qualité dominante, & ſon veritable caractere.

Je trouve ce portrait du parfait Miniſtre fort à mon gré, dit Ariſte; & ce qui m'en plaiſt davantage, c'eſt qu'apparemment vous ne l'avez pas formé en l'air. Voſtre homme d'Etat eſt, ſi je ne me trompe, quelque choſe de plus réel que le Ma-

gnanime d'Aristote, & que le Sage de Seneque ; & j'en suis bien aise pour l'honneur de nostre nation ; car à vous dire le vray, j'aurois un étrange dépit que la France ne valût pas mieux que la Grece & que l'Italie.

Les Grecs & les Romains, repliqua Eugene, sont si jaloux de la gloire de leur nation, qu'on ne peut leur disputer rien là-dessus, sans se brouiller avec eux, & sans avoir des affaires avec les plus braves & les plus spirituels hommes du monde. Pour moy, continua-t-il en riant, comme je n'aime pas à me faire des ennemis, j'aime mieux ceder aux Grecs & aux Romains, & confesser de bonne foy que tous les païs sont steriles en heros, au prix de l'ancienne Grece & de l'ancienne Italie.

Il faut du moins que vous confessiez, dit Ariste, que le bel esprit est de tous les païs & de toutes les nations ; c'est à dire : que comme il y a eû autrefois de beaux esprits Grecs & Romains, il y en a maintenant de François, d'Italiens, d'Espagnols, d'Anglois, d'Allemands mesme, & de Moscovites. C'est une chose singuliere qu'un bel esprit Allemand ou Moscovite, reprit Eugene ; & s'il y en a quelques-uns au monde, ils sont de la nature,

res de ces esprits qui n'apparoissent jamais sans causer de l'étonnement. Le Cardinal du Perron disoit un jour, en parlant du Jesuite Gretser, *Il a bien de l'esprit pour un Allemand*; comme si c'eust esté un prodige qu'un Allemand fort spirituel.

J'avouë, interrompit Ariste, que les beaux esprits sont un peu plus rares dans les païs froids, parce que la nature y est plus languissante & plus morne pour parler ainsi. Avoüez plûtost, dit Eugene, que le bel esprit tel que vous l'avez defini, ne s'accommode point du tout avec les temperamens grossiers & les corps massifs des peuples du Nord.

Ce n'est pas que je veuille dire, ajoûta-t-il, que tous les Septentrionaux soient bestes; il y a de l'esprit & de la science en Allemagne & en Pologne, comme ailleurs : mais enfin on n'y connoist point nostre bel esprit, ni cette belle science dont la politesse fait la principale partie : ou si cette belle science, & ce bel esprit y sont connus, ce n'est seulement que comme des estrangers; dont on n'entend point la langue; & avec qui on ne fait point d'habitude.

Je ne sçay mesme si les beaux esprits Espagnols & Italiens sont de la nature

des nostres : ils en ont bien quelques qualitez & quelques traits ; mais je doute un peu qu'ils leur ressemblent tout-à-fait, & qu'ils ayent precisément le caractere que vous avez établi. Car enfin ce caractere est si propre à nostre nation, qu'il est presque impossible de le trouver hors de France : soit que cela vienne en partie de la temperature du climat ; soit que nôtre humeur y contribuë quelque chose ; soit enfin que ce soit l'étoille de la nation Françoise, d'avoir presentement ce beau tour d'esprit, que les autres peuples n'ont pas.

Je m'étonne, repartit Ariste, qu'un homme qui craint tant de se mettre mal avec les Grecs & avec les Romains, s'attire sur les bras de gayeté de cœur les Espagnols, les Italiens, les Allemands, les Polonois, les Moscovites, & toutes les autres nations de la terre. Mais raillerie à part, continua-t-il, je vous trouve bien hardi de faire ainsi le procés à tous les Etrangers. Pour moy, comme je n'aime gueres à decider, ni à fascher personne, j'aime mieux croire que le bel esprit n'est étranger nulle-part, & je n'ay garde d'estre plus chagrin que le Poëte Satyrique, qui n'a pas fait de difficulté de dire que les grands genies naissent par tout.

Je sçay bien qu'il y a des païs plus spirituels que d'autres ; que l'Attique a esté de toutes les contrées de la Grece la plus fertile en beaux esprits ; & je ne nie pas que la France ne vaille bien en cela l'Attique : mais il ne s'ensuit pas que les autres païs soient aussi steriles que vous dites ; & enfin il n'est pas des esprits comme de l'or & des pierreries que la nature ne forme qu'en certains endroits de la terre ; il s'en trouve sous les climats froids & chauds, aussi-bien que sous les climats temperez ; parmi les nations barbares, comme parmi les nations polies.

Mais si le bel esprit est de tous les païs, dit Eugene, il n'est pas de tous les siecles : car il y en a de grossiers & de stupides, où la barbarie & l'ignorance dominent, tel qu'a esté le dixiéme siecle où les gens estoient si simples & si bestes, que dés qu'un homme sçavoit un peu de Grec, il passoit pour Necromancien. Il y a aussi des siecles ingenieux, dit Ariste ; & il ne faut pas estre fort versé dans l'Histoire & dans la Chronologie, pour sçavoir que le siecle d'Alexandre a esté fecond en beaux esprits. J'entends par le siecle d'Alexandre, non seulement le temps que ce fameux Conquerant a vécu ; mais encore celuy qui a precedé sa naissance, & suivi sa

mort de quelques années. C'est dans ce siecle qu'ont fleuri Anacreon, Socrate, Pindare, Euripide, Sophocle, Aristophane, Isocrate, Platon, Aristote, & Demosthene. Tout le monde sçait que le siecle d'Auguste a esté parmi les Romains le siecle du bel esprit & du bon sens, des bons Auteurs & des belles lettres.

Le quatriéme siecle de l'Eglise a esté un des plus fertiles en grands genies. Car outre un Arius si celebre par les maux qu'il a faits au monde Chrestien; un Valens, un Ursace, & un Eusebe, défenseurs de la doctrine de cet heresiarque; un Julien l'Apostat, & un autre Julien disciple de Pelage, qui estoient tous de méchans hommes & de bons esprits, sans parler de Themistius le Philosophe, & de Libanius le Sophiste: il y a eû dans ce siecle-là un grand nombre de Saints Peres aussi considerables par la grandeur de leur esprit, que par la sainteté de leur vie. C'est le siecle des Chrysostomes, des Jeromes, des Epiphanes, des Ambroises, & des Augustins.

D'où vient, interrompit Eugene, qu'un siecle est plus, ou moins spirituel que l'autre? Si vous faisiez cette demande à un Astrologue, répondit [redacted] ne manqueroit pas de s'en prendre aux astres,

& il

& il vous diroit sans doute, que la revolution & le concours de certaines estoilles dont les influences agissent plus ou moins sur les esprits, est l'unique cause de cette difference. Mais pour moy je ne suis point Astrologue, je croirois plûtost que cela vient en partie de la bonne ou de la mauvaise education; & que les esprits sont plus subtils ou plus grossiers, selon qu'ils sont plus ou moins cultivez dans leur jeunesse.

Mais croiriez-vous qu'il ne faut quelquefois qu'un bel esprit pour polir une nation entiere. Malherbe a reformé en France l'idée de la poësie, & nous a donné le goust des bons vers. On peut dire que Voiture nous a appris cette maniere d'écrire aisée & delicate qui regne presentement. Avant luy on pensoit n'avoir de l'esprit que quand on parloit Balzac tout [illegible]r, & qu'on exprimoit de grandes pen[illegible]s avec de grands mots.

L'emulation qui s'excite entre certaines personnes, ou mesme entre certaines nations jalouses l'une de l'autre, sert beaucoup à polir un siecle; l'interest fait souvent le mesme effet que l'emulation. L'on voit mille gens d'esprit, dans un Etat où l'esprit est un moyen pour faire fortune: [illegible] les anciennes Republiques, où un homme parvenoit aux charges par

son eloquence & par son sçavoir, il y avoit beaucoup de grands Orateurs & d'excellens Philosophes. Il y a toûjours eû des hommes sçavans dans les temps où les Princes ont eû de [illegible] pour les sciences.

D'où vient, pensez-vous, que dans le siecle passé les lettres fleurirent tant en Italie, si ce n'est de l'affection [illegible] Laurens de Medicis & Leon dixiéme eurent pour elles? & ne fut-ce pas aussi la même affection de François I. qui fit que la France devint sous son regne spirituelle & sçavante, de grossiere & d'ignorante qu'elle avoit esté sous les regnes precedens? L'inclination qu'aura un premier Ministre pour une science particuliere, fera que les esprits s'y appliqueront, & qu'on y excellera avec le temps. La passion du Cardinal de Richelieu pour le Theatre a porté la comedie Françoise à sa derniere perfection, & fait naître dans nôtre siecle des poëtes dramatiques qui effacent presque les anciens.

Je trouve, dit Eugene, que les temps de paix [illegible] beaucoup à rendre les hommes spirituels: car, comme vous sçavez, les Muses aiment naturellement le repos & le silence; elles ne peuvent vivre dans le trouble & parmi le bruit; les beaux esprits sont rares dans un

un temps de guerre; soit que la guerre qui a quelque chose de sauvage & de farouche, empesche que les esprits ne se polissent; soit que ceux qui o[illegible] l'ambition, tournent leurs pensées [illegible] des armes, & prennent le parti de la valeur, comme fit Cesar, qui au sentiment de Quintilien eût pû disputer à Ciceron [illegible] gloire de l'eloquence.

Les temps de guerre, dit Ariste, ne sont pas toûjours incompatibles avec les connoissances honnestes: ils sont quelquefois fort heureux, non seulement pour la grandeur des Etats, mais aussi pour la perfection des esprits; & sans chercher des exemples étrangers, nous nous sommes polis plus que jamais, pendant que la guerre a esté le plus allumée entre la *France & l'Espagne.*

[illegible]l me semble, poursuivit-il, que les [illegible]sies naissantes ne servent pas peu à [illegible]ir la barbarie & l'ignorance: la pas[illegible] qu'ont les uns pour établir & pour [illegible]re une nouvelle doctrine; le zele qu'ont [illegible] p[illegible] & pour la détruire, animent les deux partis à l'étude, & produisent d'ordinaire des ouvrages tres-ingenieux. Car pour ne rien d[illegible]ennes heresies, nous devons peut-estre, si j'ose parler ainsi, nous de-

vous dis-je, aux dernieres une partie de l'embellissement de nostre langue & de la politesse de nostre siecle.

Ne pourroit-on pas ajoûter, dit Eugene, que la nature fait des efforts de temps en temps pour produire des genies extraordinaires; qu'elle demeure ensuite sterile durant quelques siecles, comme si ces dernieres productions l'avoient épuisées; & qu'elle eût besoin de repos aprés un si grand travail.

Mais on peut ajoûter encore, repartit Ariste, qu'il y a en tout cela je ne sçay quelle fatalité, ou, pour parler plus chrétiennement, je ne sçay quelle disposition de la providence, où l'on ne voit goutte. Car cette barbarie ou cette politesse des esprits passe de païs en païs & de siecle en siecle par des voyes qui nous sont souvent inconnuës. En un temps une nation est grossiere, & en un autre elle est ingenieuse. Du temps d'Alexandre les Grecs avoient plus d'esprit que les Romains; du temps de Cesar les Romains avoient plus d'esprit que les Grecs.

Le siecle passé estoit pour l'Italie un siecle de doctrine & de politesse; il luy a plus fourni de beaux esprits qu'elle n'en avoit eu depuis le siecle d'Auguste. Le siecle present est pour la France, ce que le

siecle

[illegible] l'Italie; on diroit [illegible] toute la science du [illegible] nt parmi nous, que [illegible] le soient barbares en [illegible] rançois. Ce n'est pas [illegible] e & un merite en France que [illegible] avoir de l'esprit, parce que tout le monde en a. Il n'y a pres[illegible] personne qui ait un peu d'education qui ne parle bien & qui n'écrive poliment. Le nombre des bons Auteurs & des faiseurs de belles choses est infini; celuy des Academies sçavantes croist tous les jours: en un mot je ne sçay rien de plus commun dans tout le Royaume, que ce bon sens delicat qui y estoit si rare autrefois.

Au reste nostre bel esprit n'est pas borné aux hommes de Lettres; il s'étend aux gens d'épée, & aux personnes de la premiere qualité, dont il sembloit que l'ignorance fut le partage dans les derniers regnes. Nous avons des Princes qui peuvent disputer en esprit aussi-bien qu'en valeur à Scipion & à Cesar; & en mon particulier j'ay l'honneur d'en connoistre un qui dans la fleur de son âge a tout le discernement & toute la maturité que l'on peut avoir. Ce jeune Prince a mille agrémens en sa personne, qui le rendent, tout fier qu'il est, le plus aimable du monde.

Il y a long-temps q[illegible]
Renaud du Tasse, &[illegible]
qué ces quatre vers [illegible]
de prophetie.

L'età precorse, [illegible]
Pareano i fior, [illegible]ando n'uscir[illegible]
Se'l miri fulmi[illegible]ar frà l'arme auvolto
Marte lo stimi; [illegible]or, se scopre il volto.

Mais je laisse-là son [illegible] & sa bonne mine pour ne vous par[illegible] que de son esprit. Quelque froideur qui paroisse sur son visage, il a beaucoup de vivacité & beaucoup de feu : mais ce feu n'éclate pas toûjours au dehors; cette vivacité est presque toute dans une intelligence subtile & penetrante, à laquelle rien n'échape. Il entend tout finement ; il juge des ouvrages d'esprit avec une delicatesse admirable ; il ne dit rien qui ne soit juste & plein de bon sens, mesme en disant des bagat[illegible]tes : car avec son air sage & serieux, il [illegible] laisse pas de badiner spirituellement & [illegible] bonne grace, quand l'occasion s'en p[illegible]sente.

Il [illegible] : & il a pris des sciences, tout ce qu'une personne de sa qualité en doit sçavoir : de sorte qu'il parle sur chaque matiere fort à propos & en Prince, sans faire le sçavan[illegible] piquer de rien. Ajoûtez à cela une raison

droite

[illegible] luy fait toûjours [illegible] un genie noble & é-[illegible] [illegible]le de tout ; enfin je [illegible] lier dans l'esprit, [illegible] n'ont pas.

[illegible]prits Ducs, des Mar-[illegible]ons encore de spirituels & fort [illegible]quis & des Comtes fort [illegible]alement bien la sçavans, qui manient [illegible] plume & l'[illegible] qui ne s'entendent pas moins à [illegible] un dessein de balet, & à écrire une histoire ; qu'à former un camp, & à ranger une armée en bataille. Nous avons aussi des Duchesses, des Marquises & des Comtesses, qui valent peut-estre bien les Ducs, les Marquis & les Comtes, & qui sont de veritables beaux esprits.

Je ne pensois pas, interrompit Eugene, qu'une femme pût estre bel esprit ; & [illegible] que vous en disiez, je doute un peu [illegible]lle puisse avoir toutes les qualitez qui [illegible] necessaires pour l'estre effective-[illegible]t. Ce beau feu & ce bon sens dont [illegible]us avez tant parlé, ne viennent pas d'u-[illegible]e comp[illegible] fro-[illegible]deur & l'humidité qui rendent les femmes *foibles*, *timides*, *indiscrettes*, *legeres*, *impatientes*, *babillardes*, comme a fait [illegible]ent un de nos bons Auteurs dans son *Art de connoistre les hommes*, les

empeschent d'avoir [illegible] té, la force, la juste[illegible] mande. Cette pitui[illegible] nes, & qui leur f[illegible]t [illegible] s'accorde pas tr[illegible] ave[illegible] vivacité de l'esprit; elle en [illegible] pointe, elle en affoiblit les lumieres. [illegible] vous y faites re[illegible]on, ce que les femmes ont de brillant, e[illegible] la nature des éclairs, qui éblouïssent u[illegible] m[illegible], & qui n'ont point de consistence: elles brillent un peu dans la conversation, & pourveû qu'on ne parle que de bagatelles, elles ne parlent pas mal; mais hors de là, elles ne sont pas trop raisonnables; en un mot il n'y a rien de plus mince, ni de plus borné que l'esprit des femmes.

Ce que vous dites est vray en general, repartit Ariste, & je vous avoüe qu'il y a quelque sorte d'opposition entre la be[illegible] de l'esprit & celle du corps que les fem[illegible] ont en partage: mais cela n'empesch[illegible] que quelques-unes ne soient excepté[illegible] la regle generale. Ce sont celles qui du[illegible] [illegible]tion de leur sexe, & ausquelles la nature a donné, ce semble, un temperament particulier.

On peut compter entre ces [illegible]es privilegiées la fameuse Gre[illegible] venta une nouvelle espece de vers, & q[illegible] fut

[illegible]e Muse; la vertueu-[illegible] Gracques; la sage & [illegible]ue son merite éleva [illegible]tinople; l'illustre Ma-[illegible]ute l'Europe a admiré [illegible]sçavoir & la vertu; Victoire [illegible]lonne, Marquise de Pesquaire, Angelique Nogarole, Seraph[illegible] Contarin, Olive Marguerite S[illegible]chi, toutes quatre Italiennes; Marguerite Morus, & Elizabet Tanfield, Angloises; Isabelle de Roseres Espagnole; Catherine de Portugal, Duchesse de Bragance; Marguerite de Valois, sœur de François I. qui fut appellée par les beaux esprits de son temps la dixiéme Muse & la quatriéme Grace; la Reine Marguerite, la Princesse de Conti fille de Henri Duc de Guise, Mademoiselle de Gournay, que Montagne appelloit [illegible]fille, & Juste Lipse sa sœur, & tant d'au-[illegible] qui ont esté l'ornement de leur païs & [illegible]eur siecle, sans parler de celles qui vi-[illegible]nt encore.

Mais outre l'esprit des belles Lettres, celu[illegible] se rencontre aussi en quelques femmes que la nature a élevées au dessus des autres. Il y en a eû presque dans tous les temps d'intelligen-[illegible]biles, qui ont esté capables des negotiations les plus importantes; &

&il s'en eſt veû n[illegible]
tats qui ont eû la [illegible]
porter le faix des aff[illegible]
Ariſte dit alors à [illegible]
ſa memoire luy fut f[illegible]
pitre des ſages Princeſſes qui o[illegible]
né les Empires. Il n'oublia pas Pulcherie, ſœur de Theodo[illegible] [illegible]anche mere de Saint Loüis, Iſabelle femm[illegible] [illegible]inand, Catherine Paléologue Du[illegible]eſſe [illegible] Mantouë & Marquiſe de Monferrat : de ſorte qu'Eugene fut obligé de confeſſer à la fin, qu'il y avoit parmi les femmes, de beaux eſprits de toutes les eſpeces & de toutes les manieres.

Les reflexions qu'ils firent enſuite l'un & l'autre ſur la conduite admirable de ces Princeſſes, les engagerent ſi avant dans l'hiſtoire & dans la politique, qu'ils ne purent preſque finir leur converſation.

LE

[illegible] Y. QUOY.

[illegible] RETIEN.

LOrs qu'Ariste & Eugene se furent rendus au lieu de leur promenade, ils se témoignerent d'abord la joye qu'ils avoient de passer ensemble de si douces heures : & Eugene prenant la parole, quelque solitaires que nous soyons, je ne porte, dit-il, aucune envie aux plus agreables societez du monde.

Ariste dit là-dessus à son ami tout ce qu'une tendre amitié peut inspirer en ces rencontres; & puis laissant aller son esprit où son cœur le conduisoit, il faut avoüer, mon cher Eugene, continua-t-il, qu'il [illegible] peu d'amis comme nous, qui soient [illegible]ellement ensemble, sans se lasser l'un [illegible]tre. Les conversations particulieres fatiguent presque toujours quand elles sont trop frequentes, ou qu'elles sont un peu longues. [illegible] affection qu'on ait pour un honneste homme, on s'ennuye insensiblement de ne voir que luy, & de ne parler qu'à luy ; [illegible] je ne sçay comment diminuer par là les sentimens que son merite avoit

avoit fait naistre: [illegible] me peu à peu à ce[illegible] ordinaire en sa p[illegible] ce de la pratique, [illegible] des defauts cachez, qu[illegible] qualitez moins estimables. [illegible] pour trouver tous les jours du plaisir dans nos entretiens, comme nous y en trouvons, il faut necessairement que nostre amitié soit plus forte que ne sont les amitiez ordinaires. C'est à dire, ajoûta Eugene, qu'il faut que nous soyons faits l'un pour l'autre, & qu'il y ait une étrange sympathie entre nos esprits.

Ce que vous dites est bien vray, reprit Ariste, & en mon particulier je sens fort ce que vous dites. L'ennuy qui me prend dés que nous sommes separez, la joye que me donnent nos plus longues conversations, le peu de cas que je fais des connoissances nouvelles, & le peu de soin que j'ay de cultiver mes anciennes habitudes, sont apparemment des effets d'une grande sympathie, & de ces inclinations [illegible] pour une personne, je ne sçay quoy que nous ne sentons point pour un autre.

De la maniere dont vous parlez, repliqua Eugene, vous avez la [illegible] noistre aussi-bien la nature de ce je ne sçay quoy,

ressentez les effets.
le sentir que de le
riste. Ce ne seroit
oy, si l'on sçavoit ce
c'est d'estre incompre-
inexplicable.

Mais ne peut-on pas dire, reprit Eugene, que c'est une influence des astres, & une impression secrette de l'ascendant sous lequel nous sommes nez? On le peut dire sans doute, répondit Ariste, & on peut dire de plus, que c'est le penchant & l'instinct du cœur; que c'est un tres-exquis sentiment de l'ame pour un objet qui la touche; une sympathie merveilleuse, & comme une parenté des cœurs, pour user des termes d'un bel Esprit Espagnol, *un parentesco de los coraçones.*

Nescio quod certè est quod te mihi temperat astrum. *Pers. Sat. 5.*

Mais en disant tout cela & mille autres choses encore, on ne dit rien. Ces impressions, ces penchans, ces instincts, ces sentimens, ces sympathies, ces parentez sont de beaux mots que les sçavans ont inventez pour flatter leur ignorance, & pour tromper les autres, après s'estre trompez eux-mesmes. Un de nos Poëtes en a mieux parlé que tous les Philosophes; il decide la chose en un mot.

Il est des nœuds secrets, il est des sympa-
thies,

Dont

Dont par le doux
sorties
S'attachent l'une
piquer
Par ces je ne sçay quo
pliquer.

Quand cela seroit vray du je ne sçay quoy qu'on a pour les gens, & qu'on sent dans le fond du cœur, dit Eugene ; cela ne le seroit peut-estre pas de celuy qui se trouve dans les personnes qui plaisent, qui paroist sur le visage,& qui saute aux yeux à une premiere veuë.

Je vous asseûre, dit Ariste, que ce dernier je ne sçay quoy est aussi caché & aussi inconcevable que l'autre: pour estre visible, il n'en est pas pour cela plus connu, ni plus aisé à definir. Car enfin ce n'est precisément ni la beauté, ni la bonne mine, ni la bonne grace, ni l'enjouëment de l'humeur, ni le brillant de l'esprit : puisque l'on voit tous les jours des personnes qui ont toutes ces qualitez sans avoir ce qui plaist ; & que l'on en voit d'autres au contraire qui plaisent beaucoup, sans avoir rien d'agreable que le je ne sçay quoy.

Ainsi ce qu'on en peut dire de plus raisonnable & de plus certain, c'est que le plus grand merite ne peut rien sans luy, & qu'il n'a besoin que de luy-mesme pour

faire

fet. On a beau estre enjoüé, & tout ce le je ne sçay quoy s belles qualitez sont les n'ont rien qui frap- touche. Ce sont des hameçons sans amorce & sans appast, des fléches & des traits sans pointe : mais aussi quelques defauts qu'on ait au corps & en l'esprit; avec ce seul avantage on plaist infailliblement, & on ne fait mesme rien qui ne plaise; le je ne sçay quoy raccommode tout.

Il s'ensuit de là, dit Eugene, que c'est un agrément qui anime la beauté & les autres perfections naturelles; qui corrige la laideur & les autres defauts naturels : que c'est un charme & un air qui se mesle à toutes les actions, & à toutes les paroles; qui entre dans le marcher, dans le rire, dans le ton de la voix, & jusques dans le moindre geste de la personne qui plaist.

Mais qu'est-ce que cet agrément, ce charme & cet air, repartit Ariste : Si l'on vient à examiner tout cela, on ne sçait plus où l'on en est, & il en faut toujours revenir au je ne sçay quoy. Un de nos beaux Esprits l'a bien exprimé en ces vers.

Sur

Sur tout, il avoit
Un je ne sçay quoy
De l'amour les pl
Un ris qui ne se peut
Un air que les autres
Que l'on voit & qu'on ne peu

Cet agrément, ce charme, cet air ressemble à la lumiere qui embellit toute la nature, & qui se fait voir à tout le monde, sans que nous sçachions ce que c'est; de sorte qu'on n'en peut mieux parler à mon gré, qu'en disant qu'on ne peut ni l'expliquer, ni le concevoir. En effet c'est quelque chose de si delicat, & de si imperceptible, qu'il échappe à l'intelligence la plus penetrante, & la plus subtile: l'esprit humain qui connoist ce qu'il y a de plus spirituel dans les Anges, & de plus divin en Dieu, pour parler ainsi, ne connoist pas ce qu'il y a de charmant dans un objet sensible qui touche le cœur.

Si cela est, dit Eugene, il faut démentir les Philosophes qui ont soûtenu de tout temps que la connoissance precede l'amour, que la volonté n'aime rien qui ne soit connu de l'entendement. Ils ont eû raison de le soûtenir, dit Ariste: on ne peut aimer sans connoistre, & aussi on connoist toujours la personne qu'on aime; on connoist qu'elle est aimable:

mais

mais on ne connoist pas toujours ce qui la fait aimer.

Mais de grace, interrompit Eugene, est-ce assez connoistre que de connoistre la personne, & que de connoistre qu'elle est aimable? peut-on l'aimer, & ignorer en mesme temps ce qui la rend digne d'estre aimée? Ouy, repartit Ariste, & c'est en cela que consiste le mystere du je ne sçay quoy. La nature aussi-bien que l'art, a soin de cacher la cause des mouvemens extraordinaires: on voit la machine, & on la voit avec plaisir; mais on ne voit pas le ressort qui la fait joüer. Une personne plaist & se fait aimer dés qu'on la voit, sans qu'on sçache bien pourquoy elle plaist, ni pourquoy on l'aime. Vous direz que la nature en ces rencontres tend elle-mesme des pieges à nostre cœur pour le surprendre; ou plûtost que le connoissant aussi fier & aussi delicat qu'il est, elle l'épargne & le ménage, en luy cachant le trait qui le doit blesser.

Je pense pour moy, dit Eugene, que si l'ame ne voit pas le trait qui la touche en ces rencontres, c'est qu'il fait son effet si promptement, qu'elle n'a pas le temps de le remarquer. Car si vous y avez pris garde, tout ce qui va avec une extréme vîtesse ne se voit point: ainsi les fléches, les

les balles de mousquet, les boulets de canon, les carreaux de foudre passent devant nos yeux, sans que nous les appercevions; ces choses sont visibles d'elles-mesmes, mais le mouvement qui les emporte, les dérobe à nostre veuë.

Cela me fait souvenir, repartit Ariste, de la simplicité de ce Canadois, qui ayant receu un coup de fusil, & ne pouvant comprendre ce qui l'avoit blessé, disoit que c'estoit ou la flamme qui avoit paru, ou le bruit qu'il avoit ouï. Si la pierre, le feu, le plomb, & le bois, reprit Eugene, se rendent invisibles par la vîtesse avec laquelle ils volent dans l'air; faut-il s'étonner que le trait dont l'ame est frappée à la premiere veuë d'une personne, ne se puisse appercevoir? Car enfin de tous les traits celuy qui va le plus viste, c'est le trait qui blesse le cœur; & le plus court de tous les momens, si j'ose parler de la sorte, c'est celuy dans lequel le je ne sçay quoy fait son effet.

Quoy-qu'il en soit, dit Ariste, il est certain que le je ne sçay quoy est de la nature de ces choses, qu'on ne connoist que par les effets qu'elles produisent. Nos yeux sont témoins des mouvemens admirables que l'aiman cause dans le fer; mais qui peut dire ce que c'est que la vertu de

cette

cette pierre merveilleuse ? Le vent qui ébranle les montagnes & les rochers, qui renverse les villes, qui trouble tous les elemens, est quelque chose qu'on ne voit point, & qu'on n'a pu encore bien definir ; non plus que les influences qui tombent du ciel, & qui forment les mineraux dans les entrailles de la terre. Disons le mesme de cet agrément & de ce charme particulier dont nous parlons ; il attire les cœurs les plus durs, il excite quelquefois de violentes passions dans l'ame, il y produit quelquefois de tres-nobles sentimens ; mais il ne se fait jamais connoistre que par là. Son prix & son avantage consiste à estre caché : il est comme la source de ce fleuve de l'Egypte, d'autant plus fameuse qu'elle n'a point encore esté découverte ; ou comme cette divinité inconnuë des Anciens, qu'on n'adoroit que parce qu'on ne la connoissoit pas.

On peut dire, ajoûta Eugene, qu'il n'y a rien de plus connu ni de plus inconnu dans le monde ; on peut dire du moins, poursuivit Ariste, que c'est un des plus grandes merveilles & un des plus grands mysteres de la nature. N'est-ce point pour celà, dit Eugene en riant, que les nations les plus mysterieuses le font entrer dans tout ce qu'elles disent ;

Les Italiens qui font mystere de tout, employent en toutes rencontres leur *non sò che*: on ne voit rien de plus commun dans leurs Poëtes.

Un certo non sò che
Sentesi al petto.

A poco à poco nacque nel mio petto
Non sò da qual radice,
Com herba suol che per se stessa germini,
Un incognito affetto,
Un estranea dolcezza,
Che lascia nel fine
Un non sò che d'amaro.

In queste voci languide risuona
Un non sò che di flebile, e soave,
Ch'al cor gli serpe, & ogni sdegno ammorza.

Non v'è silentio e non v'è grido espresso;
Mà odi un non sò che roco e indistinto.

Un non sò che d'inusitato e molle,
Par che nel duro petto al Rè trapasse.

Un non sò che d'insolito e confuso
Trà speranza e timor tutto m'ingombra.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous dire tous les, *non sò che*, dont je me sou-

souviens. Les Espagnols ont aussi leur *no se que*, qu'ils meslent à tout, & dont ils usent à toute heure, outre leur *donayre*, leur *brio*, & leur *despejo*, que Gracian appelle, *alma de tota prenda*, *realce de los mismos realces*, *perfeccion de la misma perfeccion*; & qui est selon le mesme Auteur au dessus de nos pensées & de nos paroles, *lisongea la intelligencia*, *y estraña la explicacion*. El Heroe primor. XIII.

Si vous vouliez vous donner la peine de lire nos livres avec autant de reflexion, que vous avez leû les Italiens & les Espagnols, dit Ariste, vous trouveriez que le je ne sçay a beaucoup de vogue parmi nous, & que nous sommes en cela aussi mysterieux que nos voisins.

Mais pour revenir à ce que nous disions, il est du je ne sçay quoy comme de ces beautez couvertes d'un voile, qui sont d'autant plus estimées, qu'elles sont moins exposées à la veuë ; & ausquelles l'imagination ajoûte toujours quelque chose. De sorte que si par hazard on venoit à appercevoir ce je ne sçay quoy qui surprend, & qui emporte le cœur à une premiere veuë, on ne seroit peut-estre pas si touché, ni si enchanté qu'on est : mais on ne l'a point encore découvert, & on ne le découvrira jamais apparemment:

 puis-

puisque si l'on pouvoit le découvrir, il cesseroit d'estre ce qu'il est. comme je vous l'ay déja dit.

Au reste comme on ne sçauroit l'expliquer, on ne sçauroit aussi le peindre; & c'est peut-estre pour cela qu'on ne peut faire aimer veritablement une personne en faisant voir son portrait, non plus qu'en faisant son eloge, quoy-qu'en disent les Fables & les Romans. La description la plus avantageuse, & le portrait le plus flatté peuvent donner de l'estime pour la personne, & une grande envie de la voir; mais ni l'un ni l'autre ne cause jamais une vraye inclination; parce que le pinceau & la langue ne peuvent exprimer le je ne sçay quoy qui fait tout.

Mais outre ce je ne sçay quoy qui repare, comme nous avons dit, tous les defauts naturels, & qui tient lieu quelquefois de beauté, de bonne mine, de belle humeur, & mesme d'esprit; il y en a un autre qui fait un effet tout contraire: car il détruit, il gaste, & il empoisonne, pour parler ainsi, tout le merite des personnes où il se rencontre.

Nous en voyons tous les jours qui dans les regles devroient plaire infiniment, & qui neanmoins déplaisent fort; comme ces deux Seigneurs assez connus à la

à la Cour, de qui on disoit qu'il y avoit en eux plus de bonnes qualitez qu'il n'en falloit pour faire quatre honnestes gens, & que cependant ils ne l'estoient pas.

On s'étonne quelquefois pourquoy un homme ne plaist point ; on s'en demande une raison à soy-mesme, on en trouve mille qui font qu'il devroit plaire, & on n'en trouve pas une pourquoy il déplaist ; sinon je ne sçay quoy de choquant, qui fait dire malgré qu'on en ait, il est bien fait, il a bonne mine, il a de l'esprit, mais il a je ne sçay quoy qui me déplaist. Il semble à quelques-uns que cela se dit par delicatesse ou par caprice ; que ce n'est qu'un faux pretexte : cependant c'est une bonne & une solide raison ; mais cachée, mais inconnuë à la Philosophie, & que la nature toute seule nous suggere.

Non amo te, Sabidi, nec possum dicere quare : Hoc tantùm possum dicere, non amo te. *Martial.*

Ce qui m'étonne le plus, dit Eugene, c'est que ce mesme homme qui vous déplaist, me plaira peut-estre. Il ne faut pas s'en étonner, reprit Ariste : comme il y a des je ne sçay quoy universels, dont tout le monde est touché également, il y en a de singuliers qui ne touchent que quelques personnes ; & il est de ces je ne sçay quoy comme de ces fantosmes qui n'apparoissent qu'en de certains lieux, & qu'à de cer-

taines gens. Tous les hommes ont un je ne sçay quoy particulier qui fait qu'ils plaisent, ou déplaisent à la premiere veuë, selon les differentes personnes qui les voyent ; & c'est le fondement de ce qu'on appelle sympathie ou antipathie.

Si cela est ainsi, dit Eugene, on a tort de condamner le goust, & l'inclination d'autruy, quelque bizarre que soit ce goust, & quelque extravagante que cette inclination puisse estre: Car c'est à la nature à qui il faut s'en prendre, & non pas à nous qui ne faisons que la suivre, & qui ne pouvons luy resister en ces rencontres.

En effet, repartit Ariste, ces je ne sçay quoy en beau & en laid, pour parler de la sorte, excitent dans nous des je ne sçay quoy d'inclination, & d'aversion, où la raison ne voit goutte & dont la volonté n'est pas la maistresse. Ce sont de premiers mouvemens qui previennent la reflexion, & la liberté : nous pouvons bien en arrester le cours ; mais nous ne pouvons pas en empescher la naissance. Ces sentimens de sympathie & d'antipathie naissent en un instant, & lorsque nous y pensons le moins : on aime, & on hait d'abord, sans que l'esprit s'en apperçoive, & si je l'ose dire, sans que mesme le cœur le sçache.

Mais

Mais sçavez-vous bien, continua-t-il, que le je ne sçay quoy se trouve presque par tout? L'air du visage qui distingue une personne de cent mille autres, est un je ne sçay quoy tres-remarquable, & neanmoins tres-difficile à connoistre; car qui a jamais bien démeslé quels sont les traits, & les lineamens, en quoy consiste precisément cette difference?

La physionomie ingenieuse est un autre je ne sçay quoy: car si l'on se donne la peine de chercher ce qui fait qu'un homme d'esprit se reconnoist d'ordinaire à la seule veuë; on trouvera que ce n'est ni la largeur du front, ni le brillant & le feu des yeux, ni la delicatesse & la regularité des traits, ni la forme & la couleur du visage: que c'est quelque chose qui resulte de tout cela, ou plustost que ce n'est rien de tout cela.

Il y a un je ne sçay quoy dans les maladies, non seulement dans celles qui sont extraordinaires, & où les maistres de l'art reconnoissent quelque chose de divin, comme ils parlent eux-mesmes; mais aussi dans les plus communes, comme dans la fievre. Ces accés si reglez, ces frissons & ces chaleurs, ces intervalles dans un mal qui dure des années entieres, ne sont-ce pas autant de je ne sçay

 quoy?

quoy? & n'en est-ce pas un aussi que le flux & le reflux de la mer; que la vertu de l'aiman; que toutes les qualitez occultes des Philosophes?

Les personnes de haute naissance ont pour l'ordinaire sur le visage je ne sçay quoy de noble & de grand, qui leur attire du respect, & qui les fait reconnoistre dans la foule. Je l'avouë, dit Eugene, & ce caractere de grandeur, que Dieu a imprimé particulierement sur le front des Rois, distingue le nostre de tous les Seigneurs de sa Cour: il y a dans toute sa personne un air, & je ne sçay quoy de majestueux qui le marque si bien, que les gens qui ne l'ont jamais veû n'ont que faire de demander où il est, quand ils le voyent dans un carousel ou dans un ballet.

Enfin, poursuivit Ariste; toute la nature est pleine

De ces je ne sçay quoy qu'on ne peut expliquer.

Au moins, ajoûta Eugene, le je ne sçay quoy est renfermé dans les choses naturelles; car pour les ouvrages de l'art toutes les beautez y sont marquées, & l'on sçait bien pourquoy ils plaisent. Je n'en tombe pas d'accord, repartit Ariste; le je ne sçay quoy appartient à l'art, aussi-
bien

bien qu'à la nature : sans parler des manieres differentes des peintres ; ce qui nous charme dans ces tableaux excellens, dans ces statuës presque vivantes, à qui il ne manque que la parole, ou plûtost à qui la parole mesme ne manque pas, si nous en croyons nos yeux.

Manca il parlar, di vivo altro non
chiedi ;
Ne manca questo ancor, s'à gli occhi
credi.

Ce qui nous charme, dis-je, dans ces peintures & dans ces statuës, c'est un je ne sçay quoy inexplicable. Aussi les grands maistres qui ont découvert que rien ne plaist davantage dans la nature, que ce qui plaist sans qu'on sçache bien pourquoy, ont tasché toûjours de donner de l'agrément à leurs ouvrages, en cachant leur art avec beaucoup de soin, & d'artifice.

E quel ch'e'l bello, e'l caro accresce à
l'opre,
L'arte che tutto fà, nulla si scopre.

Les pieces delicates en prose & en vers ont je ne sçay quoy de poli & d'honneste qui en fait presque tout le prix, & qui consiste dans cet air du monde, dans cette teinture d'*urbanité* que Ciceron ne sçait comment définir. Il y a de grandes beau- | Qui est iste tandem urbanitatis color ? nescio. tantùm esse quemdam scio. *Cic. de clar. orat.*

tez dans les livres de Balzac; ce sont des beautez regulieres qui plaisent beaucoup : mais il faut avoüer que les ouvrages de Voiture, qui ont ces charmes secrets, ces graces fines & cachées dont nous parlons, plaisent infiniment davantage.

Passons outre, mon cher Eugene, & disons encore que quand on fera un peu de reflexion sur les choses de ce monde que nous admirons le plus, on verra que ce qui nous les fait admirer, c'est je ne sçay quoy qui nous surprend, qui nous éblouït, & qui nous enchante. On verra mesme que le je ne sçay quoy est à le bien prendre, l'objet de la pluspart de nos passions. Outre l'amour & la haine qui donnent le branle à tous les mouvemens du cœur, le desir & l'esperance qui occupent toute la vie des hommes, n'ont presque point d'autre fondement. Car enfin nous desirons & nous esperons toujours, parce qu'il y a toujours au delà du but que nous nous sommes proposez; je ne sçay quoy où nous aspirons sans cesse, & où nous ne parvenons jamais : & de là vient que nous ne sommes jamais contens dans la joüissance des choses que nous avons souhaittées le plus ardemment.

Mais pour parler chrestiennement du

je ne sçay quoy, n'y en a-t-il pas un dans nous, qui nous fait sentir malgré toutes les foiblesses & tous les desordres de la nature corrompuë, que nos ames sont immortelles ; que les grandeurs de la terre ne sont pas capables de nous satisfaire ; qu'il y a quelque chose au dessus de nous, qui est le terme de nos desirs, & le centre de cette felicité que nous cherchons par tout, & que nous ne trouvons nulle-part. Les ames vrayment fidelles ne connoissent-elles pas, comme dit un Pere de l'Eglise, que nous avons esté faits Chrestiens, non pas pour les biens de la vie presente, mais pour je ne sçay quoy d'un autre ordre, que Dieu promet dés cette vie, & que l'homme ne peut pas encore concevoir.

Hoc nosse primitus & Christiano corde tenere debemus, non ad præsentis temporis bona nos factos esse Christianos, sed ad nescio quid aliud quod Deus jam promittit, homo nondum capit. *S. Aug. serm. 64. de verb. Dom.*

Ainsi donc, interrompit Eugene, le je ne sçay quoy est de la grace, aussi-bien que de la nature & de l'art. Ouy, reprit Ariste, la grace elle-mesme, cette divine grace, qui a fait tant de bruit dans les Ecoles, & qui fait des effets si admirables dans les ames ; cette grace si forte & si douce tout ensemble, qui triomphe de la dureté du cœur, sans blesser la liberté du franc arbitre ; qui s'assujétit la nature en s'y accommodant ; qui se rend maistresse de

la volonté en la laissant maistresse d'elle-mesme ; cette grace, dis-je ; qu'est-ce autre chose que je ne sçay quoy de surnaturel & de divin qu'on ne peut ni expliquer, ni comprendre, non-plus que la gloire qui en est le fruit.

Nescio quid magnum est quod visuri sumus quando tota merces nostra visio est. *S. Aug. in Psal. 90.*

Les Peres de l'Eglise ont tasché de la définir, & ils l'ont appellée *une vocation profonde & secrette*, *une impression de l'esprit de Dieu*, *une onction divine*, *une douceur toute-puissante*, *un plaisir victorieux*, *une sainte concupiscence*, *une convoitise du vray bien* ; c'est à dire que c'est quelque chose qui se fait bien sentir ; mais qui ne se peut exprimer, & dont on feroit bien de se taire.

Je conclus de tout cela, dit Eugene, que les sçavans & les ignorans sont égaux en la connoissance du je ne sçay quoy, ou plûtost que le je ne sçay quoy est l'asyle de l'ignorance ; car il me semble qu'on se sauve toujours par là, quand on ne sçait plus que dire. Mais je n'eusse jamais creû, ajoûta-t-il, que le je ne sçay quoy nous eust menez si loin : je voy bien qu'il n'est rien de tel que de parler des choses qu'on n'entend pas, & dont les livres ne parlent point.

Il est vray, poursuivit Ariste, que le je ne sçay quoy est peut-estre la seule matiere

sur

ſur laquelle on n'a point fait de livres, & que les doctes n'ont pas pris la peine d'éclaircir. Il s'eſt fait des diſcours, des diſſertations, & des traitez ſur les ſujets les plus bizarres; mais aucun Auteur que je ſçache, n'a travaillé ſur celuy-cy.

Il me ſouvient, dit Eugene, d'avoir leû dans l'hiſtoire de l'Academie Françoiſe, qu'un des Academiciens prononça un jour dans l'Academie un diſcours ſur le je ne ſçay quoy: mais comme ce diſcours n'a point paru, le monde n'en a pas eſté plus inſtruit qu'il l'eſtoit auparavant; & peut-eſtre que quand ce diſcours Academique auroit eſté mis en lumiere, nous n'en ſerions pas plus ſçavans que nous ſommes; cette matiere eſtant de la nature de celles qui ont un fond impenetrable, & qu'on ne peut expliquer que par l'admiration, & par le ſilence. Je ſuis bienaiſe, dit Ariſte, que vous preniez enfin le bon parti, & que vous vous contentiez d'admirer ce que d'abord vous vouliez comprendre. Si vous me croyez, ajoûta-t-il, nous en demeurerons-là, & nous ne dirons plus rien d'une choſe, qui ne ſubſiſte que parce qu'on ne peut dire ce que c'eſt: auſſi-bien il eſt temps de finir nôtre promenade; l'air ſe broüille de tous coſtez, la pluye commence, & nous ſom-

mes en danger d'essuyer l'orage qui se prepare, si nous ne nous retirons bien-tost.

LES DEVISES.

VI. ENTRETIEN.

UN navire de France estant entré la nuit dans le port, Ariste & Eugene eurent la curiosité de le voir avant que de se promener sur le rivage : car il estoit non seulement bien basti, & propre à faire des voyages de long cours ; mais encore tres-bien équippé, & orné au dehors. Outre que l'or & l'azur y brilloient de tous costez, le Soleil au dessus du globe de la terre y estoit peint en plusieurs endroits, avec ces Paroles,

Nec pluribus impar.

Cette devise arresta les yeux d'Eugene, & remplit tellement son esprit, qu'aussi-tost qu'ils furent au bord de la mer, il faut avoüer, dit-il, qu'il n'appartient qu'à nostre auguste Monarque de porter une devise aussi heroïque que celle qu'il porte depuis quelques années. A la verité, respondit Ariste, ce grand Prince ne pouvoit prendre un symbole plus illustre, ni plus di-

digne de luy que le Soleil ; ce bel astre est son veritable portrait.

Il y a long-temps, interrompit Eugene, que j'ay envie de sçavoir ce que c'est precisément qu'une devise ; & vous me feriez plaisir de me l'apprendre : car je sçay que vous avez étudié à fond cette matiere, & que vous avez mesme fait des devises qui ont esté loüées par les connoisseurs. Quand ce ne seroit que pour m'acquitter de ce que je vous dois touchant le flux & le reflux de la mer, repartit Ariste en riant, je serois obligé de vous dire tout ce que je sçay sur le chapitre des devises ; & je veux bien satisfaire tout à l'heure à une obligation aussi juste que celle-là.

La Devise est à le bien prendre une metaphore, & une metaphore *de proportion*, qui represente un objet par un autre avec lequel il a de la ressemblance : de sorte que pour exprimer en langage de devise, par exemple, que nostre sage Monarque est capable de gouverner luy seul tous les peuples de la terre, il faut chercher une image étrangere qui mette cela devant les yeux, & qui donne lieu à une comparaison juste, comme seroit un Soleil avec ce Mot,

μεταφορὰ κατ' ἀναλογίαν. *Arist. Rhet. lib.* 3. c. 10.

Sufficit orbi.

C'est parler proprement, & commu-

nément

némment que de dire, *le Roy est un ...... qui a assez de sagesse pour gouverner le monde luy seul* : C'est parler metaphoriquement que de dire, *le Roy est un Soleil qui a assez de lumiere pour éclairer le monde luy seul:* où vous voyez qu'on compare le Roy avec le soleil, la sagesse avec la lumiere ; & que la comparaison est fondée sur le rapport que ces choses ont entre elles.

Une metaphore de cette espece fait l'essence de la Devise ; & c'est par là aussi particulierement qu'on doit juger si les devises sont vrayes, ou fausses. Elles sont vrayes quand elles contiennent une similitude metaphorique, & qu'elles se peuvent reduire en comparaison : elles sont fausses quand cela leur manque. Car la metaphore est selon les maistres de l'eloquence une similitude abregée, & une comparaison en un mot. Ainsi les deux Spheres de François II. avec ces Paroles,

Similitudinis est ad verbum unum contracta brevitas. *Cic. de Orat. lib. 3.*

Unus non sufficit orbis :

les trois Couronnes de Henri III. dont deux sont représentées en terre, & l'autre en l'air avec ce Mot,

Manet ultima cœlo :

les Colomnes d'Hercule, que Charles-Quint prit pour sa devise avec cette Ame,

Plus outre :

l'Aigle qui fait les Armes de la Maison

d'Este,

d'Este, & que le Gratiani a mis au commencement de son Poëme de la Conquête de Grenade, qu'il a dedié au Duc de Modene, avec ce Mot,

Non alio Pegaso:

le Demon au milieu des flammes, que le Comte de Villamediana fit peindre avec ces Paroles,

Mas penado y menos arrepentido:

sont des symboles illustres & ingenieux, mais ce ne sont point des devises regulieres. Les Globes de François II. & les Couronnes de Henri III. n'ont ni metaphore, ni similitude. Les Colomnes de Charles-Quint, & l'Aigle du Gratiani ne roulent que sur l'opposition, comme vous voyez; & pour le Diable en feu, il ne fonde pas la ressemblance dont il s'agit. La pensée du Comte Espagnol n'est pas precisément de se comparer avec le demon; il ne dit pas, *je souffre beaucoup, & je ne me repens point:* mais dit-il, *je souffre davantage, & je me repens moins.* A la verité ce sens-là est plus delicat que l'autre, pour exprimer une passion excessive: cependant quelque delicat qu'il soit, il ne convient pas à la Devise. Ce symbole est si vous voulez quelque chose de plus beau qu'une devise; mais enfin ce n'en est point une.

Ne

Ne pourroit-on pas, dit Eugene, trouver de la comparaison dans ce symbole, en disant du Diable *mas penado y menos arrepentido*; & en expliquant la pensée du Comte de cette sorte, *Plus le Demon souffre, moins il se repent; ainsi, plus je souffre en aimant, moins je me repens d'aimer.*

Vrayment, dit Ariste, vous le prenez bien; & je ne doute presque pas que vostre explication ne soit la meilleure.

Au reste la metaphore dont je parle, ajouta-t-il, est une metaphore en figure, & comme l'appelle un bel Esprit de delà les monts, *Una metaphora in fatto*. C'est une metaphore peinte & visible qui frappe les yeux; au lieu que celles des orateurs, & des poëtes frappent seulement l'oreille. Si bien que les devises peuvent estre comptées parmi ces metaphores qu'Aristote nomme des peintures & des images. Cependant ces figures metaphoriques sont accompagnées de quelques paroles, & en cela elles sont semblables aux metaphores communes. Car enfin quoy qu'en disent quelques Auteurs Italiens, la Devise est un composé de figures & de paroles.

*Emanuele Tesauro.

Αἱ δ' ἀκίνις μεταφοραί. *Rhet. lib.* 3. c. 11.

L'Aigle qui estoit representée dans les drapeaux des Legions Romaines, le Sphinx qui estoit gravé sur le cachet d'Auguste, n'estoient rien moins que des devises:

ses : non plus que ces Paroles de César Borgia,

Aut Cæsar, aut nihil.

non plus que celles de Jean de Medicis,

E che non puote Amore?

La Figure seule ne fait qu'un symbole hieroglyphique : & les Paroles seules ne font qu'un dicton, ou tout au plus qu'une sentence. Il faut une Figure, & des Paroles pour faire une vraye devise. Un Italien a dit assez plaisamment qu'un Mot sans Figure, est un fantosme plûtost qu'une devise ; ou bien que c'est un de ces esprits follets, dont on entend les paroles, & dont on ne voit point le corps. *Una fantasima più tosto che impresa ; ò pur un di questi spiriti folletti, che n'udiamo le parole, mà non ne vediamo i corpi.*

On a donné à la Figure le nom de *Corps*, & aux Paroles celuy d'*Ame*, parce que comme le corps, & l'ame joints ensemble font un composé naturel, certaines figures, & certaines paroles estant unies font une devise. Je dis certaines figures, & certaines paroles : car toutes sortes de figures, & toutes sortes de paroles n'y sont pas propres ; & il faut observer exactement quelles sont les conditions des unes & des autres. Voicy celles

celles qui regardent les Figures, Corps.

Les Figures qui entrent dans position de la Devise ne doivent avoir rien de monstrueux, ni d'irregulier; rien qui soit contre la nature des choses, ou contre l'opinion commune des hommes: comme seroient des aisles attachées à un animal qui n'en a point; un astre détaché du Ciel. Selon cette regle, ce ne sont pas des devises, que la Tortue à laquelle un Prince de Salerne donna des aisles avec ce Mot,

Amor addidit:

ni celle que Cosme de Medicis couvrit d'une voile de navire enflée par le vent, avec ces Paroles,

Festina lente.

On peut mettre dans le mesme rang l'Aigle de l'Empire enchaisnée aux Colomnes d'Hercule,

Non ultra Metas,

pour marquer la retraite de Charles V. de devant Mets: & le Croissant avec une colomne entre ses deux pointes, qu'elle empesche de se joindre,

Ne totum impleat orbem,

pour exprimer que Marc Antoine Colonne empescha les Turcs, par l'avantage qu'il eût sur eux à la bataille de

Lepan-

Lepante, d'étendre par tout leurs conquestes.

Il ne faut pas aussi unir ensemble des figures qui ne se rencontrent point d'ordinaire, & qui n'ont nulle liaison d'elles-mesmes, comme seroient trois oiseaux enfilez en l'air d'une mesme fléche, tels que sont les trois Alerions de Godefroy de Bouïllon, ausquels il ajoûta ces Paroles,

Dederitne viam casusve, Deusve.

Je juge par là, dit Eugene, que ce n'est pas une devise reguliere, qu'une Fleur de Soleil exposée à un miroir ardent qui reçoit les rayons du soleil, & qui les refléchit sur elle, avec ce Mot,

Muero porque te mira:

que ce n'en est pas une, que celle qui fut prise par M. le Chevalier d'Harcourt au Carousel des Thuilleries. C'estoit une Croix de Lorraine dans un Soleil qui jette des rayons sur une Croix de Chevalier, & des foudres sur des Croissans, avec ces Paroles,

Hinc lumen, hinc fulmina.

Vous en jugez bien, reprit Ariste: & la raison est que la Devise estant essentiellement une metaphore, & un symbole naturel; elle doit estre fondée sur quelque chose de réel & de certain, & non pas sur le hazard, ou sur l'imagination; joint que s'il

s'il estoit permis de faire de ces unions bizarres & chimeriques, la Devise deviendroit trop aisée, & trop commune. J'entends par ces unions bizarres & chimeriques, celles que chacun peut faire selon son caprice, & non pas celles qui sont établies dans les fables, & autorisées par l'usage; comme l'Aigle avec la foudre, le Serpent autour du caducée de Mercure: car ces sortes d'unions sont receuës; & quoy-quelles ne soient pas naturelles, elles passent en quelque façon pour naturelles dans l'esprit des doctes. Et de là vient que les monstres fabuleux peuvent trouver place dans la Devise. Ainsi pour exprimer la disgrace d'un Favori qui a eû de nostre temps la teste tranchée sur un échaffaut, l'Hydre a esté employée avec ces paroles d'un Poëte,

Nec crescere profuit.

Une teste de Meduse servit autrefois à representer le bon-heur des armes de Louïs le Juste, avec ce Mot,

Vincit quem respicit hostem.

Comme le Corps de la Devise est naturel, & qu'il ne doit jamais estre pris qu'en sa naturelle signification; la Devise ne peut estre fondée sur l'allegorie qui se fait lorsqu'on parle d'une maniere, & qu'on entend de l'autre. Ainsi on nomme quel-

que-

quefois la palme pour la victoire, & le cyprés pour la mort. Ces Corps pris en un sens allegorique ou hieroglyphique ne sont point legitimes ; & la devise que prit Marc-Antoine Colonne, allant à la guerre, n'est point reguliere : c'estoit une Palme & un Cyprés croisez, avec ce Mot,

Erit altera merces :

pour donner à entendre qu'il retourneroit victorieux du combat, ou qu'il y perdroit la vie.

Le corps humain n'entre point dans les Devises : c'est le sentiment des bons Auteurs, excepté Aresi & Tesauro qui pensent que la figure d'un homme dans une situation extraordinaire, ou avec un habillement bizarre, est contraire à la perfection, mais non pas à l'essence de la Devise. N'en déplaise à ces deux grands Maistres, ils se méprennent, & ils parlent mesme contre leurs principes : car la Devise estant essentiellement une similitude, sa fin est de montrer la proportion qu'il y a entre l'homme & la figure, sur quoy la similitude est fondée. Or ce seroit comparer l'homme avec soy-mesme, que de prendre un corps humain pour sujet de similitude ; puisqu'en quelque état, & sous quelque habit que ce corps humain paroisse, c'est toujours un homme.

D'ailleurs

D'ailleurs la similitude dont il s'agit, doit estre ingenieuse. Mais il ne faut pas faire de grands efforts d'esprit pour trouver quelque convenance entre un homme & un homme. Il y a plus de subtilité à découvrir un rapport juste, & une ressemblance parfaite entre des objets éloignez, comme entre un homme & une fleur; joint que la ressemblance dont je parle n'est pas une ressemblance simple, mais metaphorique: d'où il s'ensuit que quand la figure humaine pourroit estre le fondement d'une belle comparaison; on ne devroit pas la recevoir, ne pouvant estre le fondement d'une veritable metaphore. Car la metaphore ne se fait que quand on transporte une signification de son lieu propre, à un sujet étranger: ce qui ne se peut faire à l'égard de l'action d'un homme, & de celle d'un autre homme, estant toutes deux de mesme espece, & dans le mesme ordre.

τὸ ὅμοιον ϗ ἐν πολὺ διέχουσι θεωρῶν, εὐστόχου. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 11.*

Il faut juger sur ce pied-là du Negre qui adore le Soleil,

Adoro quien me quema,

pour un Grand d'Espagne qui aimoit une Princesse; de l'Hercule qui porte le ciel,

Ut quiescat Atlas,

pour Philippes II. aprés l'abdication de Char-

Charles-Quint : d'Apollon pourſuivant Daphné qui ſe change en laurier,

Chi me fuggia, me corona :

pour Louïs le Juſte victorieux des Rebelles.

Car je ne pardonne pas meſme aux Dieux de la fable, & je vous avouë que je ne puis les ſouffrir dans la Deviſe ſous une figure humaine, non plus que ces petits Amours, ou ces petits Anges qu'on voit dans mille ſymboles. Je ſçay bien que quelques Auteurs ont pour les Divinitez du paganiſme des égards, qu'ils n'ont pas pour l'homme ; & qu'ils croyent que ces dieux profanes peuvent entrer dans la Deviſe, avec les armes, & les marques qui les diſtinguent du commun des autres hommes, avec certaines actions qui ſont ſingulieres & merveilleuſes : mais enfin je ne voy pas que tout cela puiſſe fonder une metaphore. Quelques armes, & quelques livrées que portent ces Dieux, ils ont une figure humaine ; & quelque merveilleuſes que ſoient leurs actions, elles ſont de meſme eſpece que les noſtres. De ſorte que Jupiter avec ſon foudre, Hercule avec ſa maſſuë & ſa peau de lion, l'Amour avec ſon flambeau à la main & ſon bandeau ſur les yeux, Mercure avec ſon caducée & avec ſes

aîles, ne sont bons que pour les emble-mes; car l'Embleme admet indifferem-ment toutes sortes de figures; & c'est ce qui la distingue le plus de la Devise.

Vous jugez bien que je n'aime pas plus les Demons que les faux Dieux: & vous devez conclure de là que quand la devise du Comte de Villamediana seroit fondée sur une veritable similitude, elle manqueroit encore de quelque chose du costé de la Figure pour estre une devise juste ; quoy-qu'elle ait tout ce qu'il faut pour estre une embleme excellente ; ou un symbole plus admirable, que l'embleme la plus ingé-nieuse.

Les Auteurs qui rejettent le corps humain de la Devise, en rejettent aussi les portraits, comme portraits ; & parce que ce sont des figures humaines, & parce que ces sortes de figures ne representent que les lineamens, & l'exterieur de la personne : au-lieu que la Devise en doit faire voir les qualitez & le naturel. J'ay dit, comme portraits : car si on les regarde comme des ouvrages de l'art, ils sont des Corps legitimes aussi-bien que les statuës ; mais alors le portrait, ou la statuë de Cesar, par exemple, n'a nul rapport à la personne de Cesar, mais à quelque propriété de la Peinture, ou de la Scul-

pture.

pture. Ainsi pour exprimer qu'une personne se sanctifie par les disgraces qui luy arrivent, on peut se servir d'une Statuë de Cesar, ou d'Alexandre, qu'une main taille avec le cizeau, en y ajoûtant ces Paroles,

Perficitur dum cæditur.

Je pensois, dit Eugene, que les membres du corps humain n'entroient point dans la Devise, non plus que le corps humain. Ils n'y entrent point aussi, répondit Ariste, comme parties de la Devise, non seulement pour les raisons qui regardent la figure humaine ; mais encore parce que les membres separez du corps de l'homme ont quelque chose de monstrueux, & de choquant, comme une oreille en l'air, un œil au bout d'un sceptre, un cœur au haut d'une pyramide, une main coupée sur un livre ; je dis une main coupée : car une main sortant d'un nuage ne fait pas le mesme effet ; on la regarde comme attachée au reste du corps qui ne paroist point. C'est la seule partie du corps qui soit receuë dans la Devise ; encore n'y sert-elle que de soûtien, & d'ornement ; ou tout au plus, si elle fait quelque chose davantage, elle ne sert qu'à rendre la Figure complette par l'action dont elle l'anime, comme

vous voyez dans la Devise de la Statuë qu'une main taille avec le cizeau.

Il est vray qu'Aresi s'étonne pourquoy on n'admet pas la main toute seule dans la Devise. Si on l'en croyoit, elle y auroit place comme estant d'une nature particuliere, & pouvant fonder non seulement une comparaison, mais aussi une metaphore. Il en apporte un exemple tiré de la distinction, & de l'inégalité des doigts, qui rendent la main plus belle; & pour faire une Devise, il ajoûte ces Paroles,

Disparitate pulchrior.

Il pretend exprimer par là que la diversité des esprits & des humeurs rend la societé des hommes plus agreable.

Un des plus beaux Esprits de ce siecle est dans le sentiment d'Aresi. Pour representer qu'un grand Ministre a un genie capable de tout, & qu'il regle toutes choses en suivant les ordres de son Prince, ce sçavant Homme a fait deux Devises, qui ont le mesme Corps; c'est une Main sortant d'un nuage, & tenant les instrumens des beaux Arts, avec ces deux Ames,

Habile ad ogni ministerio.

Cuncta regit, dum pareat uni.

Mais quand cela seroit raisonnable & bien fondé, l'usage ne veut pas qu'on en use ainsi; & l'usage n'est guere moins le maistre

maistre en matiere de Devise, qu'en matiere de Langue.

C'est cet usage qui a introduit des Faces avec des joües enflées pour representer les Vents qui soufflent : témoin la devise fameuse qui a pour Corps des Vents peints de la sorte sur une mer, & pour Ame ce Mot,

Turbant, sed extollunt.

Il s'ensuit de ce que je vous ay dit jusqu'à cette heure, que les vrais Corps se doivent prendre de la Nature & des Arts. La Nature fournit à l'esprit tous les estres sensibles qui ont des proprietez particulieres, comme sont les astres, les meteores, les fleurs, les animaux. Les Arts nous presentent leurs ouvrages, & leurs instrumens, par exemple un miroir, un cadran au soleil, un compas, une equerre. Car quoy-que ces sortes de choses ne soient pas naturelles, à prendre ce mot dans sa propre signification ; elles ont des proprietez réelles & veritables, qui peuvent servir de fondement à des similitudes & à des comparaisons.

Comme la Nature est devant l'Art, les Corps naturels tiennent le premier rang, & rendent les devises plus parfaites. Les artificiels sont du second ordre ; & ils approchent d'autant plus des autres, que

les Arts d'où ils sont tirez imitent plus parfaitement la Nature.

Outre cela on peut emprunter quelques figures de la Fable, comme je vous ay déja dit: car quoy-que les Corps fabuleux n soient point réels, l'autorité des Poëtes & la prescription du temps les ont établi dans l'esprit des hommes, & leur ont don né un estre vrai-semblable, qui leur tien lieu d'un estre veritable & naturel. Ainsi les monstres du Zodiaque & tous les ani maux qui forment les constellations, pas sent pour des Corps legitimes, comme i se voit dans la devise qui fut faite autrefoi pour Louïs le Juste, faisant la guerre au Heretiques & aux Rebelles; & qui a pou Corps le Soleil entre le Scorpion & l Lion, avec ce Mot,

Nec monstra morantur.

Il arrive quelquefois que la Nature & l Fable se meslent ensemble dans la Devise c'est une chose naturelle que le soleil com munique sa lumiere à la lune, & que la lun perde son éclat, quand elle ne voit point l soleil; mais c'est une chose fabuleuse que l soleil & la lune soient frere & sœur. Cependant on a fondé des devises là dessus. I y en a une de cette nature parmi celles d la Gallerie du Palais Royal pour Gaston de France Duc d'Orleans, c'est un Croiss sant avec ce Mot,

Fra-

Fraterna luce coruſcat.

L'Ammirato a peint une Lune eclipſée avec ces Paroles,

Sic rapto fratris lumine deficimus,

pour exprimer la douleur qu'eût Laure Caraffe de la mort de ſon frere le Comte de Policaſtre. Ce *Sic* gaſte la deviſe, en tranſportant à la Perſonne ce qui doit eſtre appliqué à la Figure, & faiſant dire à Laure, ce que la Lune devroit dire. Où vous devez apprendre en paſſant, que ces particules, *Sic, Ita*, n'ont point lieu dans les deviſes regulieres, parce que la comparaiſon ſe doit entendre d'elle-meſme, ſans que l'Auteur la faſſe remarquer.

Il ne ſuffit pas que le Corps ſoit réel, ou qu'il paſſe pour réel dans l'eſprit des hommes; il faut que la proprieté, ſur laquelle on établit la deviſe, ſoit veritable; ou du moins que communément on la croye telle. Ainſi le Phenix qui adore le ſoleil, & qui renaiſt de ſes cendres, l'Heliotrophe qui ſuit le mouvement du ſoleil; le Cigne qui chante en mourant; la Salamandre qui vit dans le feu, & qui l'éteint; le Diamant qui ſe conſerve parmi les flammes, & qui reſiſte aux coups de marteau, ont ſervi de Corps à une infinité de deviſes.

Le Corps doit estre noble, & agreable à la veüe: Car la Devise ayant esté instituée pour declarer un dessein heroïque, & estant de son essence une metaphore; une figure basse & difforme ne luy convient pas, comme seroit un crapaud, & une chauvesouris : ces figures, dis-je, ne luy conviennent pas, par la raison que les vilaines images ne sont pas propres à exprimer les belles choses; & que les metaphores se doivent toûjours prendre des objets illustres, & qui plaisent le plus aux sens.

Selon cette regle, dit Eugene, il faudroit exclure les serpens de la Devise; & cependant on voit beaucoup de serpens dans les devises d'aujourd'huy. Comme le serpent, repartit Ariste, a passé toûjours pour un Corps symbolique, non seulement parmi les Egyptiens; mais aussi parmi les autres Nations : & que l'Ecriture sainte mesme nous le propose pour un symbole de la prudence, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on l'employe dans les Devises. Joint que la peinture d'un serpent ne fait point d'horreur: au contraire elle donne du plaisir; sur tout quand elle en represente d'une certaine espece, qui a quelque chose de particulier & de beau, comme la Couleuvre avec sa

τὰς δὲ μεταφορὰς ἐντεῦθεν οἰστέον ἀπὸ καλῶν. Arist. Rhet. lib. 3. c. 2. Quoniam hæc vel summa laus est verbi transferendi, ut sensum feriat id quod translatum sit; fugienda est omnis turpitudo earum rerum, ad quas eorum animos qui audiunt, trahit similitudo. *Cic. de Orat. lib. 3.*

peau

peau tavelée, & le Basilic avec sa couronne.

Cette noblesse, & cet agrément du Corps a fait exclure de la Devise les ouvrages & les instrumens des Arts les plus vils. Il y a eû neanmoins d'excellens Esprits qui pour s'égayer ont pris de ces sortes de Corps, imitant en cela les bons peintres, qui se plaisent quelquefois à faire des grotesques, & qui pechent avec art contre l'Art mesme. La fameuse Academie *della Crusca* est un illustre exemple de ce que je dis, & par le nom qu'elle porte, qui signifie du son; & par sa devise qui est un Bluteau par où l'on passe la farine, avec ce Mot,

Il più bel fior ne coglie.

Il n'appartient qu'aux maistres de ne s'attacher pas toujours scrupuleusement aux regles, estant en quelque façon au dessus des regles: mais il ne faut pas les imiter en tout; il seroit facile de s'égarer en voulant les suivre.

Les Corps ont plus de beauté, & plus de grace quand ils ont de l'action. Une Aigle, par exemple, qui vole parmi les éclairs & les foudres, a quelque chose de plus animé, & de plus brillant qu'une Aigle immobile. Un Lion furieux qui terrasse un tigre fait une plus belle figure,

gure, qu'un Lion en repos. Un Soleil qui dissipe les nuages, dont il est environné; ou mesme qui éleve des vapeurs, dont il se couvre, frappe plus les yeux qu'un Soleil rayonnant qui ne fait rien. Et cela vient de ce que le mouvement est de toutes les choses, celle qui se rend la plus sensible à la veuë, & qui l'égaye davantage. Cela vient aussi de ce que la metaphore estant inventée pour mettre les objets devant les yeux, elle est d'autant plus parfaite, qu'elle les marque plus vivement, & qu'elle les fait voir en action: car, comme dit Aristote, lorsqu'il parle de la metaphore, on met les objets devant les yeux, quand on les represente agissans.

Translatio significandis rebus ac sub oculos subjiciendis reperta est. *Quint. Inst. Orat. lib. 8. c. 6.* λέγω δὴ πρὸ ὀμμάτων ταῦτα ποιεῖν, ὅσα ἐνεργοῦντα σημαίνει. *Rhet. lib. 3. c. 11.*

Ce n'est pas encore assez que la Figure soit noble & agreable; il faut de plus qu'elle soit connuë, & qu'elle se fasse mesme reconnoistre dés qu'on la voit: car un objet inconnu ne touche pas; & si nous en croyons Aristote, la metaphore ne donneroit point de plaisir, si elle estoit fort obscure.

καὶ τὸ σαφὲς δὲ καὶ τὸ ἡδὺ καὶ τὸ ξενικὸν ἔχει μάλιστα ἡ μεταφορά. *Rhet. lib. 3. c. 2.*

Cette condition exclud les animaux que nous n'avons pas accoûtumé de voir; les fleurs étrangeres qui ne sont point communes parmi nous; certaines plantes, lesquelles n'ont rien qui les distingue.

Si

Si cela est, dit Eugene, la devise que prit autrefois Marie Stuart aprés la mort de François II. son premier mari, manquoit d'une condition necessaire: c'estoit, si je ne me trompe, une Plante de Reglisse, dont la racine estoit en terre, avec ce Mot,

Dulce meum terra tegit.

Vous en jugez, comme il faut, répondit Ariste, & vous devez aussi juger par cette regle, que les Corps qui ne peuvent estre representez sans couleurs, ni reconnus sur le metal ou sur la pierre, ne sont pas propres aux devises qu'on fait exprés pour estre gravées; car, comme Aristote a encore bien remarqué, une metaphore est vicieuse, quand elle n'est pas conceüe en des termes qui se fassent aisément entendre; & tout ce qu'on écrit, doit estre marqué de sorte qu'on le puisse lire. φαύλη δ' ἡ μεταφορὰ ταῖς ἀσήμοις φωναῖς. *Rhet. lib.* 3. c. 2.

Mais que dites vous, interrompit Eugene, de ces devises qui n'ont pour Corps qu'une toile d'attente, ou un cartouche sans nulle figure, avec ces mots,

Ni con pluma, ni con pinzel.
Nulla æquat imago.
No ay figura por mi dolor.
Melior fortuna notabit.
Secretum meum mihi.

Non est mortale,
Multa describam.

Je dis que ce ne sont pas des devises, à proprement parler, repartit Ariste: non seulement parceque le corps y manque; mais aussi parce qu'il n'y a point de similitude. J'ajoûte neanmoins que ces symboles tout irreguliers qu'ils sont en matiere de Devise, ont quelque chose de bien spirituel; & qu'il y a des rencontres, où une devise dans les formes vaudroit moins qu'un symbole de cette nature.

Un de mes Amis qui fait des devises exactes quand il veut, prend quelquefois plaisir à laisser aller son imagination où il luy plaist, & à negliger mesme les regles de l'Art; mais ses caprices & ses égaremens, si j'ose parler ainsi, sont toujours fort raisonnables. Au retour du Voyage de la Franche-Comte il presenta au Roy la Toison d'or de l'Ordre de Bourgogne, avec ce Mot,

Et major Jasone vindex.

Lorsque sa Majesté se preparoit à l'Expedition de Flandres, il fit graver un Soleil penetrant de ses rayons une Tour des Armes de Castille, fortifiée de tout ce qui entre dans les écartelures de l'Ecu d'Espagne, par où elle paroist inaccessible de tou-

tes

tes parts : & élevant un nuage prest à crever contre elle, avec ces Paroles,

Mihi non impervia.

Il excelle en ces ſymboles genealogiques, & l'on peut dire qu'ils ſont de ſon invention. Celuy qu'il a fait ſur les Armes de la Maiſon de Longueville eſt fort ingenieux, & digne du Prince à qui il l'a preſenté. Le voicy, ſi ma memoire ne me trompe.

Vous ſçavez que les Armes de Longueville ſont des Fleurs de Lis de France briſées du Lambel d'Orleans, & ſous-briſées au Baſton de Longueville.

D'un coſté de l'Arbre genealogique de cette Maiſon, un cartouche repreſente trois Lis au naturel, environnez d'une haye compoſée des Baſtons, & des Lambels de Longueville, qui empeſchent les Lions d'Eſpagne, les Aigles de l'Empire, & les Serpens de Milan d'endommager les Lis. De l'autre coſté ce Lambel comme un joug domte deux Leopards d'Angleterre, & le Baſton baillonne le troiſiéme. Sur le premier coſté, *Arcentque* : ſur le ſecond, *Domantque.*

Tout cela eſt bien imaginé ; & il faut avoir, comme vous voyez, de belles idées dans l'eſprit pour faire des ſymboles de cette eſpece.

Mais pour revenir aux devises justes, il doit y avoir de l'unité dans les figures qui servent de Corps. Je n'entends pas par là qu'il ne doive y avoir necessairement qu'une seule figure dans la Devise ; mais j'entends que s'il y a diverses figures, elles doivent se rapporter toutes à une mesme fin, & estre subordonnées l'une à l'autre ; ou plûtost qu'il ne doit y en avoir qu'une principale, de laquelle les autres dépendent. Ainsi le nombre ne gaste rien, & plusieurs figures ne font qu'un Corps ; comme le Rocher dans la mer battu des vents, de la pluye, & des flots ; le Fer sur l'enclume avec les tenailles, & le marteau.

Au reste quoy que le nombre des figures ne soit point determiné, elles ne doivent gueres estre plus de trois ou quatre ; autrement il y auroit danger que la multitude ne fist de la confusion, & de l'embarras. J'excepte de cette regle des étoilles sans nombre dans un ciel ; une infinité de fleurs dans un parterre ; quantité de pierreries, ou de pieces d'or sur une table ; un essain d'abeilles sur une ruche: car outre que cette sorte de multitude ne fait proprement qu'un objet, elle n'a rien qui embarasse, ni qui choque.

Aprés tout, moins il entre de figures dans le Corps de la Devise, plus le

Corps

Corps a de perfection, & de beauté : car la brieveté est essentielle à la metaphore, & il y a plus d'esprit à exprimer une grande pensée par un seul objet, que par plusieurs.

ἔδῳ ἂν ἐλάττονι λεχθῇ, τοσοῦτῳ εὐδοκιμεῖ μᾶλλον. Arist. Rhet. lib. 5. c. 11.

Au reste comme le Corps tel que je viens de vous le dépeindre, fait un bel effet de luy-mesme, il n'a besoin d'aucuns embellissemens étrangers. Les païsages qu'on peint quelquefois dans l'espace qui renferme la Figure ; & toutes les grotesques, dont quelques-uns ornent le cartouche, sont assez hors d'œuvre, & ne servent qu'à détourner l'esprit de l'objet qu'on luy propose.

Les devises aussi-bien que les armoiries, si nous en croyons Tesauro, veulent un champ net, sans autre couleur que celle de l'Ecu, où elles sont peintes. De sorte qu'à son avis, il n'y a pas plus de raison d'ajoûter quelque chose au Corps des devises, qu'aux pieces des Armes : mais l'usage l'emporte souvent sur la raison, comme je vous ay déja dit ; & c'est une coûtume si établie de peindre le ciel dans le camp de la Devise, & d'y faire quelques ornemens exterieurs, que je n'ose la condamner. Je voudrois pourtant qu'on gardast un temperament en cela comme en tout le reste. Les Corps, ce me semble,

ſemble, devroient eſtre peints dans le point de veuë, où nous avons accouſtumé de les voir. Si on repreſente une riviere, un oiſeau volant, une fleur ſur ſa tige; on peut ſans difficulté, & on doit meſme peindre le ciel & la terre, comme des accompagnemens neceſſaires. Mais ſi on repreſente une montre, un miroir, & d'autres Corps ſemblables qui ne ſe voyent d'ordinaire qu'en des lieux couverts; on ne doit peindre, à mon avis, ni ciel, ni païſage.

Pour le cartouche, il eſt toujours à propos de l'enjoliver: il ne faut pas neanmoins y faire des figures trop remarquables, de peur que l'eſprit ne prenne le change en s'attachant plus aux ornemens de la diviſe, qu'à la deviſe meſme. Voila à peu prés les regles qui appartiennent à la Figure: voicy celles qui appartiennent aux Paroles, ou pour mieux dire au Mot qui anime la Figure.

Le Mot doit eſtre proportionné à la Figure. Car l'un & l'autre devant faire un compoſé, ſemblable en quelque façon à celuy que la matiere, & la forme font enſemble; il eſt neceſſaire qu'il y ait de la proportion entre l'un & l'autre à peu prés, comme il y en a entre la matiere & la forme. Cette proportion demande que le Mot

Mots convienne au Corps, dont il est l'Ame; & qu'il luy convienne de sorte, qu'il ne puisse convenir à une autre Figure, non plus que l'ame de l'homme ne peut convenir au corps du lion.

Il s'ensuit de là que *Loco & tempore*, qui fut mis à un Serpent par Edoüard Roy de Portugal; que *Natura dictante*, qu'on a écrit sous un Faucon prenant l'essor, ne sont pas des Mots legitimes, parce que ce sont des Mots communs, qui conviennent aux autres animaux, comme au serpent, & au faucon.

On voit le contaire dans les bonnes devises, telles que sont une Mer sous une lune,

Ut variat moveor:

une Barre de fer sur l'enclume,

Se non arde, non si piega.

Ces Ames sont proportionnées à leurs Corps, & ne peuvent s'appliquer à d'autres pour faire le sens qu'elles font: c'est à dire pour signifier que la mer a divers mouvemens selon les differens aspects de la lune; & que le fer ne se ploye que quand il sort tout ardent de la fournaise.

Les Paroles ne doivent point dire ce qu'on voit clairement, ni ce qu'on peut entendre aisément sans elles. Leur propre office est de declarer quelque chose que

la

la Figure ne marque pas ; & qu'on ne peut connoistre sans leur secours.

Cette regle veut qu'on ne nomme point dans le Mot une figure qui paroist. Ainsi ce sont des Mots defectueux : *Flectimur, non frangimur undis*, sous des joncs dans un Etang agité ; *Obstantia nubila solvet*, sous un Soleil entouré de nuages : si bien que pour rectifier ces Mots, il en faudroit retrancher *nubila* & *undis*. Vous sçavez que la devise des joncs fut prise par les Colonnes, au rapport de Paul Jove, quand ils furent contraints de sortir de Rome sous le Pontificat d'Alexandre VI. pour marquer que la persecution qu'ils souffroient, n'estoit pas capable de les abattre : & que l'autre devise estoit celle de Loüis de Luxembourg, qui vouloit faire entendre par ce symbole, qu'il se tireroit bien des méchantes affaires, que ses ennemis luy avoient faites, depuis que le Connestable de France son Pere avoit eû la teste coupée.

Au reste la regle dont je parle, a une exception à laquelle vous devez prendre garde. Quand la Devise est entenduë principalement d'une partie du Corps qui la compose ; on peut, & on doit mesme nommer cette partie, parce qu'autrement il seroit impossible de concevoir la pensée de l'Au-

l'Auteur. Cela paroist dans la devise d'une jeune Grenade,

Fert nec matura coronam:

pour une Princesse qui parvint à la Couronne, avant que d'avoir atteint l'âge de raison; où vous voyez qu'une partie de la Grenade est nommée. C'auroit esté une faute de nommer la Grenade mesme; mais ce n'en est pas une de nommer la Couronne, sur quoy porte tout le sens de la devise: au contraire cela fait une beauté, non seulement parce que le sens est entendu sans aucune peine; mais encore parce que le mot de *Couronne* est une de ces paroles à double face, qui regardent également la Figure, & la personne, comme je vous diray dans la suite.

A cette exception prés, la regle de ne point nommer ce qui paroist, est generale, & il faut s'y tenir constamment: ce seroit s'en écarter que de mettre sous un Soleil rayonnant *Illustrat*; car dés qu'on voit le soleil, on voit qu'il éclaire.

J'ay veû des devises assez estimées, dit Eugene, où le Mot declare, ce me semble, ce que la veûë seule du Corps fait entendre: & je me souviens d'une entre autres qui est peinte au Louvre dans l'Antichambre de la feu Reine mere Anne d'Aûtriche. C'est un Soleil avec ces Paroles,

Ogn'

Ogn' altro lume offusca.

Ce Mot, repartit Ariste, n'est pas inutile comme *Illustrat*. Car en voyant le Soleil, on ne voit pas clairement qu'il obscurcit toutes les autres lumieres, comme on voit qu'il brille. La clarté luy est si propre qu'on ne peut le peindre, ni l'imaginer sans elle: c'est sa nature que d'avoir de l'éclat, & cet éclat n'a besoin que de luy-mesme pour estre connu: il frappe les yeux d'abord, & il se fait sentir aux plus stupides, sans qu'on leur en dise rien. De sorte qu'ajoûter ce Mot au soleil, *il brille*, c'est à proprement parler ne rien dire.

Il n'en est pas de mesme des autres qualitez du soleil; quoy qu'elles luy soient essentielles, elles ne sont pas si visibles, ni si marquées que la lumiere. Il est vray qu'en voyant le soleil, les gens un peu éclairez conçoivent que sa clarté obscurcit toutes les autres; qu'il échauffe, & qu'il anime toute la nature; qu'il a du mouvement; qu'il ne s'écarte jamais de sa route: mais ils ne conçoivent tout cela que confusément; & pour concevoir une de ces qualitez en particulier, la premiere, par exemple, plûtost qu'une autre, ils ont besoin de quelque chose qui la leur fasse distinguer, comme de ces Paroles,

Ogn' altro lume offusca.

Ce que je dis, doit s'étendre à tous les Corps qui ont plusieurs proprietez. Le Mot qu'on y ajoûte n'est pas inutile, quand il separe une proprieté des autres; qu'il la marque, & la determine si bien, que l'esprit s'y porte, & s'y attache aussi-tost. Cette determination est le principal effet du Mot; & c'est aussi principalement parce qu'il determine la Figure à une signification particuliere, qu'on l'appelle Ame; le propre de l'ame estant de determiner la matiere à une certaine espece.

Le Mot ne doit point avoir un sens achevé; & la raison est, que devant faire un composé avec la Figure, il doit estre necessairement partie, & par consequent ne signifier pas tout. Ce seroit pecher contre cette regle, que de donner pour Ame à une Hirondelle *Una hirundo non facit ver :* car ces paroles toutes seules ont une signification complette, & dés qu'on les a entenduës, on a une notion claire, & distincte indépendamment de toute figure. Je ne dis pas que le Mot ne doive avoir nul sens de luy-mesme; mais je dis qu'il ne doit point avoir le sens entier qu'ont le Mot & le Corps estant joints ensemble. Car enfin la signification qui fait

fait la forme, & l'essence de la Devise, selon Aresi, resulte de la signification du Corps, & de celle des Paroles. La signification du Corps prise separément est imparfaite; celle des Paroles l'est aussi: mais la signification qui resulte de l'une & de l'autre, est entiere; & c'est celle-là que le Mot ne doit point avoir, & qu'il n'a point aussi dans les devises exactes. Un seul exemple vous le fera voir clairement.

Bargagli a donné pour Ame à un Serpent replié, & faisant un cercle,

Ad me redeo.

Le sens propre, & literal de la devise est que le serpent revient à soy en se ramassant & en joignant sa queuë à sa teste. Le Mot tout seul n'a pas cette signification. A la verité, *Je reviens à moy* signifie quelque chose, mais il ne signifie pas en particulier sans la representation du serpent, *que le serpent revient à soy en se repliant, & en joignant sa queuë à sa teste.*

Cette condition du Mot distingue encore la Devise de l'Embleme, dont les Paroles seules ont non seulement un sens plein & achevé; mais encore toute la signification qu'elles ont avec la Figure: comme *Virtutem fortuna premit* sous la For-

Fortune qui enchaisne un Lion. *Agere & pati fortia Romanum est* sous la figure de Scevola qui met sa main dans le feu.

Les Paroles pour estre fort justes doivent avoir un sens suspendu, & laisser quelque chose à deviner : comme *Si tangar* sous un pistolet bandé ; *Ut vivat* sous un Phenix à demi brûlé. Ce dernier mot tout simple vaut mieux, à mon gré, que *De mi muerte mi vida*, ou *Ut vivat moritur*. De mesme *Ne fa fede il pianto* sous un Alambic est plus beau que *Dentro hai le fiamme e fuori il pianto* ; parce que ces dernieres paroles disent, ce que les autres font penser. Par cette raison, *Mas dentro* sous le Mont Gibel, seroit peut-estre plus fin, que *Mas dentro que fuera*.

De là vient que dans le Mot *le Verbe* s'omet elegamment, lorsque, sans l'exprimer on peut entendre la devise. Ainsi le *Cominus & eminus* de Loüis X I I. sous le Porc-épi a plus de beauté que n'auroit *Cominus & eminus ferit*, ou *se tuetur* ; non seulement parce que le Mot est plus court, & que le sens du Mot est plus ample : mais encore parce qu'il nous donne lieu d'imaginer ce qu'il ne dit pas. Or comme a remarqué le nouveau Traducteur de l'Eneïde dans sa Preface ; rien ne plaist tant à l'esprit de l'homme, que de trou-

trouver quelque chose de luy-mesme dans les objets qu'on luy presente ; & au contraire, rien ne le choque davantage, que de luy donner sujet de croire qu'on se défie de sa capacité & de sa penetration, en luy montrant tout.

C'est à dire, interrompit Eugene, que le Mot doit estre court, & que moins il a de paroles, plus il a de grace. Il doit estre court, reprit Ariste, & c'est pour cela qu'on luy a donné le nom de *Mot*. Mais sa brieveté doit estre proportionnée : & deux ou trois paroles, comme *Moriendo coruscat* sous un Bout de flambeau ; *Cœlestes sequitur motus* sous un Tournesol ; *Per vulnera crescit* sous une Teste de Saule ; deux ou trois paroles, dis-je, sont plus agreables qu'une seule, comme *Lacessitus* sous un Cigne terrassant un Aigle, pour Hercule de Gonzague ; *Resurgam* sous un Roseau abbattu par le vent, pour un Homme de merite maltraité de la Fortune. Car quoy qu'il y ait de l'esprit à renfermer un grand sens en une parole ; cependant l'unité n'estant pas un nombre, une parole seule ne fait aucune harmonie : au lieu que deux ou trois ont quelque chose de nombreux, qui remplit & flatte l'oreille en même temps.

Mais le Mot est-il borné à deux ou

trois paroles, demanda Eugene? Non, dit Ariste, il peut s'étendre jusqu'à quatre ou cinq : mais c'est aussi le dernier terme qu'il peut aller, sur tout si les paroles sont Latines : car si elles sont Italiennes, il peut estre un peu plus long, pourveû qu'il ait la mesure d'un vers. C'est le sentiment de tous les maistres ; & de plus c'est l'usage : soit que les vers Italiens ayent moins d'étenduë que les autres, soit qu'ils ayent un agrément particulier.

Les demi-vers Latins, comme ceux que vous venez de citer, font, ce me semble, un bel effet, dit Eugene. Il n'est pas necessaire absolument, repartit Ariste, que le Mot soit toujours un demi-vers, ni méme qu'il soit le commencement ou la fin d'un vers. Cela fait une beauté, mais une devise peut estre belle sans cela, & les Mots de plusieurs devises excellentes sont en prose, témoin *Cominus & eminus*.

Ce qu'il y a icy à remarquer, c'est que le Mot doit avoir une juste mesure de vers, ou estre une pure prose ; rien n'estant plus desagreable, ni moins harmonieux, qu'une harmonie imparfaite, comme celle de ce Mot sous une Lune qui eclipse le soleil, *Adimit quo ipsa refulget* ; & de cet autre qui sert d'Ame à des Mou-

ches sur un miroir, *Scabris tenaciùs hærent*, & qui est tiré de ce vers :

Labuntur nitidis, scabrisque tenaciùs hærent.

Il faut bien se donner de garde d'estropier un vers pour faire le Mot d'une devise; mais aussi il ne faut pas negliger la cadence d'un vers quand elle se presente, comme dans la devise de M. Bochart Seigneur de Champigny & Sur-Intendant des Finances. C'est un Chien couchant, qui aprés avoir découvert des perdrix, se couche à terre & les arreste sans se jetter dessus, avec ce Mot,

Inventis fidus abstinet.

Il falloit dire pour le nombre, *Abstinet inventis fidus*; & pour la perfection de la devise, *Abstinet inventis*, en retranchant *fidus*, qui s'entend assez. *In tenebris clarior* sous une Lune, ne sonne pas si bien que *Clarior in tenebris.*

Mais ne faut-il pas, dit Eugene, tirer les Mots de quelque poëte celebre?

Cela n'est pas non plus necessaire, répondit Ariste; celuy qui fait une devise, peut en faire le Mot luy-mesme, & c'est un usage fort établi. A la verité les devises sont plus sçavantes, quand les Mots sont pris d'un ancien Auteur; elles sont mesme plus spirituelles quand on donne

aux

aux paroles de cet Auteur un ſens diffe-rent du ſien. Par exemple, Virgile dit en parlant de la Renommée,

Mobilitate viget, vireſque acquirit eundo.

On a appliqué ingenieuſement *Mobilitate viget* à une Horloge, & *Vires acquirit eundo* à une Riviere. Cet autre vers du meſme Poëte,

Igneus eſt ollis vigor & cæleſtis origo:

Ce vers, dis-je, a ſervi à deux deviſes pour le Clergé de France, ſous deux Figures differentes. *Igneus eſt ollis vigor* a eſté mis ſous des Etoilles, & *cæleſtis origo* ſous des Perles.

Il y a du bonheur & de l'eſprit à employer les paroles d'un poëte à une choſe à quoy le poëte ne penſa jamais, & à les employer ſi à propos, qu'elles ſemblent avoir eſté faites exprés pour le ſujet auquel elles ſont appliquées. Ceux qui ont leû les Auteurs dont on met les paroles en œuvre, ſont touchez de ces applications heureuſes; car l'eſprit trouve quelquefois du plaiſir à prendre le change, & à eſtre trompé. Ce qui arrive, ſelon Ariſtote, quand les metaphores nous ſurprennent agreablement, & qu'une parole a un autre ſens que nous ne penſions: mais enfin cette perfection n'eſt pas eſſentielle;

γίγνεται δ' ὅταν παράδοξον ᾖ, καὶ μὴ πρὸς τὴν ἔμπροσθεν δόξαν. *Rhet. l. 3. c. 11.*

& aprés tout je ne sçay s'il n'y a point autant de gloire à inventer un Mot juste & ingenieux, qu'à en appliquer un en la maniere que je viens de dire. Pour moy je vous avouë, ajoûta-t-il, que je me sçaurois bon gré d'avoir fait un Mot aussi beau qu'est celuy de la devise de Monsieur,

Alter post fulmina terror.

Ce Mot sous une Bombe qui creve en l'air, vaut mieux à mon gré que tout ce qu'on pourroit trouver dans les poëtes.

Quoy-qu'il en soit, une des plus essentielles qualitez du Mot est de ne rien énoncer qui ne se puisse verifier de la Figure. Comme dans une proposition, on n'attribuë rien au sujet qui ne soit dans le sujet, selon un des axiomes de Logique; dans la Devise on ne doit rien attribuër à la Figure, qui ne soit dans la Figure: car la Devise est une espece de proposition figurée, où le Corps tient lieu de sujet, & l'Ame d'attribut, comme parlent les Logiciens François.

Suivant cette regle ce n'est pas un Mot regulier que *Cœlum non animum mutat*, qui a esté mis sous une Galere: car *non animum mutat* ne se peut pas verifier d'une Galere prise en elle-mesme, comme elle doit l'estre, pour servir de Corps à une devise.

Il

Il faut dire le mesme d'*Adimit quo ingrata refulget* dans la devise d'un Soleil eclipsé, que prit le Cardinal Ascanio, pour faire entendre que Rodrigue Borgia, qu'il avoit élevé au Pontificat, estoit devenu son ennemi. Cet *ingrata* ne se peut pas dire veritablement de la lune. Quoyqu'il soit vray qu'en couvrant le soleil, elle luy dérobe sa clarté à nostre égard, il est faux qu'elle le fasse par ingratitude. Aussi Ferro a remarqué, que pour reformer la devise, on retrancha cette parole vicieuse; mais par malheur on corrigea une faute par une autre, en changeant *Adimit quo ingrata refulget*, en *Adimit quo ipsa refulget*, qui est un bout de vers estropié, comme je vous ay dit.

Il s'ensuit de là que tous les Mots qui expriment une pensée morale, ou qui n'ont rapport qu'à la personne, ne sont pas justes, comme *Domine probasti me* sous l'Or dans le creuset; *Ardo y adoro* sous l'Encens allumé dans l'encensoir; *At lachrymis mea vita viret* sous l'Amaranthe dans l'eau. Car ces paroles ne peuvent s'entendre sans fausseté ni de l'or, ni de l'encens, ni de l'amaranthe; n'estant point vray que l'or parle à Dieu, que l'encens adore, ni que l'amaranthe pleure.

La verité dont il s'agit doit estre constan-

stante, necessaire & eternelle, comme parlent les Philosophes ; c'est à dire que le Mot doit estre toujours vray, & se verifier en tout temps de la Figure, soit qu'elle soit naturelle, ou artificielle : car les ouvrages de l'art aussi-bien que ceux de la nature, estant faits selon des regles certaines, ont des proprietez qui ne changent point. Ainsi Bargagli condamne à bon droit *Morantur, non arcent* sous une Galere qui estant repoussée par les vents, tâche d'entrer dans le port à force de rames: car il arrive quelquefois, & mesme d'ordinaire, que les vents rejettent les vaisseaux en mer, & les empeschent d'aborder ; de sorte que ces Paroles *Morantur, non arcent*, bien loin d'estre toujours vrayes, sont souvent fausses.

Je vous disois tout-à-l'heure que les Mots qui ne conviennent qu'à la personne, sont defectueux : j'ajoute que les Mots qui ne conviennent qu'à la Figure, le sont aussi. Il faut que le mot tombe juste sur la Figure qu'il anime ; mais il faut encore, à mon avis, qu'il vienne bien à la personne pour qui on fait la devise ; & je voudrois qu'il fust conceû en des termes equivoques, qui convinssent également à l'une & à l'autre : car il me semble que le Mot est comme le lien de la Figure & de la chose

se figurée ; & que dés qu'on l'entend, on doit concevoir tout à la fois le sens literal & le sens mystique de la devise. Je m'explique : ces deux sens se rencontrent dans toutes les devises regulieres, comme dans celle de la Flamme,

Deorsum nunquam.

Le sens literal est que la flamme ne descend jamais en bas : le sens mystique est que la personne dont il s'agit, n'a jamais eû le cœur tourné vers les choses de la terre. Quand le Mot convient à la Figure, & à la personne, comme *Deorsum nunquam*, l'esprit conçoit la metaphore, & fait la comparaison en mesme temps ; d'un même regard il voit la Figure, & la chose figurée. Que si les paroles ne conviennent qu'à la Figure, comme celles d'un Cadran sous un soleil couvert de nuages,

Mihi tollunt nubila solem.

C'est la devise qui fut faite pour Anne d'Austriche l'an mille six cens quinze, lorsque Louïs le Juste faisoit la guerre aux Rebelles : si les Paroles, dis-je, ne tombent que sur le Corps ; l'esprit ne conçoit d'abord que le sens propre & literal. Par exemple dans la devise que je viens de vous dire, on conçoit seulement que les nuées cachent le soleil au cadran ; & pour concevoir que cela signifie que les

troubles privoient la Reine de la presence du Roy, il faut faire un second pas, & comparer le cadran avec Anne d'Austriche, les nuages avec les troubles, & le Soleil avec Louïs le Juste. Un Mot equivoque épargneroit à l'esprit cette fatigue; & luy donneroit du plaisir : car nous aimons les voyes abregées, & les paroles les plus agreables sont celles qui nous instruisent promptement.

Ἀστεῖα, ὅσα ποιεῖ ἡμῖν μάθησιν ταχεῖαν. *Arist. Rhet. l.3. c. 10.*

Selon cette regle, dit Eugene, ce n'est pas une devise juste que celle d'un Phare au bord de la mer sous un ciel plein d'étoilles,

Quod nequeunt tot sidera, præstat.

Elle fut faite autrefois sur le Mareschal de Bassompiere, reprit Ariste, pour signifier que les personnes les plus signalées de son temps, ne le valoient pas ; & il faut avoüer que le sens en est beau : mais comme vous remarquez fort bien, elle manque de justesse, non seulement parce que les étoilles qui paroissent dans le Corps, sont exprimées dans le Mot ; mais encore parce que cette parole *sidera* ne convient pas proprement aux personnes ausquelles on prefere le Mareschal. Il faut dire le mesme de la devise que porta le Duc d'Albe dans une Course de Taureaux, c'estoit une Aurore avec ce Mot,

Al

Al parecer de l'Alva s'ascondan las Estrellas.

Il faut confesser neanmoins que l'allusion d'*Alva* au nom du Duc, & d'*Estrellas* aux armoiries des Fonseques aprés lesquels il devoit entrer, fait un effet si agreable, qu'il y a bien des devises regulieres qui ne valent pas celle-là.

Ce que je dis du Mot se doit entendre des vers dont on a coûtume d'accompagner les devises ; car ces vers ne sont proprement qu'une explication du Mot ; & pour estre justes, ils doivent convenir à la Figure, & à la personne. Ils ne le seroient pas à mon gré, s'ils ne convenoient qu'à l'une, ou à l'autre. La plusspart des faiseurs de devises ignorent cette regle, ou ne se mettent pas trop en peine de la garder : il est vray que ces sortes de vers coustent un peu, & qu'ils demandent un genie heureux, ou beaucoup d'application & de travail ; il faut quelquefois tourner un vers en mille façons, & réver long-temps, avant que de trouver ce qu'on cherche ; à moins que d'estre fort exact, & difficile à contenter, on ne reüssit pas.

Je voudrois bien, dit Eugene, que vous me donnassiez un exemple de ces vers qui expliquent les Paroles de la Devise. Je me souviens, répondit Ariste, de deux

quatrains qui me semblent assez justes, & qui pourroient servir de modeles ; ils sont de la façon d'un bon Maistre. L'un est fait sur la Devise du Soleil,

Non sibi, sed mundo.

Le voicy :

Je fais la loy moy seul à cent peuples divers ;
Une pompe éclatante en tous lieux m'environne :
Mais tout l'éclat qui me couronne
Est beaucoup moins pour moy, qu'il n'est pour l'univers.

L'autre explique les Paroles qui ont esté mises sous un Ver à soye commençant à filer,

Sibi vincula nectit.

Je suis libre, & pourrois vivre affranchi des peines,
Qu'on prend au service des Grands :
Cependant je leur donne & ma peine & mon temps,
Et travaille moy-mesme à me faire des chaisnes.

Le premier quatrain convient également au soleil, & à un puissant Monarque : le second, au ver à soye, & à un homme qui s'engage dans le service des Princes. Toutes les paroles en sont heureuses & equivoques. Ces quatrains ne renferment

ferment que les pensées des devises sur lesquelles ils sont faits; & en cela ils me plaisent beaucoup plus que certains madrigaux fort spirituels & fort pompeux, qui outre la pensée de la devise qu'ils expliquent, en contiennent d'autres qui n'y ont nul rapport: car le bon sens veut, ce me semble, que cette espece de madrigaux n'estant qu'une explication de la devise; il n'y entre que la pensée de la devise, ou que les pensées, qui y conduisent, & qui sont liées naturellement avec elle.

Je voudrois me souvenir des vers qu'un bel Esprit a ajoûtez aux belles devises qu'il a faites pour le Roy. C'est celuy dont nous avons leû autrefois avec tant de plaisir le *Poëme de la Peinture*. Il a plusieurs talens qui le rendent digne de son employ; mais il en a un particulier pour faire de ces madrigaux dont je parle.

Au reste, par les Mots equivoques, dont je vous ay parlé, je n'entends pas des allusions, & des jeux sur une parole, comme il s'en voit en quelques devises: par exemple, dans celle de Diane de Poitiers Duchesse de Valentinois; c'étoit un Dard tiré de ses Armes avec ce Mot:

Consequitur quodcumque petit.

Le jeu est dans ces paroles, *consequitur* & *petit*, dont l'une signifie *atteindre* & *obtenir*, l'autre *demander* & *aller à un terme*. La pensée de cette Dame estoit de faire connoistre qu'elle avoit beaucoup de credit, & que comme un dard poussé par une main adroite, atteint le but où il va, elle ne manquoit point d'obtenir ce qu'elle demandoit.

Le mesme jeu se rencontre dans la Devise de Henry II. Roy de France; c'est comme vous sçavez un Croissant avec ce Mot,

Donec totum impleat orbem.

& dans celle que Philippe II. Roy d'Espagne prit par un sentiment d'emulation, & de jalousie; c'est un Cheval fougueux dans une enceinte fermée, sautant par dessus, avec ce Mot,

Non sufficit orbis.

Car comme vous voyez, *Donec totum impleat orbem*, signifie à l'égard de la lune, jusqu'à ce qu'elle remplisse tout son cercle de lumiere; & à l'égard de Henri, jusques à ce qu'il remplisse tout le monde de la gloire de son nom. *Non sufficit orbis*, veut dire à l'égard du cheval, que l'enceinte est trop étroite; & à l'égard de Philippe, que le monde est trop petit.

M. le Marquis de Lauriere Pompadour prit

prit à sa premiere campagne un jeune Laurier parmi de grands Lauriers avec ce Mot,

Majores donec superem.

Ce *majores* signifie d'un costé de grands Lauriers, & de l'autre des Anceſtres.

Je ne blaſme pas ces sortes d'alluſions; elles peuvent avoir lieu dans la Deviſe, elles y ont de la grace quelquefois: mais je dis que par les paroles equivoques dont je parle, j'entends ſeulement celles qui eſtant communes peuvent s'appliquer à deux choſes en meſme temps. Car ſelon la doctrine d'Ariſtote, ce ſont les termes univerſels qui font l'equivoque, comme *Deorſum nunquam*, *Cominus & eminus.*

Je vous dis ce que je penſe là-deſſus: mais je ne pretends pas faire une regle de mon ſentiment, ni condamner toutes les deviſes dont le Mot eſt particulier, & determiné à la Figure. Il y en a de ce nombre, qui ont eû une approbation generale, comme celle du Duc de Sully, Grand Maiſtre de l'Artillerie: c'eſt une Aigle portant la foudre, avec ce Mot,

Quo juſſa Jovis.

Ce *Jovis* a rapport à l'Aigle, & ne convient pas au Grand Maiſtre, comme à l'Aigle.

On peut mettre dans le mesme rang une Pluye d'or tombant d'un nuage,

Fulminibus dum parcit Juppiter :

le Soleil élevant des vapeurs de la terre,

In rorem & fulmina :

un Essain d'Abeilles,

Sponte favos, ægrè spicula :

un Oranger chargé de fruits & de fleurs,

Miscens autumni & veris honores.

Ces quatre devises ont quelque chose d'admirable. La premiere a esté faite sur Dunkerque, quand le Roy l'acheta des Anglois : la seconde sur la Justice du Roy, pour exprimer qu'il employe l'argent qu'il leve dans son Royaume pour recompenser ses bons serviteurs, & pour faire la guerre à ses ennemis : la troisiéme sur le Pape Urbain VIII. pour donner à entendre qu'il faisoit des graces volontiers ; mais qu'il ne lançoit des excommunications que quand il y estoit contraint : la quatriéme sur M. le President de Mesmes, pour montrer qu'il n'a pas moins de sagesse que d'agrément ; & que la vieillesse est belle & fleurie en sa personne. Les vers qui ont esté faits sur cette derniere devise, en expliquent bien les Paroles.

Je suis le favori des cieux :
Mon nom est celebre en tous lieux :

Et la gloire que l'on me donne,
C'est d'estre seul en mesme temps
Enrichi des fruits de l'Automne,
Et paré des fleurs du Printemps.

Selon l'idée que vous avez, interrompit Eugene, les devises qui regardent nôtre Grand Monarque, & dont les Mots renferment le Soleil, ne sont pas les plus justes, ni les plus fines du monde. Elles peuvent avec cela, dit Ariste, avoir beaucoup de justesse & de beauté, pourveû que le Soleil ne paroisse point dans la Figure, & que rien ne manque d'ailleurs à la devise.

Depuis que le Roy a pris un Soleil pour son symbole, & qu'il s'est approprié ce bel astre, pour m'exprimer de la sorte; les personnes un peu éclairées prennent le Soleil pour luy: on conçoit en mesme temps l'un & l'autre. Suivant ce principe, on doit compter entre les Mots reguliers, *Ut se Soli explicet uni* sous un Serpent replié en plusieurs tours, pour un Ministre fort secret, qui ne se découvre qu'à sa Majesté: *Uno Sole minor* sous une Lune, pour Monsieur Frere unique du Roy: *Soli paret, & imperat undis* sous le mesme Corps, pour le Duc de Beaufort, Admiral de France.

Il n'en est pas tout-à-fait de mesme

de *Solem sola sequor* sous la Fleur solaire, pour Marie de Medicis; ni de *Mihi tollunt nubila Solem* sous le Cadran, dont je vous ay parlé, pour Anne d'Autriche; ni de tous les autres Mots où le *Soleil* entre. Ils s'entendent des Figures, mais non pas en mesme temps des Personnes; comme *Soli* & *Sole* s'entend du Roy aussi-tost que du Soleil, dans les devises faites pour Monsieur, pour un Maistre secret, & pour le Duc de Beaufort.

Aprés tout, les belles devises, dit Eugene, ont le plus souvent un Mot tel que vous le voulez; & pour moy je serois d'avis que tous les Mots fussent ainsi, autant que cela se peut. Il n'y a rien de plus raisonnable, & je me sçay assez bon gré de n'avoir pas trop admiré autrefois quelques devises, où cette regle n'est pas gardée: comme un Oranger chargé de fleurs & de fruits, *Nil mihi tollit hyems*, pour Anne de Montmorency Connestable de France, à qui la vieillesse n'affoiblit ni l'esprit, ni le corps; une Perle hors de sa nacre, *Deseruisse juvat mare*, pour Marguerite d'Autriche Reine d'Espagne, aprés sa mort.

Il s'ensuit de cette regle, poursuivit Ariste, que dans les devises des femmes, le genre masculin ne fait pas un bon effet: un

un exemple vous fera entendre ma pensée. Marguerite de Valois Reine de Navarre, prit pour sa devise un Tournesol avec un Mot tiré de Virgile,

Non inferiora secutus.

Ces paroles sont belles & harmonieuses ; mais ce *Secutus* ne convient pas à une femme. Cela s'appelle un solecisme en fait de Devise.

Il faut raisonner de mesme à proportion des devises qui sont pour les hommes, & éviter le defaut de celle d'un Duc d'Urbin. C'est une Palme, avec ce Mot,

Inclinata resurgo.

Le plus seûr en ces rencontres, quand le genre de la Figure, & celuy de la personne sont differens, c'est de ne point marquer le genre dans le Mot, à moins que le genre ne soit commun, comme *degener*, *sublimis*.

On ne peut pas se dispenser en nostre langue, dit Eugene, de marquer le genre, à cause de l'article qui ne s'omet point. Par exemple, si je veux comparer une femme avec un de ces verres triangulaires qui imposent agreablement aux yeux : je diray bien en Latin *Decipit & placet* ; en Italien *Inganna e piace* ; en Espagnol *Engaña y agrada*, parce que ces langues omet-

omettent leurs articles : mais en François je suis obligé de dire, *Il trompe & il plaist*. Cet *Il* convient au verre triangulaire ; & non pas à la femme. C'est peut-estre pour cela en partie, répondit Ariste, que nostre langue n'est pas si propre aux devises, que le sont les autres. Cependant il y a un parti à prendre pour se tirer d'affaire, & pour sauver l'honneur de nostre langue ; c'est de mettre le Mot de la devise à la premiere personne, par exemple, *Je trompe & je plais*.

Il s'ensuit encore que le Mot ne doit point estre metaphorique ; car s'il estoit metaphorique, il ne conviendroit pas proprement à la Figure. Joint que la Figure estant déja une metaphore, si les Paroles qui l'animent sont figurées, c'est metaphore sur metaphore ; ce qui a de l'affectation, & fait de l'obscurité. L'Auteur de l' *Art des Devises* a remarqué cela judicieusement, en faisant luy-mesme la critique d'une devise qu'il confesse avoir faite ; avant que de bien sçavoir les regles, qu'il a enseignées depuis aux autres. C'est une Rose avec ce Mot :

Tutta fiamma, tutta strali.

Il y a beaucoup d'esprit en ces paroles, comme en tout ce que fait le mesme Auteur : elles sont vives, & brillantes ; mais estant

estant toutes metaphoriques, elles ne sont pas legitimes.

Je n'entends pas par les paroles metaphoriques, celles qui sont autorisées ; & devenuës propres par l'usage, comme il y en a dans toutes les langues. Car ces sortes de paroles estant communément receûës, elles n'ont rien d'étranger, ni d'obscur à nostre égard ; & bien loin de faire un meschant effet, elles en font un tres-bon. Ainsi l'on peut dire elegamment que parmi toutes les étoilles du ciel la Boussole n'en regarde qu'une,

Aspicit unam.

A parler proprement il faudroit dire, *Ne se tourne que vers une.* Mais le Mot de *regarder* en cet endroit-là estant de ces Mots que l'usage a rendu propres, *Aspicit unam*, est plus beau que ne seroit, *Se convertit ad unam.*

Cette observation peut servir à justifier plusieurs belles devises, dont les Mots contiennent quelque metaphore. La Fusée volante du Mareschal de Bassompierre est sans doute de ce nombre, dit Eugene ; car le Mot est en partie metaphorique, & c'est, si je m'en souviens bien,

Da l'ardore, l'ardire.

L'Auteur de l'*Art des Devises*, repartit Ariste,

Ariste, propose celle-là pour modele, & en admire sur tout le Mot, qui est selon luy *le plus ingenieux, & le mieux tourné qu'on ait jamais fait.* Il trouve que *l'ardire* est une de ces metaphores, qui sont *si retenuës & si modestes, qu'elles ne paroissent metaphores qu'à ceux qui les regardent de prés; qui n'ont rien de rude, ni d'écarté; rien qui s'éleve au dessus de la simplicité du naturel.* Il voudroit que celles-là fussent *privilegiées, & qu'on leur fist grace en faveur de leur modestie.* Il dit que *l'ardore* est propre, & que *l'ardire* est metaphorique; *mais que ce metaphorique approche fort du propre, & luy ressemble si naivement, qu'il n'y a personne qui de bonne foy ne le prenne pour estre de mesme coin, & de mesme espece.* Et il dit tout cela *pour ne laisser point de lieu aux scrupules de certains esprits timides, que la veuë d'une feüille, ou d'une paille hors de sa place pourroit arrester.*

Pour moy je vous avouë franchement que je suis de ces esprits timides, & scrupuleux, que ces sortes de metaphores effarouchent. La *hardiesse* d'une fusée me paroist une metaphore assez hardie. Je doute mesme que *l'ardire* parmy les Italiens qui aiment tant les metaphores, ne soit point trop fort dans le sens que luy a donné l'Auteur de la devise du Mareschal

de

de Baſſompierre. Je ſuis ſeûr du moins qu'à l'égard de la Fuſée, ce n'eſt pas ut Mot devenu propre par l'uſage, comme je voudrois que fuſſent toutes les paroles metaphoriques qui compoſent les Mots des deviſes.

Ce que je trouve de joli dans ce Mot *da l'ardore l'ardire*, c'eſt la reſſemblance de ces deux paroles qui ont le meſme tour & le meſme ſens : comme, *Dum flagrat fragrat* ſous de l'Encens allumé; *Et ſcopus & ſcopulus* ſous un Rocher où le vent pouſſe un navire; *Ut potiar patiar* ſous un Papillon qui vole autour d'un flambeau. Mais pour une rencontre heureuſe de paroles, qui n'eſt aprés tout qu'une beauté ſuperficielle, il ne faut pas negliger ce qu'il y a de plus eſſentiel dans le Mot; je veux dire la verité & la proprieté : car enfin, à parler proprement, il n'eſt point vray que la fuſée ait de la hardieſſe, quand elle s'enflamme; & *l'ardire* ne luy convient pas mieux que le couroux, & la fureur à une comete : de ſorte que j'aimerois preſque autant *Ardore d'ira e non d'amore* ſous une Comete, que *Da l'ardore l'ardire* ſous une Fuſée. *Balet de l'Amour & du Contre-Amour, dansé l'an 1618.*

Il me ſemble, dit Eugene, que l'oppoſition fait un plus beau jeu dans les Paroles, que la reſſemblance. Vous avez raiſon,

ὅσῳ ἂν ἐλάττονι ᾗ ἀντικειμένως λεχθῇ, τοσούτῳ εὐδοκιμεῖ μᾶλλον. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 11.*

son, répondit Ariste: l'antithese donne bien de la grace au Mot; & les maistres l'employent d'ordinaire dans leurs devises, comme, *Omnibus unus* sous le Soleil que le Roy a pris por son symbole; *Omnibus & nulli* sous un Miroir; *Immobil muove* sous une Pierre d'aiman qui attire un fer; *Più sepolta, più viva* sous une Fontaine jallissante.

Quand on peut joindre dans le Mot la ressemblance avec l'antithese, cela y fait un double agrément, comme *Morior dum orior* sous un Eclair; *Si deferar efferar* sous un Jet d'eau. Ce n'est pas qu'il faille affecter, ni rechercher avec trop de soin ces sortes de graces, car il ne faut jamais rien forcer; mais quand le sujet les presente, & qu'elles viennent naturellement, il ne faut pas les rejetter. Ce qu'on peut dire en general de plus certain, selon le sentiment des maistres, c'est que le Mot doit estre toujours spirituel, & avoir je ne sçay quoy qui pique, ou dans le sens, ou dans les paroles.

Je croy, dit Eugene, que le Mot doit estre toujours en une langue étrangere. La raison le veut, repartit Ariste: car la Devise estant un symbole ingenieux, elle ne doit pas estre entenduë du peuple; & il n'y a que les personnes intelligentes qui en doivent

pene-

penetrer le secret. Cependant les Italiens, & les Espagnols ont un usage contraire : ils font la pluspart de leurs devises en leur langue. Nous en usons autrement, & soit que nous y entendions plus de finesse qu'eux ; ou que nostre langue ne nous ait pas semblé si propre pour la Devise, nous n'avons pas coûtume de faire les Mots de nos devises en François. Ce n'est pas que nous ne nous servions quelquefois de nôtre langue ; mais c'est que nous nous en servons plus rarement. Pour une Ame Françoise, il y en a cent Latines, Espagnoles, & Italiennes.

Toutes sortes de langues apparemment ne sont pas propres pour la Devise, continua Eugene. Non, dit Ariste. Les langues Orientales, & celles du Nort en sont bannies : un mot Hebreu ou Arabe, Polonois ou Allemand, seroit quelque chose de monstrueux parmi nous. Il faut que le Mot soit en une langue étrangere, afin qu'il soit plus mysterieux, & que le peuple ne l'entende pas ; mais il ne faut pas qu'il soit en une langue barbare, ou trop difficile, & inconnuë d'ordinaire aux honnestes gens.

Je suis bien trompé, dit Eugene, si je n'ay veû plusieurs devises, dont les Paroles sont en Grec. Vous en avez pu voir quel-

quelques-unes, repartit Ariste : mais aussi le Grec est plus commun que l'Hebreu, & plus agreable que l'Allemand. Un Mot Grec ne convient pas mal à la devise d'un homme docte ; & je trouve bon qu'une Academie de Naples, qui porte le nom de *Partenii*, ait pris pour la sienne une Plante appellée *Agnus Castus*, dont l'ombre seule chasse les serpens, avec ce Mot ;

Βλαβερώτερον διώκει.

Ce qui signifie, comme vous voyez, *il chasse le plus nuisible*. Mais je ne puis souffrir que Catherine de Medicis ait pris pour sa devise un Arc en Ciel avec ce Mot,

Φῶς φέροι, ἠδὲ γαλήνην,

pour faire entendre qu'elle portoit par tout la tranquilité, & la lumiere. Il sieroit mieux à un docteur qu'à une Reine de parler Grec : & d'ailleurs il n'est pas vraysemblable qu'une femme soit assez sçavante pour s'exprimer de la sorte. Car quoy que les devises des Princes ne soient pas toujours de leur façon, elles doivent toujours estre faites d'une maniere, qui laisse penser qu'ils en ont pu estre les auteurs : Je parle des devises qu'ils portent, & non pas de celles qu'on fait pour eux en plusieurs rencontres. Aprés tout, les langues

gues qui regnent le plus dans la Devise, sont le Latin, l'Espagnol, & l'Italien.

Mais encore, dit Eugene, d'où vient que les Italiens se servent communément de leur langue? C'est peut estre, repliqua Ariste, qu'ils ont peu d'usage des autres langues. C'est peut-estre aussi que les François ayant inventé les Devises, lorsqu'ils allerent à la conqueste du Royaume de Naples sous Charles VIII. ils ajoûterent des Mots Italiens à celles qu'ils prirent; & que cela donna lieu aux beaux esprits d'Italie d'employer leur langue dans les devises qu'ils firent ensuite.

Quoy qu'il en soit, poursuivit-il, les Paroles Italiennes ou Latines, Espagnoles ou Françoises, doivent estre dites de la Figure en troisiéme personne, ou estre proferées par la Figure, comme si elle parloit elle-mesme. C'est un usage receû; & la construction du Mot ne peut estre reguliere autrement. Ainsi pour animer en Italien une Fusée volante que le feu éleve en l'air, il faut dire,

Ardendo m'inalzo,

ou

Ardendo s'inalza.

Ce sont les regles principales qu'on doit observer pour faire des devises justes. J'ajoûte seulement que la fin de la

Devise est de faire connoistre une pensée noble & particuliere, par le moyen de la Figure, & du Mot dont je vous ay marqué les conditions. Je dis une pensée, & j'entends par là un dessein & une entreprise, ou la pensée qu'on forme sur une action remarquable. Je dis une pensée particuliere, pour exclure les maximes, & les propositions dogmatiques; car il y a encore cette difference entre la Devise, & l'Embleme, que la Devise est un symbole determiné à une personne, pour exprimer quelque chose qui la touche en particulier; & que l'Embleme est un symbole fait pour instruire, & qui regarde en general tout le monde.

Mais cette pensée particuliere doit estre noble; car la Devise, à la prendre dans son origine, est selon le Comte Tesauro, une metaphore peinte sur le bouclier des Heros, *Una metafora dipinta nello scudo degli heroi.* Ainsi il faut que la pensée qu'elle exprime tienne de la metaphore, qui doit avoir quelque chose de sublime; & de plus qu'elle soit digne de l'Ame d'un Heros. Or comme la vertu heroïque a pour objet les choses grandes, & difficiles; & qu'elle est d'autant plus excellente, que les entreprises, où elle engage, sont plus relevées, & plus perilleuses: les

Τ ὑψηλοποιὸν ὡ μεγαλοφροσύνης. *Dion. Long.*

devises

devises les plus parfaites du costé de la pensée sont celles qui signifient la conqueste d'un Royaume, la défense de la Patrie, ou de la Religion.

A la verité toutes les devises ne doivent pas signifier une entreprise heroïque du premier ordre ; mais elles doivent au moins exprimer une action glorieuse, une passion honneste, une vertu eminente, enfin quelque chose de grand, & d'illustre : sur tout elles ne doivent presenter rien de sale, ni aux yeux, ni à l'esprit. Ce seroit un monstre, qu'une devise qui blesseroit l'honnesteté & la pudeur.

Il ne suffit pas que la pensée soit noble, & particuliere ; il faut encore qu'elle soit une, c'est à dire, qu'elle n'exprime qu'une chose. L'unité n'est pas moins necessaire à la Devise qu'à la Tragedie ; & comme selon les maistres du Theatre, plusieurs actions ne peuvent estre le sujet d'une tragedie parfaite, plusieurs conceptions ne peuvent estre l'objet d'une devise reguliere. L'ancienne devise des Ducs de Bourgogne manquoit de cette unité. Elle avoit pour Corps un Fusil sur deux bâtons de laurier en croix, & la Toison d'or avec ce Mot,

Flammescit uterque.

Tout cela vouloit dire qu'ils mettroient

le feu par tout, qu'ils remporteroient victoires sur victoires, & qu'ils s'exposeroient à toutes sortes de perils pour se rendre maistres de la France, comme avoient fait les Argonautes pour la conqueste de la Toison d'or. Voila plusieurs pensées, comme vous voyez, & des pensées qui n'ont point de liaison l'une avec l'autre; estant fondées sur des Corps fort differens, comme sont le Fusil, les branches de laurier, & la Toison d'or. Disons le mesme d'une Horologe avec une pierre à fusil, *Sopitos suscitat*, que certains Academiciens de Gennes appellez *Addormentati*, portent pour leur devise. Voila un beau nom pour des Academiciens, dit Eugene en riant.

C'est le mélange de ces pensées diverses, qui détruit l'unité de la Devise, reprit Ariste: car si un Corps a deux proprietez & que ces deux proprietez qui naissent d'une mesme racine, se presentent à l'esprit, pour signifier quelque chose; alors deux pensées n'en font qu'une à proprement parler, à cause de la liaison qu'elles ont ensemble. Cela se voit dans plusieurs bonnes devises, & entre autres dans celles de Louïs XII. Ce Prince vouloit marquer par le Porc-épi avec ce Mot,

Comi-

Cominus & eminus,

qu'il feroit sentir de prés & de loin à ses ennemis, ce que pouvoit une puissance comme la sienne. Vaincre ses ennemis *de prés & de loin*, ce sont deux pensées, mais ce sont deux pensées unies par la Figure qui les represente ; le Porc-épi ayant ces deux proprietez de piquer de prés, en se jettant sur celuy qui l'attaque ; & de loin, en luy lançant ses éguillons.

Une des premieres Devises que j'ay faites a esté pour un grand Seigneur qui faisoit de grandes charitez dans sa province ; mais fort secrettement selon l'esprit & la maxime de l'Evangile : *Faire des charitez*, & *les faire secrettement*, ce sont deux choses qui se reduisent à une, estant exprimées par un grand fleuve, qui roulant ses eaux doucement & sans bruit, fertilise les campagnes, & porte l'abondance dans les villes. C'est ce que disent les Paroles que j'ay données pour Ame à ce Corps,

Fert tacitus, quo fertur, opes.

Le quatrain qui explique la devise, fait encore mieux concevoir ma pensée.

Je suis au peuple heureux pour qui Dieu m'a produit,
De tous biens une riche source :
Mais reglé toujours dans ma course,

Plus je luy fais de bien, & moins je fais de bruit.

Je conclus de tout ce que vous m'avez dit jusques à cette heure, ajouta Eugene, que pour faire des devises justes, il ne faut point suivre d'autres regles que celles de la metaphore & du bon sens.

Mais pour vous dire tout ce que je sçay sur cette matiere, poursuivit Ariste, & ce que j'en ay appris d'un fort galant Homme qui est en nostre siecle le grand maistre de la Devise, & qui a réveillé parmi nous l'étude de cette belle science: les devises ne sont point parfaites, si le merveilleux ne s'y rencontre. Il y a des metaphores de deux sortes: les unes sont superficielles, & ont un sens si facile, que tout le monde les comprend d'abord; les autres renferment un sens profond & caché, on ne les conçoit qu'en les penetrant: mais aussi dés qu'elles sont conceuës, elles donnent de l'admiration & du plaisir. Les premieres sont les devises communes, comme celles de la Perle dans sa nacre,

Dat pretium candor;

de la Lune en son ciel,

Non vultus, non color unus.

Les secondes sont les devises excellentes, comme celles de l'Arbrisseau auprés

d'un

d'un chesne abbatu par des vents qui souf-flent de tous costez.

Cedendo resistit ;

de l'Eau froide versée sur de la chaux,

E fredda m'accende.

Où vous devez remarquer que le merveilleux consiste d'ordinaire dans l'union de deux pensées, & de deux termes qui semblent contraires & incompatibles.

La devise de la Giroüette,

Nunca mudo, si no mudan,

est, si je ne me trompe, dit Eugene, une de ces devises merveilleuses. Oüy, repartit Ariste. Car il n'y a rien de plus admirable que d'employer la giroüette, qui est le symbole de la legereté, pour marquer de la fermeté & de la constance.

Au reste le merveilleux dont je parle doit estre non seulement soûtenu de la vray-semblance, comme celuy du Poëme Epique; mais fondé sur la verité mesme. Il faut que ce qui cause de l'admiration, soit vray & réel de tous les costez qu'on le regarde. Un exemple vous fera entendre aisément ce que je dis.

On fit il y a quelques années une devise pour un grand Ministre, à qui le Roy a donné l'administration de ses Finances. Elle a pour Corps le Dragon qui garde

les Pommes d'or du Jardin des Hesperides avec ce Mot,

Servat, & abstinet.

Cette devise a esté fort estimée, & je vous avouë qu'elle a bien dequoy éblouïr. La Figure en est éclatante, & singuliere ; le Mot en est harmonieux, & bien tourné ; la pensée en est belle, & heureuse: le merveilleux y paroist par tout ; mais par malheur, ce qui semble y estre n'y est pas ; & à examiner les choses à fond, il y a du faux dans ce merveilleux, qui surprend d'abord.

Il est vray que le Dragon garde les Pommes d'or, & qu'il veille toujours pour empescher que personne n'en approche. De ce costé-là la devise exprime bien la vigilance, & l'application du Ministre à qui les Finances ont esté confiées. Mais il n'est pas vray à parler exactement, que le Dragon s'abstienne des Pommes d'or : car pour s'abstenir d'une chose, il faut pouvoir en user. Si le Dragon pouvoit manger de ces Pommes d'or qu'il garde, & qu'il n'en mangeast pas en les gardant ; la pensée seroit juste, & il y auroit du merveilleux dans l'union de ces deux termes, *Servat*, *& abstinet.* Mais dés qu'il n'en peut manger, la merveille cesse, & de ce costé-là la devise ne signifie pas par-

parfaitement ce qu'on luy fait signifier. Il est inutile de dire que ces Pommes d'or ne sont effectivement que des oranges, ou des citrons, & qu'ainsi le Dragon en pourroit manger. Car dans la devise dont il s'agit, elles sont Pommes d'or, & ont l'estre que la fable leur a donné : autrement elles ne representeroient pas bien les Finances ; & la devise perdroit tout son prix. De sorte qu'en voulant la rectifier d'un costé, on la gasteroit de l'autre.

La devise du Chien couchant qui découvre & qui arreste les perdrix, *Abstinet inventis*, a ce qui manque à celle du Dragon, qui garde les pommes d'or.

Le merveilleux resulte, comme vous ἡδὺ ϗ τὸ
voyez, d'une Figure, qui cause de l'éton- θαυμα-
nement, & du plaisir tout ensemble. Ainsi στόν. *Arist.*
pour le faire entrer dans la Devise, il faut *Rhet. lib.*
choisir des Corps qui tout naturels qu'ils 3. c. 11.
soient en eux-mesmes, ayent ce semble des qualitez au dessus de la nature. Cependant il n'est pas necessaire pour cela de chercher toujours des figures extraordinaires, & surprenantes : il y auroit danger qu'elles ne fussent inconnuës ; & cela feroit un mauvais effet, comme je vous ay dit. Il suffit donc de trouver dans les figures ordinaires des proprietez, qu'on n'y ait point encore découvertes ; car on ne

ne plut voir sans surprise quelque chose de rare & d'exquis dans un objet, qui sembloit n'avoir rien que de commun. Le secret de l'art consiste à découvrir ces nouveaux jours ; & c'est en quoy excelle particulierement celuy que je regarde comme le maistre des autres en cette matiere. Il a fait plusieurs devises, où le merveilleux se rencontre avec des Corps fort communs. Une des plus remarquables est celle qu'il fit pour le Roy à l'occasion d'un ballet, où ce grand Prince parut tout couvert de pierreries. Elle a pour Corps le Soleil, qui est de tous les Corps le plus commun ; & pour Ame ce Mot Espagnol,

Mas virtud que luz.

Il ne faut que des yeux, pour voir que le soleil brille plus que tous les astres ; & il ne faut qu'un peu d'intelligence, pour connoistre qu'il a une grande vertu ; mais il faut avoir un discernement fin, & beaucoup de delicatesse dans l'esprit, pour s'appercevoir que ce bel astre, tout brillant qu'il est, a plus de vertu que d'éclat. Le madrigal, qui accompagne cette devise exprime admirablement ma pensée.

Du plus beau feu des cieux divinement formé,

Par

Par tout où je suis veû, par tout je suis aimé :
Mes bienfaits m'ont acquis un souverain empire.
Et cet éclat brillant dont je suis revétu,
Quoy-que les yeux en puissent dire,
N'est rien au prix de ma vertu.

L'Auteur de cette belle devise, & de tant d'autres que je vous diray à mesure qu'elles se presenteront à ma memoire, sans parler de celles que je vous ay déja dites, me disoit un jour en riant, qu'il estoit à peu prés des devises comme des melons : que pour une bonne, il y en avoit cent mauvaises ; que les excellentes devoient avoir quelque chose de piquant, & de relevé ; & que c'estoit le merveilleux qui leur donnoit cette pointe.

Mais il m'ajoûta qu'en cherchant ce qui cause de l'admiration, il falloit prendre garde de ne pas aller trop loin ; & que c'estoit une mauvaise voye pour se faire admirer, que de ne se pas faire entendre. Les metaphores, me disoit-il, tiennent un peu de l'enigme, selon le sentiment d'Aristote ; mais selon celuy de Ciceron, elles ne doivent point estre obscures. Il faut joindre les pensées de ces deux grands hommes pour former une idée parfaite de la Devise ; c'est à dire, qu'il faut

μεταφοραὶ γὰρ αἰνίττονται. *Lib. 3. Rhet. c. 11.*

Est hoc magnum ornamentum orationis, in quo obscuritas fugienda est. *De orat. l. 3.*

faut concevoir en mesme temps je ne sçay quoy de mysterieux, & de clair ; ou plustost quelque chose qui ne soit ni trop clair, ni trop obscur. La Devise ne doit point estre trop claire, parce que les esprits grossiers en auroient l'intelligence : elle ne doit point estre trop obscure, parce que les esprits delicats n'y prendroient pas de plaisir ; car ce qui demande beaucoup d'application, ne divertit pas. Un juste temperament de clarté & d'obscurité fait le principal caractere de la perfection que nous cherchons ; & de là vient que si la Devise demande un Corps merveilleux, elle veut que ce Corps soit connu : si elle s'exprime en une langue étrangere, elle en choisit une qui soit aisée à entendre.

Enfin les devises pour estre parfaites doivent estre appropriées à la personne, & au sujet qu'elles representent ; de sorte qu'elles ne puissent s'appliquer ni à une autre personne, ni à un autre sujet. La Devise estant essentiellement une metaphore, doit convenir aux personnes, & aux sujets ; car c'est le propre d'un mot metaphorique, selon les maistres de l'eloquence, d'estre proportionné à la chose à quoy on le transporte, sans estre ni plus petit, ni plus grand qu'elle.

Δεῖ δὲ τὰς μεταφορὰς ἁρμοττούσας λέγειν. *Arist. lib.* 3. *c.* 11. Nolo esse aut majus quam res postulet, aut minus. *Cic. de Orat. l.* 3.

Ainsi pour parler metaphoriquement d'un

d'un brave qui ne craint point le peril, on dit que c'est un lion. Pour parler dans le mesme stile d'une dame qui abhorre tout ce qui peut blesser la pudeur, on dit que c'est une hermine. Il y a de la convenance entre un homme intrepide, & un lion; entre une femme chaste, & une hermine. Cette proportion est necessaire à toutes les devises, comme je vous ay dit au commencement; & ce n'est pas de celle-là, dont je vous parle à cette heure. Il s'agit icy d'une certaine convenance plus exacte, qui est de la perfection, & non pas de l'essence de la Devise.

Cette convenance particuliere a pour fondement les circonstances propres & individuelles qui distinguent une personne des autres. La premiere de ces circonstances est le nom de la personne mesme; & il faut avoüer que quand il entre naturellement dans une devise, il luy donne une justesse admirable.

Un Cavalier Italien, surnommé *Il Ferma Fede*, pour témoigner que son cœur n'estoit ouvert qu'à une Personne qu'il aimoit, & qui avoit nom *Luchetta*, fit peindre un de ces Cadenats qui ne s'ouvrent que par la rencontre de certaines lettres, & que les Italiens appellent *Luchetti*, avec ce Mot, *Uni patet.*

Les

Les lettres marquées sur le Cadenat étoient celles qui font *Luchetta*; de sorte que le nom de la Personne est deux fois dans la devise comme vous voyez.

L'allusion est plus sensible, & plus marquée, quand le nom fait les Paroles de la devise, comme *Gelat & ardet*, qui jouë sur le nom de *Gelarda*, & qui sert d'Ame au Mont-Gibel couvert de neiges, & jettant des flammes, pour exprimer les effets contraires d'une passion violente. Ce fut dans cette pensée qu'aux nopces de Cosme de Medicis Prince de Toscane, & de Marie Madeleine d'Autriche fille de l'Archiduc de Gratz on fit une devise dont le Mot marquoit le nom du Prince; c'étoit un Soleil au milieu du Zodiaque, avec ces Paroles Grecques,

Οὐδέ μοι, ἀλλὰ Κόσμῳ.

Ce fut sans doute dans cette pensée, dit Ariste, qu'un bel Esprit de la Cour de Charles-Quint, pour marquer la victoire remportée sur François I. representa un Lis flétri sous des vents qui souffloient du costé du Midi, avec ce Mot,

Perflantibus Austris.

Il faisoit allusion à la Maison d'Autriche, & à je ne sçay quel passage d'un S. Pere qui dit que le lis se fane quand le vent de Midi souffle.

Cette

Cette allusion est assez froide, & un peu tirée de loin, repartit Ariste. Mais quoy-qu'il en soit, ajoûta-t-il, la seconde circonstance est celle des Armes de la personne, qui fait le sujet de la devise ; & quand on les fait entrer dans la Figure, ou dans le Mot, on rend la devise plus propre & plus juste. Celle de Louïs XII. avoit cette perfection, le Porc-épi estant tiré des Armes de Blois, qui estoit de l'apanage de ce Prince, avant qu'il parvint à la Couronne.

Quand le nom, & les Armes se rencontrent ensemble, il y a plus de justesse ; comme dans la devise qui fut faite pour le Cardinal Jerosme Colonne, l'appuy & l'ornement de l'Eglise ; c'estoit une Colomne avec ces Paroles,

Fulcit & ornat :

comme dans celle du Cardinal Crescentio, qui estoit un Croissant tiré de ses Armes, & un Soleil tiré des Armes du Pape Sixte V. avec ce Mot,

Aspice, crescam.

Les actions singuliéres sont d'autres circonstances qui attachent les devises aux personnes. Ainsi Charles-Quint prit fort à propos pour le Corps de la sienne les Colomnes d'Hercule, aprés avoir passé le détroit où les Anciens les ont plantées,

tées, & avoir porté ses armes victorieuses en Afrique.

Cependant selon la remarque de Tesauro, ce symbole auroit esté encore plus propre au Roy Ferdinand; car ce Prince fut le premier qui fit aller ses navires, & qui poussâ ses conquestes au delà de ces Colomnes fameuses, comme pour verifier ce qu'un poëte Latin avoit dit,

Herculeis aufertur gloria metis.

Aresi pour exprimer que S. Pierre de pescheur estoit devenu martyr de JESUS-CHRIST, & la pierre solide sur laquelle a esté bastie l'Eglise; Aresi, dis-je, a peint le Coral hors de l'eau, avec cette Ame *Indurabitur*, qui ne répond pas au Corps, & qui n'a ni harmonie, ni delicatesse. A cela prés la devise est belle & reguliere: non seulement le nom y est marqué; mais l'action y est dépeinte dans le coral qui s'endurcit, & se change en pierre à mesure qu'il sort de l'eau. Tous les rapports y sont justes: car comme le coral qui estoit dans la mer une plante molle, s'affermit & devient rouge quand il en est une fois dehors: ainsi S. Pierre qui estoit foible, & timide dans sa condition de pescheur; aprés avoir esté tiré de cet état, est devenu genereux & intrepide jusques à souffrir constamment une mort san-

sanglante. De quelque costé qu'on regarde le coral, il est une naïve image de saint Pierre ; outre sa fermeté & sa couleur, il a plusieurs vertus merveilleuses.

Il n'y a pas beaucoup de devises, dit Eugene, où toutes ces proportions soient gardées. Cela n'est pas aussi absolument necessaire, repartit Ariste : il suffit que la proprieté qui sert de fondement à la devise, convienne bien au sujet ; & que sous ce regard la ressemblance soit parfaite. Car comme les Corps ont plusieurs faces, on peut les considerer sous divers aspects : par exemple je puis regarder le soleil dans son lever, dans son couchant, & dans son eclipse. Si je le regarde dans son lever pour exprimer le merite d'une personne qui dans la fleur de son âge efface toutes les autres, je ne le regarde ni dans son couchant, ni dans son eclipse, ni sous aucun autre aspect ; c'est assez qu'il y ait une entiere convenance entre le soleil levant, & la personne que je luy compare ; quoy-qu'il n'y en ait point peut-estre entre le soleil couchant ou eclipsé, & cette mesme personne.

Cette regle justifie une infinité de devises, dont les Corps ont de bonnes & de mauvaises proprietez, comme la lune, & le serpent. Quand on compare une per-

sonne

personne dont la vertu éclate dans l'adversité, avec la lune qui brille dans l'obscurité de la nuit, on ne regarde pas cet astre du costé de son inconstance; & quand on compare un sage politique avec un serpent enveloppé, & comme renfermé en soy-mesme, on n'a pas égard à la malignité, ni à la bassesse de cet animal. Suivant cette remarque la devise qui fut faite autrefois sur l'exaltation de Gregoire XIII. n'est pas tout-à-fait si méchante que pretend un celebre Auteur. C'est un Dragon tiré des Armes de la famille des Buoncompagni, dont estoit ce Pape, avec le Mot *Delubra ad summa*, pris de Virgile dans l'endroit, où il dit que deux Dragons monterent au haut du temple de Minerve. Du moins ce n'est pas, à mon avis, la figure du dragon, qui rend la devise mauvaise: celuy qui l'a faite, n'a pas consideré le dragon par l'endroit affreux, par lequel il n'a point de convenance avec un Pape. Celuy, dis-je, qui l'a faite, a comparé le Cardinal Buoncompagni élevé au Pontificat, avec le Dragon montant au haut du temple; & non pas avec le Dragon devorant Laocoon, & ses enfans.

Pour moy si je voulois faire la critique de cette devise, que les Italiens estiment peut-estre un peu trop, ce que j'y trou-

verois

verrois le plus à dire, c'est que la proprieté qui luy sert de fond, n'est point naturelle; car enfin c'est un hazard que ce Dragon soit monté au haut du temple, ou plûtost c'est une pure fantaisie du Poëte, laquelle n'a nul fondement dans la nature du dragon.

Au reste il y a de l'esprit à découvrir une proprieté qui convienne à nostre sujet, dans un Corps qui semble en avoir de fort opposées. Par exemple le champignon n'a rien en apparence qui puisse fonder un eloge: & il faut avoir des veûës que tout le monde n'a pas, pour s'en servir à exprimer la prudence & la maturité d'un jeune homme, comme a fait l'Auteur qui y a ajoûté ces Paroles, *Nascendo maturus*, en faveur de Gaston de Foix, dont la conduite égala toujours la vaillance; & qui en la fleur de son âge fut établi Vice-Roy de Milan par Loüis XII.

Mais pour revenir où nous en estions, on peut encore rendre une devise propre & parfaite, en faisant allusion à une autre. Ainsi les Colonnes ayant pris des Joncs marins avec ces Paroles, *Flectimur, non frangimur:* les Cesarini prirent au contraire une Colomne avec ce Mot,

Frangor, non flector.

L'opposition est spirituelle, & ce retour de

de paroles fait un jeu qui rend la devise plus piquante, & plus fine. Cela me fait souvenir, dit Eugene, d'un Mot plaisant que mettoient les Ligueurs à la devise de Henry III. au lieu de *Manet ultima cœlo*, sous les trois Couronnes; ils disoient,

Manet ultima claustro.

Je vous avouë, poursuivit Ariste, que toutes les devises ne peuvent pas avoir toutes ces sortes de beautez; & que les circonstances du nom, des Armes, & des actions, ne se rencontrent gueres ensemble. Mais si une devise avoit tout cela avec les autres conditions que je vous ay dites, ce seroit un chef-d'œuvre, & un miracle de l'Art.

ὅσῳ δ' ἂν πλείω ἔχῃ τοσούτῳ ἀστειότερον φαίνεται. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 11.*

Il faut tant de choses, dit Eugene, pour parvenir à ce haut point de perfection, où les maistres portent la Devise, que tout ce qu'on peut faire à mon avis, est d'en concevoir une belle idée. Il y a divers degrez de perfection, reprit Ariste: quoy-qu'on ne puisse pas peut-estre les atteindre tous, on peut en atteindre quelques-uns, & cela suffit. Ce n'est pas, ajoûta-t-il, que cette sorte de perfection mesmes ne soit bien rare. Paul Jove, qui estoit un des plus grands genies de son temps, & qui a esté le premier maistre de la Devise, avouë

de

de bonne foy, qu'il n'en a jamais pu faire une, dont il ait esté entierement satisfait. Ruscelli dit qu'il n'appartient qu'aux plus excellens esprits de s'appliquer à cette science.

De toutes les productions spirituelles, il n'y en a point où l'esprit doive plus briller; car afin que les regles soient bien observées, il faut non seulement que la pensée soit ingenieuse; mais que la Figure & les Paroles le soient aussi.

En verité, interrompit Eugene, je ne sçay si j'ay eu raison de vouloir apprendre ce que c'estoit qu'une devise reguliere. Je me repens presque de ma curiosité, & je ne suis pas trop aise de voir que cette science me passe: il n'appartient qu'à des esprits comme vous de s'en mesler. Vrayment, répondit Ariste en soûriant, il vous sied bien de vous plaindre de vostre esprit, & de vous en défier. Croyez-moy, mon cher Eugene, aprés avoir penetré, comme vous avez fait dans tous les secrets de la Nature, il n'y a rien dont vous ne soyez capable; & je gage, que pour peu que vous vous mettiez la Devise en teste, vous en ferez de tres-belles, & de toutes les especes.

Il y en a donc de plus d'une espece, dit Eugene. Oüy, repartit Ariste. Il y en a d'he-

d'heroïques, de passionnées, de satyriques, de burlesques, de morales, de politiques, de chrétiennes ; & afin que vous en fassiez de toutes les sortes, quand il vous plaira, je veux bien vous expliquer toutes ces especes, en vous marquant le caractere de chacune.

La plus noble espece, & celle qui tient le premier rang parmi les autres, c'est l'heroïque, par la raison, que ce sont les Heros qui ont inventé la Devise. Aussi un des maistres de l'Art l'a appellée en sa langue *Linguaggio degli Heroi* ; comme s'il n'appartenoit qu'aux Heros de s'exprimer de la sorte.

Cette premiere espece comprend les desseins militaires, les actions glorieuses, les vertus & les belles qualitez, non seulement des Princes & des Grands, mais de toutes les personnes de merite : car il est des Heros de plus d'une sorte ; & toute la vertu heroïque ne se reduit pas à braver la mort, & à conquerir des empires.

Les devises passionnées ont pour leur objet les affections nobles & honnestes. Quand ce sont des amours de Heros, ou que ces affections portent l'ame à des entreprises guerrieres & perilleuses, les devises sont passionnées, & heroïques tout à la fois ; & de ces especes meslées

ensem-

ensemble, il s'en fait une qui participe de toutes les deux.

Les satyriques, & les burlesques sont celles qui marquent les defauts & les vices; qui servent pour la raillerie, & pour la censure. Eh quoy, dit Eugene, n'est-ce pas abuser de la Devise, que de l'employer à la satyre? Oüy sans doute, répondit Ariste: mais par malheur, c'est un abus autorisé par l'usage.

L'Auteur de l'*Art des devises* ne peut souffrir ce desordre; il le croit contre les bonnes mœurs, & mesme contre le bon sens. Il dit, ce me semble, *qu'une marotte ne pourroit pas entrer dans un écusson d'armoiries; qu'un chaperon garni de sonnettes ne pourroit pas tenir la place du timbre, ou de la couronne.* Que *les devises sont aussi-bien que les armoiries des signes d'honneur, des representations de vertu, & des expressions de gloire: qu'il n'y doit rien entrer que de noble, que d'auguste, que de belle montre.* Il ajoûte *que l'heroïque, & le satyrique sont des termes opposez: que l'heroïque ne doit representer qu'en beau & en grand; qu'il n'a dans son équipage & à sa suite que des chariots dorez, que des chevaux qui ont des aîles, que des tours traisnées par des elephans, que des armes pretieuses & enchantées: que le satyrique au contraire estant sale & diffor-*

difforme de tout costé, n'a garde de rien representer en beau, ni en grand. Quelle belle idée pourroit entrer dans une teste cornuë, dit-il? *& que pourroit-on s'imaginer de glorieux, & de relevé à la veuë de l'Asne de Silene?*

Tout cela est bien imaginé; & je vous avouë que ce seroit confondre les especes que de compter entre les devises heroïques, celles qui font rire, qui sont piquantes & malignes; par exemple l'Asne parmi des chardons, avec ce Mot,

Pungant, dum saturent;

pour marquer l'humeur d'un Parasite, qui ne se soucioit pas d'estre mocqué aux tables des Grands, pourveû qu'on le laissast manger tout son saoul. Ce symbole n'a rien d'heroïque; mais il a quelque chose de fort spirituel, & mesme de fort beau en sa maniere.

Au reste, je ne conseilleray jamais à personne de faire des devises satyriques, non plus que des libelles diffamatoires; & Dieu nous garde d'en faire nous-mesmes. Mais tous les faiseurs de devises ne sont pas si scrupuleux que nous pouvons estre. Il s'est fait des devises contre l'honneur du prochain, aussi-bien que des libelles; & apparemment il s'en fera encore: car la raillerie, & la médisance regnent plus

plus que jamais dans le monde ; & d'ailleurs il se trouve des metaphores assez justes pour exprimer les vices aussi-bien que les vertus. Ces metaphores peuvent estre assorties de toutes les conditions essentielles à la Devise, sans que rien leur manque, que le caractere heroïque, comme vous pouvez voir dans celle de l'Asne parmi les chardons.

Aprés tout, ce relaschement, ou cet abus, n'est pas peut-estre si injurieux à la Devise, que l'Auteur de l'*Art des Devises* se l'imagine, quand il dit, que vouloir mettre les satyriques & les burlesques au nombre des devises, *c'est comme si on donnoit place dans un cabinet, ou sur une estrade à des Bohemiennes parmy des femmes de qualité*. Car pour m'exprimer à mon tour par des images sensibles, les habits qui ont esté faits pour les carousels, & pour les courses de bague, peuvent servir sans deshonneur, & sans scandale aux ballets & aux mascarades : joint qu'une chose peut perdre en partie l'usage qu'elle avoit dans son origine, sans perdre pour cela ni sa nature, ni son nom. La Carriere, où les plus braves de la Grece couroient avec tant d'emulation dans des chariots, servoit encore aux jeux du peuple. Le vers Iambe que les Grecs, & les Latins ont

inventé, pour dire des injures en poësie, a esté employé à des sujets honorables ; & les poëtes tragiques, qui ne mettent en œuvre que des actions serieuses, & illustres, se le sont approprié dans la suite. Pourquoy donc la Devise ne pourroit-elle pas servir quelquefois à exprimer des pensées plaisantes, quoy-quelle ait esté instituée pour signifier des desseins militaires ? Elle sert bien à en representer de moraux, de politiques, & de chrétiens, qui le plus souvent n'ont nul rapport à la guerre.

Quoy que les devises morales, politiques, & chrétiennes soient differentes selon la diversité de leurs objets ; elles sont semblables, en ce qu'elles ne sont attachées à nulle personne, & qu'elles sont des instructions symboliques ; en quoy elles tiennent de l'embleme, dont le principal caractere est d'instruire.

Les morales contiennent les regles des mœurs, & tout ce qui regarde l'honnesteté naturelle. Les politiques renferment les maximes d'Etat, & ce qui sert à l'education des Princes, à la conduite des Ministres, & au bon gouvernement des Empires. Enfin les chrétiennes nous representent les mysteres de la Foy, & les veritez de l'Evangile.

Vous

Vous m'obligeriez bien, dit Eugene, de me donner des exemples de toutes ces especes de devises. Je le feray volontiers, repartit Ariste ; & pourveû que ma memoire me soit fidelle, je suis seûr que vous serez content de moy : car non seulement j'ay eu la curiosité de recueillir une infinité de devises ; mais encore j'ay pris la peine de ranger les plus belles dans ma teste.

Pour suivre l'ordre naturel, il faut commencer par les devises heroïques. La premiere qui se presente à mon esprit est celle que porte le Roy Chico dans l'*Histoire des guerres de Grenade*, lorsqu'il va assieger Jaën ; une Grenade en fait le Corps, & ces Paroles luy servent d'Ame,

Con la Corona nacì.

La seconde est celle que prit Selim, Empereur des Turcs, en partant pour une grande expedition : c'estoit un Croissant, qui se couche & passe à un autre hemisphere, avec ce Mot,

Redibo plenior ;

ou ce qui me paroist plus probable, avec un Mot Turc qui avoit le mesme sens. Ce Prince vouloit dire qu'il estoit asseûré de la conqueste qu'il meditoit, & qu'il retourneroit comme le croissant avec plus d'éclat.

Le croissant que le Grand-Seigneur a

pour son symbole, perd sa lumiere quand il s'approche du soleil, que nostre auguste Monarque a pris pour le sien : comme si c'estoit un presage que les Turcs doivent perdre la victoire, quand ils se rencontrent avec les François dans le combat ; & ce fut dans cette pensée que M. de Colligny, General des troupes que le Roy envoya en Hongrie contre le Turc, prit pour sa devise une Lune qui s'efface à la jonction du soleil, avec ce Mot,

Tibi se peritura reservat.

Le Corps est le plus juste du monde ; & si le Mot l'estoit autant, la devise seroit admirable.

Galeas Fregose estant fait Lieutenant general des galeres du Duc de Florence, se servit d'un Aigle volant parmi les éclairs & les foudres, avec ces Paroles,

Ni matar me, ni espantar me ;

pour faire entendre qu'il ne craignoit point les perils de la guerre ; & que les ennemis les plus fiers ne pourroient ni le vaincre, ni l'effrayer.

Jean Comte de Dunois, qui a merité le nom de Restaurateur de l'Etat, a esté figuré par un Laurier sous un ciel orageux plein de foudres & d'éclairs, avec ce Mot,

Solum natale tuetur.

Le laurier n'estant point frappé de la foudre, selon l'opinion commune, en preserve la terre qui le porte; & le Comte de Dunois ayant toujours esté invincible, a preservé la France de la domination Angloise.

On a peint dans la Galerie du Palais Royal, une Fumée d'Encens sortant d'un encensoir,

Pereundo numen honorat,

pour Simon Comte de Montfort, qui mourut devant Toulouse, en soûtenant les interests de Dieu & de l'Eglise contre les heretiques Albigeois.

Un Barbet tenant un heron,

Prædam de prædone facit,

pour le Mareschal de Boucicault, qui prit le Comte de Perigord prisonnier, & l'amena au Roy; comme le chien prend les oiseaux qui vivent de rapines, & les apporte à son maistre.

La Femelle du Faucon, laquelle a plus de force & de courage que le masle,

Mares hæc fœmina vincit,

pour la Pucelle d'Orleans, qui a surpassé en valeur les plus braves hommes de son temps.

L'Auteur de l'*Art des Emblemes*, qui sçait tous les secrets de la science symbolique, & qui ne s'entend pas moins en de-

vises qu'en emblemes, a montré combien la presence du Roy estoit redoutable à ses ennemis, par un Eclair qui effraye dés qu'il se fait voir,

Vel solo lumine terret.

La Bombe qui creve en l'air, avec ce Mot si magnifique & si juste dont je vous ay déja parlé,

Alter post fulmina terror,

fait entendre qu'aprés sa Majesté il n'y a rien de plus brave que son Altesse Royale.

M. le Comte de Saint Paul prit pour la devise de son Regiment un Soleil levant qui dissipe des nuages,

Necdum omnis sese explicat ardor.

Ce jeune Prince vouloit dire, que quelque ardeur qu'il eust alors pour la gloire, il en feroit paroistre davantage dans la suite.

Les belles actions qu'il a faites en Flandre, dit Eugene, & son voyage de Candie ont verifié admirablement sa devise.

Celle de M. le Comte du Plessis allant à la guerre, reprit Ariste, estoit une Fusée dans sa course,

Ardorem lux magna sequetur.

Ces trois devises sont toutes guerrieres com-

comme vous voyez. En voicy d'autres, qui pour n'avoir point le mesme caractère, ne laissent pas d'estre heroïques. Elles sont du mesme Auteur.

Pour exprimer que le Roy n'est pas moins redoutable pendant la paix, qu'il l'estoit pendant la guerre, il a representé un Lion en son repos,

Et dum tenet otia, terret.

Pour declarer la generosité du Roy sur le sujet du Duc de Lorraine, aprés la Campagne de 1663. il a peint un gros Nuage où il paroist un reste d'éclair, & d'où il sort une pluye abondante qui arrose une terre seche,

Ditat quos terruit.

Il a marqué le merite d'Anne d'Autriche par une Grenade avec ce Mot Espagnol,

Mi precio no es de mi corona:

Et la dignité de M. le Dauphin par l'Etoille du jour appellée Phosphore, qui luit en la presence du soleil,

Coram micat unus.

Je trouve belle & propre à M. le Dauphin, dit Eugene, la devise d'un Meteore qui represente le soleil, & qu'on nomme Parelie,

Par dum respeciet.

Un de nos Amis, reprit Ariste, aprés la paix generale, qui fut le fruit du mariage de leurs Majestez, fit graver un Aigle s'égayant dans un air serain, avec ce Mot,

Nec jam sua fulmina curat:

Et une Lune montant sur l'horison, avec ces Paroles,

Affert cum luce quietem.

La premiere devise signifioit, que le Roy avoit quitté les armes au milieu de ses victoires pour prendre un peu de relâche; & la seconde, que la Reine donnoit avec la paix un nouvel éclat à la France.

Je me souviens de ces devises, dit Eugene: mais il me semble que nostre Ami en a fait d'autres pour un fameux Magistrat, qui n'a pas moins de probité que de suffisance; & que le premier Parlement du Royaume fait gloire d'avoir pour son chef. Il est vray, repartit Ariste; & ces devises meritent bien d'estre remarquées.

La premiere est une Colomne dressée sur un plan uni,

Mi derechura me sustenta,

La seconde est une Ancre au bord de la mer,

In solido tantùm hæret.

Je reconnois dans ces devises, dit Eugene,

nent le veritable caractere de celuy pour qui elles ont esté faites. Elles marquent, comme vous voyez, poursuivit Ariste, la droiture de son ame, & la solidité de son esprit.

Le mesme Auteur a exprimé la severité d'un grand Ministre envers les Partisans, par le Serpent qui garde les Pommes d'or du jardin des Hesperides, avec ce Mot,

Prædonibus asper.

N'avez-vous pas fait vous-mesme des devises pour ce Ministre celebre, dit Eugene. J'en ay fait pour luy sur d'autres sujets, répondit Ariste; & puisque je suis en humeur de vous dire tout ce que je sçay, je vous les diray sans façon.

L'une est sur le soin qu'il prenoit de l'education de son fils aisné, nonobstant toutes les affaires de l'Etat. Elle a pour Corps un Cadran, où le Soleil marque l'heure; & pour Ame,

Meque regit, dum dirigit orbem.

L'autre est sur sa modestie parmi les honneurs & les graces dont le Roy le comble. L'Ocean où des rivieres se déchargent, en compose la Figure que ce Mot anime,

Cresco, non tumeo.

Mais pour vous donner de meilleurs

modelles, il faut que je vous cite l'Auteur de l'*Art des Devises* au-lieu de me citer moy-mesme. Il en a fait plusieurs dignes de la beauté de son genie, & de la grandeur des sujets sur lesquels il a travaillé.

La premiere qui me vient, est celle qu'il a faite pour le Roy, elle a pour Corps le Soleil avec ce Mot,

Nusquam meta mihi.

Cela signifie, comme il n'y a rien qui arreste le soleil dans sa course, il n'y a rien aussi qui borne la puissance & la gloire de nostre invincible Monarque.

Il a representé autrefois la liberalité de feu M. le President le Bailleul Sur-Intendant des Finances, par un Soleil qui éleve des vapeurs,

Colligit ut spargat.

La reputation que feu M. d'Avaux s'estoit acquise dans ses Ambassades, par un grand Fleuve,

Nomen sibi fecit eundo.

L'empire que feu M. le President de Mesmes avoit sur les esprits dans les assemblées, par un Croissant sur la mer,

Sedatque, cietque.

Comme le Croissant & les Ondes font les Armes de la Famille des de Mesmes, ces der-

dernieres devises sont propres à ceux pour qui elles ont esté faites.

Celles où entrent les Armes me plaisent extrémement, dit Eugene.

Il y en a qui sont belles sans cela, reprit Ariste; comme une Nuée d'où il sort un foudre,

Orbis terrorem genui,

pour Anne d'Autriche, mere de nostre victorieux Monarque.

La Clef d'une Montre,

Quo regimur, rexit,

pour M. le Marescchal de Villeroy, Gouverneur de sa Majesté. Ces deux devises sont de l'Auteur de l'*Art des Emblemes.*

D'autres beaux Esprits ont representé le genie sublime de Henri de Bourbon Prince de Condé, par un grand Jet d'eau,

Altus origine ab alta:

La fidelité d'un General d'armée envers son Prince, par un Epervier tenant dans ses serres l'oiseau qu'il a pris,

Non sibi, sed domino:

La pieté exemplaire d'une Princesse, par une Etoille du firmament,

Cælo hæret, terris lucet.

Le merite d'une Personne qui a un caractere singulier, par une Comete,

Apenas una en un siglo:

Les occupations d'une Dame de qualité retirée en une maison Religieuse, où elle passe les plus belles heures de sa vie à travailler pour les autels, & pour les malades, par une Abeille,

Aris, ægrisque laboro ;

l'abeille fournit la cire aux autels, & son miel aux malades.

A propos de malades, dit Eugene, nous en connoissons une tres-spirituelle, & tres-vertueuse, sur laquelle on a fait bien des devises ; il me semble qu'un de ses Amis l'a representée par un Soleil eclipsé, avec ce Mot Italien,

E pur le oscura tutte.

Je m'en souviens, repartit Ariste, & je me souviens mesme des vers qui expliquent la devise. Ils sont dans les regles que je vous ay dites.

Vous toutes qui brillez un peu,
Et qu'on regarde en mon absence,
Vous perdez devant moy vostre éclat, vostre feu ;
Vous n'estes rien en ma presence.
Je languis à la verité ;
La pasleur me couvre la face :
Mais j'ay pourtant encor dans mon obscurité,
Je ne sçay quoy qui vous efface.

Un honneste-Homme de mes amis qui

qui remplit dignement la place qu'il tient dans l'Academie Françoise, & dans celle de Florence, pour loüer cette Malade, a marqué l'abbatement de son corps, & l'élevation de son esprit, par une Balance, dont un bassin s'abaisse, & l'autre s'éleve,

Hinc deprimor, erigor illinc.

Elle a fait elle-mesme au fort de son mal, une devise qui montre sa foy, & sa resignation aux ordres de Dieu: c'est une Fontaine où une pierre fait des cercles en tombant,

Ferisca pur che coroni.

Elle en a fait une autre, dit Eugene, où entre son nom, & qui exprime tout-à-fait bien son caractere. C'est une Vigne avec ces Paroles Italiennes,

Ardor temo, e gielo m'offende.

Celuy que les plus sçavans dans la Devise, consultent comme leur oracle, reprit Ariste, pour montrer que cette Personne dans l'extremité où le mal l'avoit reduite, n'estoit soûtenuë que de son esprit, où plûtost que de celuy de Dieu, a peint un Vaisseau tout brisé de la tempête, que le vent seul fait aller,

Solusque regit me spiritus.

Il a exprimé encore que la mesme Personne vit innocemment dans le monde, & que les sentimens qu'on à pour elle, ne

donnent aucune atteinte à sa Vertu ; il l'a exprimé, dis-je, par une Lune proche de la region du feu,

Frà gli ardori 'l mio candor dura.

Pour faire le portrait d'une autre Personne fort raisonnable, & fort reguliere, il a mis en œuvre une Montre enrichie de diamans,

De mi regla mi valor :

Un Miroir dont la glace est bien polie,

Por mi limpieza me quieren :

Un ver à soye qui s'enferme dans sa coque,

In me m'involgo :

Un But de marbre contre lequel plusieurs fleches sont tirées,

O no llegan, o se quiebran.

Ajoûtez à ces devises les deux qu'il a faites pour un des plus sages & des plus honnestes hommes de nostre siecle.

La premiere est une Pierre de touche sur des loüis d'or,

Quos probat illustrat,

pour exprimer que son approbation rend illustres ceux à qui il la donne.

La seconde, est un Drapeau de guerre déchiré,

E lacero ogni virtù spira,

pour faire entendre combien il a l'ame noble & genereuse, tout infirme & tout incommodé qu'il est.

Mais

Mais parmi les devises heroïques de cet excellent Maistre, il ne faut pas oublier une grosse Perle sortant de sa nacre,

Decus allatura coronæ,

pour la Princesse Marguerite de Savoye, Duchesse de Parme.

Le Roy des Abeilles au milieu de son essain,

Exemplo, non imperio,

pour une Abbesse considerable par sa naissance, & par sa vertu.

J'ay exprimé la modestie d'une autre Abbesse tres-illustre, & qui n'a pas moins de sçavoir que d'esprit; mais qui se cache autant qu'elle peut dans la conversation, par un Soleil dans un nuage, d'où il échappe plusieurs rayons, avec ce Mot.

E quanti ne cela?

Ces vers vous feront entendre ma pensée.

Je cherche en vain l'obscurité;
Cent traits brillans me font connoistre:
Mais malgré toute ma clarté,
J'en cache beaucoup plus, que je n'en
fais paroistre.

On pourroit presque dire le mesme, interrompit Eugene, du jeune Prince, dont vous me faisiez dernierement le portrait: il est modeste dans la conversation,

il

il parle peu, mais il parle toujours bien, & avec beaucoup de sens. Une Personne de la premiere qualité, poursuivit Ariste, me disoit l'autre jour, qu'il se faisoit un grand outrage de ne parler point; & un bel Esprit a bien marqué son caractere par une Etoille de la premiere grandeur, avec ce Mot,

Mas luz aun, que resplandor.

Une grande Etoille brille beaucoup à nostre égard, mais quelque éclatante qu'elle nous paroisse, elle l'est bien davantage en elle-mesme. L'éclat dont elle frape les yeux, n'est rien au prix du fonds de lumiere qu'elle a, & que les yeux ne voyent pas.

J'ay veû sur l'humilité d'une Ame sainte qui se cache en faisant de bonnes œuvres, un Ver à soye qui s'enferme dans sa coque,

Operitur dum operatur:

Sur la charité d'un Homme Apostolique, un Miroir,

Omnibus omnia.

A ce que je voy, continua Eugene, toutes les matieres des devises ne sont pas profanes. Non, reprit Ariste. Les vertus des Saints entrent dans la Devise aussi-bien que celles des Grands du monde. Il y a mesme de belles devises sur Nostre

Sei-

...ur crucifié : par exemple, le Soleil eclipsé avec ces Paroles,

Languet & urit;

L'Arbre de baume distillant sa liqueur par les incisions qu'on luy a faites, avec ce Mot,

Vulneror ut sanem.

Il y en a aussi sur la Sainte Vierge d'assez estimées, comme sont, une Mere-perle sous les rayons du soleil,

Pario cælesti è semine:

Un Oranger chargé de fruits & de fleurs,

Florem non adimit fructus.

Ces devises ne sont pas moins nobles, ni moins heroïques que les autres. Je comprens bien à cette heure, dit Eugene, ce que vous entendez par des devises heroïques. Les satyriques leur sont opposées, poursuivit Ariste : comme les unes sont des eloges en abregé, les autres sont des satyres en petit. En voicy quelques-unes, dont je me souviens, outre celle de l'Asne parmi les chardons, que vous ne devez pas oublier.

Quand Charles-Quint leva le siege de devant Mets, on railla fort dans le monde sur sa retraitte ; & on opposa à ses Colomnes, & à son ambitieux *Plus outre*, un Cancre marin qui recule en marchant, avec ce Mot,

Plus

Plus citra.

On a repreſenté un homme bien-fait qui parle mal à propos, par un Paon,

Ut placeat, taceat:

Un Juge corrompu à force de preſens, par une Balance,

Piega onde più riceve:

Le meſme par un Poiſſon qui mord l'amorce attachée à l'hameçon,

Dumque capit, capitur:

Un Ami intereſſé, qui ne s'attache qu'aux gens qui luy ſont utiles, par une Sangſuë,

Et dum ſatiatur adhæret:

Un faux Devot qui affecte une mine auſtere, & qui mene une vie douce, par un Châtaigner chargé de fruits,

Velantur mollia duris:

Un homme élevé de la profeſſion de Pedant à une haute fortune, par un grand Arbre,

A virga huc crevit.

Comme ces deviſes ne ſont pas de l'eſpece la plus noble, reprit Ariſte, je ne vous en dis pas davantage ſur ce ſujet; & je paſſe aux deviſes paſſionnées, dont il y a de beaux exemples.

Un Auteur fameux a exprimé la tendreſſe & la fidelité de Felice des Urſins, Ducheſſe de Montmorency pour le Duc ſon

son mari, par une Nuée, qui paroist toute en feu au dessus d'un soleil couché,

Ardet ab extincto.

La generosité d'un veritable Ami qui ne cherche qu'à plaire à celuy qu'il aime, & qui sacrifie tout pour cela, par une Cassolette,

Dum placeam peream:

Le grand maistre de la Devise a peint deux miroirs opposez,

L'un nell' altro, più ch' in se stesso,

pour deux intimes Amis.

Deux Palmiers masle & femelle proches l'un de l'autre,

Casu pendemus ab uno,

pour un Mariage heureux. Quand l'un des palmiers vient à mourir, l'autre meurt un peu aprés.

Une Tourterelle sur une branche d'arbre,

Piango sua morte e mia vita,

ou

Vivo ad altrui, se pur vivo,

pour une Veuve veritablement affligée.

Il a fait encore les devises suivantes.

Un Heliotrope tourné vers un Soleil qui se couche,

Benche altrove si volga,

pour un Seigneur qui aimoit constamment

ment une personne, quoy-qu'elle l'eûst quitté pour aimer ailleurs.

Deux mains qui serrent un nœud, le tenant par les deux extremitez,

En s'éloignant elles le serrent,

pour la Princesse Marguerite de Savoye, & la Princesse Adelaïde sa sœur, lorsqu'elles se separerent: Ce nœud fait allusion au Las d'amour de Savoye.

Le Ciel plein d'étoilles sans lune,

Non mille quod absens.

pour un Homme éloigné de la personne qu'il aimoit.

L'Ammirato a exprimé le déplaisir que luy causa la mort de sa femme, par un Serpent coupé en deux, avec ce Mot,

Nec mors, nec vita relictæ.

Une Personne qui fait beaucoup d'honneur à son sexe, estant fort malade employa un Tournesol penchant la teste, avec un soleil au dessus,

Hasta la muerte,

pour témoigner à une de ses Amies qui a bien de l'esprit, du sçavoir & de la vertu, qu'elle l'aimeroit jusques à la mort. Le Tournesol tout mourant qu'il est, regarde & suit toujours le soleil.

Un fameux Academicien a donné au Secretaire de l'Academie plusieurs Cercles l'un dans l'autre tracez de sa main, avec ce Mot alentour, *Mi-*

Minimus intimus.

pour faire entendre, que quoy-qu'il fust le moindre de ceux qui ont part à son amitié, il pretendoit estre le plus intime de ses amis.

Celle qui merite bien mieux le nom de dixiéme Muse que l'ancienne Sappho, a presenté au mesme le Nœud Gordien avec ce Mot Espagnol,

Sin Alexandro.

Quoy-que ce symbole ne soit pas tout-à-fait dans les regles de la devise, n'estant pas fondé sur une comparaison, il a quelque chose de si noble & de si fin, qu'il vaut peut-estre mieux qu'une devise reguliere.

Celuy dont vous parlez, dit Eugene, a merité les bonnes graces de feu Madame la Marquise de Ramboüillet, dont le nom seul est un eloge. Elle luy marqua un jour par une embleme ingenieuse, que l'amitié qu'elle avoit pour luy, dureroit toujours: c'estoit une Vestale gardant le feu sacré avec ce Mot,

Fovebo.

Une Romaine ne pouvoit prendre un symbole plus juste, repartit Ariste, pour exprimer une affection innocente & immortelle.

Les devises morales & politiques qui sui-

suivent les passionnées, ajoûta-t-il, tiennent un peu de l'embleme, en ce que ce sont des sentences & des maximes generales qui ne regardent aucune personne en particulier. Je vous en diray quelques-unes dont je me souviens.

Une Horloge à rouës, avec ces paroles,

Ex pondere motus.

signifie que l'amour est le poids qui donne le mouvement à l'ame.

Le Feu elementaire, avec cette Ame,

Eterno perche puro.

fait voir qu'il n'y a que les amitiez pures qui soient eternelles.

Le soleil avec ce Mot,

Ut præsit & prosit.

ou avec ces paroles que je vous ay déja dites, & qu'on ne sçauroit trop repeter aux Princes,

Non sibi, sed mundo,

fait entendre que l'utilité des peuples est la fin du gouvernement.

J'ay exprimé autrefois, qu'il faut que le Prince suive les regles de la religion & de la prudence pour bien gouverner, par une Boussole tournée vers l'étoille polaire,

Non rego, ni regar:

Que les principes de sa conduite doivent estre cachez, quoy-que ses actions soient pu-

publiques, par une Montre d'horloge,

Motibus arcanis.

Saavedra propose dans ses *Symboles politiques*, qui sont la pluspart irreguliers, & dont quelques-uns apparemment ne sont des devises justes, que par hazard; il propose, dis-je, une Bride de cheval,

Regit & corrigit,

pour marquer les effets de la loy civile, qui tient les peuples dans le devoir, en les reglant & en les corrigeant.

Une Citadelle au milieu des flots de la mer,

Me combaten y me deffienden,

pour signifier que les guerres étrangeres servent à la conservation des Etats.

Puisque nous sommes sur la Politique, dit Eugene, n'a-t-on point exprimé en devise, que pour reüssir dans les affaires, il faut aller droit à son but, & ne pas perdre le temps de l'execution à deliberer. Si je voulois exprimer cela, répondit Ariste, je peindrois une Fleche décochée, avec ce Mot,

Rectà & citò.

De quelle peinture vous serviriez-vous, ajoûta Eugene, si vous vouliez exprimer qu'il faut quelquefois prendre des détours pour venir à ses fins dans les negotiations delicates? Je me servirois, dit Ariste, d'un

d'un Fleuve qui fait plusieurs tours pour se rendre à la mer, & j'y ajoûterois ces Paroles,

Obliquus non devius.

Mais pour ne me pas écarter moy-même, il faut que je vous die des devises chrétiennes, aprés vous en avoir dit de morales, & de politiques.

Un Soleil avec ces Paroles,

Ni aspiciat, non aspicitur.

Un Cadran au Soleil,

Non nisi cælesti radio,

sont des images naturelles qui signifient, que la connoissance de Dieu est un effet de sa grace ; & que nous ne pouvons rien sans la lumiere du ciel.

Une Vigne chargée de raisins,

Dopo le lagrime i frutti,

donne à entendre que les larmes de la penitence produisent les fruits de la grace, & de la gloire.

Une Perle dans sa conque,

Me dura tuentur,

signifie que ce sont les mortifications qui conservent la pureté dans son lustre.

Une Enseigne toute déchirée,

Quanto lacera più, tanto più bella,

represente les beautez de la pauvreté evangelique.

Une Presse d'imprimerie,

Fin.

Fingitque premendo,

exprime que c'eſt l'affliction qui forme une Ame ; & qui luy donne le caractere du Chriſtianiſme.

Je n'aurois jamais fait, ajoûta-t-il, ſi je voulois vous dire toutes les deviſes chrétiennes que j'ay remarquées. Il y en a des volumes entiers ; & il ſuffit que vous en connoiſſiez l'eſpece. Je ne ſçay, dit Eugene, ce que je dois le plus admirer, ou la fidelité de voſtre memoire, ou la beauté des deviſes que vous avez retenuës. La pluſpart de celles que je vous ay dites, reprit Ariſte, ſont aſſez bonnes ; & il faudroit eſtre de mauvais gouſt pour n'en eſtre pas content. Mais dites-moy un peu, tous ces exemples ne vous donnent-ils pas une belle idée de la Deviſe ? On ne peut pas en eſtre plus charmé que je le ſuis, repliqua Eugene ; & ce qui m'y plaiſt extrémement, c'eſt qu'on y voit en meſme temps deux objets, & que l'un ſe voit dans l'autre : par exemple le Roy dans le Soleil : un Prince qui fait la guerre, dans un Porc-épi, qui lance ſes éguillons.

Il n'y a rien qui réjoüiſſe plus que cela, dit Ariſte ; car comme l'eſprit humain deſire naturellement de ſçavoir beaucoup, ſans qu'il luy en couſte beaucoup de peine, il prend plaiſir à apprendre pluſieurs cho-

ses à la fois ; & c'est le plaisir que donne la metaphore, en representant toujours deux choses ensemble. Elle plaist encore parce qu'elle nous fait voir les objets sous un habit étranger, & si je l'ose dire, sous un masque qui nous surprend. Vous sçavez combien les étrangers & les masques nous divertissent. Ajoûtez que la metaphore porte l'esprit, où il ne semble pas qu'il doive aller, sans l'écarter neanmoins, ni sans luy faire prendre le change. Enfin elle frappe les sens, & particulierement la veûë qui est de tous les sens le plus vif, & le plus subtil. Voila ce qui rend la devise agreable.

Elle est de plus de toutes les productions de l'esprit la plus jolie, & la plus spirituelle. C'est un genre d'ouvrage extraordinaire qui a toutes les perfections des autres, sans en avoir les defauts ; car elle joint ensemble la subtilité & le bon sens, la doctrine & la galanterie, la clarté & la brieveté. Elle tient du chifre, de l'enigme & de l'oracle ce qu'ils ont de curieux ; mais elle n'en a point l'obscurité. Elle cache cependant à la façon des mysteres beaucoup plus de choses qu'elle n'en découvre; & l'on y conçoit je ne sçay quoi d'admirable que l'on ne voit point, comme dans les tableaux de ce fameux peintre

Καὶ τὸ ἡδὺ, καὶ τὸ ξενικὸν, ἔχει μάλιστα ἡ μεταφορά. *Arist. Rhet. l. 3. c. 3.*

Θαυμαστὸν τῶν ἀπόντων ἐστίν. ἡδὺ δὲ τὸ θαυμαστόν. *Ibid.*

Is qui audit, aliò ducitur cogitatione, nec tamen errat, quæ maxima est delectatio. *Cic. de Orat. l. 3.*

Omnis translatio quæ quidem sumpta ratione est, ad sensus ipsos admovetur, maximè oculorum, qui est sensus acerrimus. *Ibid.*

dont parle Pline. Quoy-que l'Art y fust dans sa perfection, & qu'il n'y eûst rien à-ajoûter à la peinture, les connoisseurs y remarquoient toujours quelque chose de plus beau & de plus parfait que la peinture mesme. *In omnibus ejus operibus intelligitur plus semper quàm pingitur; & cum ars summa sit, ingenium tamen ultra est. Plin. l. 35. c. 10.*

Ce qui m'étonne, dit Eugene, c'est que les Grecs & les Romains qui avoient tant d'esprit, n'ont eû nulle connoissance de la Devise. Car enfin l'Histoire ne fait point de mention des devises d'Alexandre; & nous n'avons jamais oüi dire qu'Aristote en ait fait sur les conquestes de son disciple. Les Romains ne portoient que des Aigles peintes sur leurs boucliers; & Horace tout spirituel qu'il estoit, n'eut jamais l'esprit de faire une devise pour Auguste, ou pour Mecenas.

A la verité, répondit Ariste, il n'est pas des sciences comme des familles: les plus anciennes ne sont pas toujours les plus nobles. Les figures hieroglyphiques, les énigmes, & les emblemes sont presque aussi vieilles que le monde: mais la Devise est nouvelle; & toute heroïque qu'elle est, elle a esté inconnuë au temps des Heros. Je parle de l'usage de la Devise tel que nous l'avons presentement. Car pour la nature de la Devise, elle est aussi ancienne que la metaphore: & quand Antisthene

dit que Cephisodote estoit semblable à l'encens, qui donne du plaisir en se consumant, il fit une devise sans y penser. L'Encens qui brûle en est le Corps, & ce Mot Grec en est l'Ame,

Ἀπολλύμενος εὐφραίνει.

Cette devise est reguliere, & elle a paru si bonne à un Cavalier de [...]s monts, qu'il se l'est appropriée en changeant le Grec en Italien,

Diletta consumandosi.

Les orateurs & les poëtes de l'Antiquité ont autant de devises qu'ils ont de metaphores, à prendre la Devise dans son essence. Cependant il faut avoüer que la Devise exacte est une invention des derniers temps, & que sa naissance ne precede gueres le temps de Paul Jove, qui en a donné les premieres regles. Comme ce fut dans l'expedition que firent les François en Italie sous Charles VIII. qu'on commença à mettre les devises en usage, & que c'est une invention militaire; c'est particulierement dans des entreprises guerrieres qu'on s'en sert.

On a fait des devises depuis en bien d'autres occasions, dit Eugene. Comme les tournois & les carouzels sont des représentations de la guerre, dit Ariste[...], les Prin[...]es qui en ont fait, y ont d'ordin[...] mesl[...]

Ἀντισθένης Κηφισόδοτον λιβανωτῷ εἴκασεν, ὅτι ἀπολλύμενος εὐφραίνει. *Arist. Rhet. l. 3. c. 3.*

Fausto Borghesi.

meslé des devises, non seulement pour rendre ces festes plus ingenieuses, mais encore pour marquer le caractere des Chevaliers, & les distinguer les uns des autres.

Les Courses & les Joustes qui se firent à Turin l'an 1608. aux nopces des Infantes de Savoye, l'une mariée au Duc de Mantouë, & l'autre au Duc de Modene, furent accompagnées de tous les ornemens que la magnificence, la galanterie, & la joye peuvent inventer. Les Tenans & les Assaillans ne manquerent pas de porter des devises sur leurs Ecus. Mais comme la pluspart de ces devises ne sont pas fort raisonnables, je n'ay pas pris la peine de les remarquer ; & il ne me souvient que de celle du Prince de Piémont. C'estoit un Navire agité de divers vents, dont l'étendart montre le predominant, avec ce Mot, qui faisoit allusion au nom du Prince,

Victorem indicat unum.

Il estoit armé d'armes violettes parsemées de Soleils d'or : il avoit pour cimier un Soleil d'or, & un Amour ; comme s'il eust voulu dire en equivoque, *un sol Amore*, qu'il n'avoit qu'un Amour.

Au Carouzel qui fut fait à Paris dans la Place Royale l'an 1612. pour les Maria-

 ges

ges de Loüis XIII. avec Anne d'Autriche, & de Madame de France avec le Prince d'Espagne; parmi les *Chevaliers de la gloire*, M. de Nevers portoit le Mont-Gibel frappé de la foudre, & jettant des flammes, avec ces Paroles du Guarini,

Fulminato, e fulminante.

M. le Comte de Joinville un Foudre sortant d'une nuée,

Mas daño, que ruydo.

Parmi les *Chevaliers du Soleil*, M. le Comte de Croisi prit un Cadran au soleil,

Si me miras, me miran.

Cette devise, dit Eugene, est fort semblable à celle de Louise de Vaudemont, femme de Henri III. qui avoit un Cadran au soleil, avec ce Mot,

Aspice, ut aspiciar.

Au moins c'est le mesme Corps & la même pensée, si ce ne sont les mesmes Paroles.

Le *Chevalier du Soleil* pourroit bien avoir volé la Reine de France, repartit Ariste en riant. Mais ce ne seroit pas le premier voleur de devises, ajoûta-t-il. Il n'y a point de larcin qui se fasse plus communément, ny plus hardiment que celuy-là. On s'approprie tous les [illegible] des [illegible] que d'autres ont faits; & on croit

croit presque en estre l'auteur, aprés en avoir changé les Paroles. Ce qui me semble aussi plaisant, que si un voleur croyoit qu'une étoffe qu'il a dérobée, luy appartient, parce qu'il l'a déguisée, & qu'il luy a donné une nouvelle teinture. Bargagli dit qu'un Gentil-homme Florentin nommé Alessandro Pucci, fit la devise du Cadran au soleil avec ce Mot,

Si aspicis, aspicior,

pour exprimer, que si son Prince le regardoit de bon œil, il seroit consideré de tout le monde. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois donner dans la pensée d'un autre, & que le hazard ne fasse souvent que deux devises soient les mesmes. Quoyqu'il en soit, il faut avoüer que le Cadran au soleil avec le Mot de la Reine de France est une des plus belles devises qui ayent jamais esté faites.

Mais pour revenir au Carouzel de la Place Royale, M. le Duc de Longueville sous le nom de *Chevalier du Phenix*, portoit un Phenix avec ces Paroles écrites en lettres d'argent,

Por l'immortalidad buscar la muerte.

La devise de l'Assaillant estoit aussi un Phenix sur son bucher allumé, avec ce Mot,

Morir por no morir.

M. Deffiat, qui estoit un des *Chevaliers*

de l'Univers, portoit un Soleil, autour duquel une nuée faisoit par son opposition un cercle de lumiere, avec ce Mot,

Quien se me oppone, me corona.

M. le Marquis de Nermoutier, qui estoit un des *Illustres Romains*, avoit le Soleil tout seul avec ces Paroles,

A todos yo, a mi ningu...

Je ne vous dis que les devises qui m'ont touché davantage; les autres m'ont échappé.

Le Tournoy que M. le Cardinal Antoine Barberin fit faire à Rome dans la Place Navonne l'an 1634. pour témoigner la joye qu'il avoit de l'arrivée du Prince Alexandre Charles de Pologne; ce Tournoy, dis-je, fut fort superbe, & fort galant. Comme le Marquis Bentivogle qui estoit le principal Tenant sous le nom de *Tiame de Memphis*, fit publier ce Cartel,

Che l' Amore non dee tenersi celato.

les Assaillans prirent des devises en faveur du secret. L'un avoit le Mont-Gibel en feu,

Causa latet.

L'autre un Feu caché sous des cendres,

Porque no se apague.

Le Commandeur Vincent Machiavelli, sous le nom de *Vinceslas Chevalier de Rhodes*, prit une Rose un peu entrouverte,

Quan-

Quanto si mostra men, tanto è più bella.

A propos de fleurs, interrompit Eugene, que dites-vous du Carouzel qui fut fait à la Cour de Savoye l'an 1620. si je ne me trompe, & dont le sujet estoit la dispute des fleurs pour meriter l'honneur de couronner la Princesse de Piémont le jour de sa naissance. Ce fut une feste tres-spirituelle & tres-galante, répondit Ariste, comme sont toutes celles de Savoye. Le dessein en estoit bien imaginé ; tout y estoit agreable & fleuri, jusques aux noms des Chevaliers qui avoient pris chacun celuy d'une fleur. Mais leurs devises, quoy-que nobles & ingenieuses, n'estoient point faites dans les regles dont vous avez voulu que je vous donnasse des exemples.

Celles du grand Carouzel des Thuilleries sont plus regulieres ; mais à vous dire la verité, elles ne sont pas toutes excellentes. La devise du Roy representant un *Empereur Romain* est belle & heureuse ; c'est un Soleil, avec ce Mot,

Ut vidi vici.

Le Corps est celuy-là mesme que sa Majesté a pris pour son symbole ; & l'Ame fait allusion à ces fameuses paroles de Jules Cesar, *Veni, vidi, vici.* L'un & l'autre ensemble signifie, que comme le soleil n'a

qu'à se faire voir pour dissiper les tenebres ; ainsi ce grand Monarque, n'a qu'à se montrer pour vaincre ses ennemis.

La devise de M. le Prince representant l'*Empereur des Turcs*, a de la justesse de quelque costé qu'on la regarde ; c'est un Croissant,

Crescit ut aspicitur.

Il veut faire entendre que sa gloire augmente à mesure qu'il est regardé favorablement du Roy.

M. le Comte d'Iliers avoit une Fusée volante,

Poco duri, purche m'inalzi.

Une fusée volante ne dure pas longtemps ; mais elle s'éleve bien haut. Il souhaite de luy ressembler, & il est content que sa vie soit courte, pourveû qu'il s'éleve en peu de temps au plus haut point de la gloire.

M. le Marquis de Canaples avoit un But entouré de plusieurs fléches, & une dedans,

Nec nulla, nec omnis :

Il vouloit dire qu'il n'estoit pas insensible ; mais aussi qu'il n'estoit pas touché de toutes les Beautez qu'il voyoit.

M. le Marquis de Beuveron avoit la devise dont je vous parlois tantost, en parlant du merveilleux ; & qu'on ne sçau-

roit

roit trop admirer : c'est une Giroüette avec ces Paroles,

Nunca mudo, si no mudan.

La devise que porta le Roy aux festes de Versailles de l'année 1664. me semble fort juste, dit Eugene : c'est comme vous sçavez un Soleil avec ce Mot,

Nec cesso, nec erro.

On peut y ajoûter, poursuivit Ariste, celle de M. le Duc de Foix, un Vaisseau sur la mer,

Longè levis aura feret :

Et celle de M. le Prince de Marsillac, une Montre à roües,

Cheto fuor, commoto dentro.

Mais ce n'est pas seulement aux joustes & aux tournois, aux courses de testes & de bagues qu'on fait des devises ; on en fait aussi aux autres divertissemens des Princes, comme sont les balets : témoin celuy des quatre Saisons dansé l'an 1623. où dans l'une des entrées de l'Esté, *le Chevalier de la Canicule* portoit pour devise la Canicule avec ce Mot,

Ne più ardente, ne più fedele.

Comme astre, il n'y en a point de plus ardent ; & comme chien, il n'y en eût jamais de plus fidelle : c'estoit le Chien d'Astrée, qui fut mis au ciel pour sa fidelité. Le fabuleux & le naturel se rencontrent ensemble dans cette devise.

Pour l'entrée de l'Hyver, un des Chevaliers surnommez, *les Amans gelez en apparence*, avoit le Mont Etna couvert de neige,

Dentro le fiamme, e fuori il ghiaccio.

Il n'y a pas jusqu'aux mascarades, qui n'ayent des devises pour ornement. Mais en ces rencontres les devises doivent estre burlesques, comme celle que prit un Italien sous le nom du Chevalier *Risentito* dans une jouste ridicule : c'estoit un Oignon avec ce Mot,

Chi mi morderà, piangerà.

Il me semble, dit Eugene, qu'on fait d'ordinaire des devises aux entrées des Princes. On en fit plusieurs, repartit Ariste, quand Loüis XIII. fit son Entrée à Toulouse l'an 1621. qu'il faisoit la guerre aux Religionnaires. Ce fut en cette occasion que parut la premiere fois la devise du Soleil entrant dans le Signe du Lion,

Nec monstra morantur.

Celle qui fut faite à l'Entrée de la Reine est digne de son sujet, & de son Auteur; elle a pour Corps la Lune en son ciel, & ces Paroles pour Ame,

Todos me miran, yo a uno.

On en fait à la naissance des Grands; & je me souviens de celle qui fut faite à Naples, quand le Roy d'Espagne naquit;

quit : c'eſt un Soleil levant avec ce Mot,

Naſcendo auviva,

pour dire que ſa naiſſance rendoit la vie à l'Eſpagne, en luy donnant un heritier. J'ay repreſenté le fils d'un Grand Maiſtre de l'Artillerie, nouvellement né, par un Aiglon qui ne fait que de naiſtre, avec ces Paroles,

Ad fulmina naſcor.

Mais c'eſt particulierement à la mort des Princes & des perſonnes de qualité qu'on fait des deviſes : ces peintures ingenieuſes ſervent beaucoup à orner les pompes funebres.

Les funerailles de Marguerite d'Autriche Reine d'Eſpagne, furent celebres par les larmes de ſes ſujets, & par les deviſes qu'on fit ſur ſa mort : les principales ſont, une Etoille qui en brillant ſemble tomber,

Cecidiſſe videtur :

Une Aurore qui apporte le jour au monde,

Dum pario pereo,

pour exprimer que cette Princeſſe mourut en couche.

La Lune en conjonction avec le Soleil, lorſqu'elle ne paroiſt point à noſtre régard, a eſté employée aux obſeques

 d'Aſca-

d'Ascanio Picolomini Archevesque de Sienne,

At cœlo fulget.

J'ay veu sur la mort de Gustave Adolphe Roy de Suede, qui mourut à la bataille qu'il gagna prés de Lutzen, un Elephant tombant mort, & écrasant par sa cheûte un dragon,

Etiam post funera victor.

Les naturalistes remarquent que l'elephant estant piqué par le dragon son ennemi, qui luy suce le sang & le tuë peu à peu, il tombe sur luy à la fin, & l'étouffe de sa masse.

Mais en vous parlant de la mort des Grands, je ne puis oublier un Prince que j'ay veû mourir, & qui avoit un peu de bonté pour moy. Vous voyez bien que je veux parler de feu M. le Duc de Longueville. Sa vie a esté glorieuse devant les hommes, mais sa mort a esté pretieuse devant Dieu. Il mourut, comme vous sçavez, dans des dispositions tout-à-fait chrétiennes, & il laissa en mourant une memoire de ses vertus, qui sera immortelle dans l'Eglise. Je fis alors deux devises sur ce sujet, ausquelles j'ay depuis ajoûté des vers pour les expliquer. La premiere est une Cassolette, d'où il sort une fumée qui monte en haut, avec ces Paroles,

Lo

Lo ſpirto al ciel, l'odor' in terra.

J'expire conſumé d'une mortelle ardeur :
Mais mon ſort n'a rien de funeſte ;
Mon eſprit monte au ciel, & de moy-meſme il reſte
Sur la terre une douce odeur.

La ſeconde eſt un grand Fleuve à ſon embouchûre, avec ce Mot,

Mayor en ſu ſinar.

Celebre & grand dés ma naiſſance,
Je porte en tous lieux l'abondance ;
Rien ne peut m'empeſcher de m'avancer toujours ;
Je ſuis de mon païs le rempart & la gloire :
Mais qui le pourroit croire ?
Je ſuis plus grand encor, quand j'acheve mon cours.

Dans le temps que vous fiſtes ces deviſes, dit Eugene, la premiere fut, ce me ſemble, critiquée. Oüy, repartit Ariſte : quelqu'un s'imagina que dans la Caſſolette l'*eſprit* & l'*odeur* eſtoit une meſme choſe ; mais je le détrompay bien-toſt. Car ce que j'entends icy par l'*eſprit*, c'eſt la partie la plus ſubtile du parfum, laquelle s'exhale & monte en haut, quand le parfum brûle; l'*odeur* eſt ce qui demeure, même aprés que le parfum eſt diſſipé. L'un eſt une ſubſtance ; & l'autre n'eſt qu'une qualité, ſelon le ſentiment d'Ariſtote.

Il est vray que les poëtes appellent quelquefois l'*odeur*, l'esprit & l'ame des fleurs ; mais ils ne parlent pas exactement, ni dans les principes de la philosophie.

Pour reprendre nostre discours, continua-t-il ; à la mort de Henriette de France Reine d'Angleterre, l'Auteur de tant de belles devises que je vous ay dites, fit paroistre une Fusée en l'air, avec ces paroles tirées de Virgile.

Quæsivit cælo lucem.

Sa pensée estoit que cette Reine en quittant la terre, où elle menoit une vie assez obscure, estoit allé chercher de la gloire dans le ciel.

C'est encore la coûtume de faire des devises aux mariages des Princes. A celuy de leurs Majestez le mesme Auteur representa pour le Roy un Palmier s'inclinant vers un autre,

Flexit amor, potuit vis nulla:

Et pour la Reine un Diamant qu'une main pose en son chaton,

Splendidior nexu.

Au mariage de Mademoiselle de Valois avec le Duc de Savoye, une Riviere qui tombe dans un grand fleuve fut peinte par l'Auteur de *l'Art des Emblemes*, avec ces Paroles,

Perde il nome, mà cresce.

Il

Il vouloit dire que quelque glorieux que fust le nom de cette Princesse, elle devenoit plus grande en le quittant.

Au mariage de Mademoiselle d'Aumale avec le Roy de Portugal, celuy qui fait des devises regulieres quand il luy plaist, peignit avant le depart de la Princesse une Fleur de Grenadier avec cette Ame.

Aguardo à mi corona.

Les devises servent encore comme vous pouvez juger, à celebrer les victoires des Conquerans, & à marquer les succés heureux des grandes affaires.

La conqueste de la Franche-Comté faite si promptement, & pendant une saison si fascheuse, fut exprimée par un Soleil qui faisoit fondre des montagnes de neiges,

Satis est vidisse.

Dans le temps que les Neveux d'Alexandre VII. furent accusez d'avoir fait un insulte à la France; & qu'on se preparoit à les aller visiter pour en tirer raison, un des plus beaux Esprits du Royaume, qui joint la valeur à la pieté, & à la science, fit une devise sur ce sujet: elle avoit pour Corps des Montagnes tirées de leurs Armes, couvertes & grossies de neiges, avec un Soleil un peu éloigné, & pour Ame ces Paroles,

Si

Si se adelanta, se abaxaran.

C'est luy encore, ce me semble, qui à l'occasion d'une mascarade dont fut sa Majesté ; & dans le temps qu'elle se divertissoit aux Reveuës de Vincennes avant la guerre de Flandre, fit la devise du Soleil couvert d'un nuage,

Tegiturque, parat dum fulmina.

Un autre bel Esprit exprima l'ardeur que le Roy inspiroit aux troupes par ces Reveuës, en representant un Soleil dans les Signes du Zodiaque ;

Lustrando virtutem acuit.

Mais ne pensez pas que l'usage des devises soit borné à des actions, & à des evenemens profanes: il s'étend encore à des ceremonies chrétiennes, comme sont le Sacre des Rois, la Promotion des Cardinaux, & la Canonization des Saints.

J'ay veû sur le Sacre de sa Majesté, une Epée qu'on frote avec de l'huile,

Ungitur ad pugnam.

C'estoit anciennement la coûtume d'oindre les Athletes avant le combat ; & le Roy fut sacré avant sa premiere Campagne.

Celuy qui a décrit en de si beaux vers Latins toutes les beautez du jardinage, & qui connoist si bien la nature de toutes les fleurs, a peint sur la Promotion de M. le

Duc d'Albret un Genadier en fleur, avec ce Mot,

Primo contingit purpura flori.

Il veut dire, que ce jeune Prince a eſté fait Cardinal en la fleur de ſon âge. Le Grenadier eſt rouge quand il eſt en fleur. On peut dire auſſi, ajoûta Eugene, que ce Prince, tout jeune qu'il eſt, a une maturité & un ſçavoir, qui le font admirer de tout le monde, & qui le rendent capable des premiers emplois.

A la Canonization de S. François de Sales, pourſuivit Ariſte, il ſe fit des deviſes de tous coſtez. Les plus remarquables ſont celles qui parurent à Grenoble dans le *Triomphe des vertus* de ce Saint ; j'en ay retenu une ou deux. Son integrité dans le grand commerce du monde, fut exprimée par un Miroir,

Oſtendit nævos, non contrahit :

Les effets admirables de ſon zele, furent repreſentées par un Soleil dans l'Ecliptique,

Hoc ſpatio tam magna brevi.

Comme le ſoleil fait le tour du monde en un jour ; & que ſans ſortir de l'Ecliptique, il répand par tout ſa lumiere, & ſes influences : Saint François de Sales dans un Eveſché auſſi petit que celuy de Geneve, & en peu de temps convertit

tit ſoixante & douze mille heretiques.

Puiſque vous eſtes aujourd'huy en humeur de m'apprendre tout ce que vous ſçavez, dit Eugene; il faut, s'il vous plaiſt, que vous me diſiez la deviſe que vous avez faite pour un illuſtre Prelat, qui a ſervi ſi utilement l'Egliſe & la France en pluſieurs rencontres ; & qui en paſſant de l'Archeveſché d'Ambrun à l'Eveſché de Mets pour des raiſons canoniques, a conſervé ſon rang d'Archeveſque par l'ordre du Pape & du Roy. La deviſe dont vous parlez, repartit Ariſte, eſt un Soleil qui paſſe à un autre hemiſphere, avec ce Mot,

Muda lugar, y no eſtado.

Ces vers vous feront mieux entendre ma penſée.

Une ſupreme loy me porte en d'autres lieux
Pour y diſpenſer ma lumiere.
Mortels, ſi je parois m'abbaiſſer à vos yeux,
Sçachez que par l'ordre des Cieux
Je conſerve toujours ma grandeur toute entiere.

Je voy bien, dit Eugene, que les deviſes ſont d'uſage en mille rencontres ; & qu'on en peut faire ſur tous les evenemens remarquables. Il n'y a rien, reprit Ariſte, qu'on n'exprime heureuſement en

en deviſe, quand on a un peu étudié la Nature: le ciel & la terre nous fourniſſent des images naturelles, pour repreſenter les choſes les plus ſurprenantes, & les plus particulieres, par exemple, un Soleil eclipſé,

Deficit & ſufficit,

pour faire connoiſtre que le Cardinal de Richelieu tout infirme qu'il eſtoit, rempliſſoit tous les devoirs du Miniſtere.

Un Faucon ſur la perche avec ſes longes,

Vincior ut vici,

pour exprimer qu'un fameux Capitaine fut arreſté priſonnier, aprés avoir remporté pluſieurs victoires.

Un Roſſignol en cage,

De mi canto mi carcel,

pour montrer qu'une hiſtoire ſatyrique a coûté la priſon à ſon Auteur.

Une Sangſuë,

Mordendo ſanat.

pour dire qu'un Satyrique corrige les perſonnes en les piquant.

Une Fleche en l'air,

Et penna & ferro.

pour ſignifier qu'un Homme s'eſt élevé à une haute fortune par ſa plume & par ſon épée.

Le Compte d'Eſſex eſtant envoyé en Irlande

lande par la Reine Elizabeth pour y commander, se servit du Diamant taillé avec ces Paroles,

Minuis dum formas.

pour faire entendre que sous pretexte de l'élever, on le ruinoit en l'éloignant de la Cour.

Un homme de la Cour, qui a beaucoup d'esprit & de reputation, pour declarer qu'il ne fait des vers que quand il aime, a peint un Rossignol sur un arbre en fleur, ce qui marque le printemps, avec ce Mot,

De mi amor mi canto.

Le quatrain qui accompagne la devise, est fort joli.

Je chante quand l'Amour m'inspire,
Et je chante mesme assez bien :
Mais dés que mon cœur ne sent rien,
Je n'ay plus rien à dire.

Vous sçavez que les rossignols ne chantent que quand ils sont amoureux ; ils ne chantent plus dés qu'ils ont des petits.

Ces sujets sont assez particuliers : en voicy d'autres qui ne le sont pas moins. J'ay fait deux devises pour M. le Marquis de Montpezat ; l'une, sur ce qu'il a conservé la ville d'Arras pendant la peste, par les ordres rigoureux qu'il établît, pour em-

empeſcher tout commerce avec les villes infectées. L'autre, ſur ce que tout fier & tout ſevere qu'il eſt quand il le faut eſtre, il a dans ſon air, & dans toute ſa conduite je ne ſçay quoy de charmant qui luy gagne tous les cœurs.

La premiere eſt le Serpent d'Eſculape qui delivra Rome de la peſte au rapport de Tite-Live, avec ce Mot,

Servat dum terret.

Comme ſerpent il ſe fait craindre ; mais comme ſerpent d'Eſculape il chaſſe la peſte.

La ſeconde eſt un Aiman armé qui attire un fer,

Il più duro attrahe.

J'ay expliqué cette deviſe de la ſorte.

Tout armé que je ſuis, j'ay de puiſſans attraits,
Dont la vertu ſe fait aſſez connoiſtre :
Dés que je commence à paroiſtre,
J'attire le plus dur par mes charmes ſecrets.

Pour montrer qu'une perſonne fort malade n'en mourroit point, j'ay peint un Soleil eclipſé,

Palleſco, non extinguor.

Quatre vers expliquent ce Mot.

Je ne ſuis pas encore au bout de ma carriere.

Mortels, ne craignez point la rigueur de mon sort :
Car je perds la couleur, sans perdre la lumiere ;
Et ma langueur n'a rien des langueurs de la mort.

Pour representer un Esprit fort vif, & fort brusque ; mais en mesme temps fort juste & fort regulier, j'ay fait paroistre un Soleil dans sa course, avec ce vers du Tasse,

Rapido si, mà rapido con legge.

En voicy l'explication.

Je brille, je vas viste, & j'agis promptement.
Un esprit tout de feu m'agite à tout moment ;
Je n'en puis arrester l'action vive & forte :
Mais je garde toujours une constante loy,
Dans le mouvement qui m'emporte ;
Et rien n'est plus ardent, ni plus reglé que moy.

Je vous parlois l'autre jour d'un Esprit extraordinaire que l'étude a consumé en la fleur de son âge, & qu'on peut compter entre les plus sçavans hommes de nostre siecle, quoy-qu'il soit mort à trente-trois ans. Une de ses Amies a peint un Flambeau allumé, avec ce Mot,

Me-

Menos luz, mas vida ;

pour dire que s'il eût eû moins de feu, & moins de lumiere, il auroit vécu plus long-temps.

Un de ses Amis a representé une Fusée en l'air, qui éclate & répand des étoilles de tous costez, avec ces Paroles,

Lucem in cursu celaverat ;

pour faire entendre qu'il a esté caché pendant sa vie ; & qu'aprés sa mort il a esté connu par ses écrits.

Le mesme Auteur a employé un Ver à soye dans sa coque,

Inclusum labor illustrat ;

pour exprimer qu'un celebre Prisonnier s'est acquis beaucoup de gloire par les écrits qu'il a faits dans sa prison.

Une Nouvelle Lune,

Latuit, non defuit orbi.

pour marquer la vie cachée de M. le Cardinal de Rets dans le temps de sa disgrace.

Pour signifier qu'un grand Homme est devenu plus grand par ses disgraces, on a gravé une Colomne renversée,

Majorem ostendit casus :

Un Soleil entouré de brouïllars,

Major ab adversis.

J'ay veû quelque-part, dit Eugene, le mesme Corps avec ce Mot,

Adversa coronant.

C'estoit la devise du Mareschal de Toiras, repartit Ariste, comme celle que portoit Henri de la Tour Duc de Boüillon, estoit une Etoille parmi des broüillars qui la rendoient plus éclatante, & qui formoient une couronne alentour, avec ces Paroles,

Dant adversa decus.

Je pense, dit Eugene, que chacun peut prendre & porter une devise telle qu'il luy plaist. Il n'appartient pas à tout le monde d'en porter, répondit Ariste: comme c'est un symbole heroïque de sa nature, il n'y a que les Heros qui ayent ce droit-là. Les Rois & les Princes portent des devises, depuis que cette belle science est inventée. A la verité toutes les devises des Princes ne sont pas aussi bonnes que celle de Louïs XII. Roy de France.

Mais comme tout ce qui regarde les Grands merite nostre attention & nostre curiosité; que leurs symboles sont leurs vrais portraits, & les principales pieces de leur histoire, vous serez bien-aise de sçavoir les devises que quelques Princes des derniers siecles ont portées.

François I. portoit pour la sienne une Salamandre dans le feu, avec ce Mot rapporté par Paul Jove,

Mi nutrisco:

Et avec celuy-cy qui se voit en plusieurs maisons Royales, & que plusieurs Ecrivains rapportent,

Nutrisco & estingo.

Ce Prince qui n'avoit pas moins d'esprit que de cœur, fit luy-mesme sa devise; & il voulut marquer par là son courage, ou plûtost son amour. *Nutrisco* montre qu'il se faisoit un plaisir de sa passion; mais *estingo* peut signifier qu'il en estoit le maistre, & qu'il pouvoit l'éteindre quand [redacted] le propre de la Salamandre estant non seulement de vivre dans le feu, & de s'en nourrir; mais encore de l'éteindre.

La *France Metallique* fait mention d'une medaille de François I. où la Salamandre estoit gravée avec ces Paroles Latines,

Extinguo, nutrior.

Dans le temps que Henri II. prit le Croissant, avec ce Mot,

Donec totum impleat orbem.

Philippe II. prit le Soleil levant avec ces Paroles,

Jam illustrabit omnia.

Philippe le Bon Duc de Bourgogne portoit un Fusil,

Ante ferit quàm flamma micet:

Il vouloit dire que la vertu n'éclate que sous les coups de la fortune; ou qu'il estoit d'une humeur pacifique & semblable à la pierre à fusil, qui ne fait du feu que quand on la frappe.

Ferdinand I. Duc de Toscane avoit le Roy des Abeilles à la teste d'un essain.

Majestate tantùm.

Ce Mot est tiré de Pline, qui dit que c'est le sentiment de quelques Auteurs que le Roy des abeilles n'a point d'aguillon, & qu'il n'est armé que de majesté.

Majestate tantùm armatus. l.11.c.17.

Le Roy des Abeilles, dit Eugene, estoit aussi le symbole de Loüis XII. Roy de France. Comme ce Prince, poursuivit Ariste, avoit beaucoup de bonté; & qu'il merita d'estre appellé le Pere du peuple, non seulement, parce qu'il diminua les tailles de moitié; mais encore parce qu'il remit liberalement au peuple le present que le Royaume a coûtume de faire aux Rois à leur avenement à la Couronne: comme ce Prince, dis-je, avoit beaucoup de clemence & de bonté, il fut aimé tendrement de ses sujets; & sous son regne on fit pour luy une devise, dont le Corps estoit le Roy des Abeilles; & l'Ame,

Rex spicula nescit.

Où vous devez remarquer qu'il y a de la diffe-

difference entre la devise que porte un Prince, & celles qu'on fait pour luy en de certaines rencontres. La devise du Roy des Abeilles fut faite pour Loüis XII. La devise du Porc-épi est celle qu'il portoit dans ses drapeaux & sur ses medailles. L'autre fut faite peut-estre, dit Eugene, à l'occasion de la fameuse réponse que fit ce grand Prince, lors qu'estant sollicité de punir ceux qui luy avoient rendu de mauvais offices sous le regne de Charles VIII. & sur tous, Louïs de la Trimoüille qui l'avoit pris [redacted] à la bataille de Saint Aubin; il dit que le Roy de France ne vengeoit point les querelles du Duc d'Orleans.

Mais que dites-vous d'une autre devise que quelques Auteurs luy donnent, pour montrer qu'il a succedé à Charles VIII. mort sans enfans masles; c'est la Constellation de la Coupe avec ces Paroles,

Inter eclipses exorior.

Je dis, repartit Ariste, que ce n'est point là une devise, par la raison que les eclipses ne conviennent point à la Coupe celeste; & que le Mot ne peut se verifier de la Figure de quelque costé qu'on la regarde. Je dis de plus que ces Paroles, *inter eclipses exorior*, lesquelles sont

Anno Christi 1544. Eclipses 4. natus Franciscus II. Galliæ Rex, de quo dictum inter Eclipses exorior. Jacob. Grandamicus Chronol. Christ. part. 3.

gravées sur une medaille de François II. conviennent bien à ce Prince, qui selon la remarque d'un sçavant Mathematicien naquit dans une année, où il y eut quatre eclipses: comme si la nature eut voulu marquer dés sa naissance, que sa vie seroit courte; & qu'il ne monteroit sur le Trône que pour y mourir: car il ne vécut que dix-sept ans, & ne regna que dix-sept mois.

Alexandre de Medicis avoit un Rhinoceros,

No Bu[illegible]ncer.

Ces Paroles sont fondées sur ce que disent les naturalistes, & les poëtes,

Rhinoceros nunquam victus ab hoste redit:

l'Elephant est l'ennemi du Rhinoceros.

Louïs de Gonzague, surnommé le Rodomont, portoit un Scorpion,

Qui vivens lædit, morte medetur.

Vous voyez bien que je ne garde pas l'ordre de la Chronologie, & que je vous dis les choses comme elles me viennent.

• Guillaume de Henault, Comte d'Ostrevant, fils aisné du Duc Albert de Bavieres, portoit une Herse dans un champ,

Evertit & æquat.

Il avoit cette deviſe l'an 1390. à la guerre contre les Sarrazins, devant la ville de Maroc en Barbarie, & il vouloit faire entendre, que comme la herſe abbat & applanit les mottes de terre, il abbatroit l'orgueil des Infidelles, & les mettroit dans leur devoir.

Guillaume V. Marquis de Montferrat avoit une Pyramide battuë des flots & des vents, au milieu de la mer,

Undique fruſtra.

François Sforce premier Duc de Milan avoit un chien aſſis ſur ſes pieds de derriere,

Quietum nemo impune laceſſet.

Il prit cette deviſe aprés s'eſtre mis en poſſeſſion du Duché, qui luy écheût par ſucceſſion du coſté de ſa femme.

Les femmes, interrompit Eugene, ont-elles droit de porter des deviſes? Les Princeſſes & les Dames de la premiere qualité, ou d'un merite extraordinaire, en peuvent porter, répondit Ariſte. Je vous ay dit que celle de Catherine de Medicis eſtoit un Arc-en-ciel, avec ce Mot,

Φῶς φέροι, ἡ δὲ γαλήνην.

Elle porta cette deviſe pendant la vie de Henry II. mais elle la quitta eſtant veuve; & elle prit des Cendres chaudes, ou ſelon quelques Auteurs, de la Chaux vive

d'où il ſortoit une grande fumée, à cauſe des eaux qui tomboient deſſus, avec ces Paroles,

Ardorem exſtincta teſtantur vivere flamma.

comme pour dire que ſes larmes faiſoient paroiſtre l'amour qu'elle conſervoit pour ſon mari : & pour publier à tout le monde que ſon cœur eſtoit toujours ardent, quoy-que le feu qui l'avoit enflamé, fût éteint. Elle entendoit par ce feu éteint, ſon mari mort.

Julie de Gonzague Ducheſſe de Trayette, & Comteſſe de Fondi, avoit une Amaranthe que les herboriſtes appellent *Fleur d'Amour*, avec ce Mot,

Non moritura.

Elle prit cette deviſe aprés la mort de Veſpaſien Colonne ſon mari, lorſque les plus grands Seigneurs d'Italie la rechercherent : elle prit, dis-je, cette deviſe comme une marque publique, que ſa premiere amour ſeroit immortelle.

La merveille eſt que ſon mari eſtoit vieux ; qu'elle eſtoit en la fleur de ſon âge, & dans une ſi grande reputation de beauté, que Solyman Empereur des Turcs eût envie de la voir. Il envoya pour cela Barberouſſe Roy d'Alger, & ſon Lieutenant General avec une puiſſante

armée

armée jusqu'à Fondi, où elle faisoit son sejour ordinaire : mais il ne reüssit pas dans son dessein ; car quoy-que Barberousse arriva la nuit, & prist la ville d'assaut ; la belle & chaste Julie ne tomba pas entre les mains du Barbare. Soit qu'elle fust avertie du mal-heur qui la menaçoit ; ou qu'elle fust inspirée de Dieu, elle s'enfuit les pieds nus, au premier bruit qu'elle entendit ; & pour sauver son honneur, elle exposa sa vie à mille dangers.

Chrétienne de France Duchesse de Savoye portoit [redacted] avec ces Paroles,

Plus de fermeté que d'éclat.

Victoire Colonne Marquise de Pesquaire, un Rocher au milieu de la mer,

Conantia frangere frangit.

Au reste vous jugez bien, que puisque les grandes Dames portent des devises, les grands Seigneurs & tous les grands hommes en portent aussi.

Dom Garcia de Tolede Vice-Roy de Catalogne avoit pour la sienne une Boussole tournée vers l'Etoille polaire,

Nunca otra :

Il vouloit donner à entendre qu'il ne regardoit en toutes ses actions que la gloire de son Prince ; ou plûtost qu'il n'auroit jamais d'inclination que pour une seule personne, qui estoit selon Ruscelli,

Victoire Colonne d'Arragon, ou selon d'autres, la Comtesse de Colisan.

Le Marquis Ferdinand Bentivogle avoit un Cheval de manege dans une carriere fermée,

Exilio, non transilio,

pour dire que quelque liberté qu'il prist, il ne vouloit point transgresser les loix de Dieu.

Saint Valier, pere de Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois, avoit un Flambeau renversé que la cire éteint en dégouttant,

Qui me alit, extinguit.

pour marquer que l'amour le faisoit vivre & mourir tout ensemble. Il porta cette devise à la Journée, où les Suisses furent défaits prés de Milan par François I.

Nicolas des Ursins Comte de Pitilian, & Generalissime de l'armée Venitienne, avoit pour sa devise un Collier, comme en portent les dogues, tout herissé de pointes,

Sauciat & defendit.

pour declarer qu'il traitteroit mal ceux qui attaqueroient la Republique, & qu'il la défendroit toujours, comme le collier défend le chien, & blesse le loup qui l'attaque.

Les Republiques, dit Eugene, peuvent por-

porter des devises ? Oüy, repartit Ariste; & celle des Suisses pourroit prendre une Cavalle fougueuse sans mors & sans bride, avec ces paroles,

Dominum generosa recusat.

Les grandes Maisons en portent aussi; témoin la devise des anciens Ducs de Bourgogne, de laquelle je vous ay parlé: témoin encore celle de la Maison de Montmorency, qui est comme vous sçavez, une Etoille fixe, avec ce Mot Grec,

Ἀπλανῶς.

pour signifi[redacted] maison a esté toujours ferme dans la vraye Religion.

Les Ordres de Chevalerie ont le même droit que les Republiques, & que les Maisons; ou pour mieux dire, ils ont un droit particulier : car la Chevalerie & la Devise ont une liaison essentielle. Mais par malheur, ajoûta-t-il, ils ne se sont gueres servis de leur droit. Parmi plus de soixante Ordres militaires, dont les histoires font mention, je n'en sçay que trois qui ayent pris des devises, ou qui en ayent pris de raisonnables ; l'Ordre de l'Etoille en France, l'Ordre de la Toison d'or en Flandre, & celuy de Saint André, ou du Chardon en Ecosse. Car ce ne sont rien moins que des devises que *Rubet ensis sanguine Arabum*, de l'Ordre

de Saint Jacques de l'Epée en Espagne. *Honni soit qui mal y pense*, de l'Ordre de la Jarretiere en Angleterre: *Deus exaltat humiles*, de l'Ordre du Geneſt en France.

L'Ordre de l'Etoille avoit pour sa devise une Etoille avec ces Paroles,

Monſtrant regibus aſtra viam.

Il fut inſtitué par Jean, fils aiſné de Philippe de Valois. C'eſt luy qui receut la Croix des mains du Pape Innocent à Avignon, & qui voulut bien eſtre nommé Chef de l'Armée Chrétienne contre les Infidelles. Il voul[redacted] devise que les Rois, pour ne se point égarer dans leur conduite, doivent ſuivre les lumieres de la Foy: ſon Etoille faiſoit alluſion à celle qui ſervit de guide aux Rois Mages.

Philippe le Bon Duc de Bourgogne inſtitua à Bruges l'an mille quatre cens trente, l'Ordre de la Toiſon d'or, & il luy donna ſa deviſe du Fuſil,

Antè ferit quàm flamma micet.

auſſi le grand Collier de cet Ordre eſtoit composé de Fuſils, entrelacez de cailloux étincellans.

La deviſe de l'Ordre de ſaint André, ou du Chardon, eſtoit un Chardon fort heriſſé, & fort piquant, avec ce Mot Ecoſſois,

In defens:

c'eſt

c'est à dire, *pour ma défense*; & cela signifie, que les Chevaliers n'estoient armez que pour se défendre contre ceux qui les attaqueroient. Le Jesuite *Petra Sancta* donne à ces Chevaliers pour l'Ame de leur devise,

Nemo me impune lacessit.

Mais apparemment ce Mot n'est pas si ancien que l'Ordre, qui fut institué vers l'an huit cens neuf, par Achaïus Roy d'Ecosse; aprés qu'il eut remporté la victoire sur Althelstain Roy d'Angleterre, par le secours de Saint André, dont il apperceut la Croix au ciel avant que de donner la bataille. Il prit la devise du Chardon, aprés avoir fait alliance avec Charlemagne. Où vous devez remarquer en passant qu'il s'est fait des devises par les seules regles du bon sens, avant qu'il se parlast de l'Art des devises.

Un Roy de Navarre, dit Eugene, n'avoit-il pas pour la sienne un Chardon avec ces Paroles,

Nul ne s'y frotte.

Oüy, repartit Ariste. Mais pour vous dire tout ce que je pense sur les Ordres de Chevalerie, ajoûta-t-il en riant, je ne puis souffrir que les derniers Ordres de France manquent de devise. Je pardonne aux chevaliers de la Couronne Royale, & mes-

mesme à ceux du double Croissant, de n'en avoir point : ils sont bien plus anciens que la Devise ; & les temps où ils ont parû, se sentoient un peu de la barbarie. Mais je ne puis pardonner aux Chevaliers de Saint Michel, & du Saint Esprit, qui sont venus aprés la devise, & dans un siecle assez poli, d'estre semblables en cela aux Chevaliers de l'Elephant en Dannemark, de l'Ours en Suisse, du Dragon renversé en Allemagne & en Boheme.

Comme les Italiens sont de grands faiseurs de devises, dit Eugene, je m'imagine que les Ordres d'Italie se sont distinguez par leurs devises.

Les uns n'en ont point, répondit Ariste, comme l'Ordre de Saint Maurice & de Saint Lazare en Savoye, l'Ordre de Saint Estienne à Florence, & celuy de Saint George à Gennes. Les autres n'ont pour devise que des chiffres, ou quelques paroles peu spirituelles & assez mal rangées, comme l'Ordre du Las d'Amour, nommé depuis de l'Annonciade en Savoye, qui a quatre lettres F.E.R.T. comme l'Ordre du precieux Sang de nostre Sauveur JESUS-CHRIST, dit l'Ordre de Mantouë, sur le Collier duquel est écrit, *Domine probasti* ; outre *Nihil hoc triste recepto*, qui est autour de l'ovale, laquelle

quelle pend au bout du Collier; & où sont deux Anges tenant un Calice, sur lequel paroissent trois gouttes de sang.

Tout cela est bien mysterieux & bien devot, dit Eugene. Je ne voy pas, repartit Ariste, qu'il y ait beaucoup de devotion dans l'Ordre du Las d'Amour. Amedée V. surnommé le Comte Verd, l'institua en memoire d'un Bracelet que la Dame qu'il aimoit luy avoit envoyé, & qui estoit fait des cheveux de cette Dame tressez & cordonnez en las d'Amour. Le Collier estoit composé de Roses d'or, émaillées de rouge & de blanc, jointes ensemble par un nœud ou las d'Amour de soye couleur de cheveu. Cela me semble un peu plus galant que devot.

Le changement que fit à l'Ordre Amedée VII. premier Duc de Savoye, en a osté toute la galanterie, dit Eugene. Au lieu du nom de Las d'Amour, il voulut que l'Ordre prist le nom de l'Annonciade, ou de l'Annonciation de la Vierge Marie, dont il mit l'image au bout du Collier. Il changea aussi les Las d'Amour de soye en Cordelieres d'or chargées des quatre lettres F. E. R. T. Il expliqua mesme ces lettres mysterieuses par ces Paroles que portoit Amedée le Grand pour sa devise, *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*. C'est

celuy

celuy qui aprés avoir assisté de ses forces & de sa personne les Chevaliers de Rhodes contre la puissance d'Ottoman, premier Empereur des Turcs, quitta les Armes anciennes des Comtes de Savoye, pour prendre celles de la Religion de Rhodes, qui sont de gueules à la Croix d'argent.

Je ne puis entendre parler de Rhodes, dit Ariste, que je ne me souvienne du Grand Maistre d'Aubusson, qui la défendit si bien contre l'Armée de Mahomet II. que les Infidelles furent contraints de lever le siege, & de se retirer en desordre. Ce Heros Chrétien que j'estime plus que tous les Heros profanes, fit paroistre en cette occasion tant de fermeté & tant de zele, tant de prudence & tant de valeur; que le Pape l'honora ensuite du Chapeau de Cardinal. C'est de ce Cardinal Grand Maistre, & du Vicomte de Monteil son frere, qui se trouva au siege de Rhodes, & qui fit de son costé tout ce qu'un vaillant homme peut faire; c'est de l'un & de l'autre, dis-je, qu'on peut dire aussi-bien que d'Amedée le Grand,

Fortitudo ejus Rhodum tenuit.

Mais pour revenir aux Italiens, ajoûta-t-il; si les Ordres d'Italie manquent de devises, en recompense les Academies de

ce

ce païs-là en ont d'aſſez bonnes. Je vous ay dit celle de la fameuſe Academie de Florence. Les *Humoriſti* de Rome ont une Nuée qui ſe reſout en pluye ſur la mer avec ce Mot,

Redit agmine dulci,

pour exprimer, que comme la nuée eſt formée de vapeurs qui s'élevent des eaux ſalées de la mer, leur Academie eſt compoſée de perſonnes qui ſe ſeparent du commun des hommes: & que comme la nuée revient à la mer avec une abondance d'eaux douces, les Academiciens ſe redonnent au public par pluſieurs ouvrages agreables qu'ils compoſent.

Les *Intrepidi* de Ferrare, ont une Preſſe d'Imprimerie,

Premat dum imprimat:

Les *Aſſetati* de Naples, des Grappes de raiſin ſous le preſſoir,

Et coit omnis in unum:

Les *Accordati* de je ne ſçay quelle ville, un Livre de Muſique ouvert avec des inſtrumens,

Diſcordia concors:

Les *Affilati*, deux Couteaux que deux mains paſſent l'un ſur l'autre.

Acuimus, acuimur:

Areſi a pris la meſme Figure avec ce Mot,

Alter ab altero,

pour

pour exprimer les offices mutuels que se rendent deux amis.

L'Academie que le Prince Maurice de Savoye a instituée sous le nom de *Solinghi*, a une devise fort spirituelle. C'est un Miroir Conique, ou Pyramidal, dans lequel divers griffonnemens qui sont tracez sur un plan, estant reflechis, font paroistre des caracteres distincts, qui composent le Mot de la devise,

Omnis in unum.

Thesauro qui est enchanté de cette devise, fait plusieurs reflexions pour en découvrir toute la beauté; & il remarque entre autres choses, que par une rencontre merveilleuse la Figure forme le Mot, & que le Mot forme la Figure.

Au reste, il sied bien à des Assemblées sçavantes d'avoir une devise ingenieuse; & je m'étonne que l'Academie Françoise n'en ait une digne d'elle. Je luy sçay bon gré de n'avoir point pris de ces noms bizarres que les Italiens affectent, l'affectation ne vaut rien en quoy que ce soit: mais il me fasche qu'elle n'ait point d'autre devise qu'une Couronne de Laurier, avec ce Mot,

A l'immortalité.

En Italie non seulement les Academies ont une devise; mais chaque Academicien a la

la sienne avec un nom particulier, d'ordinaire assez extravagant, comme *Ammartellato secreto*, *Frizzante intronato*, *Rugginoso gelato*, *Armonico estravagante*.

Un *Humoriste* surnommé l'*Aggirato*, avoit une Rouë de moulin dans l'eau,

Agit dum agitur,

pour exprimer, qu'il ne faisoit aucun ouvrage, que quand il estoit animé de l'esprit de l'Academie.

Un *Intrepide* de Ferrare portoit une H avec ce mot,

Si cæteris addar,

pour montrer que comme l'H ne fait rien si elle n'est ajoûtée aux autres lettres; ainsi il n'estoit capable de rien, estant separé de l'Academie, dont la devise est une Presse d'Imprimerie avec des caracteres pour imprimer.

On pourroit dire du zero, continua Eugene, le mesme à peu prés que de l'H. Vous avez raison, dit Ariste; & aussi le zero a esté employé dans les devises.

J'ay veû dans une These de Mathematique dediée à Guillaume Leopold Archiduc d'Autriche, & Gouverneur des Païs-bas, quatorze zeros aprés un 1. avec ce Mot,

Quod tantum valeamus, ab uno est;

pour montrer que les Flamands tiroient

toute

toute leur gloire, & toute leur force de ce Prince.

Mais pour revenir à nos Academiciens, ajoûta-t-il, vous ne devez pas douter, que si les hommes de Lettres portent des devises; les hommes d'Etat & les hommes de Guerre n'ayent droit d'en avoir.

Vous sçavez celle de M. de Champigny qui exerça avec tant d'integrité la charge de Premier President, & de Surintendant des Finances, sous le regne de Louïs le Juste.

M. de Thou, aussi Premier President au Parlement de Paris, avoit des Abeilles tirées de ses Armes; avec ce Mot,

Ut prosint aliis.

Les Cavaliers de Siene prirent autrefois des Abeilles qui aiguisoient leurs éguillons, avec ces paroles,

Pro Rege exacuunt,

pour marquer leur fidelité envers le Roy de France.

Les Gardes du Corps de la Compagnie de M. le Comte de Charost, ont des Abeilles autour de leur Roy,

Amore tuentur & armis.

Les Gendarmes de M. le Dauphin ont des Dauphins qui se joüent dans la tempeste,

Pericula ludus.

Je vous ay dit les devises de quelques Regimens : chaque Compagnie porte dans son guidon, ou dans son drapeau la devise de son Regiment. C'est là qu'une Devise paroist dans son jour parmi l'or & la soye.

Le Regiment de Cavalerie de M. le Prince a pour la sienne un Feu qui commence à s'allumer,

Splendescam, da materiam.

Les devises, dit Eugene, se mettent ailleurs que dans des guidons, & dans des drapeaux. On les mettoit autrefois sur les boucliers & sur les cottes d'armes, répondit Ariste ; & on les y met encore aux tournois, & aux carouzels. Elles ont lieu dans les tapisseries ; & la Salamandre de François I. se voit dans plus d'une tapisserie à Fontainebleau.

Les devises servent aussi à orner les obelisques, les pyramides, les bases des statuës, les frontispices des maisons, les galleries & les cabinets. Elles peuvent servir à l'embellissement de tous les lieux agreables, & tenir leur place jusques dans les cascades, & dans les grottes, comme nous voyons à Saint-Cloud dans la belle maison de Monsieur. On pourroit en mettre sur un carosse magnifique, & sur des chaises fort propres. La Reine Mar-

guerite

guerite dit dans ses *Memoires* en parlant de son voyage de Flandre, qu'elle alloit *en une litiere faite à piliers doublez de velours incarnadin d'Espagne en broderie d'or & de soye nuée à devise* ; que *cette litiere estoit toute vitrée, & les vitres toutes faites à devise, y ayant ou à la doublure, ou aux vitres quarante devises toutes differentes, avec les Mots en Espagnol & Italien sur le soleil & ses effets.*

Le Vaisseau que nous avons veû dans le port, avec la devise du Roy, dit Eugene, me fait juger que les devises ont bonne grace sur les navires. Oüy sans doute, repondit Ariste ; & si l'on suivoit les idées d'un Brave fort sçavant, qui n'entend pas moins la marine que la guerre ; & qui a signalé son courage & son esprit en mille rencontres, les navires de France seroient mieux ornez qu'ils ne sont pour l'ordinaire. Le dessein qu'il a fait de la Pouppe d'une Galere nommée la *Prudente*, est le plus beau & le plus ingenieux du monde. Le Serpent comme le symbole naturel de la prudence y regne par tout, & sert de Corps aux devises : en voicy trois qui m'ont frappé davantage, & qui ont un sens que vous n'aurez pas de peine à deviner, quelque fin qu'il soit.

La premiere est le Dragon du Jardin

des

des Hesperides, marqué par une branche chargée de pommes d'or,

Vigilat qui custodit.

La seconde est un Serpent qui passe par des rochers, & par des brossailles,

Nil sistit euntem.

La troisiéme est un Serpent qui entre dans une haye en glissant.

Quanto men s'inalza, più s'inoltra.

Mais c'est particulierement sur les medailles, sur les jettons, & sur les cachets qu'on met des devises. L'an 1598. un Herisson fut gravé sur une medaille avec ce Mot,

Undique tutus,

lorsque Henri le Grand assiegeant Amiens, prit toutes ses seuretez contre le secours des Espagnols.

La *France Metallique* est pleine de devises qui ont esté gravées sur des Medailles. On en grave tous les ans sur les jettons du Roy & de la Reine; & il y a mesme un fonds assigné pour ceux qui font ces devises. Le Tresor Royal a sur ses jettons un Reservoir avec ces Paroles

Servat & effundit.

Les devises qu'on fait pour des cachets doivent avoir des Figures simples, & des Mots courts, afin qu'elles puissent estre gravées sans confusion dans un si petit

petit espace ; comme le Mont-Gibel en feu,

Mas dentro.

ou

Causa latet.

Un Cadran au soleil,

Nil sine te.

J'ay veû depuis peu sur un cachet un Serpent coupé en deux, avec ces Paroles alentour,

Se rejoindre ou mourir.

Les naturalistes remarquent que le serpent estant coupé se rejoint quelquefois, & que sans cela il meurt bien-tost.

Deux Amis separez l'un de l'autre, ont mis sur leurs cachets deux Palmiers separez par un ruisseau, & qui s'inclinent l'un vers l'autre,

Jungit amor.

Mais vous devez remarquer en passant que la devise qu'une personne met sur son cachet, ne doit point estre fanfaronne, ni hautaine ; elle ne doit pas mesme contenir aucune loüange directe ; car il ne sied bien à personne de se loüer soy-mesme. Il faut donc que ces sortes de devises expriment les sentimens que nous avons pour les autres ; ou qu'elles marquent quelque noble inclination de nostre ame, mais d'une maniere modeste. L'exemple d'un celebre

Ma-

Magistrat peut en cela servir de modele. Il a fait graver sur son cachet un Croissant tiré de ses Armes, avec ces Paroles,

Crescam ut prosim.

Ce sentiment est genereux & modeste tout ensemble: il n'y a rien de plus genereux que d'employer sa grandeur à faire du bien; mais il n'y a rien de plus modeste que de ne vouloir estre grand, que pour faire du bien. Les paroles de la devise conviennent au Croissant, qui fait plus de bien à la Nature, & éclaire davantage pendant la nuit, à mesure qu'il croist. Elles conviennent aussi à celuy qui la porte: son caractere est un caractere bienfaisant; & s'il croissoit en dignité & en richesses, il répandroit des graces avec abondance sur tout le monde.

En verité, dit Eugene, on apprend dans la Devise beaucoup plus que je ne pensois. J'avois presque creû jusqu'à cette heure que ce n'estoit qu'une bagatelle: mais mon Dieu que de beautez! que de choses dans cette sorte de bagatelle! J'y trouve l'histoire naturelle avec l'histoire heroïque; les beaux arts & les belles langues; la poësie, la politique & la morale.

C'est effectivement une science admirable, dit Ariste. Un Auteur Italien l'a appellée la Philosophie des Gentilshommes, *Una Filosofia del Cavaliere*. Pour

Scipione Ammirato.

moy je l'appelle la ſcience de la Cour ; & je la diſtingue fort des autres. Les lices où ſe font les courſes de bague & les carouzels, ſont les Academies où elle s'apprend. Les braves & les galans Chevaliers, les Princes amans & conquerans, ſont les maiſtres qui l'enſeignent.

Au reſte, cette ſcience a mille choſes qui attirent la curioſité, & n'a rien qui rebute l'eſprit comme les autres. Chaque ſcience a un objet particulier où elle s'arreſte. La Phyſique conſidere le corps naturel ; l'Aſtrologie contemple les aſtres ; l'Hiſtoire s'attache aux grands évenemens : elles ont chacune des bornes qu'elles ne paſſent point. Cependant eſtant limitées comme elles ſont, elles ne laiſſent pas d'eſtre longues à apprendre : la vie eſt trop courte pour en bien ſçavoir une ſeule ; & ce qu'il y a de faſcheux, c'eſt qu'on ne les apprend qu'avec peine. La carriere n'eſt pas ſeulement longue & vaſte ; mais elle eſt auſſi raboteuſe, & pleine d'épines. Il y a beaucoup de difficultez à devorer dans les ſciences les plus aiſées : les commencemens en ſont toujours difficiles ; & ſi les fruits en ſont doux, les racines en ſont ameres.

La Deviſe n'a rien de tout cela, au lieu d'eſtre bornée comme les autres, elle a une

une étenduë presqu'infinie. Les objets de toutes les sciences & de tous les arts, sont en quelque façon de son ressort ; les ouvrages de tous les bons Auteurs en sont aussi. Cependant elle est courte, parce qu'elle ne prend que le fin des choses : elle choisit ce qu'il y a de plus rare dans la Nature, de plus curieux dans les Arts, de plus remarquable dans l'Histoire, & de plus exquis dans les Auteurs.

Ainsi bien loin de charger l'esprit de beaucoup de matieres, & de luy donner une nourriture qui l'accable, elle ne le nourrit que d'essences : elle fait à peu prés pour l'esprit, ce que font pour le corps ces medecins habiles, qui ont des voyes abregées pour guerir les maladies ; qui sçavent excellemment l'art de distiller les mineraux & les simples, & qui donnent tous leurs remedes en grains, & en gouttes. Elle imite aussi la Nature, qui a trouvé le secret de renfermer de grandes merveilles en de petites choses. Car les devises sont des abregez, aussi-bien que les pierreries, de ce qu'il y a de plus auguste dans le monde ; elles ont de mesme que les principes & les semences, beaucoup de vertu, & peu de corps, c'est-à-dire, qu'elles contiennent beau-

In arctum coacta rerum naturæ majestas. *Plin. lib. 37. Proœm.*

ὡ τῶ ἀρχαὶ μεγίσται ἔσαι μικραὶ τῇ δυνάμει μεγάλαι εἰσί. *Arist. de Generat. Animal. l. 3. c. 7.*

beaucoup de doctrine & de sens en peu d'espace, & qu'elles reduisent, pour ainsi parler, en petit volume les sciences & les livres ; comme on reduit une grosse somme en peu d'especes, & un tresor en une pierre precieuse.

La science des devises est courte encore, parce qu'elle instruit en un moment. Il ne faut que regarder pour apprendre : une veüe simple, mais une vüe éclairée & penetrante, est toute la lecture, & toute la meditation qu'elle demande. Enfin, c'est une science qu'on apprend avec plaisir : au lieu d'épines, ce ne sont que fleurs ; c'est moins une étude qu'un divertissement & un jeu. Et c'est proprement dans cette étude divertissante & enjoüée, que s'accomplit à la lettre le precepte d'un Philosophe tres-raisonnable, *philosophando nugari, & nugando philosophari.*

Tout ce qui entre dans la composition de la Devise contribuë à cela parfaitement. Les Figures réjoüissent la veüe par leur diversité, & par leurs couleurs. Les Mots qui animent les Figures, estant d'ordinaire des demi-vers, ont une cadence agreable qui flatte l'oreille : comme ils sont subtils, ils éveillent l'esprit, ils le surprennent, & ils le touchent ; mais comme ils sont courts, ils ne le fati-

fatiguent pas. Ainsi la science des devises emprunte les beautez de la peinture & les charmes de la poësie, pour plaire davantage; & pour instruire plus agreablement: si bien que les devises, à les regarder de prés, sont des peintures animées de l'esprit des Muses, des peintures qui parlent, & qui font souvent de grands discours en un Mot. Quelqu'un a dit que les tableaux estoient les livres des ignorans: les tableaux dont nous parlons, sont les livres des sçavans; je dis des sçavans delicats que le college n'a point gastez, & que le monde a polis.

Il ne se peut rien de mieux imaginé que ce que vous dites, continua Eugene; & pour moy si j'avois à instruire un jeune Prince, je voudrois le faire par la Devise. Je ferois peindre toutes les devises que les Princes ont portées, & celles qui ont esté faites pour eux en diverses rencontres. J'y ajoûterois les devises des grands hommes, non seulement pour les faire connoistre tous au jeune Prince; mais encore pour l'animer à la vertu par leur exemple. Je ferois des devises sur tous les devoirs du Prince, tant à l'égard de Dieu, qu'à l'égard de ses sujets, & de soy-mesme: par les unes & par les autres il apprendroit aisément & avec plaisir, non

ſeulement la Morale & la Politique ; mais encore l'Hiſtoire heroïque, & l'Hiſtoire naturelle.

Mais la Deviſe nous fait oublier la péche, interrompit Ariſte en riant : nous ne ſongeons pas qu'il eſt temps de nous approcher du port, ſi nous voulons voir peſcher cette nuit : les peſcheurs pourroient bien ne nous pas attendre. Aprés ces paroles, ils s'avancerent vers le port ; & y eſtant arrivez, ils ſe mirent dans une barque qui eſtoit preſte d'en ſortir. Ils eûrent pendant quelques heures le divertiſſement, & la fatigue de la peſche ; car ce n'eſt pas un plaiſir tout pur, que de paſſer la nuit ſur la mer dans une barque incommode. Au retour de la peſche Ariſte trouva des lettres, ou plûtoſt des ordres qui le rappelloient en France : de ſorte qu'il fut contraint de partir bruſquement ; & de dire adieu à ſon ami, & à la mer, dans un temps où il penſoit joüir de l'un & de l'autre.

FIN.

TA-

TABLE
DES MATIERES
ſelon l'ordre des Entretiens.

LA MER.

POurquoy on ne ſe laſſe point de voir la Mer. Pag. 3. 4. 5
Si la mer eſt plus belle quand elle eſt agitée, que quand elle eſt calme. 5. 6. 7
L'origine & les avantages de la navigation. 8. 9
Des coquilles qui ſe trouvent au bord de la mer. 9. 10
Du flux & du reflux de la mer. 11. 12
Differentes opinions des Philoſophes ſur ce ſujet. 12. 13. 14, &c.
L'hiſtoire du flux & du reflux eſt inexplicable. 19. 20. 21. 22, &c.
Odeur de la Mer. 17
Si la Mer eſt un animal. 18. 19
La Mer eſt l'image de Dieu. 24
La Mer eſt l'image du monde. 25
La Mer donne exemple de moderation à l'homme, en ne paſſant point ſes bornes. 27
Paroles écrites ſur le ſable. 28
L'eau de la Mer douce au fond & ſalée au deſſus. 29
Pourquoy l'eau de la Mer eſt ſalée. 29. 30
La Mer eſt le theatre de la puiſſance divine. 31
Des animaux qui ſont dans la Mer. 31. 32. 33
Des plantes qui naiſſent dans la Mer. 32
Proprietez admirables des poiſſons. 33. 34
Les Sirenes ne ſont pas de pures fables. ibid.
Des Perles. 35. 36

Du Coral. 36.37.38
De l'ambre-gris. 38.39
Si la Mer est utile ou pernicieuse à l'homme. 40.41.

LA LANGUE FRANÇOISE.

LEs Truchemens ne servent pas beaucoup. 43
Postel renommé par la connoissance des langues. 43.44
La langue Françoise est repanduë par tout. 44.45, &c.
Elle est noble & agreable. 47.49.54
La langue Espagnole a plus de faste que de majesté. 47.48.49
Son caractere. 56.57.66.77.78.
La langue Italienne est enjoüée. 50.57
Son caractere. 53.57.66.77.78.79
La langue Françoise n'aime point les diminutifs & les rimes. 52.53
Elle n'aime point les hyperboles & les metaphores hardies. 58.59
Elle n'a point de superlatifs. 58
Elle est naturelle. 55.65.66.67.68.69.70
Elle est naturelle jusques dans la poësie. 60
Elle ne peut souffrir l'affectation. 61
Elle ne se plaist point à la composition des mots. 63
Elle n'aime point ce qu'on appelle Phrases. 64
Elle aime fort la clarté & la netteté dans le stile. 68
Elle aime la brieveté. 69.70.71, &c.
Le genie des Langues est conforme au genie des peuples. 70
L'estime que Charles-Quint faisoit de la langue Françoise. 72.73
Vision d'un Espagnol sur la langue. 72
La langue Françoise n'a rien de la rudesse des langues du Nort. 73.74
Elle n'a rien de la mollesse de la langue Italienne.

lienne. 75
Elle ne souffre rien qui blesse la pudeur. 76
En quoy elle est semblable à la langue Latine. 78
Elle est capable de toutes choses. 80
Le sentiment qu'avoit Erasme de la langue Françoise. 80. 81
Si elle est riche ou pauvre. 81. 82, &c.
Le retranchement de quelques mots ne l'a pas appauvrie. 98. 99
Mots nouveaux & phrases nouvelles qui sont presentement en usage. 91. 92. 93, &c.
La langue Françoise est riche en traductions & en toutes sortes de livres. 116. 117, &c.
Si elle est changeante. 118. 119
En quoy elle ne change point. 120
Les divers changemens de la langue Françoise depuis sa naissance, jusques à sa perfection. 122. 123, &c.
C'est le propre des Langues de changer. 121. 135
Pourquoy la langue Françoise n'a pas esté si-tost faite que les autres. 136
Si elle demeurera toujours dans l'estat où elle est. 137
Quelles ont esté les causes de la decadence de la langue Latine. 138
Conjectures sur les changemens qui peuvent arriver à la langue Françoise. 139. 140, &c.
Ce qu'il faut faire pour la bien sçavoir. 142. 143
Livres bien écrits en nostre langue. 144. 145, &c.
Doutes sur un livre fort estimé. 149. 150, &c.
Il est difficile de parler bien François. 142. 167.
Il faut avoir un beau genie pour sçavoir parfaitement la langue Françoise. 167. 168
Le Roy la sçait parfaitement. 168. 169

LE SECRET.

S'Il est difficile de garder un Secret. 171.172
Quel crime c'est que de violer un Secret. 173
Pourquoy la plusspart des hommes ne sont point Secrets. 174
Peu de femmes Secrettes. 177.178
Quelques femmes fort Secrettes. 176.177.178
C'est une grande vertu que d'estre secret, & c'est un grand defaut que de ne l'estre point. 178.179
Le Secret est necessaire aux Princes. 180.181, &c. 200.201, &c.
Les Secrets d'Etat doivent estre gardez inviolablement. 181.182, &c.
Peines ordonnées contre ceux qui violent les secrets. 183
Le secret est l'ame des grandes affaires. 184.185
Le Secret bien gardé dans la Republique de Venise. 185
La grande revolution de Portugal fut l'ouvrage du Secret. 186.187, &c.
Histoire plaisante touchant le Secret. 186
Le Secret se doit garder particulierement dans les affaires de la guerre. 188.189, &c.
Exemples des grands Capitaines qui ont esté fort secrets. 192.193.194
S'il faut dire tous ses Secrets à ses amis. 194
L'art de garder un Secret. 194.195, &c.
Il ne faut pas faire mystere de tout. 203
Il ne suffit pas de ne point parler pour bien garder un Secret. 204.205
Le vin & le Secret incompatibles. 206

LE BEL ESPRIT.

Reputation de bel Esprit fort commune, & souvent mal fondée. 209.210
Bel Esprit décrié. 211.212
En quoy consiste le veritable bel Esprit. 210.211. 212.220.221
Le bel Esprit, & l'Esprit fort ne sont point differens. 213
Ce que c'est que la delicatesse de l'Esprit. 214. 215,&c.
Si la fecondité est une marque de bel Esprit. 216. 217
Caractere du Cavalier Marin. 217
Caractere du Tasse. 217.218
Un bel Esprit ne doit point voler les pensées des autres. 218.219
Comment il se doit servir de ses lectures. 219.220
La modestie sied bien aux beaux Esprits. 224.
Le portrait de certains Esprits à qui cette qualité manque. ibid.
D'où viennent les qualitez qui font le bel Esprit. 226.227,&c.
Si la beauté de l'Esprit est un effet de la perfection des corps, ou de celle des ames. 229.230,&c.
La Nature ne fait pas toute seule un bel Esprit. 231
Trois especes de bel Esprit. 232.233
Si l'Esprit de conversation, l'Esprit d'affaires, & l'Esprit de science se peuvent rencontrer ensemble. 234.235
Le vray bel Esprit est universel. 236.237,&c.
Caractere d'un bel Esprit destiné au gouvernement d'un Etat. 240.241
Si le bel Esprit est de tous les païs. 242.243,&c.

S'il

S'il est de tous les siecles. 245.246
D'où vient qu'il y a plus d'Esprit dans un siecle que dans un autre. 247.248.&c.
Portrait de l'Esprit de M. le Comte de saint Paul. 251.252
Si une femme peut estre bel Esprit. 253.254.
Exemples de femmes qui ont esté de beaux Esprits. 254.255.256

LE JE NE SCAY QUOY.

Effets du Je ne sçay quoy qu'on sent pour une personne. 258.259
Ce que c'est que ce Je ne sçay quoy. 259
Autre Je ne sçay quoy visible & agreable. 260
On ne peut dire ce que c'est. ibid.&c.
Il n'est connu que par ses effets. 264.265.
En quoy consiste le mystere du Je ne sçay quoy. 263
Le Je ne sçay quoy est fort en usage parmi certaines nations. 265.266
La nature du Je ne sçay quoy est d'estre caché, & inconcevable. 265.267
On ne peut peindre le Je ne sçay quoy. 268
Il y a un Je ne sçay quoy desagreable. Quels sont ses effets. 268.269
Ces deux Je ne sçay quoy sont les fondemens de la sympathie, & de l'antipathie. 270
Le Je ne sçay quoy se trouve par tout. 271.272

LES DEVISES.

Ce que c'est que la Devise. 279.280
Devises fameuses examinées. 280.281
La Devise demande une Figure & des Paroles. 282
Pourquoy la Figure de la Devise s'appelle Corps, & le

le Mot Ame. 283.309
Conditions des figures qui entrent dans la composition de la Devise. 284
Les Figures doivent estre naturelles, & non pas chimeriques. 284 285.286
Les corps fabuleux sont receüs dans la Devise. 286.294
La Devise ne souffre point l'allegorie. 287
Le corps humain n'entre point dans la Devise. ibid. &c.
Les Dieux de la fable n'y doivent point estre admis non plus que les Demons. 289.290
Comment les portraits & les statuës entrent dans la Devise. 290
Si la main peut servir de Figure dans la Devise. Sentiment d'Aresi, & d'un sçavant homme sur ce sujet. 291.292
Les vrais Corps de la Devise se prennent de la Nature & des Arts. 293
Les proprietez sur lesquelles on fonde la Devise, doivent estre réelles, ou en elles-mesmes, ou dans l'opinion des hommes. 295
Les Corps de la Devise doivent estre nobles & agreables. 296
Ce qui leur donne le plus de grace. 297.298
Ils doivent estre connus. 298.299
Pourquoy les serpens entrent dans la Devise. 296
Si les Devises qui n'ont pour Corps qu'un cartouche sans Figure, sont legitimes. 299.300
Il doit y avoir de l'unité dans les Figures de la Devise. 302
Quel doit estre le champ & le cartouche de la Devise. 303.304
Le Mot de la Devise doit estre proportionné à la Figure. 304
Il ne doit point dire ce que la Figure fait voir. 305.306, &c.

Il ne doit point avoir un sens achevé. 309.310
Il doit laisser quelque chose à deviner. 311
Il doit estre court. 312.313
Si le Mot de la Devise doit estre un bout de vers. 313.314
S'il doit estre tiré d'un poëte. 315.316
Le Mot de la Devise doit estre vray. 316.317.318
Il doit convenir à la Figure, & à la chose figurée. 318.319.324.325,&c.
Quels doivent estre les vers qui accompagnent les Devises. 321.322
Le Mot de la Devise ne doit point estre metaphorique. 330
L'antithese a bonne grace dans le Mot de la Devise. 333.334
En quelle langue doit estre le Mot de la Devise 335
Quelle doit estre la pensée de la Devise. 338.339.340
Les Devises ne sont point parfaites, si le merveilleux ne s'y rencontre. 34
En quoy consiste le merveilleux de la Devise. 343.344.345,&c.
Les Devises pour estre parfaites; doivent estre appropriées aux personnes en marquant leur nom & leurs Armes. 348.349
La Devise est un ouvrage fort ingenieux & fort agreable. 3[illegible].357.386
Differentes especes de Devises. 358.359
Si les Devises satyriques sont des Devises legitimes. 359.360.361
Devises genealogiques. 301.302
Devises heroïques. 363.364.365.409.410,&c.
Devises satyriques. 377.378
Devises passionnées. 37[illegible]
Devises morales. 381.382
Devises politiques. 382

De-

Devises chrétiennes. 384

Si la science des Devises est ancienne. 387.388.

Les occasions où l'on fait d'ordinaire des Devises. 388.389,&c.

Il n'y a rien qu'on ne puisse exprimer en Devise. 404.405,&c.

Quelles personnes ont droit de porter une Devise. 410.415.428

Les Ordres de Chevalerie en devroient tous avoir une. 419

Chaque Academie a sa Devise en Italie. 424.425

Chaque Academicien a aussi la sienne. 426

Où les Devises se mettent d'ordinaire. 429. 430,&c.

Quelles doivent estre les Devises qu'on fait graver sur les cachets dont on se sert. 432

La science des Devises est differente des autres sciences. 433.434,&c.

Les differences qu'il y a entre la Devise & l'Embleme. 289.311.362.363

FIN.

00100678

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018